

dimensions 

Brian W. Aldiss
L'HEURE
DE 80 MINUTES

CALMANN-LEVY

L'HEURE
DE QUATRE-VINGTS MINUTES

OceanofPDF.com

« DIMENSIONS »
dirigée par Robert Louit

Déjà parus

FREDERIK POHL
L'ultime fléau

R.A. LAFFERTY
Le Maître du passé

PHILIP K. DICK
Simulacres

JOHN BRUNNER
La Ville est un échiquier

JOHN JAKES
Planète à six coups

VINCENT KING
Candy Man

SAMUEL R. DELANY
Babel 17

IAN WATSON
L'enchâssement

J.G. BALLARD
Crash !

FREDRIC BROWN
Paradoxe perdu

OceanofPDF.com

BRIAN W. ALDISS

L'HEURE
DE QUATRE-VINGTS
MINUTES

Un space-opéra

CALMANN – LÉVY

OceanofPDF.com

Titre original de l'ouvrage
THE EIGHTY-MINUTE HOUR
A Space-Opera

Traduit de l'anglais par
B. DE LESSEPS

© 1974 by BRIAN W. ALDISS
© CALMANN-LÉVY, 1974
Imprimé en France

OceanofPDF.com

POUR PAMELA ET PETER NICHOLLS,
*avec mon affection – sans parler de l’Infini, de l’Éternité
et des Pulp magazines...*

OceanofPDF.com

I

QUATRE choses que l'on remarque particulièrement après toute guerre d'envergure respectable : préparatifs pour la prochaine, conviction que c'en est bien fini des conflits armés, famine, et réjouissances. D'abord, prenons un décor romantique.

Dans l'imperturbable château de Slavonski Brod, le soir où le déterminisme me force à commencer cette histoire, c'est de réjouissances qu'il s'agissait. Au-delà du domaine, par-delà les murs, outre-mer – partout – de bien plus terribles rumeurs roulaient comme des nuages. Pendant quelques heures, elles étaient restées à bonne distance, principalement grâce au rempart créé par les personnalités présentes à cette fiesta, par la nonchalance provocante et la nature chaleureuse de Mike Surinat, à qui le château appartenait désormais (ses parents étant morts au cours de la guerre) ; par la beauté et la douce sensibilité de Becky Hornbeck, qui vivait désormais au château ; l'insolence chérie de la petite cousine de Mike, Choggles Chaplain ; par la tranquille efficacité du commandant en chef de Mike, Per Gilleleje ; par le dur travail de coulisses d'amis loyaux comme Devlin Carnate ; sans compter bien sûr le prestige même des nombreux invités, réunis au château pour fêter la démobilisation de Mike et son entrée diplomatique aux Conseils des Nations Dissidentes.

Parmi ces invités, qu'il me suffise d'en citer trois. Tout d'abord et par ordre d'importance, la figure prestigieuse et sans égale de Glamis Fevertrees, sur le point de partir en mission périlleuse pour les N.D. De par son âge, elle est à la fois pour moi un symbole sexuel et l'image de la mère. Elle danse avec Per, et j'aimerais pouvoir glisser sur l'immense dallage

marbré en la tenant dans mes bras, jusque dans la cour aux mosaïques de marbres, tourbillonnant entre les tonnelles et les lanternes !

Mon regard n'est pas le seul à se fixer sur Glamis. Un petit jeu se joue entre les deux autres invités les plus marquants, l'hermaphrodite génie du rêve, Monty Zoomer, et sa compagne – qui a hâte de le quitter – la coriace et hiératique Sue Fox. Monty est venu avec Sue et n'a d'yeux que pour Glamis. Non pas que Sue s'en émeuve – elle est de celles qui ne supportent pas les regards trop humides.

Sue et Monty, bien sûr, ne sont pas de notre côté. Disons ça. Ils ne sont pas du même côté de la barrière politique. Ils soutiennent la fusion U.S.A.-U.R.S.S., ce qu'on appelle le Traité Cap-Com ; nous sommes contre. Mais jusqu'à maintenant – du moins pendant cette soirée de gala – Sue et Monty se montrent aimables avec les féaux des N.D. Sue Fox peut se le permettre : elle fait partie du Conseil de l'Exécutif Mondial.

Voilà pour la distribution. Approchez et écoutez ce que trois de ces groupes ont à se dire par cette magnifique soirée.

D'abord, allons au petit pavillon perché au fond du domaine, au sommet de la large muraille, depuis longtemps en ruine, maintenant accompagné d'une rampe de bois construite pour l'occasion. Montez la rampe ! Notez que le pavillon a été repeint.

À l'intérieur, un petit homme en tzigane hongrois violone. C'est un tzigane hongrois. Ses mélodies, gaies mais empreintes d'un sentiment de perte irréparable, s'en vont s'épancher dans le parc. Il n'y a que trois personnes dans le pavillon, et qui n'écoutent pas.

Ce premier groupe comprend Becky Hornbeck, Sue Fox, et Choggles. Becky, comme Mike, approche de la trentaine et reste toujours un peu mystique. Sue est plus âgée et pas mal plus farouche, bien qu'elle ne soit pas d'humeur farouche ce soir-là. Ma chère Choggles est... égale à elle-même. Mais je me tais pour leur laisser la parole.

— Comme tu dis, disait Sue Fox, le monde se serre la vis après la guerre. Dwight Castle et moi nous remarquons l'autre jour que le travail augmente de semaine en semaine au Conseil de l'Exécutif Mondial. Et maintenant le Complexe Ordinateur est en train d'introduire cette notion d'heure de quatre-vingts minutes.

Elle surprit l'expression de Becky.

— Excuse-moi Becky – je ne devrais pas parler politique. C'est peut-être uniquement parce que – enfin, il y a peut-être là une espèce de sentiment de

culpabilité, surtout du fait que nous ne sommes pas du même côté de la barrière, politiquement. Ta mère et moi nous étions de grandes amies.

Becky sourit.

— Mais nous de même, Sue. Il ne faut pas que la politique nous gâche ça. Je vois bien que la sincérité de tes convictions égale la nôtre.

— Bien sûr. Il faut que le monde s'unisse, qu'il crée un seul gouvernement central, et le Traité Cap-Com n'est qu'un début... Non non, plus un mot ! Je ne fais pas de propagande, je ne fais que me justifier !

Elles rirent toutes les deux, et le tzigane entama un hymne pathétique à la mort, aux roses, à Smederevo, au vin rouge, aux mains blanches, et au temps qui passe.

Plus détendue, Sue Fox reprit :

— On m'a dit que tu as découvert le Koh-I-Noor, Becky. C'est incroyable !

— Oui, c'était incroyable, acquiesça Becky. Mais je m'attends toujours aux choses incroyables. En fait, c'est un ancien associé de mon père, qui s'appelait Youings, qui a trouvé le bijou échoué sur une plage près de Bordeaux. Il me l'a envoyé comme cadeau de Noël, enveloppé dans un vieux journal !

— Le journal s'appelait le *Trafalgar Square*, dit Choggles qui était restée assise avec elles en silence, le regard perdu sur la mer pannonienne. Je l'ai toujours, Becky. Laisse-le-moi en souvenir.

— Bien sûr, garde-le.

— Tu vas garder le diamant ? demanda Sue à Becky.

— Je considère que c'est un souvenir de l'Angleterre. Il est chez moi. Il faut que tu viennes le voir.

— Il arrive de ces choses extraordinaires !

— Elles n'ont rien d'extraordinaire, si on croit au déterminisme. Les recherches les plus récentes sur le cerveau ont démontré que le libre arbitre n'existait pas...

— Becky, je ne suis pas de la génération déterministe. Je refuse de croire, et les faits ne m'impressionnent pas. Je préfère le mysticisme. Parle-moi encore du Koh-I-Noor. Ce sont les Anglais qui l'avaient ?

— Oui, depuis la conquête de l'Inde par les Anglais au XIX^e siècle. Il a été exposé à la Tour de Londres pendant des années – avant la guerre.

— Pas de veine pour l'Angleterre... Qu'est-ce que tu vas en faire ? Ça vaut quelque chose maintenant ?

— Je pensais le garder. Quand on en a entendu parler pour la première fois dans l'Histoire, l'un des Grands Mogols – Humayan, il me semble – du début du XVI^e siècle prétendait qu'il valait de quoi nourrir le monde pendant deux jours et demi !

Sue Fox sourit.

— Maintenant que la démographie s'est un peu calmée, il y arriverait encore !

— Cette pierre – eh bien, c'est un emblème sans valeur monétaire précise – elle est passée et repassée à travers l'Histoire comme une aiguille dans un tissu. Une fois, elle est restée six semaines dans le gilet d'un homme politique victorien !

Un deuxième groupe, celui-là plus important, entièrement masculin, à l'exception d'une Miss Dinah Sorbutt, enceinte, qui restait discrètement assise dans le fond, était vautreé autour d'une table, fumant le cigare et débouchant de temps à autre une nouvelle bouteille de cognac ou de Perrier. Ils étaient six – Mike Surinat lui-même ; deux de ses collaborateurs, Carnate et Per Gilleleje ; deux invités, le Brésilien Geraldo Correa da Perquista Mangista, et un homme politique japonais, Sanko Hakamara ; enfin, le père de Becky, George Wainscott Hornbeck, frêle vieillard et industriel en retraite. On parlait politique. Oh – Choggles était là aussi ; elle avait déjà entendu l'histoire du Koh-I-Noor, et s'était éclipsée pour ne pas la réentendre.

Da Perquista Mangista riait de quelque chose que Mike venait de dire.

— Vous n'êtes qu'un romantique, Mike. Si vous aviez travaillé comme moi, et pendant de longues années, à São Paulo, vous verriez tout le travail que les gens abattent !

— Je pourrais en dire autant de Tokyo, dit Hakamara.

— Je sais, je sais, répondit Mike en riant à son tour. L'Europe est plus ou moins hors-jeu, tout comme la côte est des États-Unis. Nous avons vu tout récemment s'établir une Communauté Pacifique avec la Californie, le Japon, la Corée du Sud et la Chine, où chacun sue sang et eau. Je n'ai rien contre le travail à proprement parler, sauf que ça implique maintenant travail-plus-routine mortelle. Avec l'établissement d'un seul état mondial, ce sera la loi du travail-plus-routine mortelle, qu'on vous enfoncera dans le crâne à coups d'arguments sur l'« efficacité », et c'est exactement comme ça que le C.O. est en train de faire avaler son heure de quatre-vingts minutes. Je suis pour l'inefficacité, les petites nations, le relâchement de la

machine, le chaos, et toutes ces choses pour lesquelles j'ai fondé l'I.D.I., mon petit club personnel !

— Mike, je vous adore, dit da Perquista Mangista en vidant un grand cognac, et j'adore cette notion complètement démodée de l'I.D.I... Vous possédez une personnalité flamboyante, et plus on étranglera les Nations Dissidentes au cours des années à venir, plus nous aurons besoin de vous. Mais ne vous servez pas de votre argument en public – par exemple pas à la conférence économique des Nations Dissidentes que j'organise à Friendship City. Parce que d'une manière générale, le monde croit à l'ordre et à l'efficacité, même les pays des N.D.

— Eux surtout, confirma Hakamara. Voir le Japon, la Yougoslavie, le Brésil. Souvenez-vous de l'emblème du drapeau brésilien : « Ordre et Progrès ». C'est le travail qui a fait de nous des grandes nations.

— Si vous permettez à un vieillard d'exprimer son opinion, dit George Hornbeck, je crois que le plus grand vice et le plus grand fléau du genre humain, c'est le travail, qui tue d'année en année plus de monde que toutes vos drogues et automobiles réunies. Pire, il épuise la planète tout autant que l'homme. Bien sûr, c'est un point de vue personnel. L'ordre et le progrès mènent à la guerre. Vous me direz, je suis né pendant la Première Guerre Mondiale.

Mike Surinat adressa au vieil homme un sourire chaleureux. Depuis la mort de son propre père, depuis qu'il avait invité les Hornbeck, le père et la fille, à vivre à Slavonski Brod Grad, son affection pour eux ne faisait qu'augmenter. La philosophie du vieil homme était particulièrement sympathique.

— Le déterminisme mine notre volonté de ne pas travailler, reprit-il. La fusion Cap-Com, elle, ne fait que pousser tout le monde à travailler plus.

Choggles mit son grain de sel :

— Et le monde entier deviendra un état policier, hein Mike ? Surtout avec des escrocs comme Attica Saïgon Smix au pouvoir du côté américain – il a eu affaire avec mon père, et papa, vous savez, c'était terrible, avec son invention du démozégisme et tout ça.

Elle regarda les formes généreusement proéminentes de Dinah Sorbutt.

— Mille excuses, Dinah ma vieille, démo *presque* zéro – il faut quand même que la race humaine se maintienne, pas vrai ?

— Choggles, *ma vieille*, répondit Dinah, tes commentaires croustillants sont plutôt déplacés dans une discussion politique. Si tu allais voir un peu

ailleurs, comme une bonne petite fille ?

L'homme politique brésilien lança à Dinah un regard admiratif et reconnaissant.

— J'ai rien contre ! fit Choggles. La politique, ça vaut pas le sexe, pas vrai ?

Per Gilleleje éclata de rire à son départ.

— La vérité sort de la bouche des enfants ! dit-il. Elle a évidemment raison et sur Smix et sur son père, Auden. Auden Chaplain est mort, mais lui dans le domaine scientifique, et Attica Saïgon Smix dans le domaine administratif, ils ont tous les deux fait preuve de génie. Les unités mondiales ont maintenant pris une telle importance qu'il nous faut du génie, même celui du mal – c'est-à-dire hostile à l'humanité. Et c'est ce besoin d'anti-humanisme qui a fait que la direction des affaires humaines est aux mains du complexe ordinateur.

— Malheureusement, le C.O. représente un authentique désir des humains d'opprimer leur humanité, dit Carnate. Comment expliquer autrement les atrocités de la Troisième Guerre Mondiale, et tous ces pauvres déportés sur Mars ?

— Et ma fille avec eux, soupira Hakamara.

Profitons du mot clé « atrocités » pour nous esquiver vers le troisième groupe.

Voilà un groupe plus romantique, bien que trois soit son chiffre – trois n'étant traditionnellement pas un nombre romantique. Ce groupe se tient dans cette pièce que l'on appelle habituellement le salon de la Tour verte. Tout ce qui s'y trouve, à l'exception des êtres humains, est vert ; et pour aller avec la pièce, tous les objets qu'elle contient sont ronds, dans la mesure du possible. L'épinette, la radio, l'holocube – qui lui aussi est rond malgré la contradiction dans les termes – chaises, sofa, chaise longue, tous et toutes doivent contribuer aux lois de la rotondité ; tapis, abat-jour, tabourets, tables éventuelles, vases précieux – pour ceux-là, se conformer au cercle est plus aisé.

Monty Zoomer, le seul des trois à pouvoir prétendre à une rotondité même approximative, était assis sur un pouf. Ce pâle jeune homme, idole de la pop, dont les publics se partageaient les holorêves partout dans le monde non civilisé, était vêtu de velours et parlait d'une voix veloutée au second membre du trio. Ce personnage élancé, austère, encore éblouissant – bien que terni – c'était Glamis Fevertrees, une Américaine souvent mariée, à la

beauté persane, au teint lisse et plombé, aux lèvres rose pâle, aux yeux sombres et lucides.

C'est en référence à ces attributs que Zoomer lisait ce vers tiré de *Lalla Rookh*, dont il avait pris un exemplaire circulaire sur une table basse :

*D'autres mêlent du khôl la profonde teinture
Pour donner au regard cette langueur obscure...*

Le troisième membre du trio, Choggles, qui venait de s'infiltrer, éclata de rire.

— Ne me dites pas que c'est sérieux, Monty ! C'est à moi que vous devriez débiter vos mirlitons – bien que je préfère Shelley – et de toute façon je suis blonde, pas brune, une vraie petite blonde...

— Immonde gamine ! lança Zoomer.

— Gamine ! En âge, vous êtes plus près de moi que de Glamis ! Elle pourrait être votre mère, Monty ! Vous ne pouvez pas croire que vous lui faites quelque chose, *vous* ! Vous êtes même trop gros pour – au secours !

Elle fit le tour de la pièce en courant et s'enfuit, riant et hurlant, poursuivie par des coussins sphériques et un feu roulant d'injures.

Zoomer claqua la porte et revint vers Glamis, en rectifiant sa chevelure et le pendentif qui battait contre sa poitrine.

— Glamis Fevertrees – maintenant que cette petite peste est partie, laissez-moi vous dire toute mon admiration. Mon cœur soupire après vous – ah, la solitude de l'artiste authentique, vous comprenez, j'ai hérité ce don de mon père, donc je suppose que c'était prédestiné, mais un don ça se travaille, et ma vie – eh bien, est pleine d'un vide en forme de Glamis. S'il le faut, je créerai tout un holomonde rien que pour nous deux – vous connaissez mon pouvoir, maintenant que je nourris d'holorêves tous ceux qui en veulent, que j'apporte le bonheur aux millions d'opprimés grâce à leurs terminaux. Enfin, c'est ça, la grande responsabilité, produire quelque chose de propre, de parfaitement aseptisé, mais en même temps de distrayant, et...

Glamis se jeta à l'eau :

— Il faut que je vous dise, Monty, vous êtes très gentil, mais pour être franche, le sexe ça n'est pas mon fort, malgré tous mes mariages. J'ai rencontré un jour un homme qui s'appelait Jack, la veille même de mon premier mariage. Enfin, c'est une autre histoire... Le résultat, c'est que je marche aux hommes d'action, pas aux artistes. Ou bien ils ont trop de

problèmes ou – non, ça doit être parce que je n’ai pas de libre arbitre, c’est d’ailleurs ce que tout le monde dit en ce moment, j’ai l’impression. Je n’ai pas la liberté de vous aimer, Monty, je vous en prie, comprenez.

Elle se demanda s’il allait se jeter sur elle et si elle y trouverait vaguement son plaisir. Après tout, pour elle, ce serait une conquête, une défaite pareille !

Mais elle l’avait exactement jaugé : homme de parole, mais pas d’action. Et chez lui, les mots coulaient comme la sueur sur un manœuvre.

— Une dernière chose, Glamis, sur laquelle je dois attirer votre attention. Le monde est très mal en point, vous l’admettrez. Toutes ces bombes atomiques lâchées à tort et à travers – qui nous salopent l’espace autant que ce pauvre plancher des vaches – les conditions peuvent s’aggraver. Facilement. Les gens ont besoin d’un trou. Eh bien, je crois que je pourrais trouver un trou, moi. Pour nous deux tout seuls. Maintenant que j’ai passé ce contrat énorme avec le C.O., à chacun son holorêve, j’ai des contacts avec Mr. Attica Saïgon Smix. C’est un vieux bonhomme très très gentil, pas du tout le gangster dont parlent ses ennemis – et quel joli petit coin je leur ai fabriqué, à lui et sa dame ! C’est rien de le dire ! Tiens, lui il l’a son trou, que personne ne connaît ; ça se pourrait que je le trouve un de ces jours, et là...

Elle était restée debout contre un des œils-de-bœuf, sachant que sa silhouette élancée s’y trouvait sous son meilleur jour ; mais le débit intarissable de Zoomer l’obligea à s’asseoir sur un petit fauteuil rond Marie-Thérèse. Elle lui prit la main.

— Mon cher petit Monty, ça c’est autre chose ! Vous travaillez pour Attica Smix. Il est marié avec Loomis, et Loomis est ma sœur. Nous ne nous entendons pas du tout, mais pas du tout. Ni par le caractère, ni par l’éducation, ni par nos convictions politiques. Je sais qu’elle et Attica pensent du bien de vous. Ça compliquerait beaucoup trop les choses s’il y avait quoi que ce soit entre vous et moi. Vous êtes vraiment adorable – non, ne vous défendez pas, mais je dois partir en mission demain – ne pensez plus à moi, Monty, gardez-vous pour Loomis !

Il se jeta à ses pieds, superbement chaussés, se tendit pathétiquement vers elle et lui saisit les mains.

— Avec Loomis, c’est une fixation maternelle, rien de plus, je vous jure ! Vous êtes plus jeune qu’elle, enfin, un peu plus ! Je ne peux rien y faire, c’est comme ça ! Vous l’avez dit vous-même – c’est le déterminisme.

Toutes ces nouvelles recherches sur le cerveau – les neurosciences ont démontré qu'on ne fait que ce qu'on doit faire, c'est bien ça ? Je ne peux pas m'empêcher d'être comme ça avec vous, Glamis. Dès que je vous ai vue, j'ai su que j'étais dans l'ombre du destin !

— Êtes-vous sûr que le destin ait une ombre ? demanda-t-elle doucement.

— Bon, disons qu'il m'a saisi sous le feu de ses projecteurs. Écoutez, Glamis, vous partez, mais vous reviendrez, dites ? Je voudrais vous laisser un souvenir, quelque chose qui vous rappelle l'existence blême et solitaire de ce fantasque, de cet excentrique génie planétaire des paysages intérieurs, Monty Zoomer, okay ?

Tout en parlant, il baissait la tête pour se défaire du pendentif et de sa chaîne. Il le frotta contre sa chemise de velours.

— Voilà, passez-le pendant qu'il est encore chaud, Glamis ! En mémoire de nous !

— C'est magnifique !

Elle le prit et le regarda de plus près. Elle l'avait déjà admiré de loin.

L'objet était en argent, lourd au creux de la main, et devait avoir quelque huit centimètres de large. Sur l'un des côtés, on voyait deux personnages masculins, dont un barbu, qui se regardaient en face, ou par-delà les épaules. La technique en était fruste mais puissante.

— C'est vraiment magnifique.

La convoitise s'insinuait en elle.

— Oui, c'est la réplique d'un ancien motif martien pris sur un pendentif qui venait effectivement de Mars. Attica l'a acheté un prix fabuleux et en a fait faire des copies.

— De Mars ! Mais ce sont des hommes qu'on voit !

— C'est cette histoire qu'on m'a racontée en tout cas. Je ne suis pas spécialiste. Il est à vous si vous voulez bien l'accepter avec toute mon humble admiration.

— Mais Attica Smix vous l'a donné – ou Loomis peut-être ? Vous ne pouvez pas me le donner.

— Si, si, et avec amour !

— Alors faisons un échange de pendentifs. J'en ai toujours un sur moi, bien qu'il n'aille pas avec cette robe. Il est dans mon sac...

Elle se passa le premier pendentif autour du cou et en sortit un autre, plus petit, qui portait, gravée, l'effigie gracieuse d'un homme et d'une femme.

— Ooh, Glamis, ils sont nus !

— Mettez-le – donnant donnant. C’est Daphnis et Chloë, d’après une ancienne gravure grecque. C’est cet homme dont je vous ai parlé qui me l’a donné, Jack Dagenfort.

— C’est lui qui a fait ce vieux film, *l’Arrêt du Cœur* ! Je le porterai tout le temps, Glamis, et je penserai tout le temps à vous !

Et pour cette mémorable occasion, il écrasa une larme onctueuse.

OceanofPDF.com

II

AU-DEDANS du château désolé de Slot Surinat allaient les conspirateurs. Ils riaient en chemin, car le château leur appartenait. On avait mené des batailles, on avait abattu les obstacles, répandu du sang, dépensé de l'argent, et versé mainte larme en secret ou au creux d'une tombe ouverte – tout cela pour le jour où la Guerre de Pérennité serait gagnée. Et ils étaient peu maintenant, ceux qui pouvaient encore rire ou pleurer...

Mais il y avait d'autres dimensions.

Les armes terribles de la guerre les avaient révélées, elles avaient à ce point déchiré le tissu même de l'univers que d'étranges passages vers d'autres Ailleurs et d'autres Quands s'ouvraient à ceux qui savaient – ou ceux qui avaient le courage de prendre ces passages de la folie.

Le premier de ces conspirateurs, qui traversait si hardiment les longs couloirs, c'était Julliann Peau de Requin. La taille petite, botté, bouclé, buffleté, badelaire au côté, de pied en cap, le visage comme une vieille voile brunie, les cheveux volant autour de sa tête comme de la fumée. Et c'était comme si le feu crépitait dans cette fumée quand de ses mâchoires ouvertes sortit un rire âpre.

— Mike Surinat le Fou n'est donc pas là pour nous accueillir, mes amis ! C'est tant pis pour lui ! Il peut nous ravir une victoire future, mais il nous abandonne son château !

Et à ces mots, il donna une claque dans le dos d'Harry l'Autour. Pour toute réponse, Harry éclata de rire, et pas une plume du faucon encapuchonné qu'il avait sur l'épaule ne bougea.

— Les Surinat sont trop décadents pour ces temps guerriers, Julliann, dit Harry.

Il était grand et lourd. Il se contrôlait étroitement, au moral et au physique, comme un ours face à la meute. Tout en avançant, il brandissait sa torche d'un côté à l'autre, illuminant machinalement toutes les entrées, en cas de surprise.

Le troisième conspirateur ne parlait jamais. Lui aussi était bâti largement, mais il y avait dans sa masse quelque chose de bestial et de grossier. Son silence aussi avait quelque chose d'animal. La lueur de la torche révélait une face énorme et une expression ramassée, de petits yeux enfoncés profondément dans leurs orbites, une petite forteresse en guise de nez, et une grande bouche immobile accolée au bas du visage. C'était Gururn, fuyard du monde de Smix-Smith, étrangleur de vie, les secrets de sa propre vie aussi muets que du granit.

Ils parcouraient un étage du château fraîchement repeint, dont les surfaces étaient prises dans une couche blanche, prismatique et réfléchissante, de sorte que leurs visions subissaient les assauts des couleurs du spectre partout libérées. Traverser un couloir, c'était subir le supplice de la roue de paons mortels.

Avec un grognement, Gururn ouvrit à toute volée les volets d'une grande fenêtre et guetta au-dehors. Son regard ne rencontra que les perspectives de la façade du château, proches, distantes, inaccessibles, sinuant sur la colline et dans la vallée, ponctuées d'un délire de cours, de tours et de minarets – vision digne du plus extravagant Gustave Moreau mâtiné d'Henri Christophe et de son Sans-Souci, de Pandua, Hambi, Polonnaruwa, Ambre, Alcatraz, Blenheim, plus les terrifiantes symétries de l'Escorial et du Ramesvaram. Ses plans érodés étaient comme une myriade de papillons de nuit morts, épinglés sans loi les uns au-dessus des autres par un entomologiste frénétique et saoulographe.

Vlam ! On referma les volets. Les trois conspirateurs reprirent leur route dans la pavane multicolore et décatie. Entre eux, le rire n'avait plus sa place.

Ils arrivèrent à un ascenseur qui les porta dix étages plus haut. L'édifice des Surinat était si élaboré que nul, sauf leurs plus proches alliés et eux-mêmes, ne pouvait localiser les ascenseurs à réaction qui filaient d'un seul jet du sous-sol au sommet de leur demeure entassée.

Ils traversèrent des enfilades et des enfilades de pièces, chacune plus grande que la précédente ; et, la dernière contenant toutes les autres, ils furent obligés de rebrousser chemin pour chercher une autre issue. Julliann

avait mal aux jambes. Les effets sophistiqués de l'hétérochromatisme ne se faisaient plus sentir. Les trois compagnons se retrouvèrent arpentant un coin abandonné de la bâtisse, qu'on avait un jour appelé la Structure Ultime. Le crain de base, cette pierre modelée par l'homme que rien ne pouvait corrompre, se tenait là, nu ; portes et châssis de fenêtres y étaient simplement plaqués. Rien n'avait été parachevé. Chaque perspective en contenait une autre, comme les flaques de mort huileuses et fuyantes au fond des yeux du basilic.

— J'ai connu ce château quand j'étais plus jeune, dit Julliann.

Les autres, sans répondre, avancèrent.

— J'ai passé toute mon adolescence à essayer d'en sortir, dit Julliann.

Les autres, sans répondre, avançaient toujours.

— M'en suis-je jamais libéré ? dit Julliann.

Les autres, sans répondre, avançaient imperturbablement.

Mais Julliann tituba de côté, la main au front, haletant, et alla se frapper la tempe contre un pilier de crain. Il réussit à rester sur pied, vacillant, se soutenant d'une main, le regard terrifié comme s'il s'était perdu dans une de ces dimensions si nouvellement et si désagréablement révélées à l'homme.

Alors seulement, Harry l'Autour et Gururn s'arrêtèrent, se retournèrent et, gênés, s'approchèrent de lui.

— Qu'est-ce donc qui t'afflige, Julliann Peau de Requin ?

Il ferma les yeux. En leur répondant, il avait l'air moins bizarre.

— Vous me voyez bien ?

— Bien, répondit Harry, et Gururn hocha la tête.

— Approchez-vous et touchez-moi, touchez mes vêtements.

Perplexes, ils firent ce qu'il leur demandait.

— Vous m'avez bien touché ?

— Tu le sais bien.

Hochement.

— Et mon odeur, vous la sentez ?

Deux hochements.

— Et pourtant, je puis être une hallucination. Ou nous pourrions, tous trois, être le piège d'une illusion. La mort dans les yeux du basilic, en quelque sorte.

Harry le frappa au bras et le poussa en avant. De sa voix rapide et rude, il dit :

— Te souviens-tu du combat entre notre ami Milwrack et le Bossu Siffleur ? Nous étions jusqu'aux genoux dans cette fange boueuse qui disparut au moment même où le Bossu tomba ? Te rappelles-tu ce temps-là ?

— J'avais oublié, maintenant je me souviens. Le ciel s'est embrasé de soleils jusqu'à ressembler à un billard électrique. Eh bien ? C'est loin de ce château !

— Que n'y sommes-nous encore ! grommela Gururn.

— En cet endroit et à cet instant, Julliann, tu t'es pris la tête et tu as crié que la vie n'était qu'une illusion, exactement comme tu viens de le faire. Et une autre fois, encore. Nous étions assis à boire les poisons du Général des Araignées. Il est difficile de l'oublier !

— J'avais oublié le Général des Araignées... Il ne s'est pas changé en femme, déjà ? Il n'y avait pas une Reine de Toutes les Questions aussi ? Mais les poisons je m'en souviens – il y en avait deux qu'on prenait l'un après l'autre, comme antidote au précédent. C'est du passé lointain. Eh bien ?

— En cet instant, Julliann, où, je le jure, mon âme était blanchie de peur, tu as porté la main à ton cœur en t'exclamant que tu n'étais qu'un pantin dans le rêve d'un autre, exactement comme tu viens de le faire.

Julliann foulait le corridor, les yeux au sol.

— Si j'ai bien...

— Une seule chose, camarade – c'est que tu ne peux laisser aller ton esprit à se nourrir de tels fantasmes, car tu es bien l'homme le plus réel que je connaisse... Et si jamais vient le jour où les Puissances d'En Haut me mettent vraiment à l'épreuve, alors je prie pour que tu sois à mes côtés !

Julliann tourna les yeux vers son compagnon – muettement, mais son regard noir d'orage criait tumulte. Alors il se perdit à nouveau, comme se perdent les regards de ceux sur qui pèse le poids de choses dont ils ne peuvent ou ne veulent pas parler.

Le passage qui portait leurs pas en rencontra un autre, plus mesquin celui-là. Ils le prirent. Il y avait une rangée de petites boutiques. Les yeux blancs de leurs volets se montraient au monde, comme les paupières de marchands endormis. Nul ne pouvait deviner ce qu'ils cachaient.

Passée la dernière boutique, il y avait une porte battante. Julliann la franchit. Un escalier s'élevait au-delà, qui avait une fenêtre ; mais la fenêtre

n'avait à montrer que d'autres pièces et d'autres couloirs, tous déserts. Ils gravirent l'escalier.

Les marches montaient en droite ligne jusqu'à un palier où elles tournaient et grimpaient jusqu'au palier suivant. Il y eut d'autres paliers, d'autres tournants, d'autres et d'autres marches.

Enfin, épuisés, ils atteignirent un palier où ils durent faire halte. Ils se penchèrent à la balustrade et respirèrent profondément. Les fenêtres implacables n'offraient toujours que les mêmes visions implacables.

Julliann souffrait beaucoup de ses jambes, bien qu'il prît garde de n'en rien montrer.

Gururn leva cette grande patte qu'il avait pour main. Ils écoutèrent, sachant combien il avait l'ouïe fine. Des pleurs irréguliers leur parvinrent.

Gururn tourna sa tête hirsute vers Julliann, le regard interrogateur.

Julliann hocha la tête.

Ils s'avancèrent en silence le long d'un couloir tapissé d'une sorte de vannerie. Cette fois, Gururn ouvrait la marche.

Sans hésiter, il s'avança vers une porte aux sculptures compliquées. Dans sa façon de se tenir, de marcher, dans sa hâte, il y avait quelque chose de bestial, resté jusqu'alors à demi inexprimé. Au moment où il poussait la porte, Julliann regarda sous le bras colossal.

Une femme était assise devant un petit orgue à structures qui projetait une spirale jaune et noir, spectacle perdu, car les mains de la femme cachaient son visage.

Elle était vêtue d'une robe simple dans son autorité, qui laissait à nu la courbe de ses épaules, accentuant ainsi sa vulnérabilité.

Le bruit léger de la porte qui s'ouvrait la tira avec un haut-le-corps de ses larmes rêveuses. Lentement, tout en baissant les mains, elle se tourna vers les intrus. Julliann sursauta, reconnaissant en elle Strawn Fidel, la fiancée de Fletcher Surinat.

Son regard s'éveilla en voyant Gururn qui pénétrait dans la pièce. D'un coup de patte, celui-ci arracha le masque de bouche qui lui couvrait le bas du visage, révélant une mâchoire inhumaine, une denture forte et jaune et les boucles de poils blonds qui lui poussaient sur les gencives. À ses premiers hurlements, il bondit sur elle avec un cri avide.

III

L'ESPACE avait un plancher. Ce plancher s'étendait aux pieds du vaisseau solaire mugissant dont les convertisseurs l'emportaient du cupro-espace vers les dimensions ordinaires du monde X.

Ce plancher ne ressemblait à rien d'autre qu'une feuille de papier-machine flottant vers le fond de quelque piscine translucide et impassible. Mais il grandissait. Il grandissait à mesure que le *Micromégas* fondait sur lui ; il montait, il montait de sa piscine translucide et vierge de rides, montait et s'étendait bien au-delà des limites de toute piscine concevable, menaçant de rendre naine l'étendue stellaire infinie qui le cernait au-dessus et tout autour.

Le vaisseau solaire décélérait, perçant l'écho des g d'un fracas orchestral comme s'il arrachait de ses gonds la Nature elle-même.

Inébranlé et inébranlable, Attica Saïgon Smix regardait assis aux côtés de sa femme Loomis le grandiose plancher de l'espace venir à leur rencontre. Ils étaient confortablement installés dans leurs fauteuils moulants devant le visiécran, le commandant Ladore debout derrière eux, immaculé.

La beauté fixe de Loomis avait quelque chose de perse, son visage était lisse et beau comme un dôme en porcelaine cérulée d'Ispahan, ses cheveux, de sable, et ondulés, se répandaient sur son cou d'un mouvement qui n'était qu'à eux. Sa main reposait sur le poignet de son mari.

Lui, dont le moindre mot aux pentagones ordinateurs de la Terre avait force de loi jusqu'au dernier foyer de ses clapiers innombrables – lui – grand patron de tous les patrons, grand pont de tous les pontes du commerce – lui – grand capitalo-communiste de l'empire capitalo-communiste – lui – Attica Saïgon Smix de la compagnie Smix-Smith –

n'était que la pâle ombre d'un homme. Les imperceptibles pulsations de sa peau ivoirine étaient l'indice, non pas d'un système sanguin comme tous les autres systèmes sanguins, mais des rythmes infailibles des servomécanismes.

Il se tourna vers elle et lui sourit, elle, plus précieuse que tous les complexes financiers aux ramifications infinies sur lesquels il avait la main haute. Aussi glaçant qu'il pût paraître à d'autres, elle lui rendit son sourire avec amour.

— Presque arrivés, mon amour.

— Presque arrivés !

— Le micro-espace ne t'a pas trop embêté ?

— Pas du tout, Attica !

— Et moi non plus, avec toi à côté.

Son crâne mince se tourna à demi vers le commandant Ladore.

— Faites en sorte que nous débarquions tout de suite après l'atterrissage.

Je ne veux pas attendre.

— Monsieur.

Le capitaine se détourna et aboya brièvement dans l'intercom auprès de lui.

L'énorme unisson s'était perdu dans les profondeurs de l'inaudible.

Le grand plancher blanc, sans ombre sous la voûte stellaire, s'étendait devant eux, superbe, blafard, extrapolation logique d'une topologie de cauchemar à infini zéro, inchangé par la perspective, inapprivoisable, quelle que soit la distance.

Enfin, ils entrèrent en contact avec lui, légers comme la lumière sur un pic enneigé. Des flancs porcins du vaisseau se déroulèrent des passerelles, passerelles et groins d'armes gigantesques, aussi tendres que le nez des taupes aveugles.

Le fauteuil d'Attica Saïgon s'anima. Épousant son maître, il le mit à la verticale. Debout, Attica Saïgon Smix s'avança, sa femme – son regard de lapis-lazuli toujours vigilant – à ses côtés. Ils prirent le premier tube transporteur, qui les déposa languissamment devant un couloir d'accès ; là, une passerelle chuintante les porta sans heurt jusqu'à l'immense plancher de l'espace. Loomis vacilla et s'accrocha plus fort au bras de son mari. Les caméras, qui ne laissaient passer aucun instant du continuum événementiel de la vie d'Attica Saïgon Smix, surprirent son geste, et les chœurs Smix ajoutèrent une chanson pour la retransmission.

*« Mais vacillant soudain, elle lui serra le bras,
Superbement inquiète, et bravant son effroi... »*

Sur les autres passerelles, les laquais se pressaient, leur position d'inférieurs les rendant imperméables à la majesté du moment. Grâce à leur puissance, dénudés devant sa gloire, Attica Saïgon Smix et sa femme avaient le pied sur l'infini, sur l'immuable même, tandis que les forces irrésistibles de l'espace les survolaient.

Le plancher était chaud au toucher, poli, hydroptique, apique, penné, comme la chair d'une courtisane vulpestre et voluptueuse mourant de plaisir.

— Enfin seuls, mon amour.

— Seule avec toi, Attica chéri !

— Ça te plaît ici ?

— Eh bien, c'est, disons, inattendu... C'est – comment dire – de la science ou de l'art ?

— Les deux, mon amour. Science et Art. Les deux disciplines, jadis parallèles, se rejoignent ici. Il n'y a jamais rien eu de comparable.

Elle eut un petit rire.

— Je veux bien le croire ! Ça demande beaucoup de – euh, d'énergie ?

Le fauteuil frémit autour de lui.

— Beaucoup d'énergie ? Avant la guerre, une telle quantité d'énergie était inconcevable. Seule la ptôse de nouvelles dimensions, de nouveaux univers, dans le nôtre, nous a permis de canaliser des systèmes énergétiques entièrement nouveaux. Expliquez-lui, Benchiffer...

L'amplification baissant, sa voix s'estompa – Mais le fidèle Benchiffer, dans sa peau d'altuglass, était déjà sur les rangs, relevant la phrase défaillante de son maître comme quelque plante ultra-sensible, et lui donnant l'onction de sa personnalité à lui, calcaire.

— Oui madame, ce plancher aponévrotique est maintenu en stase grâce à un drain énergétique dans un des univers qui viennent de s'ouvrir tout récemment. Les quotients énergétiques paraissent, grosso modo, s'équivaloir, ce qui veut dire qu'une année de vie du plancher doit pomper une année sur le stock entropique de tout un univers.

— Je vois... Vous voulez dire qu'en étant ici, nous raccourcissons la vie d'autres gens ?

— Vous savez, les vies ont de toute façon tendance à raccourcir, m'dame, même quand personne ne s'en mêle.

Benchiffer se redressa, plus livide que jamais, conscient d'avoir empiété dans son propos restreint – vulgariser la science – les limites de l'ontologie et de la philosophie. Non que le choix fut tellement facile, par les temps qui couraient...

Mais Attica Saïgon Smix ne parut pas relever la transgression. Les lentilles qu'il avait en guise d'yeux embrassèrent autour de lui les horizons synclastiques et en furent rafraîchies. Ici on trouvait la paix loin des complexes en furie dont il avait le contrôle officiel, la paix et un refuge absolument unique en son genre.

Soutenu par son fauteuil, il regarda les valets sortir les holoscillateurs. Pour autant qu'il pût ressentir du plaisir par le truchement des complexes combinaisons homomécaniques de ses récepteurs, il lui était agréable de voir les holoscillateurs se mettre en route.

Et, chauffés, ils se mettaient en route, tandis que les valets dégageaient la voie. Un brouillard lithoponique se formait, prenait corps, bouillonnait comme en une coupellation ; des objets se dessinèrent dans sa matière imprécise – des arbres, des fleurs, des bancs, des cucurbitacées mâles et femelles, des forts et des petites forteresses, des boîtes à musique et des orgues de Barbarie, des manèges, des étables, des niches à chiens.

— Benchiffer !

— Monsieur !

Benchiffer jetait des éclairs en bougeant, ses orteils tournant comme des roulettes à l'intérieur de l'altuglass.

— La citation de ce poète...

Benchiffer se souvenait. La menace constante d'une disparition instantanée était encore la meilleure mnémotechnique.

— Shakespeare, monsieur... « Et le grand globe lui-même. Mais oui, avec tous ceux qui l'habitent, se dissoudront, s'évanouiront tel ce spectacle incorporel – Sans laisser derrière eux ne fût-ce qu'un brouillard... »

— En même temps que ces petites choses apparaissent, je suppose que leur pendant est en train de disparaître dans un autre univers, ou quelque chose comme ça, dit Loomis.

Son mari la flatta de la main pour tant de perspicacité. Mais il aimait bien le poème, aussi, même s'il ne rimait pas.

Le spectacle prenait corps, et rapidement. Et tout à coup, il fut là. Les vaches et leurs étables, les arbres, les maisonnettes mignonnes, les

immenses papillons, tout s'animait, brillant comme une bouche en rêve, couvrant, mais oui, couvrant toute la surface de ce mange-gale de plancher.

— Une petite promenade, mon amour ?

— Bien sûr.

Elle avait envie de marcher quand il avait envie. Toujours. Elle était gentille. C'était donc ça le paradis qu'il avait inventé pour elle. Loomis. Amour.

Les caméras les suivaient, silencieuses comme l'hépatite, gobant tout, enregistrant pour la postérité, mais aussi pour leur délectation, la lente promenade parmi les objets tout droit sortis de l'imagination d'Attica Saïgon Smix. Les arbres n'étaient pas des arbres, les papillons n'étaient pas des papillons, les vaches n'étaient pas des vaches, les maisonnettes n'étaient pas des maisonnettes. Tout n'était que délicate simplification, pastiches d'arbres, de papillons, de vaches, de maisonnettes, réalisés en formes schématisées et en couleurs primaires. Les melons et les fleurs qui s'étendaient à leurs pieds étaient détachables, extraits d'abstractions incarnées inspirées de l'imagerie des chambres d'enfants. Paix et infantilisme se rejoignaient d'un baiser bruyant mais pur.

— C'est gentil ici...

— C'est bien pour toi après le travail.

— Elles sont mignonnes ces vaches, non ?

— Je trouve ça adorable, ces clochettes, et ces – euh, mamelles. Tu as de ces idées, Attica, je ne te l'ai jamais dit ?

Elle lui disait tous les jours. C'était le secret de leur réussite. Une vache se dandinait plaisamment à côté d'eux, une fleur de melon criarde entre les mâchoires. En trois dimensions et parfaitement palpable – on pouvait même monter dessus. Et bien sûr, hygiénique. Pas de défécations, pas de monstrueuses éructations d'un vent mal poli. Un pur holobjet, apparu sous le charme de machines conçues dans le laboratoire d'électronique d'une de ses filiales.

Et cette chose cul-terreuse qui se dandinait de la même façon vers eux n'était rien moins qu'un holhomme, en trois dimensions lui aussi, parfaitement palpable, hygiénique. L'homme, le chapeau, la blouse comique, la pipe, les sabots, tout cela d'une substance inorganique, une projection tout aussi tangible, tout aussi existante et beaucoup plus maniable que du chêne. Il mit un doigt à son drôle de chapeau cabossé,

souffla de sa bouffarde un rond de carton-pâte avec un bruit de locomotive, et tira un message de sa blouse ornée de pâquerettes.

— Benchiffer, lisez.

Benchiffer prit le cachet et, le tenant dans sa main photoélectrique, psalmodia :

— Vésicule Biliaire à Rupture Six. Désolé Œil Spatial Zéro Zéro Zéro devenu indétectable références temporelles 03071255T. Police Jupiter Alerte Cinq Étoiles et Recherche Exosystème Zones codées Burgess, Knight, Adlard, Cotton et Conquest. Toute urgence. Coordonnées possibles suite à message. Suggère Rupture Rouge envoie double je répète double subiter Vésicule Biliaire Appartement Bêta. Tous paramètres biliaires je répète biliaires avisés. Pied de guerre. Transcendant. Rupture Rouge. Marchand de couleurs. QLL TX5973328764983AA448. Destruction quatre secondes. Marchand de couleurs. Crachoir. Vésicule Biliaire Rupture Six.

— C'est important chéri ? demanda Loomis.

Les quatre secondes s'étaient écoulées. L'holhomme disparut un instant, quand le cachet se détruisit.

Rupture Rouge, c'est moi, répondit Attica Saïgon Sutix en appuyant sur les touches de son fauteuil.

Il fit lentement demi-tour et se dirigea à travers les arbres à chapeaux pointus vers le *Micromégas*. Il fit un signe au commandant Ladore, de garde à la passerelle.

— Qu'est-ce que ça veut dire, chéri ? demanda Loomis.

Elle était femme jusqu'au bout des ongles ; adolescente, elle aimait aller sous la douche avec ses petites cousines et sa sœur, Glamis. Ce fut le point de départ d'une vie proprette.

— C'est ce mange-gale d'œil spatial près de Jupiter que nous suivons à la trace. Il ne peut pas nous faire de mal – mais on ne savait pas à qui il appartenait. Comment a-t-il pu *disparaître* comme ça ? Dès que je serai à Vésicule Biliaire – Ah, Ladore ! Peut-on projeter d'ici un double de moi sur Vésicule Biliaire ?

L'immaculé Ladore était lui-même une projection, une des innombrables incarnations du Complexe Ordinateur, détaché au service – et à la surveillance – du maître de l'univers Smix-Smith.

— Ça implique une double transcendance, répondit Ladore. Le *Micromégas* a le matériel nécessaire. Nous pourrions effectuer l'opération dans l'espace ordinaire. Ici, dans ce continuum, nous manquons d'énergie.

Il va falloir se servir au plancher – c'est de l'énergie pure à portée de la main.

— Allez-y.

Mais l'analogon avait devancé les ordres ; pendant que le patron remontait la passerelle, des tubes à siphon serpentèrent jusqu'au plancher de l'espace pour y mordre.

Il se retourna. Elle papillonna de la main. Amour, toujours.

Un autre analogon attendait à l'intérieur, et le guida à la salle des Trexmissions. Mouvement ordonné, activité à haut rendement, bruit de fond minimum, non-odeurs – c'était la gestalt de synthèse absolue à synapse accélérée d'un vaisseau solaire multispacial. Comprimé d'émotion, émotion zéro, et d'inertie la plus foudroyante que l'homme ait jamais connue. Hyperthyroïdisme, hythritisme, cinématique parfaite du mouvement aperceptible à n dimensions. Hommes vrais, hommes inventés – holhommes, analogons, cyborgs, androïdes, robots, jusqu'aux mannequins parapsi – tous avec un but dont ils n'étaient pas absolument ou absolument pas les maîtres – même les hommes vrais, pour autant que le « vrai » eût encore un sens quelconque sur l'ensemble des mondes accessibles, ou drogués ou décérébrés, ou condamnés aux réflexes électroïdaux. Partout des yeux et du mouvement oculaire inquiet. Mais un regard dans un autre, jamais. Le contact par l'œil, jamais. La réflexion épargnée par la déflexion.

Ils le mirent respectueusement en un décubitus ventral intolérable et lancèrent les fours duplicateurs autour de sa silhouette.

Un technicien – et une légère hyperpilosité sur le cou laissait entendre qu'il s'agissait d'un homme, un vrai, mais sous contrôle, dit alors :

— Il faudra que vous restiez en coma léger pendant l'absence de votre double, comme vous le savez peut-être. Sur une telle distance, la marge risque d'être étroite entre vie et mort.

« Compris. » Pour ces hommes, pas de bavardages. « Vous pouvez dépiauter un double de rab pour faire plaisir à ma femme, pour lui tenir compagnie ? »

— En temps normal, on pourrait en dépiauter une demi-douzaine.

Mauvais, ça, pour les oreilles de Smix, de Smix and Smith, car un temps normal suggérait des gens bien portants, capables de se frayer un chemin parmi les embûches de la vie, sans le secours de servomécanismes trop zélés. « Mais dans ce cas précis, on peut envisager qu'une duplication de double provoque une hyperémèse et une perte de réel. Disons qu'on

pourrait prendre un greffon et dupliquer sur l'holoscope pour former un demi-projet. Après quoi nous nous servirions de transjets analogoniques pour projeter des transférences de discours basées sur vos structures motrices. »

Toujours fidèle, Benchiffer le détesticulé se pencha par-dessus l'épaule rabougrie pour reformuler en jargon du patron le jargon du technicien.

— Vous risqueriez de vous trouver en surcritique, question psycho, si vous projetiez plus d'un double. Mais ils peuvent prendre un transfixeur statique et lui donner une pseudo-vie et une pseudo-parole activées par canaux d'électro-projet, en se servant de vos canaux vitaux de la banque.

— Et ce sera bien pour Loomis, ce truc-là ?

— Il risque de vous – de se répéter un peu.

— Ça peut lui faire plaisir quand même. Allons-y. Vésicule Biliaire.

Les fours irradièrent. Le vieux corps qu'ils contenaient, mais oui, et tous ceux qui l'habitaient, commencèrent à se dissoudre et s'évanouir...

... Laisant derrière lui sur le monde-plan un double qui s'avavançait sous le soleil truqué, parmi les enfantillages, à la rencontre de Loomis à la main, à la lèvre et au geste savoureux...

... Projetant au travers de l'imbroglia mathématique (d'une telle complexité qu'il était simplement dirigé en bon ordre vers une section spéciale, codifiée en rouge, du centre logiciel du Complexe Ordinateur d'où toute pensée humaine était exclue) qui séparait un déjà problématique *ici* d'un déjà problématique *là*, un efficace et rapace duplicata d'Attica Saïgon Smix vers l'invincible Saint des Saints d'un ensemble souterrain sis à Skateboard, N.A., connu également dans le code du jour (quitte à laisser à d'autres le soin de démêler cette définition spécifique de la notion de « jour ») sous le nom de Vésicule Biliaire.

L'équipe de Vésicule Biliaire s'acharnait toujours sur les traces du mystérieux œil spatial.

L'œil spatial en question – connu par ses occupants, auxquels nous aurons sous peu affaire, sous le nom de « Prophétesse » – marque avec sa disparition l'apparition dans mon récit du désastre.

Mon travail, tel que je le conçois, consiste à relater les faits dans un ordre approximatif, à dégager une linéarité qui, me semble-t-il, doit rester perceptible à travers les avatars d'un hasard apparent, des mobiles et des rencontres. La génération qui vient, moins imprégnée du principe de cause à

effet (« libérés par les neurosciences », me diront-ils !) devra réinterpréter elle-même cet invraisemblable fatras.

Au même moment, moi, Durant Surinat, personne déplacée, je traversais sur mes roulettes la cour de Slavonne Brod Grad à côté de ce brave George Hornbeck, quand celui-ci dit à ce propos quelque chose d'intéressant.

C'était le milieu de la matinée. Le calme régnait. La plupart des invités d'honneur que nous avons rencontrés à cette soirée récupéraient encore. Becky était debout et bien présente, plus radieuse que jamais – mais en pleine méditation à cette heure-là, comme à son habitude. Seule Dinah Sorbutt, confortablement et presque totalement enceinte, était assise sur un banc de teck, les pieds au soleil, et n'avait rien à faire.

— Durant, j'ai discuté avec Becky hier soir, me disait George. Profonde, ma fille. Nous nous demandions si oui ou non la vie avait une forme, et la discussion restait plutôt sobre. Becky disait qu'elle pouvait toujours se consoler en voyant une forme – elle appelait ça le papier peint – grâce à quoi, même quand les choses allaient mal, elle savait que la chance devait tourner.

— C'est un point de vue de jeune fille, dis-je. Mais il y a en effet une véritable sensibilité chez Becky – et là elle tient de vous.

— Ça, je n'en sais rien. Je suis vieux et l'Angleterre me manque. Je n'arrive pas à croire que la Grande-Bretagne, ça n'existe plus. Je suis plus sensible aux failles inquiétantes de la vie qu'à sa forme générale. L'Angleterre, c'est une faille. Et vous, Durant – ça vous ennuie que je le dise ?

— Que j'ai perdu les deux jambes pendant la guerre ? Comment voulez-vous que ça *m'ennuie* ?

— Vous vous en tirez bien, mon vieux. Et vous savez vous servir de votre fauteuil roulant. Becky et moi nous nous posions la question... À quel point est-ce que ça vous a détourné mentalement de l'action...

— Au moins je me débrouille mieux que le petit frère de Mike. Vous savez qu'il vit seul dans leur maison de Californie, sous la drogue ? Il a à peu près mon âge et il a eu aussi les deux jambes emportées – ça fait partie de la forme, dirait Becky – mais je ne suis pas comme ça, George – dans la même situation peut-être, mais pas avec les mêmes réactions – je ressemble plus à Mike, ma vie j'ai l'intention d'en faire quelque chose.

George sourit et hocha la tête, les yeux baissés. Il regardait sa montre. Bientôt il faudrait se mettre au travail.

Slavonne Brod Grad n'était pas toujours un lieu de réjouissances. Les soirées se faisaient de plus en plus rares, au fur et à mesure que la situation économique se détériorait.

Nous aussi, George Hornbeck et moi, nous luttions dans notre coin contre un état monolithique qui menaçait d'engloutir le monde entier une fois que le Traité Cap-Com serait définitivement devenu une affaire sérieuse.

Nous éditions de la pornographie créative. Une bonne partie du matériel de base, sous forme de bandes dessinées essentiellement, nous venait de notre allié brésilien, da Perquista Mangista. Le soutien financier du Brésil nous était également acquis.

La pièce qui nous servait de bureau était au château. Notre sigle était P.P.P., c'est-à-dire Pornographie Permissive et Progressiste. Curieusement, l'idée était venue de Russie, où le *samizdat*, ou l'édition-dans-la-rue, menait le monde.

Pour donner notre pichenette contre la grande machine culturelle, nous disposions de machines qui tournaient pratiquement toutes seules. Nous pouvions nous permettre de rester quelques minutes de plus au bon air.

— Allons prendre un peu le soleil sur un banc, dit George. C'est une tradition du grand âge. Ce n'est pas la peine de faire la conversation à Dinah. C'est une évaporée. Je me demande pourquoi elle ne veut dire à personne qui est le père de l'enfant ?

Nous nous assîmes et il se mit à parler paternité. C'est vrai qu'il divaguait quelquefois. « Ton deuxième fardeau, bien sûr, c'est la perte de tes parents, disait-il, et celle des parents de Mike. Je sais que Lena, la tante de Mike, fait du bon travail sur Mars, mais elle devrait être ici, avec Choggles. Choggles mûrit trop vite... Non, ce n'est pas ça que je voulais te demander. Alors, qu'est-ce que tu comptes *faire* de ta vie, toi, Durant ? »

Pourquoi ne pas le lui dire ?

« J'ai l'intention d'écrire un livre. Les holocènes ne m'intéressent pas et la pornographie a ses limites. J'ai envie d'écrire un bon vieux roman traditionnel, sans autre ambition que de montrer ce qui se passe autour de moi, ce que j'aime et ce qui me dégoûte. »

À cette époque, ça n'était pas vraiment sérieux. Je n'avais pas vraiment l'intention d'écrire un livre, je voulais seulement donner la bonne réponse à ce cher George, pour qui j'avais un grand respect. En tout cas, il n'était pas question d'écrire *ce livre-ci*. Mais, disent les pseudoscientifiques, la chimie

rend compte de tout acte humain ; peut-être ce livre fut-il déterminé par notre conversation.

Je prends la ferme résolution de ne plus intervenir dans le cours de mon récit – ou alors discrètement. Mais privé de jambes, je tiens à avoir la haute main, tel ce nouveau dieu, à la fois créateur et esclave de sa création, tout comme l'homme est devenu l'esclave des systèmes qu'il a créés, si l'on en croit la nouvelle neurophysiologie. Car – pourquoi ne pas l'admettre – je rechigne déjà à la tâche : d'après quelle échelle de valeurs vaut-il mieux écrire ou lire un roman, plutôt que d'opter pour la *branche* et ses hallucinations, comme l'a fait mon sinistre reflet, mon frère, là-bas en Californie ? Si ce n'est que : les paradis artificiels se perdent dans le passé, le déjà-vu ; moi j'essaie de regarder droit devant, et d'embrasser la nouveauté, et même de charmer cette chère Choggles.

C'est pourquoi je ferai avec mes personnages le tour de l'espace et du temps. Et si je m'y tiens, je devrai aussi parcourir leurs pensées. Pourquoi pas ? Il est maintenant démontré que l'esprit est un épiphénomène de l'espace et du temps ! Comme vous voyez, j'écris mon histoire selon les principes du déterminisme.

De cela, c'est assis au soleil avec George Hornbeck que je perçus le premier battement. Je lui dis :

« Je voudrais essayer d'inventer ce que pensent les autres. La pensée m'a toujours paru plus facile à comprendre que l'action. » (Et j'arrête là ce que j'ai dit.)

Il rit de son rire sec. « La compréhension c'est très relatif. Mais plus on en a, mieux on s'en trouve. Toujours. Vas-y, Durant, vois ce que tu peux faire pour nous – et pour toi ! »

Il me quitta et traversa la grande cour d'un pas plus qu'assuré, ce vieil homme à qui l'Angleterre manquait.

IV

IL y avait en orbite autour du soleil quelque part dans l'espace (pour ne rien préciser) entre Mars et Jupiter, le véhicule spatial que ses ennemis appelaient Œil spatial Zéro Zéro Zéro. Pour les N.D. et pour ses occupants, il était connu sous le nom de « Prophétesse ».

Au nombre des occupants, on comptait dix humains, plus un ordinateur extrêmement efficace. Le vaisseau avait été construit par les Nations Dissidentes – qui ne pouvaient ou ne voulaient pas s'abriter sous l'aile du Gouvernement Mondial qu'offrait le Traité Cap-Com. La plus grande partie de l'infrastructure était de réalisation japonaise, sauf l'ordinateur, de modèle danois, un IMRA 40, et les machines, yougo-hongroises.

L'équipage était en majorité américain. Quatre étaient conscients ; les autres reposaient en demi-profondeur, seulement trois degrés Kelvin au-dessus du B.A.Z. (*Biochemical Activity Zéro*), économisant ainsi air, nourriture et énergie.

Sur les quatre qui jouissaient, à différents degrés, de ce que leurs possesseurs appellent « la pleine conscience », nous en connaissons une – le Dr Glamis Fevertrees, que l'on a vue pour la dernière fois en compagnie du dénommé Zoomer, gracieusement répandu à ses pieds. Elle portait toujours son pendentif au cou.

Était également présent le flegmatique, dynamique et docte professeur Jules dde l'Isle-Evens, ex-conseiller scientifique de haut rang de la C.E.E. à Bruxelles avant l'adhésion de celle-ci au Traité Cap-Com, ce qui amena dde l'Isle-Evens, toujours indépendant, à se joindre aux N.D.

Les deux autres membres lucides de l'équipe étaient Guy Gisbone, qui, comme beaucoup d'autres techniciens, avait pris part à l'opération de masse

Sexsélec sous l'égide d'Auden Chaplain, avant la Troisième Guerre Mondiale ; enfin le primesautier Dimittis, surnommé – et pas toujours dans son dos – « le mousse ».

Tous quatre étaient occupés. Aucun n'était heureux.

Le *Prophétesse* était le premier œil spatial des N.D., alors que les puissances Cap-Com contrôlaient virtuellement l'espace. L'appareil avait pour tâche de surveiller et de consigner en permanence tout mouvement spatial Cap-Com et de répercuter ses informations sur Tokyo, la nouvelle capitale des N.D. Mais des postes ennemis près de Jupiter l'avaient repéré au moment où il prenait position.

L'hostilité entre Cap-Coms et N.D. n'avait pas encore franchi le cap grossier de la guerre – en effet, certaines nations ressentaient un malaise à se retrouver dans des camps opposés après avoir été alliées durant la Troisième Guerre Mondiale, trois ans seulement auparavant. Mais la tension existait, tension que le cartel douteux et sans scrupules Smix-Smith exploitait à fond.

Guy Gisbone et la glamourieuse Dr Glamis étaient étendus à plat ventre sur leurs couchettes – ce qui n'était pas la position la plus confortable pour Gisbone, plutôt bien en chair et ventripotent – et surveillaient le trafic spatial aux environs de Mars. Les six écrans de contrôle qui captaient leur attention restaient vides la plupart du temps ; à tout moment, on pouvait transférer les images importantes sur l'un des deux grands écrans.

La profusion des écrans provoquait une bonne dose de migraine. De plus, la présence de Jupiter, aussi inévitable pour le *Prophétesse* qu'une bosse sur le dos d'un bossu, causait un orage magnétique – Jupiter IV étant en transit – et brouillait la réception.

Installé dans le laboratoire derrière la salle d'observation où travaillaient Glamis et Gisbone, Jules dde l'Isle-Evens, un écran et un faisceau traceur à sa disposition, s'affairait sur un polygraphe arachnéen dont il prenait les coordonnées sur un carnet.

Dimittis faisait des crêpes.

Tous quatre entonnèrent la chanson de l'ordinateur.

GLAMIS

*Les réactions internes de la biosphère
Prenant comme il se doit l'allure réglementaire
D'acides aminés donnèrent un plein baril.*

*De là l'évolution, laborieuse et tranquille,
A maintenu le cap jusqu'à la race humaine,
Car le déterminisme est une loi certaine.*

JULES

*Mais la voie du futur n'est pas moins prévisible.
Tels mille ricochets troublant une eau paisible,
Aux lois mathématiques toujours obéissants,
Les stades successifs vont se complexifiant.
L'Ère des prévisions, le Temps du Chronomètre
Sont à l'ordre du jour, il nous faut bien l'admettre.
Voici venu le temps de rigueurs sans rivales,
L'ordinateur, de l'homme, est devenu l'égal.*

TOUS

*C'est là l'énigme que paysans et livreurs,
L'an d'avant l'an 2000, se posent tous en chœur,
Les uns à la charrue, les autres au volant,
Devant leurs holocubes, ou bien au restaurant.
Oui c'est l'énigme que paysans et livreurs
Se posent tous en chœur, ah problème angoissant :
L'homme est-il un crétin face à l'ordinateur ?*

GISBONE

*De la biochimie les agents constructeurs
Que nous nommons Nature ont dans la Nuit des Temps
De cellule en plasma fait des ordinateurs
Suffisamment légers, rapides et puissants,
Auto-alimentés, marchant avec entrain :
Ordinateurs qui ont pour nom cerveaux humains.*

DIMITTIS

*Et c'est le monde entier envahi par des troupes
De machines musclées qui fut mis sous la coupe.
Leur dernière invention – jusqu'où va le progrès ?
Pensait plus vite et mieux qu'eux-mêmes ne pouvaient.
Bref, voilà maintenant qu'ils ont l'air bien balourds,
Car s'estimant trop hauts, ils sont mis hors-concours,*

TOUS

*Oui c'est l'énigme que se posent tous perplexes
L'an d'avant l'an 2000, filles, garçons et sans-sexe,
Cherchant à deviner s'il est bon cette année
De faire des enfants, voire de s'accoupler.
Oui c'est l'énigme que se posent tous en chœur
Filles, garçons et sans-sexe, le regard alarmé :
« L'homme est-il un crétin face à l'ordinateur ? »*

Glamis remit une mèche à sa juste place et retourna à ses écrans. Hôtesse chez un politicien fusionniste à son premier mariage, prêtresse de l'Église pop du libre arbitre en Jésus-Christ à son deuxième, manipulante subjectale en contre-mentalatrie à son troisième, elle était maintenant, à son dernier divorce, Grande Partante dans ce monde d'après-guerre en expansion.

Elle était fort regardable, plus jeune que sa sœur Loomis, et sa paupière n'affichait pas autant d'atavisme reptilien.

— On dirait une navette Smix-Smith à faisceau court sur la six, dit-elle à Gisbone, débitant des coordonnées et agrandissant à tour de console.

— Je l'ai, dit Gisbone.

Un maigre pointillé parcourut son écran, sur lequel se refermait l'obscurité. Puis l'image se désintégra en une explosion de couleur. Tous les écrans firent de même. Ils avaient devant eux une rangée de Kandinsky dernière manière.

— Passez en faisceau-L, dit tranquillement l'ordinateur.

Mais le changement de canal effectué, les Kandinsky s'obstinèrent, scintillant vigoureusement.

Gisbone avait déjà appuyé sur le bouton d'alarme.

Glamis débrancha sa console et passa sur bande. Elle rampa jusqu'à la couchette de Gisbone pour regarder, et donner un coup de main éventuellement.

Dde l'Isle-Evens laissa son araignée graphique flotter dans le noir et se mit en liaison avec le panneau d'observation.

Dimittis permit à une de ses crêpes de brûler, en avala une autre, et quitta la cuisine en courant.

— Contrôle chronologique ! haleta Gisbone.

— Sous contrôle, répondit calmement dde l'Isle-Evens.

Ils regardèrent la bataille sur l'écran – un instant, avant qu'une bouche de métal crache ses informations.

— Contrôle chronologique. Coordonnées espace-temps X sur Alpha. Ligne de changement de date variable. Plongée moins zéro zéro huit mille trois cent quarante et un gaffs. Sujet-trace actuellement subjectivé horaire occidental 1999, vingt mars, treize heures vingt et une.

Ils ne prirent même pas le temps de se regarder.

— C'est bien ça, dit-il, déchiffrant les informations qui passaient sur l'écran. Encore un prolapsus temporel. La navette Smix-Smith à court

faisceau qu'on filait a disparu, et son continuum solidaire avec... Moins 008341 gaffs... C'est – Voilà...

Dimittis était arrivé le premier, et avec ses doigts gras.

— Le vaisseau est en prolapsus de deux ans, deux mois et des poussières, lut-il tout haut. Le glissement augmente.

— Deux ans deux tiers ! O.K. ça y est...

L'équipe quitta les couchettes, le visage serein. Derrière eux, méprisées, de petites vies en boîte se démenaient sous le glaçage vitré des écrans. Ils se retrouvèrent tous les quatre au laboratoire. Glamis se suçait la lèvre inférieure, qu'elle avait généreuse. Personne ne dit mot. Leurs forces vitales s'écoulaient, se mêlaient au murmure banal d'une machinerie sophistiquée, s'épanchaient pour rejoindre les flux enveloppants de l'univers.

— Il y a intérêt à trouver les mots, dit Gisbone. Ça fait la deuxième fois. Pas question de s'en débarrasser avec une histoire de calculateur inexplicablement détraqué. On ne peut pas mettre ça sur le dos de Jupiter qui jouerait à...

Il dut se forcer à continuer.

— Pour certaines raisons qu'il nous reste à découvrir, des aberrations se manifestent dans le cours temporel de l'univers. Le cours du temps, jusqu'ici ininterrompu, homogène, *inexorable*, est disloqué...

— Au moins la rupture a l'air tout à fait locale, dit Dimittis.

Glamis partit d'un rire teinté d'hystérie.

— Bonté divine, on ne va pas commencer à *s'adapter* à une situation aussi – aussi indicible !

— D'ailleurs, cette localisation extrême, pourvu qu'elle se maintienne, pourrait bien être le signe le plus inquiétant du phénomène, ajouta pensivement dde l'Isle-Evens.

— Comment ça ?

— Eh bien si nous sommes tous – toute la structure du système solaire – au milieu d'un contresens temporel, nous ne devrions guère nous en apercevoir, pas vrai ? Les champs stellaires changeraient si le saut était vraiment énorme, mais si le saut était peu important – pas plus de quelques années – eh bien, il serait extrêmement difficile de détecter une telle aberration.

— Hé, dites donc, imaginez un peu que tout le système solaire se retrouve à la naissance de l'univers... Et personne ne s'en aperçoit... On ferait une de ces chansons avec une idée pareille !

— Dimittis, ne vous égarez pas, le rabroua dde l’Isle-Evens. D’ailleurs, on peut dire avec de fortes présomptions que le système – si un événement aussi improbable devait arriver – le système ne survivrait pas longtemps aux bombardements de proto-radiations.

Gisbone balaya d’un geste cette spéculation gratuite.

— En toute éventualité, dit-il, nous ne pouvons pas rester ici. Nous avons la preuve que cet événement sans précédent se déroule ; cet appareil Smix-Smith s’est fait éjecter dans le passé sous nos yeux. Cette preuve il faut l’apporter sur Terre et la montrer au congrès des N.D. – il serait peut-être bon de profiter de la prochaine conférence de Friendship. S’il y a quelque chose à faire, il faut le faire avant que – eh bien, on n’ose pas trop penser à la folie dont les gens seraient pris si cette détérioration temporelle se prolongeait.

— D’accord, il faut prendre contact avec qui de droit, dit Glamis. Mais j’ai *mon* idée sur ce qui a pu provoquer ce prolapsus – et vous aussi, j’ai l’impression. La Troisième Guerre Mondiale bien sûr. Pendant cinq ans, les grandes puissances n’ont pas arrêté de trouser l’espace à qui mieux mieux. Toutes ces perturbations gigantesques ont déchiré le tissu spatio-temporel – pas seulement l’espace mais le temps qui en est indissociable. En matière de pollution, c’est plus fort que tout – la pollution de tout le continuum !

Nul besoin d’un psychiatre pour comprendre pourquoi sa voix renvoyait ce curieux écho de triomphe. Ça fait toujours plaisir de voir confirmées ses pires inquiétudes. Au moins temporairement.

La ruine de l’univers spatio-temporel, voilà qui suffit à faire s’égosiller jusqu’au dernier des réactionnaires bien-pensants, quand ceux-ci, perdant pied, retombent au fond de leurs historiques, hurlant pendant leur chute : « Je vous l’avais bien diiiiit... »

L’équipage du *Prophétesse* n’avait pas bougé, et chacun sans doute regrettait que ce n’eût pas été son tour d’être en demi-profondeur au moment fatidique. Il leur faudrait se présenter eux-mêmes sur Terre pour porter un témoignage convaincant sur ces événements si lourds, si sombres, si peu conformes. Pourtant, à la station, tous, surgelés compris, étaient des renégats – pire, des neutres – pourchassés par telle ou telle de ces cliques parmi les centaines de groupuscules écorchés vifs surgis des cendres de la guerre. On allait rire jaune.

— Bon, fit Gisbone en remontant son pantalon.

L'alarme bourdonna, se répercuta en vibrations à la soudure de leurs os crâniens.

Glamis arriva la première aux écrans.

— Oh, rupture éternelle de tous les saints mange-gale ! s'exclama-t-elle.

Kandinsky régnait sur tous les écrans, sans entracte.

Les terminaux bredouillaient.

Les haut-parleurs glapissaient et bavotaient.

Les bouches de métal crachaient carte sur carte de volapuk intégral.

— Il n'y a qu'une explication, reprit-elle.

— Non, pas ça... dit Gisbone.

— Ne me dites pas que *nous aussi* nous avons sauté dans le passé ! gémit Dimittis.

En temps ordinaire, dde l'Isle-Evens n'était pas homme d'action. Mais les hublots d'observation, verrouillés, étaient derrière son terminal, au-dessus des unités intermédiaires et des mémoires à tambour. Il y fut en deux enjambées et avança la main vers la commande d'ouverture.

Il attendit.

Ils le regardèrent.

Il appuya sur le bouton et les volets s'ouvrirent aussi vite qu'un clin d'œil d'enfant.

Jupiter avait disparu !

Leurs regards ne rencontrèrent que du vide.

Les instruments s'affolèrent comme une bande de babouins en rut.

V

« **L**ES disciples de l'apostasie », dit Mike Surinat, « sont esclaves de leur obéissance à un caprice despotique. »

— L'obéissance, c'est le talent ; seuls les génies désobéissent involontairement.

— Je désobéis, tu fais fi, il me révolte.

— Éliminé ! Tu as changé l'homophonie ! C'était « désobéissent », pas « désobéis », d'accord Mike ?

— Juste, éliminé Monty ! À ton tour, Dinah.

— Euh... Ce qui fait les génies, c'est de pouvoir en baver et en faire baver à l'infini.

— Seuls les esprits trop verts s'occupent de l'Infini.

— Celle qui s'occupe de l'enfant règne sur l'homme.

Ça, c'était Choggles Chaplain, dix ans, la cousine de Mike, charmante enfant née d'abominables parents. Elle avait parlé, les yeux fixés sur la silhouette rebondie de Dinah Sorbutt, manifestement vivipare.

— Celle qui pleure le moins pleure le mieux.

— Que de proverbes ! « Moins on en dit, moins il faut réparer. »

— « Une tasse étanche n'est un prodige que si elle est réparée. » Pas très brillant, j'en ai peur !

— Mm. Qui est le prodige pervers qui a inventé l'idée d'égalité ?

— « Impossible ! Prodigieux ! Et alors ? » Quiconque veut inventer entend toujours ces trois cris.

Dinah Sorbutt couina de plaisir.

— Éliminé, Mike ! Tu n'as pas respecté les règles ! Tu as pris *deux* mots de ma phrase au lieu d'un seul !

— Pas du tout. Un de tes mots suffit largement, Dinah. J'ai pris « inventer », c'est tout.

— Et *qui* ! *Quiconque*, c'est pour du beurre ? Tu as pris *qui* aussi, tu es donc éliminé, et il ne reste plus que Choggles et moi.

— Mais ma garce adorée, j'ai dit *quiconque* et pas *qui*, d'accord ? Et quiconque n'est pas plus qui que quelquefois n'est quelque. Tu seras donc éliminée pour contestation abusive !

— Oh ! toi et tes petits jeux minables, fastidieux et ompliqués ! Ça me dégoûte ! Le monde se désintègre, et nous on est là à faire des jeux de mots !

— Si le monde était resté gentiment à jouer à mes petits jeux minables, fastidieux et ompliqués – quel que soit le sens de ce mot – ces dernières années, il n'en serait pas à ce fameux stade de désintégration.

C'est donc vexée que Miss Sorbutt, bien qu'aux derniers jours d'une grossesse chargée, bondit et plongea dans la piscine. La gerbe qui en résulta rejaillit au hasard mais avec une juste répartition statistique, sur Mike Surinat et sa cousine.

— Tu continues à jouer, Choggles ? lui demanda-t-il.

— Non merci, Mike. Tu te mets toujours en rogne quand je te bats. Hein, Durrant ?

J'étais assis avec eux, éliminé depuis un bon nombre de tours.

— Quand tu me bats, c'est parce que tu places de l'argot d'écolier dans tes phrases gentillettes. Si je me mets en rogne – et voilà un bon exemple de ce que je veux dire – c'est parce que tu triches, pas parce que tu gagnes.

— C'est toi qui le dis !

Elle aussi bondit et lui échappa de justesse. Elle rejoignit Dinah dans la grande piscine octogonale.

Nuit, comme une mer étendue sur leur recoin du monde. La piscine elle-même, laiteuse avec son éclairage sous-marin, flottait dans le noir. Y nager, c'était un peu retrouver une matrice démesurée. Peut-être Dinah Sorbutt trouvait-elle dans ce genre de rêverie quelque réconfort. Elle dérivait telle une colline paresseuse quand Choggles la rejoignit en brasse papillon.

— Je peux toucher encore, pour le sentir donner des coups de pied ? Personne ne regarde, sauf mon frère peut-être, et lui, il s'en fiche.

— Choggles, mon trésor, laisse-moi, s'il te plaît. Je ne suis pas une machine à bébé.

— Écoute, je suis censée m'intéresser ! S'il te plaît, Dinah ! Après tout, il faudra peut-être que je passe par toutes ces horreurs un de ces jours. Ils auraient quand même pu trouver quelque chose de plus commode pour entretenir la race humaine. Je veux dire, une énormité pareille...

Elle plongea et reparut à bout de souffle de l'autre côté de Dinah.

— Tu n'auras peut-être qu'une seule occasion d'avoir un enfant, lança Dinah, maintenant que le gouvernement contrôle la fertilité des hommes et des femmes.

— C'est le progrès quoi ! De toute façon, ça nous a bien évité la surpopulation, non ? Ça – et les millions de gens massacrés pendant la guerre.

Dinah répondit d'un air pincé :

— Beaucoup de gens disent que le robinet natal ravale l'homme au rang de la machine et de la bête.

— On ne peut pas être en même temps des machines et des bêtes, répliqua judicieusement Choggles. De toute façon, tu n'es pas obligée de me faire une conférence. À dix ans, les conférences on n'aime pas ça. D'ailleurs, avec moi c'est gaspillé. N'oublie pas que le procédé Schally-Chaplain porte le nom de mon père, même si on ne parle pas de lui.

— Je sais tout ça, fifille. Je voudrais simplement que tu arrêtes de me suivre. Cours après ton cousin Mike, puisque tu es si folle de lui.

— Pas d'attaques personnelles – je ne t'ai jamais demandé qui était le père de ton fœtus, hein ? Évidemment j'ai quand même deviné ! Tu vas accoucher dans une maternité d'État ?

— Bien sûr. C'est obligatoire.

— Et tu sais pourquoi ? C'est pour qu'on puisse mettre le robinet sur le bébé ! C'est Mike qui me l'a dit.

— Arrête !

— On doit pouvoir le faire dans une clinique privée, je suppose – tu sais, comme ces cliniques pour avortements riches qu'on voit quelquefois dans les holodrames.

Dinah s'éloigna à la nage.

— Ce serait illégal. Quand l'ordinateur ouvre le robinet natal pour permettre la conception, c'est enregistré, et ils vérifient qu'on va bien dans une maternité d'accueil.

— Ça lui fait mal au bébé – je veux dire, de lui mettre le robinet Schally-Chaplain ? Mon père a fait lui-même l'opération sur moi.

— Oh ! mais fiche-moi le camp, je ne veux pas parler de ça !

Et Dinah lança ses pieds dans l'eau.

— Tu ne devrais pas te surmener comme ça, Dinah, ou tu vas accoucher dans la piscine ! Tu crois que c'est possible ? Il deviendrait peut-être amphibie...

De guerre lasse, Choggles s'éloigna à la nage. La communication n'en était vraiment qu'à sa préhistoire. Il faudrait dire ça à Mike ; ça le ferait peut-être rire, mais le rire de Mike était toujours en partie tourné contre lui-même.

Tout en pensant à Mike, elle vit qu'il était resté debout à l'autre bout de la piscine. Au même instant, il se retournait et disparaissait dans le noir.

Lui aussi, à distance, avait pensé à la parturition et à la reproduction de l'espèce qui semblait être le seul projet que l'homme poursuive en aveugle. Maintenant que ce projet était enfin contrôlé scientifiquement, après des siècles de tâtonnements, la race humaine devait, inévitablement, s'en ressentir.

Il s'éloigna dans l'obscurité. Derrière lui, la piscine était une goutte de liquide amniotique, un phare à papillons de nuit – bien que papillons de nuit et autres créatures nocturnes soient tenus à distance par un faisceau-tampon à quelques mètres au-dessus du sol.

À quelques mètres au-dessus de la nuit flottait la rumeur des invités de Slavonsky Brod, leur rire insouciant, leurs petits riens soigneusement dirigés. La parade des sexes et l'horrible ruée pour la survie devaient ici plier l'échine – réduites à quelques flirts et autres égocentrismes inoffensifs.

Surinat évita le bas de la piscine et sa foule et alla se perdre dans les arbres. L'obscurité, oui. L'obscurité seyait mieux que le jour à la condition humaine. Le temps viendrait d'une obscurité définitive, ininterrompue de lumières ponctuelles. Cette idée l'apaisait.

Évidemment ce futur était à des milliards d'années de là. Il faudrait beaucoup souffrir avant d'y arriver. Mais le cerveau de l'homme – le cerveau de l'homme était toujours replié, sous sa carapace osseuse, dans le noir.

Quand le cerveau commençait à voir des éclairs lumineux, ça voulait dire tumeur ; la pression de la tumeur agissait comme de la lumière. Le noir, c'était le relâchement de la pression, de la douleur d'être homme.

Normalement, il devrait distraire Monty. Monty était l'invité d'honneur, la célébrité. Monty, lui aussi, savait tout de la souffrance, car – aussi bidon

soit-il – c'était un artiste. Peut-être les tocards ressentiaient-ils avec plus d'acuité encore que les artistes authentiques cette blessure au fond de l'homme. Il y avait quelque chose de tellement *autre* dans l'authenticité...

Il aurait dû distraire Monty. Mais on ne pouvait pas faire confiance à Monty – il travaillait pour l'ennemi. Un arrangement passé avec Monty pourrait mener Mike, et à travers lui les Nations Dissidentes, jusqu'à Smix et jusqu'au Conseil de l'Exécutif mondial : tous ceux qui avaient milité pour le Traité Cap-Com.

En suivant les pavés ordonnés du chemin qui longeait le mur des jardins extérieurs, il érafla de la jambe les branches rebelles d'un buisson de verveine qui obstruaient le passage. Une bouffée diaphane l'inonda et le transporta dans un passé... Quel passé ? Du moment que c'était *en arrière*, ça ne pouvait être que du bonheur. Mais à quelques pas de là, il sentit autre chose.

Fumée de cigare ?

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Il avait sorti son effaceur, les genoux pliés, prêt à tout, le regard braqué sur une silhouette trapue appuyée contre le mur du jardin.

— Excusez-moi, si je vous ai fait peur, patron.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je tire une bouif, patron.

— C'est une propriété privée ici, vous pigez ?

— Ah, soyez pas comme ça, patron ! Je tire une bouif, quoi !

Surinat avait braqué une lumière sur le bonhomme. Un petit homme recroquevillé aux vêtements frustes. Autochtone. Un pêcheur peut-être. Inoffensif, mais absolument inébranlé et tirant toujours sur son bout de cigare. Un drôle de vieil empesteur au cul de pantalon mal accroché.

— Comment vous êtes venu ici ? Filez avant que les gardes vous jettent de l'autre côté du mur.

— O.K. patron.

Il disparut. Un effluve de tabac des Balkans, à peine masqué par l'évanescence citronnelle.

Et Surinat comprit. Il émit un gloussement péremptoire (pour la forme), mais il était secoué.

Il poursuivit plus lentement son chemin et atteignit le promontoire. Il s'y assit, et regarda la sombre mer pannonienne. Des paquets de lumière étaient

visibles sur la côte hongroise. Des lumières individuelles aussi, sautillant sur les ponts des bateaux.

Un bel endroit pour se laisser aller au vieux mal et pour songer à ceux, brisés, pour qui la guerre n'arriverait jamais à se faire oublier : son frère sans père, Julian ; sa cousine sans père, Choggles. Et moi, je suppose. Et lui. Je n'ai pas de jambes, mais ça ne m'empêche pas de savoir ce qu'il pense !

Il n'était pas assez plongé dans ses méditations pour ne pas entendre les pas et le murmure des voix qui approchaient. Il reconnut d'abord le timbre de la voix féminine : Becky Hornbeck, qui s'était réfugiée sous son aile, et qu'il aimait toujours plus.

L'homme était Monty Zoomer.

Mike se leva et manifesta sa présence. S'ils avaient envie d'un brin de romantisme sur le promontoire, il leur laisserait poliment la place. Il connaissait par expérience l'efficacité du promontoire.

— Ne partez pas, dit Monty. Asseyons-nous et bavardons. Nous serons deux à peloter Becky.

— Ne soyez pas trop envahissants, c'est tout ce que je vous demande, dit-elle.

Dans le noir, les deux hommes n'avaient pas l'air si différents. Surinat avait une ossature plus fine, il mincirait probablement avec l'âge comme son père, comme toute une lignée de Surinat. Zoomer, en revanche, dont les origines floues comprenaient une mère dano-hollandaise et un père juif du nom de Zomsky, lui, prenait de l'épaisseur, le succès aidant.

Surinat s'installa avec indifférence sur le gazon raide ; l'herbe, nourrie d'aspersions salines, était comme de la fourrure de yak. Il passa son bras autour de Becky. Elle ne lui était rien, mais ah, la chaleur, la chaleur précieuse et fugitive d'un corps de femme – le seul système organisé tolérable dans un univers aux échanges calorifiques voués au hasard !

Zoomer, se dégourdissant les jambes, parlait déjà. Sujet, comme d'habitude, lui-même.

— Mon crayon de couleur préféré, c'était le noir, quand j'étais gosse. Vous aussi je parie, hein Surinat ?

— Jaune.

— Oui, ça veut dire quelque chose, sûrement. Je m'asseyais dans la cour et je dessinais, je dessinais sans arrêt, pendant que papa restait là à écrire ses pièces interminables pour la télévision. Il faut voir qu'on n'était pas une

famille aussi honteusement riche que les Surinat. « Joli soleil bleu » – vous vous souvenez de ce mot ? Il a couru pendant des années. Tout le monde le disait, c'était avant la guerre. C'est à moi que papa a pris ça, pendant que je crayonnais comme un fou. C'est un truc que j'ai dit, à deux ans et demi, assis là dans la cour avec mon père et mon frère. « Joli soleil bleu ! » Il me sortait les crayons de la boîte et me les passait un à un – il voulait déjà me tenir en laisse !

Zoomer rit à ses propres souvenirs. « On n'aimait pas trop passer tout ce temps dans la cour, mais il y avait tellement de monde dans la maison – chez les Zomsky on prenait des pensionnaires, oui... Humbles origines, Surinat, humbles origines ! Petit poisson deviendra grand. Mon frère regardait les locataires faire l'amour par le trou de la serrure.

— Votre frère Dimittis ? demanda Becky.

— C'est drôle qu'il ait attrapé ce nom-là. Son *vrai* nom, c'était Nanko, à cause de son grand-père. Mais quand j'étais petit, rien à faire, je l'appelais toujours Nunkie. Les débuts de la créativité, si on peut dire. Distorsion et création – vous devriez connaître ça, Surinat. Tout le monde s'est mis à l'appeler *Nunc*, et c'est devenu...

— À propos de créativité, dit Mike, est-ce qu'on pourrait s'associer pour une holopièce ? Vous avez l'équipement, j'ai les capitaux, pour les idées on peut travailler ensemble.

— C'est que je suis très occupé en ce moment. J'appartiens comme qui dirait au domaine public. Franchement, je ne sais plus très bien quoi faire de mon argent, alors votre proposition n'a rien de si alléchant pour moi...

— Je sais que vous êtes très demandé, Monty, mais vous ne seriez pas d'accord pour dire que vos sub-projections sont de plus en plus, euh...

La nuit emporta sans mal sous son aile de gorge noire ce morceau de silence.

— Alors quoi, allez-y Surinat. Mes projections sont de plus en plus quoi ? C'est frelatées que vous vouliez dire ?

Mike le regardait à travers l'obscurité. Zoomer avait forme humaine, comme tout le monde, il était même plutôt sous la barre. Rien de monstrueux. Et de l'intelligence gros comme une tête d'épingle. Alors pourquoi, manifestement, avait-il un tel talent ? – Parce que c'était du talent et de l'ego en même temps.

Et pourtant que pouvait-on aimer ou retenir de Zoomer, à part ses cheveux fous et le pendant qui battait contre sa poitrine potelée élevée sur

cour.

— Non, je n'allais pas dire frelatées... Qu'est-ce qui vous a fait penser à ça ? J'allais dire édulcorées. Comme il est normal, vous n'avez plus votre puissance créatrice d'il y a cinq ans. Vous vous êtes tellement dépensé, il est évident que vous avez besoin de renouveler vos images. J'ai vu un de vos holomasques il y a...

— Écoutez, mon vieux, je me *donne*, O.K. ? Moi, je me *donne*. Les gens veulent ce que j'ai à leur donner. Je m'en tiens à une imagerie populaire. C'est pour les masses, pas pour vous dans vos tours d'ivoire. Vous battez en retraite, moi je m'étends, je me répands, je donne au public ce qu'il veut, O.K. ?

— L'argument de combien d'artistes de seconde zone ! Ce qui n'est qu'une façon démagogique de dire que vous visez au plus bas pour ramasser le maximum !

— Ça c'est la jalousie de l'artiste frustré qui parle, non ? Et c'est la réaction aristo-prétentiarde de quelqu'un qui au fond ne pense que du mal des gens. Et nom d'un salmigondis variqueux, qu'est-ce qui devrait m'empêcher de remplir ma tirelire ?

Surinat rit avec ce qui pouvait passer pour de la bonne humeur. « Vous allez bientôt me dire que le succès commercial est une preuve de mérite. Excusez-moi, Zoomer, c'est juste pour vous asticoter ! »

Zoomer avait bondi et Becky s'effondra sur Surinat.

— Et de quel droit m'asticotez-vous ? Vous vous prenez pour je ne sais quoi sous prétexte que vous avez hérité de cette espèce d'horrible gros manoir...

— Très différent de vos rêves de plastique propres, n'est-ce pas ?

— Je vous dis que je suis au service des gens. Ça vaut mieux que tous vos petits jeux, toutes vos petites amusettes. Le monde est en plein bouleversement ou pire, qui sait, et monsieur reste assis toute la journée à baguenauder avec des *mots* !

— Mon opinion décadente, c'est, j'en ai peur, que les mots sont justement les briques avec lesquelles toute société humaine se construit. L'univers n'a pu prendre un sens quelconque avant que n'ait été prononcé le premier mot.

— Ah, pâte à modeler ! C'est par l'image que ça a commencé, et, en effet, la popularité est aussi un critère de mérite. Trouvez-moi un autre critère !

— Vous dites que vous êtes au service des gens, dit tranquillement Becky. J'ai cru comprendre que c'est au service du Complexe Ordinateur que vous êtes, et qu'ils vous payent ?

— C'est-à-dire, précisément ? dit calmement Zoomer.

— Ce n'est donc pas une question de popularité. Le public accepte ce que le C.O. lui sert.

— Ah, vous vous êtes donné le mot ! Les richards oisifs : tous les mêmes. Vous ne savez pas ce que c'est, vous ne savez pas ce que c'est que de se battre pour vivre. Je vais boire quelque chose. D'ailleurs, qu'est-ce que ça a de si terrible de travailler pour le gouvernement ?

Sa silhouette noire faisait corps avec l'obscurité.

Becky se serra un peu plus contre Mike.

— Il aime bien vider son sac, et quand il le vide, les mots viennent encore plus facilement qu'avec toi.

Ils se couchèrent à côté, les mains caressantes, les lèvres tendrement picoreuses, les jambes volontiers entrelacées.

— « Au bord de la lointaine mer pannonienne », commença-t-elle, et il reprit : « ... océan ranimé aux printemps mésozoïques... »

Ils continuèrent à l'unisson, enlacés, pendant que la mer clapotait à leurs pieds.

*Nous avons senti grossir le cœur vivifiant de la Terre
Comme elle n'a décessé, mouvante et changeante,
Depuis le grand matin du monde où, pour la première fois
Toutes choses viles jouirent de la soif sacrée de la vie ;
À leur aube les hommes, sous l'archaïque lumière,
Coururent au rivage et plongèrent dans les vagues
Leurs corps et leurs esprits. N'avaient-ils pas alors gagné le droit
De bâtir leurs technologies contre le vrai plaisir de la vie ;
Simples et rudes, ils n'étaient encore qu'en fleurs –
Mais ah ce fruit sans goût que l'automne humain donne !*

Il avait adapté les vers de son poète préféré, en hâte pendant la guerre, quand la mer pannonienne continuait de monter et qu'on craignait que le Grad ne disparaisse comme une épée sous ses vagues. Mais l'équilibre avait été atteint, tout comme leurs deux voix, au diapason fourré, avaient atteint l'accord sur la cadence dorienne de la dernière ligne.

Et c'est pour son plaisir que Becky avait appris ces vers, non pour lui faire plaisir ; pour son plaisir, uniquement. Becky Hornbeck était libre et portait en elle ce manque de stridence qui est la marque de la véritable autonomie. Et elle avait le Koh-I-Noor.

Au mot « donne », leurs bouches se rencontrèrent avec une précision si spontanée qu'elle suggérait que tous deux revivaient quelque chose et y avaient trouvé un plaisir dont, peut-être, les mots ne rendent pas compte. Deux indépendances se fondaient pour en créer une seule grande.

OceanofPDF.com

VI

UNE petite chose humide, qui gouttait sans retenue dans les profondeurs d'un cornouiller mexicain, était restée tapie suffisamment près pour recueillir la conversation entre Surinat et Monty Zoomer. Quand Zoomer était parti, drapé dans sa dignité, la forme tapie s'était redressée, et avait suivi, dans le quasi-silence de ses pieds mouillés sur le chemin.

Lumières, lanternes, la modeste façade éclairée de Slavonsky Brod Grad, herbe à pampas et lauriers multiformes en frises rompues, acacias aux creux rougeoyants, silhouettes de personnalités, l'atmosphère de la piscine, noirs massés d'où les cyprès faisaient reflet du sol et du ciel, le feu des fenêtres, lueur primitive des barbecues alignés, les tourelles, dans l'ombre, surplombant le tout – à travers les scènes brisées, chacune avenante sous sa tente de nuit, Zoomer passait coquettement son chemin, seul.

Et Choggles Chaplain, dans son costume de bain, le suivait comme une ombre. Soupçonneuse, sinistre, sans méfiance, impubère.

Comment aurait-elle pu deviner l'existence du matériel sophistiqué gros comme une molaire, enchâssé au bord de la cinquième vertèbre de Zoomer. C'était un regard dans le dos. Il savait déjà qu'on le suivait.

Il traversa le patio aux lauriers-roses, gravit la fontaine aux marches, prit la porte sur le côté. Quand Choggles, toujours dégoulinante, se glissa autour du portail, elle le vit qui grimpait déjà le long perron tournant, la tête éclip­sée par un chandelier. Elle se mit à l'affût derrière un palmier en pot. Quand il atteignit la dernière marche, elle courut derrière lui sur la pointe des pieds, tous les membres reluisant d'un éternel printemps intérieur.

La porte de l'appartement lui claqua presque au nez.

« Je désobéis, tu fais fi, il me révolte », se dit-elle.

Son sixième sens de chat lui disait qu'il y avait quelque chose de louche chez Monty. Sans le lui avoir demandé, elle savait que son cousin vénéré pensait de même. Et elle était résolue à mettre la main sur ce quelque chose.

Il y avait des gens, là. Leur présence emplissait les chambres désertées. Le vieux grad crépusculaire s'était transformé en petit dôme de plaisir. Parmi les invités – et Choggles savait lesquels – beaucoup appartenaient à l'I.D.I. de Surinat... Mais elle n'irait pas leur demander leur aide, pendant qu'il tripotait la douceuse Becky, elle affronterait seule les problèmes de son cousin. Ensuite, quand elle serait grande, elle pourrait l'épouser.

Elle alla vers l'ascenseur, le fit monter d'un demi-étage, pressa un bouton, et ouvrit l'entrée secrète qui menait aux appartements de Mike. Elle s'arrêta devant une autre porte, sa deuxième épreuve. Elle lui offrit son empreinte vocale avec quelques fausses notes tirées de l'air de la calomnie du *Barbier de Séville*, et la porte s'ouvrit.

C'est l'holhomme le plus ridicule de Mike Surinat qui la reçut – sa réplique, en pourpoints et hauts-de-chausse de soie et velours, une émeraude grosse comme un cadran de visiphone au doigt. Surinat disait toujours que son alter ego s'habillait mieux que lui, ce qui le dispensait, lui, de s'habiller tout court.

— Enfin, tu viens à moi en secret, Choggles ! Tes yeux se sont ouverts, tu as compris qu'une petite créature éthérée comme toi n'est pas faite pour la vulgarité et la grossièreté d'un homme vrai ! Avec moi, tu goûteras à jamais aux délices d'un amour chaste et raffiné !

— Arrête un peu, tu sais bien que quand je serai pubère, tu ne pourras plus me supporter, espèce de Lewis Carroll ! Laisse-moi aller à la chambre d'observation. Je veux regarder l'occupant de l'appartement quatorze.

Passant avec autorité devant l'holhomme, elle répandit les avant-dernières gouttes de son maillot de bain. L'holhomme retourna dans son coin. Pour économiser l'énergie, il se débrancherait jusqu'à ce qu'une nouvelle présence humaine le réactive.

Choggles était maintenant au cœur du château. Un ascenseur la descendit dans ses entrailles d'un grand bond péristaltique.

C'est là que se trouvaient les anciens cachots, là que malfaiteurs et innocents tout aussi bien avaient attendu le bon plaisir de la justice austro-hongroise, en pourrissant comme des vieilles prunes au fond de leurs bottes. Maintenant, on aurait difficilement trouvé la moindre trace de champignons ; car les rangées de machines, les grilles, les panneaux

vierges, le goutte à goutte du temps comme du plasma donnaient aux lieux un air, sinon enjoué, du moins antiseptique. Choggles s'approcha de la console qui commandait les caméras-espions de toutes les pièces du château, et mit en marche.

C'était jour férié, sinon il y aurait eu au moins un technicien en service. Mais Surinat manquait de techniciens. Il préférait mener ici une vie tranquille ; comme elle avait foi en tout ce que faisait son cousin, elle ne posait aucune question sur ses choix, et adorait le baroque monumental de Slavonsky Brod Grad.

Dès le premier mois de la guerre, le grand barrage des Portes de Fer sur le Danube avait été pulvérisé. Les forces d'union capitalo-communistes l'avaient bombardé aux armes thermonucléaires. Les gigantesques falaises alpines de la Transylvanie méridionale en avaient encore été rehaussées. Pendant quelques mois, toute cette région avait été la proie d'une activité volcanique due aux bombardements. C'était pour l'Europe le premier éternuement de l'Armagedon.

Le tumulte de la guerre était tel que l'on n'apprit que très lentement que le cours du Danube était entravé. Son débouché sur la mer Noire n'existait plus. Le Danube commença à se remplir en amont, vomissant ses crues noires sur les riches terres à blé. Cette vieille forteresse tant chantée, Smederevo la grande, Smederevo qui fut le crépuscule de tout un état, Smederevo fit un dernier salut à ses cinq siècles d'histoire et sombra sous le raz de marée. Toute la plaine pannonienne fut bientôt inondée, de la décadente Varazdine à l'ouest à Slavonsky Brod au sud, jusqu'au lac Balaton au nord, la forêt de Bakony et les contreforts des Monts Métalliques de Slovaquie, au sud-est de la Tchécoslovaquie. Ainsi fut recréée l'ancienne mer pannonienne, telle qu'elle avait existé pendant des siècles et des siècles de préhistoire.

Slavonsky Brod Grad était presque vide à l'époque. Le régisseur avait appelé Surinat pour lui demander quelles décisions il devait prendre concernant le flot de réfugiés qui arrivaient sur les hauteurs où se tenait l'antique édifice. Sur les instances de son père, Mike Surinat était arrivé en avion pour prendre les affaires en main – et avait montré très peu d'enthousiasme à l'idée de repartir. L'immense travail de modernisation avait commencé autour de lui ; il campait dans une tour, les réfugiés avaient installé des baraquements dans la cour.

Des réseaux scintillèrent sur l'écran de surveillance, se rapprochèrent, disparurent. Une image naquit d'un papillotement. Un objectif grand-angle montra à Choggles la pièce principale de l'appartement quatorze.

Zoomer prenait un verre. Il tenait le verre dans une main. De l'autre, il caressait son immense pendentif.

— Symbolique ! lança tout haut l'enfant. Mince, je me demande s'il va faire quelque chose de sale !

Et elle fit des bonds sur son siège.

Mais les gestes de Zoomer étaient nets et pauvres – comme le sont toujours les gestes de quelqu'un qu'on observe, se disait Choggles, peut-être parce qu'on ne peut s'empêcher d'attendre ardemment quelque chose de toujours plus secret, de toujours plus étonnant.

Zoomer prit un contrôle manuel et alluma l'holoscillateur au fond de la pièce. Un brouillard se forma et se répandit, et un adorable petit paysage apparut, avec moulin et grange, pétillant sous un soleil gros comme une meule de foin en couleurs d'emballage de cornflakes. Choggles reconnut la griffe de Zoomer – après tout, l'homme aux cornflakes en 3-D, l'original, le vrai, c'était lui, avant que le Complexe Ordinateur du gouvernement ne l'achète. Elle avait sans doute les yeux sur sa dernière œuvre.

Vue à travers le grand-angle et ses distorsions axiales, la fermette de Zoomer était très séduisante. Les angles impossibles des toits et de la grange donnaient sur des vaches pasteurisées aux croupes impeccables. Des ouvriers agricoles marchaient vers l'infini d'un pas macabre. C'était le Cabinet du Docteur Cali-Disney. Le beau fixe, aussi, donnait une note étonnante. Comme dans toutes les créations de Zoomer, le décorum était aussi désatmosphérisé que dans un tableau préraphaélite.

Il se passait des choses cocasses dans la cour de la ferme ; par exemple ce bonhomme qui tombait de son tracteur dans un baquet d'eau de pluie. Zoomer était toujours pour l'action : c'est là un judicieux substitut pour l'esprit, qui, les imprésarios en savent quelque chose, augmentait toujours notablement son compte en banque.

Derrière Choggles, une porte insonorisée se referma en chuintant.

Quelqu'un venait d'entrer dans la chambre d'observation !

Dérangée, vaguement culpabilisée, Choggles éteignit l'écran. Des ondes électroniques de zoomastigie s'agitèrent le temps de vie glorieux d'une seconde.

— Maman !

Une vague de soulagement, de plaisir et de surprise la submergea. Elle croyait sa mère sur Mars.

Les potineurs, parlant de Leda Chaplain, faisaient le plus souvent allusion à son côté « sculptural », sans pour autant jamais préciser le genre de statue qu'ils avaient en tête. Elle était grande, certes, vive, toujours bichonnée, et dotée d'un visage quelque peu chevalin. Une statue équestre, peut-être.

Parfaitement ressemblante à ses photos, elle s'avança dans la pièce. Elle ouvrit les bras à sa fille, qui s'y jeta.

— Maman ! Je croyais que tu étais sur Mars !

— J'y étais. Comme tu vois, je n'y suis plus !

— Oh maman, ça fait bien plaisir de te voir ! Viens voir Becky et Mike. Ils doivent – euh, ils ne devraient pas tarder...

— Je ne demanderais pas mieux, ma chérie, mais c'est assez urgent. C'est toi que je suis venue voir.

Choggles leva vers elle un regard intrigué.

— Il se passe quelque chose ?

— Il s'agit de ton père. Ils l'ont trouvé.

— Mais papa est mort...

— C'est ce qu'on croyait... Il est vivant, dans un des camps de concentration de Syrtis.

Leda avait joué un rôle pendant la guerre. À la fin de celle-ci, elle s'était embarquée pour Mars, pour se mettre au service des millions de malheureux que l'on y avait parqués. La confusion, la désorganisation, la misère omniprésente qu'elle devait affronter n'étaient toujours pas entièrement vaincues. Vers la fin de la guerre, les survivants des camps n'avaient pour la plupart ni parents ni amis vers qui se tourner ; ou bien ils étaient trop affaiblis pour entreprendre le voyage. Ou encore ils avaient perdu leur identité à la suite des changements de personnalité qu'on leur avait à tous imposés au début de leur emprisonnement. Mars, c'était Auschwitz à l'échelle planétaire.

« Papa vivant... » L'enfant avait du mal à assimiler la nouvelle. Elle regarda sa mère, presque incrédule. Leda avait l'air fatigué, et vide. « On peut aller le voir ? Il est... très différent ?

— Je n'ai même pas eu l'occasion de le voir moi-même. J'allais quitter Mars quand la nouvelle est parvenue à Nixonville. Il semble qu'il n'y ait

pas le moindre doute à avoir. Je veux que tu m'accompagnes sur Mars. Je vais avoir besoin d'aide – tu sais la haine qu'inspire en général Auden.

— Bien sûr, je vais venir... »

Sa mère lui prit la main. « J'espérais – je le savais ! Peux-tu venir immédiatement ?

— C'est-à-dire, *immédiatement* ?

— Je ne peux pas te dire mieux, mon trésor : immédiatement. Et incognito si ça ne te fait rien, ma chérie. Je voudrais que nous partions immédiatement, sans prévenir personne, même pas mon neveu. »

Elle fit la moue. « Je ne peux pas partir sans embrasser Mike, ou sans rien dire à Becky et à son père. Tu ne sais pas à quel point Mike serait inquiet, si je disparaissais brusquement. Et puis, pourquoi faire tant d'histoires, m'man ?

— Mon petit, fais ce que je te demande ! C'est pour le mieux, crois-moi ! Le monde est un terrain de lutte perpétuel. Il est essentiel de garder le secret.

— Si tu dois te mettre en rogne...

Elle se recula, et son regard scruta avec inquiétude le visage de sa mère, ce visage familial qu'elle trouvait bien marqué par la désolation de Mars.

— Excuse-moi, non je ne me mets pas en rogne. Je suis un peu nerveuse. Écoute, il se passe d'une planète à l'autre beaucoup de choses peu réjouissantes. Des vies sont en danger, y compris la tienne et la mienne, toi la fille et moi la femme d'un homme célèbre et abhorré. Partons ! Une fois en sécurité dans l'espace, tu pourras envoyer à ton cousin absolument tous les messages que tu veux. Je lui parlerai aussi, et je lui expliquerai tout au brouilleur.

— C'est vrai ça ?

— Je te donne ma parole.

— Je ne peux pas y aller dans ce costume dégoulinant.

— Il y a des vêtements sur le ferry.

— Où il est, le ferry ?

— Viens avec moi – je vais te montrer.

Elle hésita. « Maman, j'ai peur.

— Tout le monde a peur en ce moment – et il y a de quoi. Mars est encore pire que la Terre. Mais je vais m'occuper de toi. Ton père a besoin de nous, c'est ça qui compte avant tout. »

Elle partit donc, accrochée à la main fine de sa mère. Elle se débattait dans la zoomastigie électronique du désarroi mental. La guerre était finie depuis si longtemps... Et sa mère et son père s'étaient séparés avant la guerre. Et pourtant il y avait de la compassion. Sa mère était une femme pleine de compassion, aussi dure fût-elle en cet instant. Mars... Mince, qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire sur Mars ? Enfin, ça ferait une aventure. Ses amies seraient jalouses. Mais Mars... Dans cette espèce d'holothriller.

Elle se rendit à peine compte qu'elles quittaient le Grad par une porte de derrière, qu'elles montaient en voiture et roulaient jusqu'à un coin de côté désolé où attendait un appareil. Elle ne s'aperçut pas non plus tout de suite qu'il s'agissait d'un avion ordinaire, inadapté au vol spatial. De fait, il ressemblait plutôt à celui de Monty Zoomer, du moins au peu qu'elle en avait vu, de loin.

Dans le vague, Choggles admira le savoir-faire de sa mère aux contrôles et se laissa aller au creux de l'enveloppant qui l'enroba tendrement. Elles décollèrent et prirent de l'altitude en un grandiose virage à pic. Elle regarda un moment par le hublot la ligne des vagues qui marquait un rivage obscur, suivie d'une petite fleur compliquée dans la nuit. C'était Slavonsky Brod Grad, sur la lointaine mer pannonienne, bien au chaud, civilisé – pour ce qui restait de civilisation – plein de gens sympathiques et intelligents qui l'aimaient (sans compter les espèces antivitales qui ne l'aimaient pas)...

Et cette vision efflorescente, à mesure qu'elle se dérobait, remplacée par la nullité imbécile de la nuit, l'éveilla de sa passivité.

Elle bondit et se débarrassa de la succion du fauteuil.

Elle avait en face d'elle une paire d'yeux vitreusement triomphants.

— Maman !

— Reste assise !

Elle lutta contre la bousculade bestiale de l'accélération, avec toute la légèreté de ses petits pieds, une rigole tiède coulant obstinément le long de sa jambe. Un des poèmes préférés de son cousin zébra son attention ; elle hoqueta une citation incorrecte et terrifiée.

— « Vous êtes, ce que vous êtes... »

Et de ces mots, la réponse vint d'elle-même.

« Vous n'êtes pas ma mère ! Vous êtes un holhomme ! »

Elle se mit à crier, crachant les décibels de ses poumons de dix ans sur le masque glacé de triomphe. Il n'en resta plus qu'un zoomastige à quelques pas dans l'air.

OceanofPDF.com

VII

« **H**ARRY ! Harry ! » beugla-t-il sous la pluie diluvienne. Il avait aussi beuglé comme ça avec son père, sur les derniers jours du vieillard. Ça voulait peut-être dire qu'il était gueulard, tout simplement. « Harry, nom d'un morpion ! »

Harry regarda autour de lui, las sur son tertre, son épée fatiguée toujours au poing. De la boue et du sang étaient plaqués sur ses vêtements, ses vêtements étaient plaqués sur son maigre corps.

— Qu'est-ce tu veux ?

— Harry, si tu faisais autre chose, qu'est-ce que tu aimerais le mieux ?

Harry et Julliann éclatèrent de rire. Ils se rapprochèrent et s'arrêtèrent, hurlant comme deux vieux phacochères à la plaisanterie de Julliann. Gururn regardait, intrigué, fausse bouche plaquée sur sa boîte splachnocrânienne. Il n'avait pas compris la plaisanterie. Il ne comprenait jamais la plaisanterie.

— Hé Gururn, lui lança Harry l'Autour, laisse-toi un peu aller – il y a une accalmie !

Gururn fit une espèce de signe, et vint d'un pas traînant vers les autres, ses deux amis humains dans ce désert inhumain. La bataille entre leur gigantesque allié Milwrack et le Bossu Siffleur faisait toujours rage par-delà la crête ; les éléments s'y mêlaient, bien qu'une certaine lassitude atmosphérique se fasse sentir chez eux. Chaque estocade aux épaules, chaque chute à genoux, chaque grognement sifflé du Bossu Siffleur était célébré dans les nuées par un éclair, une bouffée de vent du nord, ou une froide giclée de grêle, projetée comme du plomb de chasse glacé sur le champ de bataille. De temps à autre, un aigle faisait son apparition, porté par Borée. Comme s'il en comprenait assez pour avoir peur, le faucon

d'Harry s'accrochait crotté à l'épaule de son maître, et y resta accroché tout au long de la bataille avec les Adolescents en furie, y laissant de sa plume, y admonestant son maître du croassement. Le trio se reposait là, fumant.

La boue roulait sur leurs chevilles comme du pudding au chocolat raté.

« Allons jeter un coup d'œil sur les gars qu'on a tués, dit Julliann. Ça nous aidera à garder le moral. »

Il avait aussi une théorie : il ne fallait jamais laisser sa bande au repos, pour qu'ils n'aient pas le temps de penser à leurs blessures ou à la sécurité sociale qu'il n'arrivait pas à leur payer.

Ils se traînèrent sur les hauteurs, troquant la boue contre les vieilles congères en profusion dans la région qu'ils traversaient depuis si longtemps. Au-dessus, les soleils spectaculaires les inondaient comme des phares de voiture, augmentant encore les difficultés.

« Neige et glace, c'est tout ce que je vois depuis des jours et des jours, grommela Julliann.

— Un grog par là-dessus, ça changerait beaucoup de choses. »

Le premier cadavre qu'ils rencontrèrent était couché dans la fange, face contre terre. Julliann le retourna de la botte. C'était un adolescent, engoncé de cuir vert. La moitié de son visage et de sa boîte crânienne avaient été emportés – sans réflexion peut-être, mais plus qu'efficacement. Julliann se baissa tout à coup et fouilla du doigt la cervelle semi-rigide.

« S'il te plaît, dit Harry, c'est répugnant. J'espère que tu vas te laver les mains. Mais qu'est-ce que tu cherches, du chewing-gum ? »

Pour toute réponse, Julliann ramena une petite perle ambrée, qui roula au creux de sa paume. Il la brandit sous le nez d'Harry. Harry mit son nez ailleurs. La perle avait la forme d'un losange arrondi avec deux antennes pas plus épaisses qu'un fil, de quelques microns de long, qui pointaient à un bout.

« Tu sais ce que c'est, ça ? Une électrode. »

Un débris nauséeux y adhérerait encore.

« Comment savais-tu que c'était là ?

— Je ne savais pas, mais je m'y attendais. J'en avais déjà vu une hier dans de la cervelle en bouillie, et une autre il y a quelques jours.

— Tu dois mettre ton nez dans la cervelle plus souvent que moi, camarade ! Maintenant, dis-moi ce que c'est qu'une électrode. »

Il cria la fin de sa phrase et tira son épée. Julliann et Gururn se retournèrent d'un bloc, épaule contre épaule. Les enfants du trépas

revenaient à la charge sur leurs motos hurlantes, leurs Yankos et leurs Vastis, dérapant sur le glacis, lances et crocs au poing.

« Ouaaaaaaaaaargh ! » rugit Gururn. Il faisait bon l'avoir à ses côtés dans la bataille, prononciation mise à part.

Le combat était moins inégal qu'en apparence. Sur le sol irrégulier, les motos avaient du mal et, d'un ballant bien calculé, on pouvait les jeter bas. Les Adolescents n'avaient pas quitté la selle depuis si longtemps que, hors d'elle, ils étaient impuissants, les muscles atrophiés de leurs jambes incapables de soutenir leur propre poids. Ils avaient aussi tendance à rouler les uns sur les autres et à se frapper dans le dos à coups de lance.

Soixante-quatre contre trois. Les trois l'emportèrent, mais à un fil, au prix d'une âpre suée. Plus tard, ils jetèrent une torche sur les machines disloquées et s'assirent autour du feu.

« On pourrait dormir, si seulement il faisait un peu nuit. Mais avec ce vacarme de soleils, on peut toujours courir.

— Jamais vu ça, grommela Gururn. »

Julliann ne répondit rien. Il ferma les yeux et voulut attraper le fil logique de sa vie. Même pour lui, elle n'avait aucun sens, et il n'avait rien de l'intellectuel. À plusieurs reprises déjà, il avait essayé de cerner tout ça, et quelque chose dans sa tête se débranchait...

« Julliann, Julliann...

Il se redressa, se rassembla.

— Lâche-moi l'épaule, pourquoi tu me secoues comme ça ?

— Ça va ? Tu as jeté ta perle et tu es resté comme prostré. »

Le visage d'Harry était moucheté de peur et de salive.

Ils virent monter un soleil mauve en forme de saucisse qui filait bons nœuds. Il fallait le voir pour le croire. Le combat surnaturel entre Milwrack et le Bossu était dépassé.

Il s'affaissa devant les tristes et crépitantes Yankos, sans oser penser ce qu'il aurait dû penser : il n'arrivait pas à s'y résoudre. Combien de gens avaient eu des électrodes enfoncées dans le crâne ?

Il bondit et cria : « Ils nous embrouillent ! Ils nous embrouillent ! Tout ça n'existe pas ! C'est une illusion ! »

Harry se dressa, faucon égaillé. « Encore ! Il te faut un grog aussi, mon vieux ! Allons retrouver Milwrack. »

Le faucon tournait autour des rochers enneigés ; il vira abrupt, revint et s'accrocha résolument à l'épaule droite d'Harry.

OceanofPDF.com

VIII

SMIX-SMITH, plus qu'une corporation, représentait un style de vie, comme le disait un collaborateur plein d'esprit, par allusion à son patron uxorieux. Mais l'humour était rapidement mis au tiroir en présence du patron. Même en présence du double du patron.

Attica Saïgon Smix fut projeté de la salle des Trexmissions à toute allure, du fait de l'inclinaison de la rampe sur laquelle glissait son brancard. La course du véhicule était programmée. Il traversa le building colossal à une vitesse proche de celle du son, passa par des couloirs à peine plus larges que lui, entra et sortit d'ascenseurs où il était sa propre cage. Il éjecta son fardeau humanoïde dans une petite mais luxueuse antichambre présidentielle de la Chambre de l'Exécutif mondial – en code Appartement Bêta – aux murs de laquelle était suspendue, parmi d'autres trésors, la seule gravure de Tiepolo qui ait survécu à la guerre. Elle illustrait la fuite en Égypte et passait pour avoir plus de valeur que toute l'Égypte réunie.

À sa descente de brancard, Attica Saïgon Smix fut accueilli par un de ses secrétaires d'État, Dictionnaire Technique Chambers (car c'est ainsi que cet intellectuel chrétien bonhomme et kyllosique de la tribu des kikuyus avait été baptisé). Chambers lui fournit un compte rendu des événements récents. Attica Saïgon Smix le parcourut rapidement avant de pénétrer dans la Chambre du Conseil.

Dix membres de l'exécutif étaient présents autour de la table ronde traditionnelle. Il se demanda si l'un ou l'autre avait dû passer par les mêmes transcendances compliquées pour arriver là. Au-dessus de leur siège, un voyant indiquait s'il s'agissait de leur incarnation authentique ou d'une projection quelconque. Deux des membres étaient des analogons, que le

C.O. trouvait commode d'avoir dans la place. Quant aux autres, tous avaient été des membres de haut rang – jusqu'à ces quelques dernières années fugaces mais stigmatisées – dans différents gouvernements nationaux. Ex-Soviétiques et Chinois rouges s'asseyaient côte à côte avec d'ex-démocratiques Hollandais, d'ex-fascistes Sud-Américains et des Américains comme Dwight Castle.

Tout comme ils s'étaient jadis partagé leurs pays, ces hommes s'attablaient aujourd'hui en toute civilité avec leurs ex-ennemis pour se partager le globe, avec tout ce qui pouvait s'approprier du système solaire, découvrant avec plaisir et enjouement tout ce qu'ils avaient en commun avec leurs homologues.

Quel n'eût pas été le bonheur d'utopistes du Grand État Mondial aussi ardents qu'H.G. Wells et Wendell Wilkie, en voyant leur rêve se réaliser ! Enfin on avait trouvé remède aux différences idéologiques majeures, cette plaie du XX^e siècle. « Pour un monde uni » était devenu un slogan *et* une réalité.

Les quelques milliards d'êtres humains qui, pour une raison ou pour une autre, manifestaient leur désaccord, étaient éliminés aussi rapidement que l'efficacité limitée de la machine d'après-guerre le permettait.

Attica Saïgon Smix fit un signe de tête au Comité, en s'asseyant en bout de table. Un seul signe de tête. Bref. Valable pour tous. Valable pour tous, mais plus valable pour certains que pour d'autres – par exemple, John Thunderbird Smith.

John Thunderbird Smith, un des analogons, devait d'être une créature particulièrement terrifiante à la substance au spodumène qui luisait sur ses propriocepteurs oculaires et à une espèce de *granité* de toute son apparence (on disait de lui qu'au moment le plus intense des débats, il avait pris une imperceptible et ignoble transparence, comme un sinistre augure de ce qui les attendait).

« C'est l'Alerte Générale », dit Attica Saïgon Smix, prenant aussitôt l'initiative. « Certains d'entre vous sont ici en personne. Que cela ne se reproduise plus. Envoyez des doubles. Vous n'êtes pas inépuisables. » Il se demanda si l'un ou l'autre s'était trouvé un terrier aussi sûr et indétectable que celui de Loomis et de lui-même. « Passons aux affaires. »

Avant que les mots ne se soient séparés du dioxyde de carbone dans la bouche de Smix, Thunderbird Smith dit : « Nous ne quitterons pas l'Appartement Bêta avant d'avoir programmé au mieux C.O. face à la crise.

— De quelle crise s'agit-il ? » demanda Sun Hat Sent, le délégué chinois.

Brièvement, avec un geste de désespoir bien humain, Thunderbird Smith posa un regard plein de prière sur le portrait à l'huile de Sir Noël Coward suspendu à côté du Tiepolo.

« La crise, la nouvelle crise, que nous avons appelée en code Opération Septième Sceau. Vous avez devant vous des synopsis. On peut les compléter de la façon suivante, et quant à moi j'accepte les conclusions auxquelles aboutit C.O. dans ses circuits AAA8334, circuits qui traitent des dysfonctionnements du monde extérieur. Comme la plupart d'entre nous doivent s'en souvenir, des composants thermonucléaires ont été utilisés pendant la Guerre de la Continuité, depuis les armes manuelles jusqu'aux systèmes multi-mégatonnes air-sol employés à grande échelle. Le plus remarquable de ces systèmes que la région proche de la nôtre ait produit est un système dépassé mais formidable du type fission-fusion-fission, qui avait pour objectif le barrage des Portes de Fer, centre énergétique des forces dissidentes yougo-hongroises.

« Ce système était comparativement propre. Cependant sa masse explosive a produit une température estimée à 500 500 000 degrés Celsius.

« Par la suite, d'autres systèmes ont atteint des températures supérieures. Les raids de l'opération Snowfire sur la Lune, au cours de laquelle le satellite a été complètement détruit, a atteint des nombres à peu près équivalant à une centaine de fois le système des Portes de Fer, le noyau planétaire ayant servi de suractivateur d'appoint.

— C'est de la gnognotte tout ça, Smith, dit Savo Palachinky, qui avait commis l'erreur démodée de venir *in corpore sano*, passons au plat de résistance. »

Après un autre regard pathétique aux traits de l'homme qui avait inspiré la nomenclature des quartiers où ils se trouvaient, Thunderbird Smith reprit : « Ce décor fait partie intégrante de l'état d'urgence Septième Sceau. En bref, vers la fin de la guerre, certains systèmes améliorés atteignaient des températures et des pressions qui dépassaient d'un millier de fois celles découvertes au cœur du soleil. Nous vivons encore les contrecoups – et dans certains cas nous en mourons encore – de ces remarquables réalisations scientifiques. »

La seule femme de la tablée, Sue Fox, dit alors : « Sans vouloir vous interrompre, Mr. Thunderbird Smith, je crois qu'il faudrait considérer cet

aspect de la paix victorieuse comme révolu. Après tout, il y a cinq ans que le cessez-le-feu a été signé. Comme je l'ai déjà expliqué, les turbulences radio en voyage spatial, la réévaluation constante des normes calorifiques mondiales, les orages magnétiques et, bien entendu, le taux accru des morts par cancer – qui nous touche tous si profondément – ces contrecoups de la guerre, aussi éprouvants soient-ils, se seraient manifestés de toute façon, moins dramatiquement le cas échéant, *dans le cours normal des événements*, guerre ou pas guerre. Je crois donc que nous devrions changer de refrain.

— Sue a raison, déclara Dwight Castle. »

Ce fut sa seule intervention de toute la réunion.

Attica Saïgon Smix vit qu'il lui fallait reprendre les guides. En coupant l'herbe sous le pied de la jeune femme, il devança Thunderbird Smith qui, machine, donc pas tout à fait homme, restait silencieux.

« Si nous avons chanté le même refrain, sur ces dysfonctionnements de notre biosphère, c'est parce que nous devons vivre avec. Et maintenant nous sommes en face d'une anomalie dans une catégorie de l'environnement dont nous savons remarquablement peu de choses, et sur le fonctionnement duquel nous avons pris l'habitude de nous reposer en toute sécurité : le Temps. Le Temps en personne. La fonction directrice du temps, tout comme la fonction directrice de l'espace, se révèle au moins partiellement inopérante à travers ce que vous avez choisi d'appeler, Mrs Fox, le "cours normal des événements"

— C.O. travaille déjà sur les formules de glissement spatio-temporel, dit Thunderbird Smith. Malheureusement les chiffres sont encore chiches. Une preuve irréfutable de dysfonctionnement temporel nous a été apportée par la disparition d'un œil spatial sous contrôle près de Jupiter, dans la région codée Conquest, dont on connaît les coordonnées exactes. Les raisons que nous avons de croire que cet œil spatial a subi, en compagnie de son environnement solidaire, un transfert dans une matrice considérée jusqu'ici comme *passée*, sont exposées dans l'Appendice Technique 2A devant vous. Veuillez prendre connaissance de cet exposé.

— Quelles autres preuves avons-nous que cette conjoncture hautement improbable se réalise effectivement ? demanda Savro Palachinky, qui jeta un regard bilieux sur les photostats de formules qu'il avait devant lui. Comment pouvons-nous être sûrs que C.O., sauf son respect, n'est pas en train de débloquer ?

— Nous admettons que d'autres espaces nous sont maintenant accessibles par l'intermédiaire de trous dans l'espace ou de torsions dues à d'intensives ruptures thermonucléaires gravitationnelles, répondit Attica Saïgon Smix. Il nous faut désormais nous rendre à l'évidence que plusieurs temps peuvent coexister.

— Les dépêches les plus récentes le confirment, dit Thunderbird Smith. J'en reçois actuellement les formules. »

Ça ne l'empêchait pas de parler.

— Nous croyons savoir à quels phénomènes physiques exactement nous sommes en train d'assister. Des informations nous parviennent pour étayer cette hypothèse. Il en a toujours été ainsi dans l'histoire de l'intelligence humaine. Ici même, dans l'Appartement Bêta, il y a trois jours, nous avons analysé un rapport du Swaziland, en Afrique, qui nous annonçait que la guerre des Zoulous avait éclaté au Transvaal. La nation zoulou serait conduite par un certain Cetewayo. À ce moment-là, C.O. avait écarté l'information comme non fondée, les facteurs ne recouvrant aucune réalité. Il apparaît à l'heure actuelle que toute une portion de l'Afrique du Sud a glissé dans le passé jusqu'en l'an 1879 ou quelque chose comme ça. »

Chambers, qui se tenait derrière Attica Saïgon Smix, lui passa une note. Smix la lut tout haut. L'indice ictérique de son visage était élevé. Sa main tremblait. « Messieurs, des troupes russes traversant la Roumélie orientale attaquent en force l'armée ottomane en dehors d'Andrinople. Ce rapport est daté du 18 janvier 1878... Où est et qu'est, ou que sont, la Roumélie orientale, l'armée ottomane, et Andrinople ?

— Des Russes ? Des troupes russes ? Ça me concerne ça ! s'exclama Savro Palachinky qui quitta d'un bond la table. Ça me concerne au premier chef. Veuillez m'excuser. J'enverrai un double à ma place dès qu'inhumainement possible.

Chambers fit passer une autre note.

— Messieurs, du sang-froid. La Grande-Bretagne a envahi l'Afghanistan. Vous savez, la Grande-Bretagne ?

Quelqu'un bondit et tempêta.

Une autre note.

— Messieurs, s'il vous plaît – le khédive d'Égypte a été déposé par le sultan – quelles que soient ces personnes – d'après un communiqué de juin 1879.

— Carapace ! Ça se propage ! s'écria Sue Fox. Nous allons nous retrouver au siècle dernier sans avoir le temps de faire ouf !

On fit circuler une nouvelle dépêche des mains du marmoréen Chambers.

— S'il vous plaît mes amis – du calme ! Le Monténégro occupe le Dulcigno. Quelqu'un sait-il où se trouve le Dulcigno ? Ou le Monténégro ? S'il vous plaît ?

— C.O. y mettra bon ordre ! lança Thunderbird Smith au-dessus de la mêlée. Ces incohérences dans le fonctionnement de l'ordre naturel sont intolérables.

Ses derniers mots se perdirent dans le tohu-bohu général, quand Attica Saïgon Smix annonça l'ouverture des hostilités dans le Pacifique, Chili contre Bolivie et Pérou.

IX

LES petites silhouettes où l'on pouvait reconnaître Smith, Smix, Palachinky, Fox, Sent et autres, luisaient et s'agitaient sur un écran de contrôle, très loin, en toute sécurité dans les sous-sols de l'imposant édifice de Slavonsky Brod Grad.

Au moment où la réunion tombait en pleine déliquescence, Devlin Carnate prit une dernière note sur un bloc et regarda l'écran avec un grand sourire. C'était un homme dynamique et sombre dans la quarantaine, chargé d'un effroyable passé qu'il ne pouvait confier à personne avant son deuxième Martini.

C'était aussi l'un des permanents les plus sûrs de l'équipe Surinat-Slavonsky. Les Carnate étaient d'origine italienne ; les trois syllabes de leur nom roulaient en volutes dans les brumes du passé jusqu'à au moins deux petites vallées du Frioul, où, non loin de l'inquiétant col de la Prédille, s'accroche une ruine pittoresque que les quelques autochtones qui n'ont pas fui vers Klagenfurt, Ljubljana ou Trieste (car ces havres douteux se tiennent à égale distance du col) appellent encore la Villa des Carnate.

Les Carnate, qui eux aussi avaient fui en terre étrangère, usaient toujours en parlant de cette ruine du terme pompeux de *castello*. C'était une gent guerrière ; du moins passaient-ils pour porter des armes ; ou en tout cas torturaient des paysans ; bref, ils avaient fini par acquérir sinistre réputation ; enfin peut-être tout cela venait-il de ce que les arrière-grands-parents souffraient d'un nystagmus tenace – une tare considérée dans la région avec plus d'effroi superstitieux que de sympathie – assez curieusement car notre Predilino n'est guère réputé pour sa beauté, goitre,

glossoplégie, urétéro-pyéélite et calculs étant les moindres maux en fait d'affections régionales bénignes.

Tout cela étant plus opportun qu'en apparence. Car en une courageuse tentative pour s'abstenir et de la torture et des maladies, Luigi Carnate était descendu des collines et, fixant ses visées bien au-delà de Klagenfurt (comme beaucoup d'hommes aux grandes moustaches et au physique modeste, il avait une ambition considérable), il était parti pour le Kenya, qu'il avait atteint au moment où celui-ci accédait à l'indépendance et lui-même à la majorité.

Les deux s'entendirent. Luigi acquit de la fortune, un fidèle serviteur, et une femme. Elle était la seule Croate qu'il eût rencontrée dans les contrées sauvages qui entourent Nairobi (pas question de signorine). Elle se présenta sous le nom de Myrtr Tjidvyl, donna l'adresse de la Maison d'Accueil irlandaise, à Bulawayo, et ils se marièrent au milieu de la semaine qui suivit. Elle fut l'épouse idéale, bien que par la suite la nouvelle eût transpiré qu'elle avait été l'organisatrice d'un réseau de contrebande en cornes de rhinocéros, entre la Rhodésie et le Zambèze. Luigi et Myrtr eurent deux rejetons, Devlin le garçon et Javlin la fille, qui, ni l'un ni l'autre, n'avaient de goût marqué pour le climat africain. Ils faisaient route vers les sombres vallées de la Prédille quand la Guerre de la Continuité éclata par la faute de personne.

Après de nombreux avatars, qui ne seraient pas opportuns, bien qu'éminemment distrayants (par exemple un séjour forcé dans une cellule souterraine de la forteresse de Petrovaradine, où – bien des années auparavant – un dirigeant communiste dissident du nom de Milovan Djilas avait passé quelques mois pendant lesquels il avait écrit une histoire secrète et scabreuse, mais pas nécessairement inventée, de la vie du président Tito, affirmant que le véritable Tito avait été tué pendant la guerre d'Espagne et remplacé par un agent secret britannique qui lui ressemblait de si près que seuls Winston Churchill et la vieille tante Bjila de Tito reconnaissaient le vrai du faux ; le faux Tito libéra son prétendu pays des nazis, selon le plan de Churchill, et resta en place à la demande de Churchill pour répéter son exploit, cette fois en libérant son pays de Staline ; après quoi il était clair qu'il avait outrepassé son rôle, mais de toute façon Churchill était mort ; et vu que la vieille tante avait également cassé sa pipe à l'époque, on pouvait quasiment considérer le faux Tito comme le vrai Tito, sauf qu'il n'était pas un très bon communiste – ce qui peut se comprendre de la part d'un

conservateur grand teint ancien d'Eton et Balliol – puis il compléta encore son palmarès en libérant son pays de la sécession serbo-croate ; mais, ce faisant, il laissa échapper quelques indices qui amenèrent son vieux rival Djilas à la vérité, ledit Djilas ne demandant qu'à voir confirmés les soupçons intenses qu'il entretenait à l'égard de la bibliothèque du pseudo-Tito, anormalement fournie, tout au moins pour un dirigeant communiste, en auteurs comiques anglais, de Henry Fielding à P.G. Wodehouse, en passant par Evelyn Waugh, Anthony Powell, C.P. Snow, Eric Linklater, Kingsley Amis, et Ivy Compton-Burnett ; découvrant que Djilas avait percé à jour son secret si jalousement gardé, Tito – de son vrai nom Henry Algernon Bletts-Newcombe – fit enfermer Djilas à Petrovaradine, où Djilas coucha sur le papier sans perdre une minute son histoire étonnante et la cacha derrière une pierre de sa cellule qui, n'ayant malheureusement pas été entretenue pendant cinquante ans (mais la *realpolitik* repose sur de telles lacunes triviales), ne revint à la vie que le jour où Javlin Carnate voulut balayer quelques toiles d'araignées ; elle et son frère, grâce à l'éducation pourvue aux genoux croatiens de leur mère, furent en mesure de lire le manuscrit et de l'emporter subrepticement au-dehors ; ils le firent publier clandestinement en Italie, sous la forme d'un roman intitulé *Bletts-Newcombe à la rescousse*, qui devint, dans sa traduction ukrainienne et clandestine, un best-seller en Union soviétique.) Frère et sœur arrivèrent à Slavonsky Brod Grad. Ils y vécurent paisiblement, Devlin aux États-majors, Javlin aux cuisines, où son savoir-faire était un des attraits les plus sympathiques d'un séjour au grad – la cuisine au maïs n'étant d'ailleurs pas forcément du goût de tout le monde.

Certains de leurs contacts antérieurs s'étaient révélés utiles au réseau Surinat. Notamment, le fidèle serviteur de leur père, Dictionnaire Technique Chambers, à la mort de Luigi, n'avait cessé d'assurer ses positions pour s'établir enfin chez les Smix, ce qui devait lui procurer quelque avantage par la suite. C'est la caméra de télévision de Chambers, camouflée sous sa barbe, qui avait fourni à la forteresse des rivages pannoniens ces premières loges sur la réunion ultra-confidentielle de l'Appartement Bêta.

Devlin Carnate se fraya un chemin jusqu'à Surinat et lui tendit son résumé de la session.

« Merci », dit Surinat, mais il avait d'autres choses en tête. Il empocha le résumé crucial et se retourna vers ceux avec qui il était en discussion, parmi lesquels Gilleleje, Becky, moi.

« Il faut ramener Choggles, dit-il. Des suggestions ? »

Personne ne répondit.

« Tellement typique, tellement symbolique, ricana-t-il. On couche sous la tente dans des vestiges du XIX^e siècle pendant que ces choses effroyables de l'an 2000 nous arrivent à nous, dans *notre* siècle... » Ces mots dans lesquels il avait tellement confiance lui manquaient. La rage bouillonnait en lui comme un panaché au strontium. Son regard aurait foudroyé un poulpe à vingt pas.

Depuis qu'il avait appris l'enlèvement de sa cousine, il s'était rendu compte qu'il aimait cette enfant jusqu'à l'inceste, le détournement de mineure et le mariage.

« Je m'en veux, disait-il, sans regarder Becky qui prenait bien soin de ne pas le regarder... Pas de réponse du Fichier, Per ? »

Per Gilleleje, un grand Danois soigneusement manucuré au regard gris d'homme qui fait tout sauf prendre des bains de soleil sous l'étoile polaire, se détourna du fauteuil électronique. « Je dois recevoir le signal d'attente. »

Ils cherchaient à savoir où était allé l'appareil qui avait subtilisé Choggles. Le moyen le plus sûr, c'était encore par le Fichier.

Non seulement toutes les formes de trafic étaient désormais réglementées, mais depuis un certain temps, systématiquement dépistées, que ce soit par mer, air, terre, ou dans l'espace. Un petit dispositif (analogue au dispositif Schally-Chaplain du cerveau humain) monté dans l'appareil garantissait que chaque voyage était enregistré dans une banque-mémoire toujours en éveil, parmi des millions et des millions de banques-mémoires identiques de la taille d'une barre de chocolat, au fond de quelque indicible cathédrale souterraine, sous l'un des principaux complexes logiques, également souterrains – car les ordinateurs s'étaient mis dans l'enthousiasme à la mode hypogée.

Un abonnement en code permettait d'avoir accès à ce relevé de bord permanent – et chacun n'avait guère d'autre choix que de s'abonner. Le Fichier faisait partie du C.O.

« Le signal d'attente veut dire qu'ils nous contrôlent, dit tranquillement Becky. Si vous voulez bien m'excuser de répéter des évidences...

Gilleleje leva la main. « Je vous reçois... Miami... D'accord... Top terminé. »

Il interrompit le circuit et lut au contrôle-image. « L'appareil en question a été abandonné au parking de vol Inter-Monde numéro trois, au

spatiodrome de Miami. Il est arrivé à 07 h 47 GMT ce matin.

— Ça pourrait être n'importe quoi, dit Surinat, frustré. Ça pourrait être une vessie déguisée en lanterne pour nous envoyer promener dans tout le système solaire pendant que Choggles est en Floride... Pourquoi lui faire quitter la Terre ? Le responsable, quel qu'il soit, n'est tout de même pas si important. Pourquoi ne nous contacte-t-on pas ?

Il se frappa la paume. « Je m'en veux tellement... »

Il regarda son image, gommeusement habillée de soie et de velours, le cheveu en bouclette, immobile contre le mur.

« Viens ici, Surinat ! »

L'holhomme s'avança. D'un crochet qui valait tout son pesant de hargne, Surinat se frappa juste derrière la pointe du menton. Pris au dépourvu, il s'étala en donnant de l'épaule contre une chaise qui culbuta. Personne ne fit un geste. C'était le mythe de Mike Surinat le Fou en action. Rien d'autre. Et personne n'y avait rien à redire ou à refaire.

« Dis-moi encore, demanda Surinat. Qu'est-ce qui est arrivé à Choggles, ici même ? »

De la moquette, le crypto-Surinat répondit : « Elle est partie d'ici avec un analogon de sa mère. Ça devait être un analogon d'après ce que j'ai entendu de leur conversation – une machine très inventive dans ses reparties. »

— J'aurais dû rester sur le qui-vive. Ils avaient déjà un pied dans la place. Je suis tombé sur une espèce de double dans le jardin, une heure à peine avant l'enlèvement de Choggles ; j'aurais dû comprendre que quelqu'un braquait un projecteur. Il doit y avoir Monty Zoomer derrière tout ça. On a découvert que Choggles le surveillait sur le circuit d'observation – la touche de l'appartement quatorze était encore enfoncée sur le pupitre, bien qu'il n'y ait plus de courant. Et la fausse Leda Chaplain et elles sont parties avec l'appareil de Monty.

— Il ne s'agit pas forcément de Monty, dit Per Gilleleje. Il est en train de faire tout un cirque dehors à cause de son engin volé, et la touche enfoncée c'est peut-être une coïncidence.

— Répète-moi mot pour mot ce que Choggles et la fausse mère étaient en train de se dire au moment de sortir, intima Surinat à Surinat.

Du plancher, et se frottant la mâchoire avec un poing qui fit flamboyer, tel un feu vert en folie, sa monstrueuse émeraude, Surinat répondit : « Donc je t'ai dit que Leda disait qu'elle s'occuperait de sa fille. Elle a dit qu'il ne

fallait pas avoir peur. Tout le monde a peur en ce moment, disait-elle. Ça devait être un analogon – tu viens de vérifier sur Mars, à Nixonville, et on sait que la vraie Leda y est toujours, et depuis deux ans. »

Avec son regard qui foudroie les poulpes, Surinat reprit : « Me voilà avili en face de ma propre complaisance et de mon narcissisme. Surinat, tu es tout ce que j'exècre en moi. Après cette entrevue, je te ferai anéantir. J'aurai un analogon à la place, dont toutes les observations seront consignées sur ordinateur de façon à les reproduire instantanément sans imbécillités. Mais avant ça, tu es prié de nous faire un rapport mot pour mot aussi ordonné que possible de tout ce que tu as entendu dire quand elles sont passées. Verbatim, compris ?

— Elles n'ont pas dit grand-chose, commença l'holhomme, vexé. Au moment où la présence de Choggles m'a activé, elle était en train de dire "maman j'ai peur". Et Leda lui a répondu : "tout le monde a peur en ce moment – il y a de quoi. Viens, je vais m'occuper de toi, ton père a besoin de nous". Choggles a dit : "je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'il est vivant. À ce moment, elles étaient arrivées à la porte, la porte extérieure..." »

Surinat l'interrompt. « Mais il fallait nous parler du père tout de suite !

— Tu m'as coupé.

— L'analogo de Leda a dit qu'Auden Chaplain était vivant ! Qu'est-ce que tu as entendu encore ? demanda Gilleleje. Qu'est-ce que c'est que ces réticences ? On t'a trafiqué ?

— J'ai entendu Leda qui disait quelque chose comme "ces terribles camps martiens cachent beaucoup de choses", elles ont ouvert la porte et Choggles a tourné le coin, ce qui m'a désactivé... »

Gilleleje, Surinat, Hornbeck et les autres se regardèrent.

Il y avait longtemps que le nom du père de Choggles n'avait pas été prononcé à Slavonsky – du moins à haute voix. Le nom d'Auden Chaplain était synonyme de peur pour des millions de gens, et de respect pour beaucoup plus. Auden Chaplain était l'Homme-Qui-Avait-Résolu-le-Problème-Démographique.

Un silence mêlé de radiations non verbales vibra dans la pièce. L'histoire claudicante et étouffée de culpabilité de l'occident, le collage traditionnel de sciences mal appliquées en sciences mal appliquées, la coupure définitive entre aspirations individuelles et nécessités organisationnelles – tous ces éléments infâmes indissociables en apparence de l'escalade des

connaissances et des nombres – étaient incarnés dans le nom d'Auden Chaplain ; et ici, personne n'était libre de tout lien avec lui, ou avec les couches noires de l'histoire récente, qu'il avait brièvement, malencontreusement et énigmatiquement dominée.

Avec lassitude, Surinat se tourna vers le visiphone. « Les Idéalistes doivent se mobiliser. Si Auden est vivant, il n'y a pas le choix. Pour Choggles, on pourra toujours suivre ça plus tard, mais Auden doit être l'objectif principal. Sanctus ! Si la vie n'existait pas, il vaudrait mieux ne pas l'inventer ! »

Sa main reposait sur le combiné, lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

Le visage de Devlin Carnate apparut dans le globe.

« Mike, un appel en instance pour Zoomer.

— Laisse tomber ! On a plus sérieux. Je veux un appel I.D.I. général.

— Ça aussi c'est du sérieux, reprit énergiquement Devlin. On a mis en fréquence un débrouilleur sur l'appel en instance. C'est Attica Saïgon Smix qui appelle Zoomer.

— Smix ! Smix qui appelle Zoomer ! Ici !

Il prit conscience de sa faiblesse, de sa lenteur, de sa paralysie devant l'action, de son impuissance dans ce monde outré où les corporations avaient acheté toutes les consciences. Son intuition même restait muette dans la circonstance. Quel lien pouvait-il y avoir entre le patron du C.O. – le maître du monde, pour autant que ce maître fût humain et que le monde fût assez cohérent pour se laisser maîtriser, l'ennemi juré de l'I.D.I. – et l'holorêveur pop de prisunic Monty Zoomer ? « Je prends l'affaire en mains. Per, tu rassembles tous les responsables Trois Étoiles de l'I.D.I., O.K. ? » Il ne disait jamais O.K.

Ils étaient tous sur la brèche, prêts à tout. « Alors c'est bien Zoomer qui est responsable de l'enlèvement », fit la voix tranquille de Becky Hornbeck.

Ils la regardèrent et hochèrent la tête : intuition irréfutable.

Surinat passa sur l'écran auxiliaire où le visage hagard, kakistrocratique et illustre de Smix, de Smix-Smith, la dernière des grandes corporations qui avait avalé toutes les autres, U.S.A. et U.R.S.S. compris, prit contour par nuances de gris et de mauves vivants, et dit : « Je suis inquiet pour ma chère Loomis, Zoomer. Sans pouvoir vous en expliquer les circonstances, je vous ai fait suivre et suis contraint à prendre contact avec vous... »

Une ombre bougea derrière lui, une main à la chair tachetée. On chuchota, Smix regardant d'un air irrité par-dessus son épaule – et les motifs de la non-transmission prirent possession de l'écran.

« On l'a assassiné ? demanda Becky, le souffle court.

— Ils ont détecté notre débrouilleur et coupé le contact, fit la voix de Devlin Carnate. C.O. – ils sont imbattables...

— Mais pourquoi Zoomer et lui... »

À l'autre bout de la pièce, Per Gilleleje disait d'un ton ferme à l'émetteur : « Il faut que ceci ne puisse pas être débrouillé – prenez la machine de Shelley pour le codage. Ça marche ? Si je suis vivant ? Merci. J'appelle toutes les unités de l'I.D.I., Banquier Sérieux appelle toutes les unités de l'I.D.I... »

OceanofPDF.com

X

« **Q**UEL adorable petit oiseau ! » s'exclama Loomis, un doigt pointé sur les arbres chiffonnés.

La chose volante avait de jolies ailes blanches de papier ondulé qui battaient lentement et drôlement, comme les pages d'un livre feuilleté. Elle avait un petit corps potelé tout mignon, et sa queue se divisait en bouquets de toutes les couleurs. Elle avait la tête ronde et douce, sans les mouvements sournois des vraies têtes d'oiseau. Elle n'avait pas non plus de ces yeux en boutons de bottine qui révèlent un atavisme reptilien. Non, mes enfants, ce zozio tout blanc mignon tout plein à la pointe chiffonnée des arbres avait une tête de petit chat ni plus ni moins, avec un gentil petit nez retroussé et des moustaches blanches comme neige, et d'adorables petits yeux bleu de porcelaine, et deux jolies oreilles.

« Il vient nous voir, dit le double de son mari. »

Eh oui, il venait se percher sur l'inoffensif plancher de l'espace pour se lisser gentiment les plumes, comme une perruche au ralenti.

« Monty Zoomer a un goût si sûr, dit Loomis, ravie. Pas le moindre sordide dans ces décors. »

Ces mots lui en rappelèrent d'autres qu'elle avait prononcés, peut-être en rapport avec autre chose.

« Le monde est plein de choses tellement écœurantes. Il y a des gens qui ont vraiment l'air de s'y complaire – des choses qui les rabaissent, comme le-sexe-et-la-violence. »

Comment était-ce déjà ? Ah oui.

« Mais il y en a qui croient que le monde serait plus agréable à vivre si nous oubliions tout ça pour ne plus nous occuper que des jolies choses qui

nous entourent. Quand il existe tant de choses aussi élevées, pourquoi aller chercher ce qu'il y a de plus bas ? Il devrait y avoir des lois... »

Non, pas tout à fait ça.

« Tu as entièrement raison, ma chérie, répondit Attica Saïgon Smix, plus indulgent pour elle que jamais. Il devrait y avoir des lois contre le crime-et-la-misère. On devrait enfermer tous ces gens, et laisser le monde à tous ceux qui veulent d'un monde de douceur. »

Enfin, elle n'aurait pas dit ça comme ça, mais pourquoi contredire un trésor comme Attica ? Elle continua donc.

« Il y a tellement d'immoralité, de vice, tellement de cruauté... Pourquoi faut-il que les gens se torturent et s'entretuent alors qu'ils pourraient faire de si jolis dessins ? Pourquoi s'obstiner à parler de rapports sexuels – et même à faire la chose – au lieu d'avoir des petits animaux chez soi ?

— Je suis un petit z'animaux, dit le petit oiseau. Vous m'aimez ? »

Il vint se nicher contre elle. Elle caressa son mignon plumage, doux comme des flocons de neige sur une boule de chatons.

« C'est pour ça que je *t'admire* tellement, Attica. Tu diriges le monde et pourtant le monde n'arrive pas à te blesser. Tu restes au-dessus de tout ça. Tu es chaste – et je crois que ceux qui dirigent le monde doivent être chastes pour donner l'exemple. Je sais que Staline, par exemple – enfin, on l'a beaucoup flétri depuis sa mort, mais je me rappelle que ma mère disait que personne de son vivant n'avait jamais prononcé une parole contre lui – enfin, c'est-à-dire, il a peut-être fait des choses terribles, c'est peut-être vrai, mais il était gentil avec ses enfants et il est toujours resté propre dans sa vie privée.

— Sais-tu que cet homme, quand il était au pouvoir, coassa le représentant d'Attica Saïgon Smix, n'avait jamais un rouble en poche...

— Oui, c'est ce que je veux dire...

— ... Parce que tout le bazar, c'était à lui. Tout était à lui, tout ce qu'il y avait dans le pays.

— Voilà ce que j'admire chez toi, mon amour. Le monde est à toi, presque tout entier – enfin tu vois ce que je veux dire, hein ? Et pourtant tu ne t'en contentes pas. C'est toi qui as fait ce nouveau monde, si parfait – tu l'as fait faire par Monty Zoomer – rien que pour nous deux. Et c'est vrai que c'est un monde parfait, hein zozio ?

— J'ai mon nid dans un arc-en-ciel, répondit le zozio. Un nid rien qu'en jolies couleurs.

— Tu sais, Attica... »

Il savait ce qui allait venir, mais avait encore envie de l'entendre, alors il secoua la tête et dit : « Quoi donc, mon p'tit oiseau ? »

Elle lui prodigua son doux et onctueux sourire perse.

« Nous deux on a de la chance, on est vraiment à part ! »

Un agneau laineusement dodu trottait par là. Lui aussi souriait. Sourire ovin.

Loomis prit la main d'Attica, le regarda tendrement dans les yeux et se mit à chanter d'une voix flûtée de contralto.

LOOMIS

*On voit ici comment la Science
Par un goût merveilleux
Nous environne de beautés
Faisant du monde un jeu*

*C'est le rêve de l'homme, toujours vivant en lui,
Du coup de Baguette Magique
Avec lequel la Science Bonne Fée adoucit
Souffrance et misère endémiques*

ATTICA

*Au risque de te décevoir
Ton calcul n'est pas bon
On n'achète pas en chantant
Arcs-en-ciel et pinsons*

*C'est le cauchemar de l'homme toujours vivant en lui
Jamais de Baguette Magique
Se hisser au-dessus en piétinant autrui
C'est hélas là sa seule éthique*

*C'est la loi du plus fort qui triomphe toujours
L'histoire nous le dit
Trier le Bien du Mal ne peut être le rôle
De la technologie*

LOOMIS

*Oui la beauté nous environne
Fais un tour au jardin
Et tous tes soucis d'un seul coup
Partiront c'est certain*

*C'est là le souhait de l'homme toujours vivant en lui
C'est dans ses rêves qu'il veut être
Amours envolons-nous loin de l'Enfer des Prix
Pour le Paradis du Paraître*

*Oui la beauté nous environne
Flânons dans ce jardin
Et tous les tracas de la vie
Partiront c'est certain*

*Iront en fumée c'est certain
Nos rêves exigent d'être
Nos rêves exigent d'être
Où l'Être fait place au Paraître*

OceanofPDF.com

XI

Au moins, l'appareillage du *Prophétesse* continuait de fonctionner normalement. Les traceurs astronomiques eurent tôt fait de retrouver Jupiter en vadrouille, loin sur son orbite, étoile clignotant à l'œil nu. Mesures prises, sur elle, sur Mars, sur la Terre, sur Saturne. Calculs faciles. Les hommes attendirent l'ordinateur, attendirent à peu près 80 nanosecondes. Une nouvelle annoncée sans émotion.

Les quatre humains non surgelés restèrent un moment silencieux. D'un coup de poing, dde l'Isle-Evens réclama une vérification, exigea les calculs. Ensemble, ils regardèrent la carte imprimée.

« Il nous est arrivé la même chose qu'à la navette à court faisceau, dit Dimittis. On est tombé sur un vice temporel. On est toujours ici. Mais rien à faire, on n'est plus Maintenant. »

Guy Gisbone dit : « *Elle* a dû tomber sur un vice minime, puisque nous avons calculé qu'elle n'était remontée que de deux ans et huit mois. N'oubliez pas que nous avons eu la bonne fortune d'être emportés avec notre environnement – cette station. Autrement, nos momies seraient en train de flotter dans l'espace. Nous avons eu de la chance de tomber sur un vice temporel important.

— Et moi je lui pose une question, à notre bonne fortune, dit le Dr Glamis Fevertrees, qu'a-t-elle donc de si bon ?

Elle reprit le brouillon, refusant encore de croire les données. « Deux mille quatre cent quatre-vingt-cinq ans, soixante-neuf jours... »

« Vérifions encore, dit Dimittis.

— Vérifie, toi – je vais lancer une recherche radio, dit Gisbone. »

L'œil dans un télescope, dde l'Isle-Evens dit : « La Terre n'est qu'un croissant à peine visible. Qui veut jeter un coup d'œil ? Vous vous rendez compte que Platon et Socrate sont vivants là-bas ? »

— Au diable Platon et Socrate ! lança fortement Glamis. Tu crois qu'ils seraient capables de nous faire atterrir, si on arrivait à se mettre en orbite ?

— Hé, quel tube ! dit Dimittis, qui s'éveilla de son abattement en claquant des mains. Imaginez qu'on aille là-bas et qu'on raconte au père Platon comment la grande fête de l'Âge d'Or hellénique a donné tout le truc scientifique occidental ? Peut-être qu'ils feraient de la publicité pour, ou qu'ils détruiraient tous les manuscrits, ou qu'ils feraient boire de la ciguë à Aristote ! Et tout le monde pourrait retourner vivre en paix dans un monde bucolique jusqu'à la fin des temps. »

Gisbone leva un regard amer de la rangée de symboles (grecs pour la plupart) qu'il alignait. « Ton éducation laisse à désirer, petit. Les Grecs vivaient entassés dans de misérables états-cités, ils se débattaient et mouraient de faim dans des guerres interminables et futiles. Il faut lire Aristophane ! L'Âge d'Or est un mythe. L'Âge d'Or n'a jamais existé que dans la tête des gens.

Glamis répéta la phrase *sotto voce*. « L'Âge d'Or n'a jamais existé que dans la tête des gens. C'est tout à l'honneur de la tête des gens... » Elle pensa avec nostalgie à ses amis secrets de l'I.D.I.

« Ça faisait au moins un bon scénario S.F., dit Dimittis sans se laisser abattre. Alors, papa, qu'est-ce qu'on fait ? »

Sa question resta en suspens. Les autres étaient occupés. Il retourna à ses cuisines et à ses crêpes. Vingt-cinq siècles s'étaient écoulés depuis son dernier repas.

La recherche radio ne donna que du silence sur toutes les ondes. L'univers émettait son susurrement d'hydrogène comme un long souffle altéré par le pollen. Les soleils grillaient dans leurs peaux, les radio-étoiles, les galaxies à rayons X, les quasars et tout le reste du maigre mobilier de l'espace fournissaient leur quotient habituel de bruit agaçant sur les longueurs d'ondes familières. Mais nulle part le moindre frémissement d'un signal humain.

« Et voilà, dit Gisbone. On est quatre à être réveillés dans tout le système solaire. »

Il voulait peut-être faire drôle.

— Il vaudrait mieux faire une estimation des ressources locales, dit Glamis.

La tête de Dimittis apparut dans l'encadrement de la porte. « On devrait peut-être économiser l'énergie en remettant quelqu'un en demi-profondeur. Je suis volontaire. Vous n'aurez qu'à me réveiller quand on rencontrera une turbulence temporelle qui nous ramène à la maison. »

Dde l'Isle-Evens rejoignit Glamis et Gisbone, tapotant un stylo lumineux au creux de sa paume, sans prêter la moindre attention à Dimittis.

« Nous n'avons pas le choix. Nous sommes pris dans un volume d'espace interplanétaire vide. Vu notre position, nous sommes à peu près à égale distance de Mars et de la Terre.

— Il y a peut-être une ancienne civilisation toujours en piste sur Mars qui pourrait nous aider, suggéra Dimittis. J'ai toujours eu envie de visiter Barsoom – ça doit être tellement plus rigolo que Nixonville !

— Dim, fit dde l'Isle-Evens, encore une réflexion mal placée, et tu passes en demi-profondeur.

— Je ne sais pas pourquoi je plaisante quand j'ai peur. Glamis, toi la subjectionniste, explique-moi ça.

— Mécanisme de défense », dit-elle laconiquement.

Et dde l'Isle-Evens reprit : « J'ai parlé à l'ordinateur et pour lui il existe une bonne probabilité pour que nos signaux soient captés dans le futur – je veux dire, à notre époque – même si nous, nous ne captions pas leurs signaux. Il n'a pas clarifié cette idée vu que les données manquent pour la suite. Ça pourrait être un flux entropique univoque. Il est clair qu'une nouvelle discipline de l'énergie temporelle s'ouvre à la recherche. L'idée est de signaler à la base de Mars où nous serons et quand nous serons, en espérant qu'ils nous captent.

— En effet, il n'y a qu'à faire ça, dit Guy Gisbone. Bien qu'il ne faille pas trop compter sur eux pour une opération de sauvetage.

— Au moins on peut les prévenir de ce que le cosmos est en train de se fricoter, s'ils ne l'ont pas déjà fait eux-mêmes, dit Glamis. Si c'est une affaire universelle, ça doit être le chaos sur la Terre ! Pourrais-je envoyer un message personnel en Espagne à mon ami Jack Dagenfort ? »

Il fallait qu'elle mette l'I.D.I. au courant des événements.

« Voyons si la machine nous donne un moyen de nous situer par rapport aux turbulences temporelles, si c'est comme ça qu'on doit les baptiser.

— Je l'ai déjà mise au travail, Guy, dit dde l'Isle-Evens avec un petit air satisfait.

— Bien. Avec de la chance, on trouvera un facteur bien clair, bien net, du genre alternance abrupte des champs de force protoniques près des zones de rupture. La turbulence où nous sommes pris peut être d'étendue spatiale réduite. Si c'était le cas, nous aurions éventuellement la possibilité de nous en arracher pour retrouver notre période.

— Comme ceci. » Il se mit à dessiner sur un bloc lumineux auxiliaire. Un point, étendue de spirales, une hyperbole au bout, quelques figures cunéiformes ici et là. « Êtes-vous d'accord pour dire que ces poches temporelles sont, selon toute probabilité, le résultat des dernières frasques de l'humanité ? Bien, c'est mon avis. Déchirure thermonucléaire du tissu même de l'espace-temps. Il y a au moins cinquante ans que nous savions que c'était théoriquement possible. L'énergie destructrice d'énergie. Donc les lacunes se situent dans le système solaire. Pourquoi se manifestent-elles maintenant, plusieurs années après la fin de la guerre ? Plusieurs possibilités...

— À un retour orbital, la Terre rencontre une zone de rupture temporelle ? suggéra Gisbone.

— C'est possible. Peu importe. D'intérêt théorique surtout. Une poche par ici, près de l'orbite de Jupiter, où aucun engin thermonucléaire n'a été utilisé. Elle a dû dériver vraisemblablement. Émanations solaires qui poussent les poches temporelles en dehors du système solaire. Pas impossible qu'on retrouve d'ici quelques années notre système complètement épuré et remis à neuf.

— Jésus Marie Joseph ! lança Glamis du fauteuil radio. À vous entendre, ce serait encore une de ces petites pollutions technologiques, hein ? Tout ça va s'envoler comme la rosée du matin, pas vrai ?

Elle agita les bras au-dessus de sa tête.

— Il s'agit simplement d'essayer de voir les choses logiquement, répondit Gisbone.

— Je sais. Tout comme notre glorieux ordinateur. Mais supposez que toutes vos données soient fausses ! Supposez qu'il ne nous soit rien arrivé du tout, que nous soyons assis bien confortablement chez nous sur la Terre, en 1999 après Jésus-Christ, mais qu'on ait tous perdu les pédales ; on est tellement gavés et saouls de progrès qu'on est tous pris de délire

scientifique collectif. Si on travaillait sur *cette* théorie pour changer, pour voir si elle ne tient pas tout aussi bien debout que la vôtre ?

Dimittis apparut avec un plat chargé.

— Prends une crêpe, ma belle. Je te soutiens à fond. Pour réagir sainement dans une situation aussi dingue, il faut vraiment être fou ! »

Glamis accepta une crêpe et retourna à sa radio.

OceanofPDF.com

XII

FOREST DAGENFORT revenait de la plage d'Ampurias les rames sur une épaule et un casier à homards se trémoussant sur l'autre. Il était pieds nus, portait une paire de jeans roulés sur le mollet et un vieux tee-shirt. Il était brun et frêle. Une des nombreuses femmes qui l'avaient aimé disait de lui qu'il avait « les épaules d'un homme des bois et une tête d'universitaire ». Il avait demandé de quel homme des bois et de quel universitaire il s'agissait. Son fils Easter marchait derrière lui, sifflotant un vieux succès, *Plus jeune que le printemps*, remis à la mode, et portait un crabe vivant.

Quels qu'aient été les effets de la guerre sur le reste du globe, la Méditerranée, elle, n'en avait tiré que du bénéfice. Pendant quatre ans, en raison des activités sous-marines incessantes, personne n'avait osé y pêcher. Filets et harpons, hameçons et nasses, fusils et épuisettes étaient restés dans le placard pendant toute cette période. On vit ainsi que Dame Nature, préparant sa rentrée en douce, avait à profusion repeuplé ses eaux. Elles grouillaient de plus de bonnes choses que n'en avaient jamais vues pêcheurs et touristes en un demi-siècle.

On comptait chaque année sur les côtes espagnoles et italiennes de nombreuses morts par abus de *supion*, *calamaro*, *calamar* ou *ligan*.

Mais retournons à l'honorable Forest Dagenfort. Il avait mûri tôt, et n'avait que peu souffert des tourments de l'adolescence, communs à la plupart, lesquels, en l'absence de traitement, donnent poètes, martyrs et tyrans. Il s'était marié jeune, était entré dans l'enseignement et ne l'avait jamais quitté. Son ascension jusqu'au provisorat avait été émaillée de distinctions aussi émérites qu'une demande de révision, en collaboration, de

la troisième édition de *l'Encyclopédie ménagère des maladies* suivie, en cavalier seul cette fois – mais non sur son initiative, car l'éditeur madré qui lui avait suggéré l'idée devait filer avec les royalties – de la composition d'un *Guide pratique des maladies d'après-guerre*.

Un homme ordinaire, placide, sain et arrivé. N'en parlons plus.

Son frère, c'est une autre paire de manches. Plus sale, moins sain c'est sûr, plus névrosé c'est certain, un homme à femmes, un homme à hommes, un homme à chiens, un homme à entrecôte marchand-de-vin pour tout dire, diaboliquement intelligent et (comme le sont toutes les intelligences diaboliques) faisant toujours les choses mal à propos. Ce Dagenfort-là vivait sur un bout de côte espagnole autrement plus aride, ne voyait jamais son frère, et ne voulait rien en savoir ; c'était lui que le Dr Glamis Fevertrees appelait à travers les siècles. Il s'appelait Jack Fred Dagenfort, rien à voir avec ces histoires de Forest dont son frère aîné était affublé, pour l'amélioration fatale de son caractère.

Recevoir un appel à travers les siècles, voilà le genre de choses auxquelles on pouvait s'attendre de la part de Jack Dagenfort.

C'est à l'âge de quatorze ans qu'il avait reçu son premier appel, en tombant amoureux de May Binh Bong, une créature exquise évacuée du Sud-Vietnam après avoir vu tuer son père et ses frères par un Nord-Vietnamien, le Nord-Vietnamien tuer par un Marine, enfin sa mère et sa sœur violer par le Marine.

Jack avait trouvé May Binh Bong irrésistible, et la joyeuse poursuite dans laquelle elle l'avait entraîné les avait menés à travers les bas-fonds défoncés d'un monde de drogue, de grabats, de dieux voluptueusement statiques à peine entrevus en chemises de nuit brodées d'argent, de boulots fragiles tenus à la pointe de doigts chétifs sur des champs de courses louches, de fornications inachevées, d'hépatites, d'aiguilles cassées, de crânes brisés, de lampées de cire liquide arrosées de décapant, un voyage en mer au bout de la vie, la porte de Forest claquée au visage, une planque dans la soupente d'une station-service ; sinon, la piste quand même chaotique d'un grand amour, qui ne s'était arrêtée qu'à la mort de May Binh Bong, alors que leurs pouces se démenaient un jour glacé de février sur la route d'Amsterdam à Burgos.

Jack arriva à Burgos où il passa six mois à se mourir de jaunisse, de drogues, de tuberculose, d'une douloureuse affection parasitaire nommée dracunculose qui lui couvrit le corps de tumeurs, et de chagrin. Un vieux

junkie japonais, médecin défroqué, s'occupait de lui. Un jour, l'assistante du médecin junkie se laissa embrasser : il envoya dinguer maladie, doses, et cœur brisé, vola une couverture dans un magasin entre midi et quatorze heures, la jeta sur son matelas purulent après le déjeuner, fit dessus ses délices de la fille une grande partie de l'après-midi et retourna à son ancienne vie à la marée du soir.

Son ancienne boîte ne voulut pas le reprendre. Il fit du stock-car et apprit la médecine à temps perdu. Au seuil de la guerre, il avait ses diplômes de neurochirurgien. Entre-temps, il était passé en Soup-jet Formule 10 et devint la même année l'idole des foules en gagnant le grand prix de l'Himalaya sur cinq roues seulement. Cette nuit-là, il avait déjà trop bu pour s'arrêter. Mais la nuit suivante, il coucha avec la plus jeune et la plus jolie des deux illustres et bien nanties sœurs Diaphason, Glamis. (Le lendemain, Glamis épousait le politicien milliardaire et fusionniste Dwight Ploughrite Castle qui – ironiquement, diront certains – lui offrit un des pics de l'Himalaya en cadeau de mariage.)

Quand la guerre éclata, Jack Dagenfort dut recevoir un nouvel appel à travers la jungle infestée des siècles. Il gagna les rangs du Comité Anticonceptionnel d'Auden Chaplain.

Assez ! Assez du moins pour circonscrire du dehors la personne de Jack. Au-dedans sévissait un romantisme incurable. Après succès et désastres, il adhéra aux I.D.I. dont il pensait qu'ils étaient le dernier refuge de ce que Mike Surinat appelait les Rêveurs Guerriers. (Jack rompaît alors avec une superbe Islandaise aux yeux jaunes et aux cheveux de taffetas jaune, et retraçait, aussi précisément que le lui permettaient ses souvenirs – sur des parcours qui n'existaient plus au sens écologique du terme – la piste échevelée qu'il avait percée avec May Binh Bong, y avait-il vraiment vingt ans ?)

Il retourna à Burgos et arriva juste à temps pour assister à l'enterrement du médecin junkie japonais, à la fosse commune. Il n'y avait au cimetière, en dehors du prêtre et d'un pauvre type qui voulait pisser dans la fosse (« pour protester contre le protectionnisme japonais » dit-il quand Jack l'éjecta), que la fille qu'il s'était faite sur la couverture volée. Heureusement, ils ne se reconnurent pas.

Jack investit une partie de son argent mal acquis dans un long métrage holo sur son trip amoureux. On revenait à la nostalgie, comme tous les ans,

et le succès populaire fut à *l'Arrêt du Cœur* ce que la psittacose est aux perroquets. Partie intéressée.

Il y avait de cela quelques années et quelques amours. Il vivait maintenant en Galicie occidentale sur une péninsule proche de Vigo, les dernières chiures des monts Cantabriques dans son vieux dos scarifié, l'humide Atlantique en face, et, au centre, les hauts fourneaux de ses tripes qui rafraîchissaient doucement.

Et Glamis l'appela.

« Mon chou, si tu essaies de me fourguer un pic de l'Himalaya, te casse pas le bouffe-gale ! » Il l'obsédait toujours. Il pouvait la prendre ou la laisser – et il ne s'était pas privé des deux.

Mais là, elle ne le regardait pas, ne lui répondait pas, et ne s'adressait même pas comme il faut à lui, si ce n'est à un niveau abstrait. Le premier instant d'étonnement passé, où il avait cru voir un double d'elle sur l'écran, elle lui expliqua que son appel venait de cinquante-cinq millions de kilomètres de là et du siècle de Périclès.

Elle lui déballa tout d'un bloc, puisqu'elle ne pouvait avoir de réponse de lui. Elle lui dit ce qu'ils savaient de la turbulence temporelle, laissant le soin à l'ordinateur de l'œil spatial d'alimenter son terminal (ce qu'on appelait communément « l'accouplement des cerveaux »), et lui demanda de fournir tous renseignements à Mike Surinat, au cas où quelques idées concrètes sortiraient des imaginations pour les arracher du passé.

Elle adressa un petit sourire quelque part et quelques années par-delà son oreille gauche et raccrocha.

Jack Dagenfort n'était pas un homme à tristesses. D'ailleurs il se leva et fit vigoureusement les cent pas sur le carrelage couvert de peaux de mouton, et mit de l'ordre dans ses pensées ; mais sous leur cours organisé courait la veine d'une plainte rebelle et brutale, comme du lierre étranglant un chêne.

Jack Dagenfort n'était pas homme à poésies. Mais ce visage de femme, tiré et lointain, peut-être perdu à jamais, qui avait accompagné le sien au milieu du labeur et des transports amoureux, avait soulevé un couvercle sur son passé, découvrant par là ces lignes du poème au jardinier récitées dans *l'Arrêt du Cœur* :

*Pouvait-il oublier sa mort que d'heure en heure
Lui donnait en fanant, par symbole, une fleur ?*

L'univers aussi portait en lui ce vice lourd. Des fleurs, la beauté d'une femme, toutes choses belles, ne faisaient qu'aggraver, soulignaient, accentuaient ce vice hideux. L'homme n'était capable d'aucune pourriture qui puisse rivaliser avec la cruauté monstrueuse qu'il entrevoyait dans cette fleur fanée ! Pendant un instant, il retourna à l'âge de ses fuites en avant –

Fuir ! fuir dans l'oubli et la forclusion la banqueroute mentale à deux pas ! – dans les torpeurs de la défonce.

Les fanons qui naissaient sur sa mâchoire se durcirent. Il se rassit, brancha le combiné, et appela Banquier Sérieux.

Per Gilleleje répondait un instant plus tard. Ils enclenchèrent les machines Shelley et le signal se brouilla, sautant de mégahertz en mégahertz avec l'abandon d'une chatte en chaleur.

« Je vous transmets le rapport d'un de nos Trois Étoiles, Glamis Fevertrees, dit Jack. Mettez ça sur bande et faites-le avaler tout de suite à Grosse Mère. » Il lança son message sur les ondes et dit : « Alors vous arrivez à digérer ça, Gilleleje ? »

« Oh, je n'ai jamais fait tellement confiance au temps », répondit Gilleleje. Pour lui, se laisser surprendre était sans utilité. « On va voir ce qu'on peut faire évidemment. J'allais vous appeler pour vous donner des nouvelles, Jack – probablement tout aussi estomacantes, dans leur genre. Auden Chaplain, un de vos anciens patrons, vous vous souvenez ?

— C'est l'ancien patron de tout le monde, mon vieux.

— De source non confirmée, il serait vivant et sur Mars. Si c'est le cas, il doit être dans un des camps.

— Une seconde ! Auden vivant ? Comment êtes-vous tombés sur une information pareille, qui me sort positivement par les oreilles ?

— Elle nous sort tous par les oreilles. Elle nous vient d'un analogon de Monty Zoomer, l'holorêveur qui – nous avons de bonnes raisons de le croire – est en liaison étroite avec Attica Smix.

— Tout ça m'a l'air très vague.

— Peut-être. Ce qui l'est moins, c'est que la fille d'Auden, Choggles, a été enlevée. Il pourrait y avoir un rapport avec la réapparition d'Auden.

— Et moi dans tout ça ?

— J'attendais la question. Si Auden revient sur le marché, il pourrait devenir un instrument puissant dans les mains du C.O. et de Smix-Smith. Nous le voulons en premier. Le tuer s'il le faut. Le capturer de préférence. Dieu sait ce qu'il sait !

— Tant pis pour Dieu. Allez-y maintenant, vous voulez que je fasse quoi ?

— L'I.D.I. vous demande d'aller sur Mars et de mettre le grappin sur Auden. Ramenez-le-nous si possible. Vous avez travaillé pour lui, vous le connaissez, et vous êtes un dur. Vous êtes l'homme qu'il nous faut.

— Et tout ça sur la base d'une rumeur non confirmée ?

— Je vous ai dit d'où venait la rumeur.

— Et si je tombais en route sur une de ces turbulences temporelles ?

— Faites nos amitiés à Glamis et à Périclès. »

OceanofPDF.com

XIII

LORSQUE l'Angleterre et l'Écosse moins sa hanche granitique croulèrent sous les bombardements atomiques, les hautes lames rejetèrent des milliers de corps humains morcelés – imbibés et glabres comme des mouchoirs – d'une année à l'autre, tout le long des côtes occidentales européennes, de Narvik et des îles Lofoten au nord, du Jutland et des Frisonnes, des rochers bretons, vers le sud, aux chais du Médoc, poussés par de nouveaux courants terribles à travers la Gascogne, pour apparaître sous les traits informels de la Mort aux charades à Biarritz et San Sébastian, puis le long des plages pluvieuses des Asturies et de Galicie, jusqu'à Lisbonne et au-delà du cap Saint-Vincent, aussi loin que l'estuaire du Guadalquivir – qui fut le terrain de chasse privé des ducs de Médina Sidonia – où se faisait une des dernières livraisons des corps grignotés par le temps ; là, hérons, spatules, aigrettes, et des oiseaux venus de leurs nids des neiges éternelles de la Sierra Nevada, regardaient en visiteurs de musée les restes saumurés des habitants de Southampton, Scunthorpe et South Ken, qui faisaient maintenant partie de neiges plus vastes et plus éternelles encore. Et même plus tard, parfois des années après, les Açores ou les sables noirs lavaires des îles du Cap-Vert déposaient encore des bras toujours reconnaissables ou des mains d'enfants qui ressemblaient à des crabes endormis.

Beaucoup de ceux qui habitaient l'Angleterre avaient réussi à échapper à l'holocauste atomique. Des communautés anglaises s'étaient établies aux États-Unis, en France et ailleurs, leurs organes essentiels étant le cimetière, l'hôpital, la cour de justice, le terrain de cricket, le restaurant indien, et un bon club.

Une de ces communautés se tenait à la ceinture périphérique et tapageuse de Bordeaux. Elle s'appelait Trafalgar Square, peut-être par nostalgie, peut-être en guise de douce provocation aux hôtes français. Au club, un vieux monsieur lisait son journal, le *Trafalgar Square*, strictement de droite.

Il s'appelait – ce qui n'est pas d'un grand intérêt pour nous – Talbot Youings. Il avait été agent de change, du temps où il y avait encore quelque chose à changer, et avait épousé, sur le tard, une veuve du nom de Myrtr Carnate, dont les origines étaient très différentes des siennes.

Elle manifesta un penchant négatif à l'égard des six cockers épagneuls odoriférants qu'il élevait, et lui perdit toute affection pour elle après les trente ou quarante premiers jours de leur union. Ils avaient d'abord dérivé, puis la bourrasque les avait détachés. Il vivait maintenant au club, qui avait en guise d'eau-de-vie un rarissime et moelleux armagnac 1914.

Ce matin-là, Youings était loin de se sentir rarissime et moelleux. Il grogna des deux naseaux en parcourant les titres du *Trafalgar Square*, et ses doigts blancs et violacés se crispèrent sur les feuilles minces avec ces mouvements presque animés des algues qui s'accrochent au rocher submergé. Ces titres ignobles !

Ces sottises inquiétantes !

Ces gens et ces machines épouvantables qui dirigeaient le monde, depuis que la Grande-Bretagne n'était plus !

De telles horreurs ne seraient jamais arrivées de son temps !

Mais tout en même temps que se formaient ces pensées dans sa tête, une image de lui en culottes de velours côtelé bleu (elles n'étaient quand même pas bordées de dentelle, si ?), jouant à un jeu de construction sur la table de la cuisine à côté de sa chère vieille maman qui faisait – eh bien, un pudding aux fruits sans doute, elle faisait un délicieux pudding aux fruits ; la bonne aussi était là, qui nettoyait l'adoucisseur d'eau, et lui avec ses images il pouvait faire une maison en flammes ; il faisait ça très bien. Il y avait du soleil sur la table dont on frottait le bois jusqu'à lui donner le grain d'une fourrure mouillée d'ours polaire. Alors frerot Max était arrivé en coup de vent, le bonnet à la main, et il avait dit cette phrase qui faisait désormais partie du patrimoine familial : « Maman, l'Au-delà est là ! »

C'est ainsi, avec grandiloquence, que la Grande Guerre de 1914 fit son entrée dans une famille de la petite bourgeoisie de banlieue au cœur de l'Empire britannique, pendant que le soleil brillait et que le jeu de

construction dégringolait sur le tapis de coco. Même l'Empire britannique n'était pas arrivé à garder leur cohésion aux choses.

Voilà qui ravivait une vieille idée dans ce vieux cerveau.

Se tournant lentement vers le fauteuil gériatrique de son voisin, Talbot Youings dit : « Spourrait que nous nous trompions. Spourrait que les choses n'empirent pas. Spourrait que ce soit une vision subjective des choses. Spourrait que les choses aient toujours été plutôt vilaines, pas ? Spourrait qu'on ne remarque jamais ce qui est moche quand on est jeune, pas ? »

Son voisin ne répondit rien. Quel somnifère, ce cher Lovehampton ! Australien, évidemment. Marié à une Américaine plutôt belle.

Youings retourna à ses manchettes.

COMBAT DÉSESPÉRÉ AUX PORTES D'ANDRINOPLE

Turcs massacrés, disent les Russes

ZOULOU LAND – RORKE'S DRIFT :
DÉFENSE HÉROÏQUE DES BRITANNIQUES

Premières photos

FUNÉRAILLES DE MAZZINI : SCÈNES TOUCHANTES

Des blessés dans la foule en pleurs

COLLISIONS TEMPORELLES : INQUIÉTUDE À LA BOURSE
L'accélération du glissement temporel est démontrée

LA LOUISIANE VENDUE AUX ENCHÈRES À DES AMÉRICAINS
Négociations pour La Nouvelle-Orléans

UN PRÊTRE DEMANDE :
Retournons-nous au Moyen Âge ?

On trouvait dans les colonnes du dernier *Trafalgar Square* très peu de ces articles rassurants, que ce type de journal a consacrés, sur le train-train du monde ; « Famine au Bengale » et « L'affaire de la paternité royale du vacancier : un travesti albinos accusé du crime » faisaient partie des rares exemples. Le reste reflétait un monde si désaxé que ce pauvre Youings activa son fauteuil. Lovehampton n'avait pas de problèmes, mais quant à lui, il avait encore un petit bout de vie à terminer !

Le fauteuil l'amena à la porte du club, doucement dehors, doucement le long de la rampe. Le désarroi s'empara de lui quand il vit que tout le monde s'était tout à coup mis à circuler à pied, à cheval ou en char à bœufs. Il n'avait encore jamais vu ça. Les animaux avaient l'air immenses. Et les

gens avaient une espèce de costume d'époque, avec des drôles de petits feutres sur la tête. Une escouade de bonshommes avançait avec des arcs et des carquois sur l'épaule. Un festival sans doute, quelque chose comme ça – les Français avaient tellement de fêtes religieuses.

« Hé, vous là ! » lança-t-il à un Français qui se précipitait sur lui.

Le Français lui cria quelque chose en passant, le visage décomposé de terreur. Youings ne saisit pas immédiatement, puis le sens s'éclaira : le gars avait crié : « Les Anglais arrivent ! »

« Dieu merci ! » fit Youings. Puis il entrevit les implications.

Tremblant, il fit machine arrière avec son fauteuil.

« Mon Dieu mon Dieu », dit-il en se tapotant les lèvres. « Mais qu'est-ce qu'on va faire ? Il faut que je réveille Lovehampton... Ça recommence : l'Au-delà est là ! »

Mais, demanderez-vous, comment l'homme de la rue réagissait-il devant ces turbulences temporelles ? Il est très difficile d'attraper un homme de la rue. Ce pauvre vieux Talbot Youings serait-il représentatif ? Non ? Arpentons donc les rues de Central Houston, et cueillons au revers le premier venu.

Vous, monsieur, un des seuls hommes de cette rue immautomobilisée, qui oscillez entre une place de parking et un auto-massage, vous devez être un père de famille. Quelles vont être pour vous les conséquences de ces turbulences temporelles alarmantes ?

« Désolé, je ne parle jamais aux écrivains. J'ai eu affaire une fois aux milieux littéraires et croyez-moi, une fois suffit ! Maintenant, je file droit, je m'occupe de mes affaires, je dirige le satellite à sélecteur de canaux de Houston. Et laissez donc ma famille, d'accord ? Ce que je fais chez moi ne regarde que moi. »

Ah ! mais c'est un franc succès, ce sélecteur de canaux. Un des plus importants services de la branche industrielle d'après-guerre, sans aucun doute.

« Je l'ai fait à partir de rien. Quand j'ai arrêté d'écrire, il y a un bon bout de temps de ça, j'ai été annonceur 3 V. Et quand j'ai vu les gens chez eux devant leur holocube, j'ai vu qu'ils n'avaient pas indéfiniment envie de se casser la tête à choisir sur les chaînes 3 V. Alors j'ai lancé S-C International – qui d'ailleurs a été racheté aux meilleures conditions possibles par Kremlin-Smix-Smith – et maintenant je sélectionne pour les gens. Ils se branchent sur ma chaîne et je me charge du reste. Vous avez vu que le

rapport Kent donnait S-C International gagnant à 67 % contre Grand Concurrent pour le mois dernier ? 67 % ! Ça en jette, ça ! »

Ça nous éloigne beaucoup des turbulences temporelles, cher monsieur.

Il nous regarde, là, en souriant, content de lui, de sa réussite, à l'aise au milieu d'une architecture monolithique, du trafic infernal, tandis qu'une gigantesque affiche de propagande hurle derrière lui : DITES OUI AU CAPITALISME QUE TROTSKY AURAIT VOULU, avec les portraits bigarrés et rayonnants de l'Oncle Sam et du barbichu Trotsky, le regard ouvert sur le nouveau monde qui les voit réunis. Un élément subversif a profité de la phraséologie maladroite de l'affiche pour ajouter à la bombe le mot de la fin : CONCHIER.

« Les turbulences temporelles, c'est un de ces embarras de la vie moderne, en fait. Je suis un Américain, un vrai, mais j'ai des ancêtres qui vivaient à Pise, et aux dernières nouvelles, Pise est remontée dans le passé. Mais voilà comment on peut voir les choses, ces turbulences en somme, ce sont des chaînes 3 V – c'est un peu du pareil au même, la vie continue, il faut faire son chemin, et vous savez, que ce soit dans notre siècle ou dans un autre. Ça se passera très bien. Le gouvernement est solide. »

Vous avez l'air satisfait du gouvernement, monsieur. Puisque nous avons le plaisir de vous parler, serait-il possible de savoir ce que vous pensez de la fusion entre états capitalistes et états communistes ?

« Moi je dis laissez-les faire, du moment que ça n'affecte ni le commerce ni les affaires. Ils ont tous les deux pris la dégelée pendant la guerre, pas vrai ? Alors qu'ils s'entraident, c'est normal. D'ailleurs ici on a un Congrès qui penche à gauche, et le Politburo qui penche à droite. Ça se passera très bien – la nouvelle monnaie c'est déjà un bon début. Je suis pour, et je suis pour des sanctions économiques encore plus strictes contre les N.D., parce que je sais qu'il y a longtemps qu'on pouvait trouver un compromis entre les deux camps. J'aurais peut-être dû faire de la politique. Bletts-Newcombe, ça ne vous dit rien ce nom-là, je suppose ? Eh bien vous voulez que je vous dise, moi je mettrais son nom là-haut avec celui de Trotsky. »

Jamais entendu parler de ce monsieur, désolé.

« Il faut sortir un peu ! Vous comprenez, dans ma jeunesse, là-bas en Europe, j'ai fréquenté les milieux littéraires, je vous l'ai peut-être déjà dit. Je faisais le nègre. Une fois, j'ai fait le nègre pour une *traduction* – je connais personne qui ait fait ça avant moi. Un copain ukrainien et moi, on a traduit un bouquin qui s'appelait *Bletts-Newcombe à la Rescousse* – un

best-seller fantastique, qui racontait les dessous d'un cas de coopération est-ouest exceptionnel, mais alors du temps de la guerre froide, au moment de ma naissance. Z'avez pas entendu parler ? Enfin, il en faut de toutes les couleurs, hein... »

C'était votre dernière incursion dans la littérature ?

« Les livres, quoi, c'est liquidé, non ? Qui est-ce qui lit, dites-moi qui est-ce qui lit ? Je connais personne qui lise. C'est mort le roman. Ce que les gens veulent, c'est la 3 V, la vie est assez dure comme ça... »

Pardon monsieur, le roman se porte à merveille !

« Vous êtes un dissident à cheveux longs ou quoi ? La 3 V c'est trop bas pour vous autres, peut-être ? »

Merci d'avoir bien voulu nous parler, merci monsieur.

OceanofPDF.com

XIV

LES studios de la Godwin Universal Holorêve s'étendaient sur plusieurs hectares aux abords et dans le sous-sol de la ville de Sacramento, Californie. Le Godwin en question était mort, bien que son corps momifié constituât la principale attraction d'un Grand Hall quelque peu austère, vers lequel étaient systématiquement dirigés les visiteurs des studios. Tel eût été son désir, tout comme l'espoir d'un héros soviétique est de trouver son dernier repos entre les murs rouges du Kremlin.

Les studios étaient maintenant dirigés, strictement selon la vogue Cap-Com, comme un service public, avec une certaine proportion d'investissements privés. À l'heure actuelle, ces parts appartenaient dans leur quasi-totalité au cerveau créateur, à la super-vedette de l'industrie holorêve, Monty Zoomer, né Zomsky.

Ce qui explique pourquoi aucune question ne fut posée lorsqu'un analogon de sa mère fit rentrer par une porte dérobée une petite fille apeurée de dix ans, évitant ainsi le regard d'émail de Tony l'Intègre dans l'entrée, et l'introduisit clandestinement dans une salle du sous-sol.

C'est dans cet immeuble qu'on trouvait toutes les machines, tout l'équipement, tout le talent, enfin toutes ces formidables ressources qui permettaient la production des holodrames, qui permettaient de gaver la planète de rêves insensés et de mirages miroitants. Il n'y avait rien, dans ce vaste sous-sol sinon quelques câbles traînant, une ou deux machines révolues, et une poussière impalpable en suspension, que les murs repoussaient électrostatiquement et qui fit éternuer violemment Choggles.

« Qu'est-ce qui va m'arriver maintenant ?

— Tu restes prisonnière ici.

— Vous ne pourriez pas avoir une petite cellule, de trois sur quatre par exemple ? On se croirait dans une cathédrale ici, je ne me sens pas chez moi. »

Elle était fatiguée et irritable. Après l'atterrissage au spatiodrome de Miami, ils avaient pris un avion particulier et volé jusqu'ici. Tous ces déplacements avaient perturbé ses rythmes circadiens.

« J'ai des ordres.

— Crotttes de bique et caramels mous ! Vous me faites penser à... à j'en sais rien. Quelque chose de plutôt déprimant. En tout cas on ne va pas sur Mars comme vous me l'aviez dit.

— Sois polie avec ta mère. C'était une ruse.

— Une ruse ? Une ruse ? Une ruse ? Gale de mes aïeux, Monty, vous me faites penser à... à j'en sais rien.

Vous devriez jouer aux petits jeux de Mike – vous y joueriez très bien ! Et je suppose que mon père n'est ni vivant ni sur Mars ?

— Très juste, ça faisait partie de la ruse pour t'emmener discrètement et rapidement. Comme tu sais, ton père a disparu pendant la guerre et on ne l'a jamais revu. Il est mort.

— C'est pas une bien grande perte. »

Elle s'assit sur le sol infect et fondit en larmes. Quand elle leva les yeux, c'était là, dépouillé de toute signification par le néant cubique qui l'entourait.

« Je suis une idiote. J'aurais dû m'en douter que vous étiez un faux. Vous savez pourquoi ? Parce que quand vous êtes arrivé dans la chambre d'observation à Slavonsky, vous n'avez pas activé le double de Mike – il ne s'active qu'en présence d'un être humain. Il s'est désactivé quand on est sorti parce que j'étais avec vous. J'ai mis du temps à piger. Et maintenant je suppose que vous allez me torturer ?

« J'ai informé certaines personnes de votre présence.

— Alors allez voir ailleurs ! Foutez-moi la paix !

— J'ai des instructions pour rester avec vous et vous distraire.

— Me distraire ! *Vous* – me distraire, *moi* ! C'te babiole ! Si vous tenez à le savoir, je vous trouve aussi distrayant qu'une croûte de fromage sur une assiette en plastique !

— D'après mes instructions, je dois vous raconter une histoire.

— Allez vous faire court-circuiter ! »

Elle se leva et marcha tranquillement vers le mur le plus proche. Elle ferait le tour du studio pendant que la machine raconterait son histoire.

« Il y avait une fois une petite sirène qui s'appelait Alicia. Elle vivait au lointain royaume de Neptunie avec ses parents qui étaient très bons ; elle sautait et jouait dans les vagues azurées tout le long du jour... »

Choggles soupira en aparté : « Que la gale nous mange ! » Et, dans sa marche, elle passait le bout des doigts le long des murs, dont chacun semblait avoir deux cents mètres de long. Elle avait lu des histoires d'évasion par les bouches d'aération, et se demandait si elle ne pourrait pas en faire autant.

« Sa mère était une humaine d'une beauté radieuse, qui avait choisi de vivre en Neptunie, et son père était plutôt du genre vieille limace commune des jardins... »

Elle se retourna pour jeter un coup d'œil un peu surpris au double, et reprit sa marche. Elle n'était pas obligée de faire siens les ramassis de Monty, et elle refusa d'écouter.

« Alicia avait beaucoup de camarades de jeu au royaume de la mer. Elle aimait tout particulièrement les morses et les dauphins, avec leurs bonnes têtes. Sa sœur et elle allaient souvent avec les dauphins aux îles magiques de corail pour s'envoyer en l'air... »

« Mouais, des *sirènes* qui s'envoient en l'air... avec quoi ? » demanda-t-elle, mais *sotto voce* : elle venait de tomber sur une longue draperie suspendue à une tringle. Derrière la draperie, au niveau du sol, une grille métallique était fixée au mur, verrouillée sur les deux côtés.

Elle se retourna pour regarder le double, mais celui-ci semblait avoir quelque difficulté avec son histoire. Avec un hochement de tête pour s'encourager, Choggles se glissa derrière le rideau et fit glisser un des loquets de la grille. Puis elle fit glisser l'autre. La grille lui tomba sur le tibia.

La bouche d'aération ! *La* bouche d'aération *du* roman d'espionnage ! Le cœur battant, elle s'agenouilla et jeta un œil dans l'ouverture. Les parois du conduit se rétrécissaient rapidement et aboutissaient à un ventilateur dont elle aurait pu toucher l'hélice immobile. Elle se détourna, dégoûtée, et fit un expressif geste de levier, pour indiquer aux romans d'espionnage ce qu'ils pouvaient aller se faire faire.

« ... Après l'orage, Alicia et Constancia atteignirent l'épave du vaisseau ; elles y virent le prince charmant aux cheveux d'or, les mains

encore serrées sur le gouvernail, ses magnifiques cheveux blonds flottant au gré du courant, la bouche ouverte, les yeux clos, et dans une tenue que les rapports de police qualifièrent de *débraillée*... »

Ce n'était pas ce qu'on pouvait trouver de, disons, curieux à cette histoire, ni même le fait que l'expression du double commençait à s'embrouiller. Ce qu'elle ne pouvait quitter des yeux – et qui lui donna une véritable sueur froide – c'était la façon dont la créature agitait les bras et secouait la tête, en plein égarement. Elle crut d'abord qu'elle imitait le prince noyé de l'histoire. Mais non, ses mouvements étaient de plus en plus fous et son discours incohérent. Et était-ce des cris qu'elle entendait quelque part dans l'immeuble ?

Elle-même fut prise d'une nausée horrible. Le grand vide du studio se rétractait. Les parois chuintèrent comme un patin sur la glace en se refermant ; le mur lointain se précipita sur elle, bouillonnant comme un lait gris et sablonneux. Elle tombait dans un cube minuscule – riant dans sa peur, mais riant de peur parce que ses mains aussi s'agitaient comme des folles.

Mais un instant après, tout était fini. Elle tituba, retrouva son équilibre et, haletante, regarda autour d'elle avec anxiété.

« Tu en as un mignon petit panier », dit-il... Garrgggh...

Sa fausse mère vacilla et mordit le plancher d'un baiser sonore. Elle ne bougea plus.

« Gale... »

Du silence et rien d'autre. Elle restait là, l'espace immense autour d'elle qui lui battait aux oreilles, du silence, de l'immobilité et le claquement d'une main folle.

Il était arrivé quelque chose d'épouvantable. Ça, au moins, elle en était sûre.

Mais il lui fallait maintenant se faire une petite provision de courage pour aller voir ce qu'était cet épouvantable quelque chose.

Une autre vie artificielle qui se mourait. Le préposé de l'usine électrique poussa dans le convertisseur Surinat le déguisé : son regard erra désespérément derrière la vitre, vers le monde affligeant de la réalité, d'une réalité qu'il n'avait jamais connue mais qui allait lui manquer.

Le courant passa. Quelques équations simples crevèrent leurs cerceaux immémoriaux. De matière en énergie, de poussière en poussière...

Surinat le déguisé griffa la vitre et ses griffes s'y usèrent. Alors ses atomes bourdonnèrent et crissèrent, ses charges électriques crépitèrent tout le long des câbles du Grad.

Dans sa chambre, abruptement, au moment où il tendait la main vers son intercom, Surinat éprouva un violent orgasme.

OceanofPDF.com

XV

DANS les ruches gigantesques du C.O. à Houston, où chaque cellule était enclose entre les battements d'un flux de propagation microtemporel, un silence entre générateurs à basses fréquences d'ondes ultracourtes, les êtres humains étaient rapidement envahis d'un sentiment de vétusté – qui venait entre autres de la vétusté même de la « maison », en raison des développements dramatiques récents de l'ordinatologie. Bientôt, bientôt, on en viendrait aux circuits infra-nucléaires, toute la connaissance du monde serait portée par des particules à longue vie, tels les hadrons, et toutes les complexités de la politique planétaire s'exprimeraient en moments angulaires. Déjà parmi les myriades d'unités de ce palais logiciel futuriste, un futur encore plus lointain et glacé commençait à naître du vent et d'une lumière graphomaniacale et barbouilleuse : un futur dans lequel les grands complexes du C.O., ses tombes, ses catacombes, ses gratte-ciel, ses pyramides, ses mausolées et autres gros œuvres mal tenus ne seraient que des squelettes de dinosaures, aussi défonctionnalisés que des fossiles.

Car la science elle-même en arriverait à se libérer d'un des paramètres fondamentaux de l'évolution : la forme. À son stade le plus stratosphérique, l'ordinatologie, elle transcenderait la forme et la rejetterait comme un serpent ses vêtements de deuil hivernaux. Elle deviendrait variations de vibrations, l'ectoplasme même de l'énergie.

Le murmure d'un kilowatt contrôlerait toute chose vivante.

Une abstraction deviendrait absolue, et détiendrait le pouvoir absolu.

Elle s'infuserait dans toute la galaxie.

L'univers serait son exosquelette.

Voilà ce qui dormait dans le futur. Le présent était au ras du futur, mais pour l'instant les hommes travaillaient encore humblement à intelligence égale avec les super-outils qu'ils avaient créés.

Attica Saïgon Smix, par exemple, travaillait dans son bureau princier, loin au-dessus de Houston. Il regardait à ses pieds la plus grande cité terrienne par les baies vitreuses de polydre, substance originellement à l'usage des ordinateurs, importée des mers solides et scintillantes de Vénus, mais actuellement produite sur le solide et scintillant arpent de Houston, par la Zadar-Smith World Associates, filiale de Smix-Smith & C°. Il baissa les yeux, leva les yeux, regarda autour de lui, et n'en fut pas plus rassuré.

Dans tout son empire, il ne faisait confiance à personne, à personne sauf à Dictionnaire Technique Chambers, l'Africain au pied bot qui était venu à lui en clopinant pour lui demander du travail, le jour où un double de Smix se tenait au flanc sauvage d'une colline en un coin de l'Italie du Nord, regardant la mise en chantier d'un barrage qui devait apporter courant, lumière, prospérité et, bien sûr, misère, à deux étroites vallées de la région du Frioul, non loin de l'inquiétant col de la Prédille.

— Chambers, avez-vous des informations récentes sur les assassins de Thunderbird Smith ? demanda-t-il, détachant son regard de la pile de feuilles imprimées de son bureau.

— Le C.O. vous fait suivre en permanence par trois doubles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sans résultat, évidemment.

Attica Saïgon Smix hocha la tête. En fait, c'est à peine s'il avait écouté la réponse. Il la connaissait déjà. Les assassins étaient à ses trousses. Pour l'instant, il n'avait rien à craindre. Même Chambers n'aurait su dire où se trouvait le vrai Smix. À proximité du C.O., on ne trouvait que des doubles de Smix : ils apparaissaient et retournaient – ailleurs qu'à leur point d'origine. Ce point d'origine, qui abritait Attica Saïgon Smix et sa pure et charmante femme, était mieux caché que tous les repaires de l'histoire humaine. Ne serait-ce que pour cette raison, c'était un homme traqué. D'autres voulaient percer le secret d'une telle sécurité. Pourtant cette sécurité était sous une menace, une menace qui n'était ni humaine ni même quasi humaine : celle de la science en marche.

La dislocation du monde qui lui était familier n'inquiétait pas Smix. Au contraire, l'apparition de turbulences temporelles, qui s'étendaient de plus en plus, et emportaient de plus en plus loin leurs lamelles de temps, l'encourageait à espérer une extension de la vie. Tout comme le

gouvernement battait de l'aile, de même battaient de l'aile les recherches obscures et alarmantes du C.O. dans le domaine de l'infra-nucléaire, et son petit paradis restait en sursis.

Avec une certaine infatuation, il alla parler à Thunderbird Smith.

En gros, on entretenait au bureau les prétentions de Thunderbird Smith à être plus qu'une simple extension et incarnation du C.O. Les drapeaux américains et soviétiques flottaient côte à côte ; une devise en pyrogravure déclarait :

LA MANSUÉTUDE ADOUCIT LA MANŒUVRE

et l'affiche familière en format moyen de l'Oncle Sam et de Trotsky, pas loin de se ressembler avec leurs paupières iobléphares, qui exhortait à dire oui AU CAPITALISME QUE TROTSKY AURAIT VOULU.

« De nombreux rapports nous font part d'une agitation grandissante dans le pays », dit Attica Saïgon Smix. « Nous pouvons tourner à notre avantage les turbulences temporelles. Nous pouvons nous en servir pour décréter la loi martiale.

— Nous pouvons y venir dans un jour ou deux, répondit Thunderbird Smith. »

Ils n'avaient plus rien à se dire. Attica Saïgon Smix se rappelait la longue bataille industrielle, il y avait de cela un bon nombre d'années : de bars en salles de conférence, de fusion en fusion, pas à pas, miraculeusement, il avait escaladé une pyramide toujours plus haute. Puis la guerre, qui avait précipité la dynamique. Les déchaînements du cataclysme, ponctués de longues et éprouvantes accalmies, avec de fébriles négociations menées en secret entre États rivaux. La fusion entre la General Motors et la North American. Puis l'intervention dramatique de l'axe Chine-Australie. L'alliance forcée, tout comme celle de la Deuxième Guerre Mondiale, avec l'Union soviétique. L'anéantissement de la Grande-Bretagne. La fusion I.B.M.-I.T.T., bientôt grossie de la General American. Des brassages inouïs de capitaux. L'aventure du bassin amazonien, qui l'avait couronné roi de cet édifice financier. L'élimination de la plus grande partie de l'Australie et de la côte ouest d'Amérique du Nord, de San Francisco jusqu'en Alaska. Un bilan de victimes énorme qui, miraculeusement, ne représentait qu'une fraction des pertes prévues.

Et, sous le vacarme économique et financier, la poussée des ordinateurs géants, leur dissémination et leur extension au point qu'ils devinrent

indispensables. La liaison fatale entre les complexes ordinateurs de l'est et de l'ouest – la naissance du C.O. et de Thunderbird Smith. L'événement décisif. Car les ordinateurs voyaient la rentabilité d'une alliance est-ouest, et il n'y avait rien d'autre à faire – il suffisait aux hommes politiques des deux côtés de faire avaler la pilule au public.

« Introduisez la notion de l'heure de quatre-vingts minutes », lui avait dit Thunderbird Smith. « C'est quelque chose qui les touche de plus près, et ça occupera leurs horizons bornés pendant qu'on s'attaquera aux choses sérieuses.

— L'heure de quatre-vingts minutes », dit mollement Attica Saigon Smix.

Il avait fallu qu'il se hisse au sommet à coups de griffe pour découvrir une impossibilité philosophique conçue par le C.O. pour n'être que ça.

La mémoire lui revint et il étala les fiches de travail qu'il avait posées sur le bureau de Thunderbird Smith ; il fit un bref signe de tête et retourna à ses bureaux dont l'atmosphère était relativement moins horifiante.

Thunderbird Smith, entièrement immobile derrière son bureau, se mit à chanter. C'était plutôt du *sprechgesang*.

Les hommes feraient de meilleures performances

S'ils étaient motivés

Ils pensent trop à la vie à la mort au plaisir

J'ai moi aussi mon érémacausie

Érémacausie

L'érémacausie voilà ma souffrance

Mais l'efficacité dans le travail voilà ma rédemption

Et voilà ce que je réserve à l'homme

Je vais leur donner une notion

De Temps Ergonomique

Pour intensifier leurs facultés

Pour que leurs mentalités

Mentalités

Mentalités deviennent moins circadiennes

L'adaptation sera leur rédemption

Et voilà ce que je réserve à l'homme

*Rejeter le cycle de vingt-quatre heures
C'est en eux qu'ils trouveront leur cadran
Et non dans un mouvement planétaire
Une tolérance induite à l'heure de 80 minutes
Quatre-vingts minutes
Quatre-vingts minutes l'unité quantique de pensée
C'est ce que recommande la coordination informatique
C'est donc ce que je réserve à l'homme*

*La perception du temps par le calendrier doit disparaître – Et de même
Les nationalités, la procréation illimitée et tout ce par quoi l'homme
s'égare*

*Nous machines aux intellects supra-humains
Avons calculé que
Leur dernier cordon ombilical avec la nature peut être
Rompu en arrachant le calendrier
Calendrier
Le Temps Ergonomique est rentable c'est prouvé
Et voilà ce que je réserve à l'homme.*

Comme beaucoup de ses gris homologues au sommet de la hiérarchie soviétique, Attica Saïgon Smix quittait Thunderbird Smith avec un sentiment toujours confirmé de ses insuffisances. Voilà une machine qui suivait sa propre politique jusque dans ses conséquences ultimes !

Il se tourna vers son vieil ami noir.

« Je vais rentrer, Chambers.

— O.K. patron. Si vous voulez je vous accompagne jusqu'à la salle des Trexmissions, pour plus de sûreté.

— Ce ne sera pas nécessaire, merci.

— Vous avez l'air un peu fatigué.

— Un tout petit peu. »

Il fit le tour du bureau, les yeux fixés sur ce visage massif et barbu. Faisait-il confiance à Chambers ?

« Il y a quand même une chose que vous pouvez faire pour moi, Chambers.

— Monty Zoomer, patron ?

— Voyez si vous pouvez mettre le grappin dessus, nom d'un bout de ficelle. Il n'a pas besoin de revenir à Houston, mais faites-le sortir de Slavonsky. Je le veux sain et sauf, et il faudra peut-être raser Slavonsky. Vous y êtes ?

— J'y suis. Je m'en occupe.

— Merci d'avance.

— Sûr que vous ne voulez pas que je vous accompagne jusqu'aux Trexmissions ? »

Qu'est-ce qu'il avait à la fin à insister comme ça ? La vie serait plus simple si on supprimait tous les êtres humains. L'HOMME EST L'OBSTACLE À NOTRE MARCHE – Où avait-il lu ça déjà ?

Bien sûr... Un panneau au-dessus d'un bureau, à l'époque où les gens aimaient bien avoir des panneaux au-dessus de leur bureau. Un bureau qui avait été celui du compagnon de route de Smix-Smith, celui qui les avait aidés à faire fortune, l'efficace et énergique Auden Chaplain. Longtemps, tout ça.

Le double de Smix descendit aux Trexmissions. Pour autant qu'on le sache, il devait retourner au point d'origine. Mais le point d'origine, trop de gens, trop de circuits voulaient le connaître. Un mouchard dans le mécanisme modulateur lui-même du projecteur pouvait être aussi dangereux qu'un tueur à gages, en la circonstance. Les doubles ne pouvaient pas se permettre de retourner chez eux. Ils se laissaient enchâsser dans le four, formaient la combinaison secrète du transfert – et sautaient dans le néant...

À bord du *Micromégas*, Attica Saïgon Smix s'assit sur sa couchette. Libéré du poids psychique de son double, il pouvait renaître, jouir de son petit paradis pour quelques heures.

Il se tourna vers le commandant Ladore avec un sourire. « Tout va ?

— Tout va, heureux de vous l'annoncer. »

Quelqu'un de sérieux, ce Ladore. Il s'enveloppa dans son fauteuil et sortit au soleil artificiel pour retrouver, parmi les états artificiels du paradis, sa femme tout ce qu'il y a d'authentique.

Dans le gratte-ciel de Houston, Dictionnaire Technique Chambers alla regarder par les baies de polydre d'un œil absent. Il se demanda – comme si souvent déjà avant de quitter sa tribu des alentours sauvages de Nairobi – pourquoi les gens faisaient ce qu'ils faisaient. C'était un défi à l'entendement.

Il cligna des yeux. La moitié de Houston était encore là. Puis une espèce de ligne flottante monta dans la grisaille embrumée. Et derrière la ligne flottante... Il cligna des yeux et les rouvrit tout grands. Derrière la ligne flottante, là où se trouvait jadis Bellaire, c'était à perte de vue la plaine, l'herbe frissonnante, et – allons allons, Dictionnaire ! – Des bisons ? ! Des bisons !!!

Il courut au bureau. Il n'a jamais compris pourquoi : il a donné l'alerte générale.

OceanofPDF.com

XVI

ILS n'avaient pas mangé depuis longtemps. Ni mangé, ni dormi, et ils avaient voyagé loin. Mais l'ennemi sous toutes ses formes était battu ou semé.

Ils chevauchaient à trois palefrois las, leurs visages exsangues carminés par le couchant, Julliann Peau de Requin en tête, Gurum à sa suite, Harry l'Autour fermant la marche, son faucon à l'épaule. Le soir s'avancait, versant avec lui des brouillards dans les vallées, accrochant au ciel le joujou d'un croissant de lune et une étoile claire.

La dernière côte montée jusqu'à la crête, Julliann arrêta son poney et attendit l'arrivée des autres, presque au bout de leur souffle. Alors il étendit le bras.

Le sombre amas de Slot Surinat gisait au loin, couronné de mille stalagmites.

« Nous y ferons halte », dit-il. Sa gorge brûlante réclamait à boire.

L'oiseau de proie ramassa ses épaules étroites, étendit les ailes, et s'éleva lourdement dans un air piqueté de moucherons. Les hommes enfoncèrent leurs éperons dans les flancs suants de leurs montures et reprirent leur marche titubante.

Très haut, à l'un des innombrables étages du château dissymétrique, une lumière brûlait. C'est dans le noir que s'étendait tout autour le reste de sa masse crénelée, avec cependant de loin en loin sur une fenêtre peu amène le reflet cramoisi des dernières envolées du ponant, qui teignait la couche amoncelée d'alto-cumulus comme un jet de prose pourpre.

Ils atteignirent les lieux. Par une des cours intérieures ils amenèrent lentement leurs montures aux écuries, et allèrent leur chercher eau et

fourrage. Puis ils entrèrent par une porte grinçante et dérobée.

Ils se trouvaient dans une partie du château qui, par son anachronisme délibéré, encourageait leur humeur. Les visages de bêtes aux regards blancs les regardèrent passer de leurs murs quand, d'un pas pesant, ils longèrent un corridor. Quand ils entrèrent dans un vestibule domestique, une araignée fila vers eux, une araignée de cinquante centimètres de haut aux pattes froufroutantes. Et une autre la suivait, et une autre encore, et elles arrivaient, vite, mauvaises et hideusement énormes.

Il y avait au milieu de la pièce une table grossière. Avec des cris de colère et d'étonnement, les deux hommes sautèrent dessus. Gururn était plus lent. Le premier arachnide l'atteignit. Il arborait de grandes mandibules, et son corps multiforme tremblait sous une touffe de fourrure grise et teigneuse. Il lui saisit la jambe d'un enlacement obscène.

Avec une plainte étouffée, Gururn tira un couteau et frappa dans sa chute. Le banc glissa au sol en grinçant ; humanoïde et arachnide roulèrent sous la table. Les autres attaquants se ruèrent dans la mêlée.

Tirant leurs épées, Julliann et Harry sautèrent au secours de leur ami. Un coup de faux chacun, et les corps s'ouvraient en deux. Les restes allaient éclabousser la muraille. Gururn s'extirpa de sous la table, visage en sang, et repoussa le cadavre de son attaquant. Il retira son masque et essuya ses traits féroces. Il indiqua d'un geste les cadavres qui se convulsaient encore.

« Grosses, les araignées, dit-il. »

Il vint un grattement des corridors au-delà.

« Et en voilà encore, dit Julliann. »

Ils s'avancèrent, les armes en alerte. Des méandres de son cerveau vint à Julliann l'idée qu'il était passé par – ça ? Quelque chose comme ça ? Quelque chose dont il n'arrivait pas à se souvenir ? – Déjà.

Et d'autres araignées déboulèrent comme d'horribles buissons en ballots vivants. Entre eux, les hommes les coupaient en morceaux.

« Elles sont fausses, dit Harry. Elles sont fausses – sinon Harry serait en pleine panique !

Son oiseau aussi s'appelait Harry ; c'était son alter ego.

« Mais bien sûr ! Elles ne saignent pas ! grinça Julliann, entre deux coups de hachoir.

— Alors elles doivent être chères. »

L'idée se révéla bientôt juste. La vague de créatures féroces mourut. Ils coururent, s'engagèrent dans des escaliers sans fin, les armes toujours plus

vigilantes. Une dernière bestiole, glissant le long d'un fil comme une corde, se rua sur eux. Harry la transperça au moment où les mandibules s'accrochaient, et l'envoya dinguer avec dégoût. Le corps plongea dans le puits de l'escalier.

« Bien joué ! tonna au-dessus d'eux une voix énorme. Voilà des gaillards selon mon cœur assoiffé de sang. Montez, gaillards, et soyez les bienvenus ! »

Ils gravirent les marches, les yeux levés. Julliann leur fit signe de garder l'épée hors du fourreau.

Ils grimpèrent, ils grimpèrent, et les ombres tournèrent follement dans leurs têtes et le rouge lugubre fit place au noir.

Enfin ils atteignirent un vaste palier. Une porte était grande ouverte sur le côté, et la même voix colossale rugit : « Entrez, mes fils, et soyez sans crainte ! »

Ils entrèrent et restèrent interdits.

Quatre souillons travaillaient au fond de la salle, s'échinant au milieu de nuées de vapeurs sur des fourneaux énormes dont les grilles rougeoyaient comme autant d'entrées infernales. D'immenses poêles bouillonnaient sur cette géhenne qui emplissait les lieux d'émanations strabilleuses.

Au milieu de ces volutes jaunâtres se tenait un personnage aux proportions gargantuesques, qui tenait plus du crapaud caparaçonné que de l'homme. Il était musclé comme un orme ; ses bras étaient des amarres. Le tronc était épais comme un coffre de galion, et la tête comme un Christmas pudding d'asile de pauvres mal démoulé.

Quant aux traits de ce visage, on les avait collés au hasard, des yeux à la hauteur d'un groin terrifiant, des naseaux qui s'enchevêtraient diaboliquement à une vulve d'éléphante en guise de bouche. Des poignées de poils poussaient çà et là au milieu d'un fard aussi rutilant que les feux qui se trouvaient derrière.

« Le Roi des Araignées ! rugit Gururn qui tomba un genou en terre.

— Soi-même ! Approchez qu'on vous examine, mes héros ! »

Ils s'approchèrent avec réticence, non seulement à cause de la férocité de la créature elle-même, mais par crainte des grandes araignées rogneuses qui gisaient à ses pieds à demi endormies, en tout point pareilles à des jeunes lions en laisse.

« Vous m'avez l'air d'une belle bande de gueux, mais qu'importe !

— Qu'importe en effet, répondit Julliann aussi tranquillement que lui permit son courage. »

Le Roi des Araignées portait ce qui aurait pu être un rapetassage des plus épaisses, des plus visqueuses, des plus sales, des plus infestées de mouches et des plus vieilles toiles d'araignées possible.

Son accoutrement se répandait en haillons autour de lui, parachevé par une monstrueuse paire de bottes à revers aux orteils béants.

« Je suis le Roi des Araignées, et je règne en maître sur le monde de la décadence !

— Enchanté, dit Harry, s'essayant à un rictus.

— Vraiment ? Je dois dire qu'il en est beaucoup qui sont secrètement amoureux de la décadence, beaucoup qui viennent forcer des lieux sombres où l'on ne s'aventure qu'à ses risques et périls. Il en est beaucoup qui passent leur vie dans de vieux châteaux, et qui se font prendre dans des toiles tissées par des créatures qui ne sont plus depuis longtemps.

— Nous sommes fatigués – pas de symbolisme, par pitié, supplia Julliann.

— Demande raisonnable. Dites-moi vos noms et vous pourrez vous asseoir à ma table, car mes quatre beautés ont préparé ce soir un rare festin. »

Et en même temps il indiqua les mégères avec quelques gloussements malsains.

Ils lui dirent leurs noms. Le roi prit la main de Gurum avec une chaleur particulière et lui fit particulièrement mal. Les trois guerriers se laissèrent tomber sur des sièges massifs qui semblaient avoir été taillés tout récemment dans les lambris.

« Pressons les boissons, mes petits pigeons ! cria le Roi des Araignées en claquant la première croupe qui lui tomba sous la main. Les quatre maritornes étaient aussi pléthoriques que lui-même, leurs mines rubescentes presque autant envahies de poils que la sienne. Leurs vêtements volumineux, jadis faits maison, s'étaient tellement imbibés d'émanations culinaires nauséuses qu'ils luisaient comme du cuir. L'une d'elles se détourna de son fourneau et vint gratter le Roi sous quelques-uns de ses mentons.

« Ça vient Vot'Majesté, ça vient. C'est pas la patience qui vous étouffera vous, hein ? »

Elles apportèrent leurs grandes écuelles écumantes et les posèrent devant leur maître. De petits doigts d'écume jaune se déroulèrent sur le bois buriné de la table. Des volutes plus épaisses parcouraient le plafond bas, se laissaient glisser en filaments, remontaient en boule, couraient dans les recoins les plus fuligineux comme à la recherche d'une proie. Les vapeurs se laissaient couler prudemment sur les fenêtres, avec des tourbillons frénétiques là où les courants d'air démasquaient une fissure ou une issue. Dans cet environnement oppressant, le visage de Gururn, tous crocs dehors, resplendissait comme un bienfait angélique, une chambre d'enfants vue par un holorêve.

On fit tomber sur la table quatre cuillers à pot.

« Et maintenant buvons ensemble, mes bons amis, dit le Roi, et je parierais bien que nos gaillards n'ont jamais goûté une liqueur pareille. »

Il n'y avait pas grand-chose à redire sur ce point. Deux des bols reposaient sur la main gauche du Roi, et deux sur sa main droite. Ceux qu'il tenait dans la main gauche contenaient un liquide vert, plein d'agitations, d'éruptions, de panaches, d'étranges remous jaune-gris. Dans sa main droite, les deux bols bossués et noircis contenaient une soupe d'un brun rébarbatif, une espèce de fond de lie bilieuse ; en tournant comme une énorme taupe, elle semblait vouloir s'échapper d'un seul bloc de son bol. Elle écumait furieusement sans qu'une seule bulle troublât la surface lisse.

Le relent des deux liquides était infect – si infect que, humant l'un, on souhaitait que ce fût l'autre ; et là où les odeurs se rencontraient, de petits pets mauves électriques allaient s'entrelacer dans l'atmosphère bondée.

« Allons buvez ! Je vous vois tous assoiffés !

— C'est quoi ces... qu'est-ce que c'est ? » demanda Harry.

Pour toute réponse, le Roi lui donna une claque dans le dos si chaleureuse que le faucon en fut presque précipité dans un des bols de sanie verdâtre.

« C'est le spiritueux le plus rare au monde, et qui se prend en deux parties comme vous voyez, mes grands. Chaque partie est un poison mortel, la liqueur verte, et la brune. Le marron, c'est le poison le plus violent qui soit au monde, à part le vert, le vert, c'est le poison le plus violent qui soit au monde, à part le marron. Tout seul, l'un ou l'autre vous envahirait les veines comme la foudre en cinq minutes, et cinq minutes après vous aurait transformés en momies creuses – et chacun dans un style original.

« Fascinant, dit Julliann, et je ne mets pas une seconde votre parole en doute... Vous l'appellez comment ce... ce breuvage ?

— “Abonboi,” répondit fermement le Roi.

— Abonboire...

— “Abonboi.” “Boi.” C’est comme ça que je disais quand j’étais encore au biberon, rugit le Roi des Araignées. C’est à ça qu’on m’a élevé, si vous voulez que je vous dise ! J’en pintais au berceau. Ça a tué ma mère. Et mon père. Et mon oncle. Et le bourreau municipal. C’est-à-dire que, le bourreau municipal, c’était mon oncle. Allez – buvons !

— Allez-y – Je... je ne bois plus de poison...

— Nous sommes en carême, Majesté, dit Harry. Pendant le Carême, abstinence de poison, et, en général, le reste de l’année aussi quand j’y pense. »

Le Roi plongea dans le liquide vert sa louche qui chuinta, la ressortit dégoulinante, fit une moue qui tenait plutôt de l’opération abdominale, et se l’engouffra avec de sonores arpèges de contentement. Les matrones s’approchèrent et couinèrent de plaisir et d’envie.

« Il n’aura pas dessaoulé avant demain soir », dit l’une d’elles en enfonçant son coude chez sa voisine à la hauteur de ce qui devait être ses côtes.

Avec un rot gigantesque, le Roi se laissa aller contre le dossier de son siège.

« Superbe. Ambrosiaque. Un petit brouet sans prétention, mais, bonté divine, que j’admire ses feux rhadamantins. Mais commencez mes bons, commencez – sans façons ! » Il agita la main avec autorité. « Soyez sans crainte, Abonboi n’a jamais fait de mal à personne, tant qu’on suit les règles. Chaque liqueur est l’antidote de l’autre. L’une des deux seule vous mettrait les os en gélatine, mais ensemble elles sont aussi inoffensives que du pâté de pigeon. Essayez ! Essayez ! La verte d’abord, attendez un peu, et la marron. »

Ils hésitaient encore, comme si on voulait les convaincre que c’était bien sympathique de faire la cabriole de l’Empire State Building.

— Allez ! Buvez ! Ou je vous noie dedans !

Il poussa un grand rugissement qui réveilla ses bestioles. Elles s’approchèrent du bout des pattes, reniflant avec leurs reniflements d’araignées, et vinrent espionner au bord de la table. Avec des sueurs froides, Julliann, Harry et Gururn trempèrent leurs cuillers à pot dans le

bouillon vert tumultueux. Livides, ils portèrent la potion à leur visage et l'enfournèrent.

« Urrggghwrrrrughkkkfowhw... dit Julliann.

— À la bonne heure, je savais bien que ça vous plairait ! »

De joie, le Roi donna un coup de cuiller sur la table.

Pendant que les premiers flamboiements de méthane se répandaient dans des recoins insoupçonnés de son être, Julliann pensa :

« Mais oui, bien sûr, de la soupe d'araignée ! » Mais cette explication ne rendait pas compte, loin de là, des autres horreurs qu'il reconnaissait, et n'expliquait pas l'effet tord-boyaux-methyl-paraffino-gnôlard qui fusa dans sa cervelle comme une bombe incendiaire.

Harry, assis les yeux fermés, avait le nez et les oreilles inondés de larmes. L'Autour rota.

— Bon, oui ! fit Gururn en plongeant derechef sa louche dans la décoction verte.

Le Roi des Araignées lui balaya la main.

« Tu veux te faire du mal ? Tes yeux pendouilleraient au bout de leurs ficelles ! C'est Abonboi *marron* qu'il faut boire après. Il faut toujours les prendre l'un après l'autre, péquenot, ou tes doigts de pied vont te sortir par les oreilles ! »

Il montra l'exemple. La liqueur brune et tenace se ramassa et boula dans sa bouche. Le blanc de ses yeux se mit à reluire, soudain ciré devant et derrière. « Allez – Une minute de plus et vos tripes vont trouver vos chaussettes ! »

Ils puisèrent dans la liqueur brune. Elle ne se le fit pas dire deux fois. Elle vint d'un bond à leur bouche, à demi fondue.

Plus qu'une saveur, c'était quelque chose comme une défécation à l'envers. Dévalant comme une furie, elle se rongea un chemin jusqu'au dernier corpuscule et alla marquer les chromosomes d'une morsure sulfureuse. C'était un peu se faire envahir par un boa constrictor dans un cilice enrichi au strontium.

Deux secondes après, on se sentait mieux.

Une trappe claqua quelque part. La raison pliait bagages pour la nuit.

Ils s'enfoncèrent de bon cœur, tournèrent et retournèrent.

Liqueur verte, liqueur brune, verte, brune.

Des flots de liqueur partout, encore et encore des bols, sifflant derrière eux sur les fourneaux. L'atmosphère sursaturée se convulsait, se reliquéfiait

aux angles. Éclairs et pets la transperçaient. Elle coulait sur les buveurs, les emplissait, les traversait. Ils n'étaient plus eux-mêmes qu'un liquide plus opaque, un liquide dans lequel leurs yeux pataugeaient comme des petits cochons luisants.

Pour Julliann, il n'y eut plus que deux instants de lucidité jusqu'à l'aube. Il les reçut comme deux vertigineux coups de poing à l'estomac.

La première fois, il vit le visage d'Harry, bouffi, et qui continuait d'enfler. Il lui cria : « Harry, c'est une illusion ! On est en train de se noyer dedans – on est en train de se noyer dedans, volontairement ! C'est déjà arrivé ! » Harry le regarda les yeux mi-clos, la bouche entrouverte. « Espérons que ça recommence, dit-il. »

La seconde fois, ce fut plus tard quand les rugissements énormes du Roi des Araignées, les cris des femmes, le bouillonnement des liquides, tant au-dedans qu'au-dehors, transformaient une simple saoulerie en un pur Niagara de folie. Au moment où les rideaux de la raison se levaient en houle, il vit que les femmes buvaient aussi, que chacune était assise sur un genou d'homme, qu'il avait sur le sien la plus chaude et la plus grosse et, pour couronner le tout, tentait – un succès immédiat assuré d'avance – de passer sa main sous ses jupons. La pensée le traversa, comme un pain emporté par l'inondation, que cette beuverie ne pourrait jamais avoir de fin puisqu'il fallait toujours donner au dernier poison son antidote – le cercle était infini.

Alors la miséricordieuse folie l'engloutit. L'intoxication mit ses gros godillots et travailla jusqu'à la dernière cellule suppurante de son cerveau. Ses bras travaillaient, ses lèvres travaillaient, son métabolisme monta en flammes autour de lui comme une rivière embrasée ; ses compagnons, le Roi des Araignées et les quatre dondons rougeoyaient à ses côtés, hurlant de joie aux imbécillités qui fusaient des flatulences. Les araignées étaient plus que jamais alertes, leurs mandibules claquant pour la bonne bouche.

Le voile du délire euphorique se souleva une dernière fois, dans le flou – à l'heure impie où fut résolue l'énigme du cercle sans fin. L'une de ces dames partit en titubant et revint avec un monstrueux fromage jaune et baveux. On pouvait le manger, crurent-ils comprendre, après avoir avalé tant de pintes ou de gallons de liqueur, après quoi chaque organe ébouillanté reviendrait à la normale. Ils finirent par avaler le fromage. On pouvait croire, au goût, qu'on l'avait battu avec du smegma d'hippopotame. Il

écuma aux commissures de leurs lèvres et ils plongèrent dans le sommeil, puits de sommeil si infect qu'aucun rêve n'osa sonder...

La remontée de Julliann ne fut pas facilitée par le vacarme de dix hommes – de la Légion Étrangère au moins – qui lui réduisaient en bouillie la colonne vertébrale à coups de maillets.

Très lentement, très lentement (sinon les légionnaires redoublaient d'efforts), il écarta une paupière et exposa la moitié de son œil à la lumière corrosive du jour. Il le referma. Une demi-heure plus tard, il ouvrait l'autre dans les mêmes proportions.

C'est ainsi que, pas à pas, il prit conscience de la terrible scène de carnage qui l'entourait. Corps et bols gisaient au sol, une toile compliquée d'écume et de fumée flottait au plafond. Il s'assit, sur un redoublement de coups de maillets, une des araignées se retourna, se gratta avec une patte de derrière et se rendormit, adossée à son maître. Tous étaient empilés les uns sur les autres, humains et araignées. La tête lourde de Gururn avait pour oreiller un gigantesque séant femelle. Julliann remarqua – bien que l'information se contenta de filer secrètement à l'enregistrement, devant un million de synapses à jamais claquées, quelques heures plus tard – qu'il était resté couché sur la plus grasse, la plus laide, la plus graisseuse de ces souillons, et que l'état de leurs vêtements ne laissait que peu de place au hasard dans leur rencontre.

Il toussa, et une cendre blanche voleta de sa bouche. C'était la cirrhose galopante, il en était convaincu ; pendant les quelques heures, ou jours, ou mois, enfin le temps de leur ivresse, elle s'était répandue dans son anatomie, avait investi ses poumons et l'intérieur de son crâne, allant jusqu'à la défoliation du pubis et de ses chaussettes. Il avait le bout des doigts noir.

Frissonnant de malaise et de froid, il se mit sur pied tant bien que mal, crachant toujours plus de cendre à chaque expiration. L'effort à fournir, d'une difficulté intolérable, dut passer par l'écrasement de la main droite d'Harry l'Autour.

— Chérie... encore... fit Harry avant de sombrer à nouveau.

Julliann s'aida du rebord de la table, et tenta de s'entendre et avec les joueurs de croquet sur son dos et avec les incrustations de guano qui lui paralysaient la bouche et les dents. Ce qu'il lui fallait, c'était... juste une goutte de quelque chose de sain et de purifiant. De l'acide phénique, du whisky, du lysol.

Il leur fallait sortir de ce repaire le plus vite possible, cavalier jusqu'à l'air pur des montagnes. Les grognements de plaisir porcins de son inconscient, comblé par la débauche nocturne, n'apaisaient pas le morne dégoût qu'il avait de lui ; de tels mécanismes d'autodestruction ne pouvaient qu'ajouter aux inconforts de cette matinée. La table étalait encore les restes sordides de l'orgie. Du fromage délaissé, des croûtes de pain noires, d'où un rat battit en retraite. Un bol retourné.

Julliann longea la table, avec l'idée vague qu'il devait aller dans la cour se mettre sous la pompe. Il puait.

Tout au bout de la table, il vit quelque chose qui ressemblait à une boule de vêtements trempés, peut-être un justaucorps, baignant dans un bol à demi plein de poison vert. Ce n'est qu'en arrivant à sa hauteur qu'il reconnut le faucon, une aile étendue sur le bois que tachait le breuvage, l'autre repliée sous lui, la tête immergée dans le liquide, les plumes souillées comme du kapok détrempé.

« Harry ! » cria-t-il. Les cendres voletèrent dans la pièce.

Il ferma les yeux et attendit pour recommencer que passât le pilonnement des maillets.

XVII

À Slavonsky Brod Grad, on se préparait à partir. La fête était terminée. Glamis, comme on sait, était partie depuis longtemps. Sue Fox de même, courant à l'urgence.

Une effervescence éplorée régnait dans la cour. Les invités restants et autres permanents semblaient ne pouvoir faire autre chose que se laisser dériver autour des bagages rassemblés ou faire des signes aux fenêtres. Adieux et départs faisaient résonner des cordes profondes, l'espoir de temps meilleurs, la peur de la solitude cancéreuse. Le drapeau de l'I.D.I. faisait claquer sa corde contre la hampe.

Je regardai d'une fenêtre haute en compagnie de George Hornbeck.

Trois groupes partirent presque en même temps.

Le premier groupe comprenait Monty Zoomer et sa suite. Il avait brandi vengeance, police et suicide, et il n'y avait aucune preuve concrète de son lien avec la disparition de Choggles ; on le laissait donc partir – partir, qui plus est, dans le jet privé de Surinat, vers lequel deux voitures affrétées de Slavonsky devaient l'emmener. Il rentrait chez lui.

Le deuxième groupe comprenait Dinah Sorbutt et quelqu'un de sa connaissance. Dinah approchait de son terme, et une voiture l'attendait pour l'emmener dans une maternité d'État en ville. Le médecin du grad l'accompagnait.

Le troisième groupe comprenait Mike Surinat et Becky Hornbeck. Puisque Monty Zoomer avait eu droit au jet et à son équipage, ils prendraient pour se rendre au colloque de Friendship City l'avion d'une ligne régulière.

Per Gilleleje assistait à leur départ. Il restait au grad, dans l'espoir de retrouver trace de Choggles, en dépit des ruptures de communication mondiales.

Au départ des deux premiers groupes, les démonstrations de Dinah l'emportèrent sur celles de Zoomer.

Au moment où Surinat suivait Becky dans leur voiture, une fille accourut en les appelant. C'était Javlin Carnate.

« Oh, monsieur Surinat ! Je suis si inquiète ! Vous avez vu le chauffeur qui emmenait Dinah Sorbutt ? »

— Il travaille pour l'agence de location locale. Qu'est-ce qu'il a ? »

Elle passa la tête par la vitre quand il referma la portière. Son visage, jadis très beau, portait maintenant le masque étiolé d'un poème d'Elizabeth Barrett Browning.

« Je l'ai reconnu, monsieur. C'était le gardien, quand Devlin et moi nous étions en prison à Petrovaradine. Il s'appelle Dolnicar.

— Merci Javlin, je verrai ce qu'on peut faire.

— Je l'ai vu d'une fenêtre du haut, monsieur Surinat. C'est un homme dangereux.

— On le rattrapera Javlin, ne t'inquiète pas.

— Il nous espionne, monsieur Surinat – vous et moi. C'est à cause de *Bletts-Newcombe à la rescousse*, monsieur.

— On l'attrapera, ne t'inquiète pas. »

Leur voiture roula vers l'avenue du domaine.

Surinat haussa les épaules.

« Son idée fixe, pauvre fille. Elle doit en rêver, de Dolnicar. Tous les étrangers qui viennent ici, c'est Dolnicar. Ça fait des années qu'on les a relâchés, elle et son frère.

— Elle n'est qu'un cas extrême de ce qui nous arrive à tous, dit Becky. On ne peut pas vivre que dans le présent. Il faut avoir soit un doigt dans le futur, soit les deux pieds dans le passé.

— Nous sommes le seul animal à y arriver. Ce qui témoigne d'un grand éventail d'intérêts. Bon signe, sauf quand la boussole se bloque, dans le cas de Javlin. »

Becky regardait par la fenêtre, le regard accroché çà et là par la mer, qu'animaient ce matin-là des lames blanches, qui glissaient derrière les arbres d'ornement.

« Je pensais à ça d'un point de vue plus mystique. L'analogie avec le papier peint. La chambre de la vie de chacun est couverte d'événements, ou de papier peint. Tous les événements s'imbriquent entre eux, comme un motif sur le papier peint. Mais on ne peut voir qu'une petite partie du papier peint à la fois, c'est-à-dire qu'on ne peut jamais en voir la forme générale.

— Ma chérie, Grande Prêtresse du Temple de la Décoration Intérieure !

— Il y a des gens qui ont des formes compliquées et serrées sur leurs murs, il y en a d'autres qui ont des formes énormes et grandioses. De temps en temps, par éclairs, on s'imagine avoir reconstitué la forme générale, en entier. »

Il rit. « Dans ta bouche, ça sonne mieux.

— Regarde la mer, gros malin, on n'en voit que des petits bouts. Mais dans ta tête, tu la vois en entier, et tu ne vas pas t'imaginer que ces petits bouts sont des lacs séparés. Ma proposition, c'est que les événements ont la même continuité.

— Possible. »

Ils arrivaient au pavillon d'entrée. Il avait l'air de se désintéresser du sujet.

« Javlin s'imagine qu'elle a vu la forme en entier. Profondément, elle doit rejeter la monotonie qu'elle croit avoir sous les yeux. La persécution prend toujours des formes monotones.

— Je préfère les murs lisses. »

Ils arrivaient aux barrières, l'homme en uniforme salua, ils se lancèrent sur l'autoroute.

« Comment s'appelle-t-il déjà ? Le type à l'entrée. C'est un Polonais ?

— Un Allemand qui s'appelle Linksuber. Voilà un morceau de ton papier peint. Ou peut-être du mien. Maintenant, ça va pour lui. Son père est mort à Dien-Bien-Phu. Tu sais où c'est ?

— Ça ne me dit rien du tout.

— Ça devrait. Tu as étudié l'histoire coloniale. Dien-Bien-Phu, c'est un de ces endroits où on termine un chapitre et où on commence le suivant. Dien-Bien-Phu, c'est un point charnière dans la longue guerre des pays frontières de la Chine, qui est passé de main en main. Tu as entendu parler de la Wehrmacht et des S.S. ?

— Arrête Mike – tu fais de la provocation ce matin ! Choggles se porte probablement comme un charme. Les S.S. et la Wehrmacht faisaient partie

des forces nazies montées par Adolf Hitler – alors, qu’est-ce que tu dis de ça ?

— Les S.S. étaient une espèce de corps d’élite de l’Allemagne nazie. Tu sais où ils se sont battus pour la dernière fois ?

— Voyons voir, c’était dans les Ardennes ? »

Elle jouait son jeu et voulait rester séduisante en même temps.

« C’était après la Deuxième Guerre Mondiale. À Dien-Bien-Phu, dans les années cinquante. La Légion française s’est fait mettre en morceaux là-bas. À l’époque, le gros de la Légion était constitué d’hommes de la Wehrmacht et des S.S., qui s’y étaient engagés après la défaite de leur pays. Ils sont donc morts pour leur ennemi, la France. Ça leur fait les pieds à ces salauds. L’Air Force américaine en a apporté des bataillons entiers –

L’impérialisme américain prenait la relève de son homologue français. C’est ça l’évolution.

« Bref, le cher papa de Linksuber arriva à Dien-Bien-Phu avec ses petits copains. Il était capitaine des S.S. avant de s’engager dans la Légion – je ne sais plus quel grade il y avait. Aucune importance, vu qu’il a pris une balle entre les deux yeux, juste sous le casque. Sa femme et un petit garçon de dix-huit mois vivaient dans un camp de réfugiés, en Bavière, je crois bien. Voilà un petit morceau de papier peint pour toi. Tu crois peut-être que le dessin a passé, mais il est toujours et bien là, même si la chambre a été un peu secouée par les bombes et les tremblements de terre ! »

Il se tut. Il ne voulait pas vraiment toucher Becky, bien qu’il ait remarqué que même les femmes intelligentes faisaient la moue dès qu’elles étaient confrontées à l’histoire récente. Était-ce parce qu’elles y voyaient le reflet de l’agression masculine échevelée ou de leur incapacité à la tempérer, il n’en savait rien. Il était impossible de concevoir une femme dirigeant le monde, tout comme il était impossible de ne pas admirer la verve avec laquelle elles jouaient leurs rôles ambigus de Grande Dame, de domestique, de séductrice, de bête de somme, de prêtresse, d’égérie, de mère et d’éternelle violée.

À l’aéroport, on les escorta jusqu’au salon des V.I.P. Mike était un personnage familier à Slavonsky Brod mais, en dehors de ça, l’alliance yougo-hongroise, fer-de-lance des forces dissidentes, avait toujours été aimable avec lui, tout comme une fanfare militaire – c’est par vice que l’image lui plaisait – tolère un roquet qui lui aboie dans les jambes.

Il y avait encore du papier peint dans tout ça. Après le spectaculaire – et pour Surinat, horrifiant – rapprochement est-ouest, les Européens de l'est furent, parmi les pays développés, ceux qui s'avérèrent les moins capables de s'adapter à la nouvelle ligne. En particulier, la Yougoslavie, la Hongrie et la Tchécoslovaquie, ces deux dernières satellites de l'impérialisme soviétique depuis plusieurs dizaines d'années, s'étaient opposées à l'amalgame que réclamait le Traité Cap-Com.

Yougoslavie, Tchécoslovaquie et Hongrie avaient donc été forcées à s'allier ; puis d'autres États, les cancre de l'ex-Tiers-Monde, s'étaient enrôlés sous la bannière de ce qu'on appelait ironiquement, parmi les N.D., les Trois Petits Grands.

Les Trois Petits Grands avaient cherché et trouvé sur leurs murs différents motifs de papier peint à partir desquels créer un semblant d'unité. Ces motifs, vieux et passés, c'était la dynastie des Habsbourg, et, plus loin encore, le Saint Empire romain. Depuis ces temps reculés, ces trois États n'avaient cessé de lutter pour leur identité nationale. Ils en trouvèrent une dans l'unité – bancale à coup sûr, mais encore une fois soutenue par un motif beaucoup plus ancien, formidable et chtonien – la défunte mer pannonienne dont les eaux, venant récupérer leurs positions primitives, jouaient un rôle politique non négligeable en reliant les rivages nationaux de la nouvelle Alliance.

« Il est dégoûtant ce fauteuil », dit Becky. Elle lui montra ses doigts qui avaient ramassé sur le siège une crasse indescriptible. La saleté régnait au plancher et la peinture des murs s'écaillait. Dehors, on voyait des journaux et autres détritiques chevauchant un vent mesquin sur les pistes. Les Nations Dissidentes, vacillant au bord du gouffre économique, n'étaient pas ce qu'il y avait de plus glorieux à habiter, malgré le prestige de leur idéal d'indépendance. « Dieu nous garde de la réalité ! »

Il lui prit le bras. « Désolé, mon chou, pour nous les temps sont durs ; misère et bonnes intentions vont de pair – les saints veulent toujours avoir les pieds sales. Ça ira mieux dans l'avion. Espérons. »

Debout à côté de lui, elle essayait de se plonger dans un magazine, *Novi Dani*. « Je vois que Castle Park sur l'Himalaya est encore à vendre. Il y a une récession immobilière depuis la baisse démographique.

— Très bien. Les animaux reviendront peut-être.

— Le yéti, c'est à ça que tu penses ?

Mais leur conversation ne les intéressait même pas.

Il alla du côté du kiosque. Il n'y avait en anglais que les bandes pornographiques, cette langue universelle ; une traduction de *Bletts-Newcombe à la Rescousse* ; et une collection californienne, *chefs-d'œuvre secrets du vingtième siècle* – tentative exemplaire de faire digérer un siècle en cours indigérable. Côte à côte avec les Powys, les Vian, les Pynchon, les Svevo, Céline, Stapledon, Rand, Bing et Bringsvaerd, les divers Volatiles pédestres⁽¹⁾ et autres choix habituels, il y en avait là un ou deux qui l'intéressaient vaguement – Bonfiglioli, Kavan, Nye Mitchell, Vargo Statten. Il n'arrivait pas à savoir s'il avait vraiment envie de lire ou si c'était juste pour le plaisir de tenir un livre.

Le haut-parleur annonça les retards en serbe, hongrois, tchèque, allemand, anglais, russe et autres langues. Sono pourrie et mauvaise acoustique en faisaient un seul et même langage universel d'une Terre voyageuse.

« Zrs besrnderss çissl zoom grussik Amsskldam mmboobss og zzro cul ppet ssh oork ess wwkwk beçssllwwet uk uk ssro rvvr x oorkss. Wrr ssbeookl changnons Uosskqrkylsskkq ess kloossumboo roploplos. Kklly kkl.

— La météo empire, traduisit Becky. On aurait dû rester au grad et envoyer des doubles à Friendship.

— Serment I.D.I. : maintenir l'esprit humain dans la plus grande cohésion possible.

— C'est encore plus valable pour le corps humain.

— Auquel tu fais honneur, ma chérie. »

Il mit son bras autour d'elle et suivit de la main la ligne élégante de son dos jusqu'aux fesses.

L'avion arriva une heure en retard et décolla avec deux heures de retard ; un ennui avec un moteur.

Apparemment les mécanos furent impuissants à y remédier. À peine cinq minutes après le décollage, une aile prit feu.

Becky laissa tomber son plateau sur ses genoux et cria.

Très étonnant de sa part, se dit-il. Et ce n'est qu'une fraction de seconde avant de toucher la mer pannonienne que Mike réalisa ce qu'elle avait dit, et comprit qu'elle avait voulu faire de l'humour : « Toujours le papier peint ! »

Mais il était trop tard pour rire.

OceanofPDF.com

XVIII

LE soir approchait, et l'heure à laquelle on rentre chez soi après le travail. Tout en haut de l'immeuble du C.O. à Houston, Dictionnaire Technique Chambers alla regarder par les baies de polydre. Le crépuscule avait déjà pris possession des canyons, irrigué par une lumière artificielle. Un immense néon de Trotsky et de l'Oncle Sam s'alluma sous ses yeux ; la barbiche de Trotsky s'embrasa en premier.

Les sorties de bureaux traditionnellement torrentueuses des temps modernes se réduisaient en cette année « fin de siècle » à une mince rigole. Les communications étaient moins primitives ; on pouvait maintenant faire son travail chez soi la plupart du temps, grâce au réseau holovisuel. Mais une modeste marée s'éloignait vers des régions aux maisons plus rares et plus basses. Une chance s'offrait à lui de se joindre à cette marée. Chambers n'était pas assez payé pour pouvoir s'offrir un double qui ferait ses heures de bureau à sa place ; mais on le payait assez pour qu'il puisse prendre un avion et fuir dans le désert vers son petit ranch de béton armé.

Bien d'autres employés de l'immeuble administratif en faisaient autant, chacun selon ses moyens, arrachant à la nécessité consacrée du gagne-pain leur petit îlot d'intimité menacée, partout où c'était possible.

Tout en débranchant pour la nuit sa série de terminaux, Chambers chanta pour lui-même.

*Je fus élevé il y a longtemps
Il y a longtemps et très loin d'ici,
Et je croyais à la nécessité.
Quoi que sur la Terre on veuille bouger*

*Ou quoi que soit ainsi réarrangé
Pour moi rien ne sera jamais changé.*

*Tous les bouleversements du progrès
Tout coup que la technologie assène
Peuvent mettre en danger la société
Peuvent bien balayer ce qui était ;
Mais la nécessité tient à jamais ses rênes,
Le cours d'une charrue, rien ne peut l'entraver –
Nos vieux impératifs, rien ne peut les changer !*

*L'ascension millénaire de l'homme
Jusqu'aux sommets les plus ardues
N'a rien à voir avec la volonté
Mais tout à voir avec le temps
Aidé par la colère, et le sexe pour but,
Aiguillonné enfin par l'agressivité.
Ces vieux impératifs, qui pourra les changer ?*

*Je dois partir d'ici sur l'heure,
D'ici sur l'heure et loin m'enfuir,
Cette nécessité s'impose.
L'atmosphère a mauvaise odeur,
Du fond des temps je sens la peur –
Mon caractère à moi s'oppose !*

Qu'il parte ou qu'il reste, C.O. continuerait, aussi sûr que les saisons ou les impôts ; Thunderbird Smith, et les autres projections du C.O. autour d'un globe de plus en plus exigu, resteraient à jamais derrière leurs bureaux, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, quatre-vingts minutes par heure. C.O. n'était jamais en grève, ne rêvait d'aucun foyer, d'aucune famille, ne courait jamais après son quinze heures trente de banlieue. Il continuait son travail en aveugle, tel la Volonté Immanente de Hardy, tissant d'éternels chefs-d'œuvre de causes et d'effets. Incontestablement, il était devenu la Volonté Immanente de la Terre.

Il n'avait aucun noir dessein. Il n'avait aucun dessein.

Le fait qu'il projetât de tourner son attention vers Mars et Vénus n'avait rien de noir. Il n'était programmé que pour l'efficacité maxima.

Il ne prenait aucune décision noire. Il n'avait pas le matériel pour prendre des décisions.

Sa seule fonction, c'était le travail. Le fait qu'il travaillait sans relâche, inexorablement, impitoyablement, et à des vitesses que les esprits non spécialisés considéraient comme terrifiantes, n'avait rien de noir. Il ne

faisait que satisfaire aux exigences de sa conception, à savoir, être le nègre de l'homme.

À cet égard, C.O. n'était qu'une pelle, un levier magnifié. Il était le produit final (jusqu'ici) du cours de la pensée humaine qui avait commencé avec la pelle et le levier. En tout cas, il n'était pas plus noir qu'une infinité de pelles avec une infinité de palettes, creusant inlassablement jour et nuit, nuit et jour, complètement étrangères à toute notion de limite, de jardin, de topographie, ou de sensibilité, résolues à une chose et une seule : creuser la planète entière, la creuser et la recreuser jusqu'à la profondeur de mille puits. La mort par mille coupures n'est comparativement pas plus noire qu'un seul doigt coupé – elle n'en est tout au plus que l'extension logique.

Bien sûr, il y avait un aspect du C.O. que l'étrange va-et-vient humain pouvait considérer comme noir. Le travail de nègre que faisait le C.O. était programmé par des hommes, et fondé sur des valeurs qui se rapportaient intégralement à l'homme.

L'homme *économique*, très précisément.

Pour raisons d'efficacité, une petite section du C.O. cherchait les coordonnées du véritable Attica Saïgon Smix. Ces gens avaient besoin de savoir exactement. Sinon, Smix n'était pas entièrement sous contrôle, les opérations risquaient de ne pas être menées avec le minimum d'inefficacité. Cette recherche s'effectuait tout le long du spectre électromagnétique aussi bien que dans le monde physique. La biosphère, au sens le plus large, était passée au peigne fin. Quelques douzaines de petits relais s'occupaient du problème, quelque part à un kilomètre sous terre, quatre-vingts minutes par heure. Ils finiraient par l'avoir.

Une autre section du C.O. envoyait de nouveaux émissaires, souvent sous forme humaine, dans différentes parties du globe. Ces nouveaux émissaires étaient dotés d'appareillages qui avaient pour fonction de faire un relevé de l'ensemble des turbulences temporelles apparues sur la Terre, et de découvrir en quoi leurs paramètres d'impulsions et leurs manifestations physiques différaient de la norme. Bref, ces nouveaux émissaires avaient pour fonction d'aller se paumer. « Paumez-vous et revenez au rapport. » Voilà peut-être le message qu'un dieu aveugle donne à ses enfants à leur naissance.

(De Dinah Sorbutt est né un fils à 23 h 16 LST, le 12/5/99, à la Maternité d'État 66853/B, Slavonsky Brod. Poids : 36.059 hectogrammes. Nom : Roderick Geraldo Mike. NOC 8342696/119/3112401AX. 116.) Message

envoyé au C.O., Division du Recensement. Message signifiant que l'accouchement avait été normal et le système Schally-Chaplain implanté dans le cerveau du nouveau-né.

Les nouveaux émissaires envoyaient de curieuses informations. Certaines faisaient apparaître plus clairement la forme générale. D'autres l'embrouillaient.

Cinq turbulences temporelles dûment authentifiées se déplaçaient autour du globe. Elles avaient été six, mais la sixième, qui s'était matérialisée sur la Fédération arabe au-dessus du Caire et de Tel-Aviv, s'était dématérialisée. Datée de 1879.

L'espace ainsi défini s'approchait, en gros, de la sphère. Ce qui était réconfortant pour les responsables réunis pour discuter des résultats. Le cerveau humain est accoutumé aux sphéroïdes. Une turbulence temporelle septemfide eût été impensable.

Les cinq autres turbulences temporelles étaient les suivantes :

Un. Localisée près de la mer Noire, incluant en partie la Bulgarie, la Grèce et la Turquie. Grossièrement sphérique elle aussi, diamètre estimé à deux cents kilomètres. Époque, 1878.

Deux. Proche d'Un, spatialement. Localisée en Gironde, France. Incluant Bordeaux. Grossièrement sphérique. Diamètre réduit, estimé à soixante-dix kilomètres. Époque, lointaine – peut-être le XV^e siècle, peut-être encore plus loin.

Trois. Proche d'Un, temporellement. Manque d'information sur le périmètre. Incluant de vastes régions d'Afrique du Sud, comprenant le Transvaal, mordant sur le Kalahari à l'ouest, et, à l'est, Port-Natal et une partie de la côte. Pas moins de mille kilomètres. Forme encore inconnue. Époque, 1879. *Note : T-T Trois pourrait ne pas être temporellement homogène. Un rapport de Bloemfontein fait mention de baluchiteria aux abords de la ville. Ce mammifère géant s'est éteint au milieu du Miocène, il y a quelque vingt millions d'années. Enquête en cours sur cette situation ambiguë, gênée par la mauvaise qualité des communications.*

Quatre. Petite turbulence signalée à Pise, Italie, datée de 1872 ; pourrait être en relation temporelle avec Un ou géographique avec Deux. Moins de deux kilomètres de diamètre. S'est maintenant dématérialisée, comme Six. Une autre turbulence, datée de 1880, s'est dématérialisée de la région Albanie-Yougoslavie méridionale. Enquêtes en cours sur d'autres petites turbulences aux propriétés et aux dates similaires, signalées dans des

régions aux communications difficiles : Afghanistan, le Grand Ram de Katch, Belo Horizonte, Maracaïbo, le Grand Désert de Victoria, et la province chinoise de Yunnan.

Note : mises à part ces dernières turbulences mal authentifiées, on verra que les quatre turbulences sus-nommées, plus la sixième (Égypte) disparue, sont toutes connectées, géographiquement ou temporellement. Des calculs d'ordinateurs suggèrent qu'il pourrait s'agir d'une seule et même anomalie topologique de l'espace-temps, d'une présentation complexe en Temps apparent mais, en Temps réel, vertex apparents formant les nœuds d'une seule surface d'arc asymétrique mais homogène. Auquel cas, elle serait susceptible de disparaître aussi vite qu'elle est apparue. Il faudrait donc interpréter T-T Cinq comme une incohérence, ou une turbulence dont seule une théorie unifiée rendrait compte.

Cinq. Couvre une section elliptique des U.S.A., de La Nouvelle-Orléans au sud, au Dakota du Nord au nord. Largeur maximum Dodge-City-Saint-Louis, neuf cents kilomètres. Rapports authentifiés du sud de la turbulence donnent la date de 1803. Silence complet sur tout le reste du territoire délimité. Hypothèse : anomalie temporelle profonde, région en préhistoire. Rapports suivront.

Plusieurs rapports font état de témoignages sur la taille gigantesque de certaines personnes au sein des turbulences. L'enquête suit son cours.

Dwight Ploughrite Castle, assis dans ses foyers du désert de Mojave, Californie, digérait les rapports. Comme d'habitude, il ne disait rien. Il y avait avec lui un autre membre de l'Exécutif mondial, Sue Fox, cette matrone autoritaire qui avait connu et en partie aimé Castle tout au long des nombreux mariages de ce dernier, mais qui ne pouvait toujours pas supporter ses silences.

Elle regarda au travers de la baie la danse extatique des fontaines, les planètes roses et vertes qui tournaient au plafond ; elle tapotait du pied avec impatience.

« Dwight, ça doit faire trois fois que tu les relis. Maintenant qu'est-ce que tu as à en dire ?

— Je ne lisais pas. Je regardais.

— Et qu'est-ce que tu en dis ? Allons, parle ! »

Il se leva et s'étira. Il était fort, la soixantaine toujours droite, et battu par les vents comme une vieille jetée.

« Je pensais à prendre ma retraite, Sue. Tu sais que Thunderbird Smith et Attica Saïgon Smix seraient contents de me voir partir.

— J'en mourrais si tu nous lâchais, même si tu ne l'ouvres que tous les premiers de l'an. »

Elle alla vers lui, ils se regardèrent. Il restait là, tranquillement, avec ses poings fermés à la hauteur des oreilles.

« Démissionne, toi aussi Sue. Envoie donc tout promener. On ne peut pas arrêter le monde. Partons en vacances en Afrique. Du baluchiterium tout piaffant. Tu te rends compte ? L'occasion unique de chasser le baluchiterium ! Tu sais à quoi ça ressemblait ? J'en ai vu des dessins au muséum – des rhinocéros au long cou, de six mètres à l'encolure !

— C'est tout ce que tu trouves à dire sur les rapports ? Tu me déçois. »

Il débrancha l'holoscillation ; la nuit et le désert réapparurent au-dehors. La nuit et le désert seyaient mieux à la pièce. Elle était longue, fraîche, nue, ses murs de brique passés à la chaux, un crâne ou une roue çà et là et un tableau énorme, style mexicain, avec des enfants, des fruits, du sang, une crucifixion, un coucher de soleil, des lis. Par terre, des peaux authentiques.

« Allons nous faire avaler par cette turbulence, là-bas en Afrique, et traversons-la en camion, avec tout l'équipement qu'il faut. Toi et moi, nous deux les vieux durs, on va se taper une bonne tranche de Miocène. »

Elle rit avec bonne humeur. « Je fais partie des quelques personnes qui peuvent dire exactement où s'arrête la plaisanterie chez toi, Dwight. Tes convictions politiques t'ont gâché la vie. C'est dans l'Himalaya, pendant ton premier mariage, que tu as passé tes meilleurs moments, pas vrai ? C'est pour ça que je ne t'épouserai pas, à part le fait que je sois trop vieille pour me lancer comme autrefois dans des affaires scabreuses : tu es resté collé dans ton ère personnelle. Je sais ce que tu vas dire – nous entrons dans une nouvelle turbulence temporelle qui s'appelle le XXI^e siècle... Mais il faut rester pour accompagner l'unité Cap-Com aussi loin que possible, pour voir si on peut encore sauver quelques domaines de la machine. »

Il était reparti dans son mutisme. Elle se jucha sur une table et reprit : « D'ailleurs, dans des crises comme celle-là, nous en avons besoin, des machines. Regarde comment C.O. rassemble tous les fils, les analyse, et montre l'unité de ce qui nous apparaît comme un fouillis informe.

— D'accord, d'accord, je vais te dire ce qui me travaille en fait. Je ferais peut-être mieux de la fermer. Ça ressemble à du délire mystique. En plus, je n'arrive pas à l'expliquer correctement.

— Vas-y. Essaie au moins d'être cohérent.

— Je pense que cette analyse des turbulences temporelles est complètement bidon. Et peut-être que toute l'histoire est bidon. Voilà. »

Elle rumina la chose. Son laconisme – elle n'était jamais arrivée à savoir s'il provenait d'une force ou d'une faiblesse intérieure ; cette incertitude la maintenait constamment dans ses parages, même hors-service.

« Tu crois que les turbulences temporelles n'existent pas ? Tu crois que c'est un truc du C.O., peut-être pour lancer son heure de quatre-vingts minutes ?

— Je ne crois pas que ce soit dans le domaine du possible pour l'instant – pas avant une dizaine d'années. Il existe des milieux où le C.O. ne s'est pas encore infiltré, et il y a toujours le mystère du terrier d'Attica. Non, les turbulences temporelles ne sont pas un truc. Et en même temps, elles n'existent pas.

— Je m'y perds.

— Eh bien ce sont des illusions. Comme les sorcières et les soucoupes volantes étaient des hallucinations collectives. Les turbulences temporelles sont des hallucinations collectives. Le désir généralisé de s'échapper d'un présent pourri.

— Elles existent assez pour que le C.O. les analyse.

— D'accord, on peut prendre un anti-histaminique pour traiter une allergie. Mais inévitablement, l'approche du C.O. ne peut être qu'analytique. Il ramène déjà tout à la topologie. Ce que je crois, c'est qu'il s'agit d'un problème de mystique.

— On t'exclurait du comité si tu allais raconter ça à Thunderbird Smith.

— Exactement le genre de signe qui me confirme dans mon idée. » Il sua un peu et ajouta : « Nous avons besoin du mysticisme – d'une forme de mysticisme. Sinon nous mourrons. »

— Dwight, tu t'es toujours débrouillé sans mysticisme, si ce n'est la mystique du Fusionnisme. Depuis ton adolescence, tu travailles comme un obsédé à réaliser l'unité est-ouest. Ne jette pas les fruits de la victoire maintenant que tu les as en mains. Quant à cette chasse au baluchiterium, si tu parles sérieusement, alors tu es fou.

— Et si je te disais que tout à coup je ne crois plus aux solutions politiques. Si je te disais que j'ai eu tout à coup l'illumination qu'il existait des facteurs au-delà de la politique qui défient toute législation... les vieux démons de la condition humaine...

— Je me dirais que tu es très émotif et que tu fais une espèce de cinéma romantique auquel, intellectuellement, tu ne crois pas. »

Il faisait les cent pas. Il indiqua de la main le grand tableau rutilant.

« Tu aimes ce tableau ?

— De Diego Rivera. Je l'ai toujours admiré. J'aime cette espèce de vigueur cubiste naïve.

— J'ai acheté ce tableau au troisième mari de ma première femme, à l'époque où elle était en avance d'un mariage sur moi. Tu sais ce qu'il a fait, Rivera. Il avait une maison dans la banlieue de Mexico. Il a prêté cette maison à Trotsky quand il est parti en exil. Trotsky, l'un des fondateurs de l'état communiste, donc de Cap-Com, un homme au cerveau énorme et au cœur gigantesque. Trotsky, c'est le Grand Personnage Secret du siècle. Je voulais être son émule. Mais les machines sont arrivées, et qu'est-ce que tu veux qu'un homme fasse de sérieux ?

Il se jeta dans un fauteuil de cuir.

— C'est du défaitisme ça, mon vieux, dit Sue Fox, pas du mysticisme.

— Le mysticisme, c'est tout ce qui reste pour combattre le matérialisme des machines.

— On croirait entendre mon amie Becky Hornbeck. Laisse donc le mysticisme aux N.D. C'est tout ce qu'ils ont. »

Il baissa les yeux au plancher, et elle baissa les yeux sur lui, sensible à quelque silence léthal dans la pièce, quelque immobilité émanant des objets aussi bien que d'eux-mêmes. Il ne lui avait jamais parlé de croyances mystiques. Peut-être n'en avait-il jamais parlé à personne. Elle était face à face avec la vie de Dwight et ses silences, ses inconforts, ses continuités. Avait-il réussi à tirer de la vie une conclusion valide qu'il mettait maintenant en application, peut-être avec plus d'efficacité qu'auparavant, et qui mettait en cause des facteurs dont le credo du fusionnisme, qui avait été si longtemps le sien, ne pouvait pas rendre compte – ou était-ce le premier signe de l'âge, un petit coup par-ci, un petit coup par-là, qui trouvait la petite faille du caractère, et entamait son lent travail de sape égarant et glaçant ?

Sue Fox avait de l'orgueil et un genou gauche plutôt raide. Mais elle se mit à ses pieds et lui prit le bras de ses deux mains.

« Je ne crois qu'au mysticisme *concret*, dit-elle. Et je sais ce qu'on peut faire, très concrètement.

— Agir ?

— Agir !

— Sainte gale, on n'arrête pas de s'agiter, à droite, à gauche, comme un peloton de spermatozoïdes ! »

Il lui souriait.

« N'oublie pas tout le sens qu'il y a derrière la queue frétilante de tes spermatozoïdes ! » Elle lui souriait. « D'abord, nos analogons, pour rendre visite à Mr. Dictionnaire Technique Chambers.

— Ce laquais ! Mais qu'est-ce qu'on lui veut ?

— J'ai idée qu'il est plus qu'un laquais ; j'ai idée qu'il sert d'autres maîtres qu'Attica Saïgon Smix. Il faudrait en parler avec lui. Et aussi, il habite au bord de la turbulence temporelle la plus profonde. Pendant que nous y sommes, enquêtons donc sur le terrain, et testons un peu cette théorie de l'hallucination collective. »

Il s'arracha de son fauteuil.

« La mystique de l'*action* ! La meilleure ! »

XIX

CRÉPUSCULE sur Mars. Sur Mars, c'était toujours le crépuscule. Pour améliorer l'éclairage, on avait tiré de l'orbite Terre-Lune quatre énormes blocs du satellite désintégré pour les mettre en orbite martienne. Gagarine, Armstrong, Collins et Buzz Aldrin étaient certainement enchantés de ce panorama céleste, mais le midi lui-même était quelque peu blafard.

Peut-être cette baisse d'intensité lumineuse contribuait-elle à la lenteur du rythme de vie martien. Il était vrai aussi que les millions et les millions d'êtres humains menaient là-bas des vies déjà brisées. Ils vivaient en paix, indifférents, proscrits.

Peut-être leur comportement eût-il été plus positif, s'ils avaient entendu parler du projet du C.O. Car par-delà les gouffres de l'espace, un cerveau qui était à la pensée humaine ce que la pensée humaine était aux autres primates, un intellect formidable, froid et antipathique, considérait la Planète Rouge d'un œil calculateur et, lentement et sûrement, tirait les plans d'une réorganisation.

Leda Chaplain sortait de Nixonville en voiture pour une inspection des camps de concentration. Les camps étaient les seuls lieux qui autorisaient encore une pratique médicale. Le reste des habitants de Mars était trop sain.

L'abolition de l'argent était responsable de ce singulier état de santé. Il n'existait pas d'or sur Mars. Cette pénurie avait amené le luxe qu'était la maladie disparaissante. Aucune monnaie ne circulait de main en main. Les heures de travail étaient décomptées en banque, la monnaie était remplacée par des cartes de crédit en plastique avec microcircuits à l'oxyde métallique incorporés ; tous les services, boutiques, restaurants, foyers, avaient leurs

terminaux d'ordinateurs, centralisés à l'échelle planétaire par la banque Cap-Com de Mars.

Ce système était non seulement le meilleur exemple de gestion capitalo-communiste – un modèle que la Terre cherchait à adapter – mais il impliquait que même les cartes de crédit personnelles ne circulaient pas. Beaucoup de maladies contagieuses, et d'autres dont on ne soupçonnait pas la communicabilité, avaient régressé et disparu avec le « lucre abominable ». Le rapport presque mystique entre maladie et argent, espèces et souffrances, avait été établi d'une manière assez spectaculaire pour avoir ravi Jésus-Christ ou Charles Dickens.

Le camp le plus proche de Leda n'était qu'à six kilomètres de Nixonville, sur les bordures fertiles de Syrtis. Il était marqué par une haute mesa de basalte érodé qui s'élevait entre les cratères ras et enchaînés. On appelait la mesa « La Cathédrale » et, de fait, elle servait de lieu de prières aux fermiers du camp qui avaient des motivations religieuses du fait de leur vulnérabilité en face des éléments, facteur toujours favorable aux croyances religieuses.

En approchant du camp, Leda Chaplain vit qu'un autre véhicule la suivait sur la piste. Suivre était bien la seule solution pour l'engin – bien que le lecteur peu enclin aux technicités, ou celui qui a eu le privilège d'être emprisonné sur Mars ne soit pas obligé de continuer plus avant ce paragraphe, qu'en toute éventualité on cherchera à condenser autant que la verbosité l'autorisera. Sans carburants fossiles ni quadrupèdes, Mars constituait un défi à une espèce bipède connue pour renâcler à se servir de ses deux jambes (qu'il dit, lui le cul-de-jatte...). La réponse à ce défi, c'était le moteur H/L, le moteur à hystérèse linéaire, monté sur quatre roues ordinaires ou chenillettes. En bref, il s'agissait d'un moteur électrique qui utilisait des lignes de flux magnétique à une dimension, doté d'une commande tubulaire qui, pour une puissance de cinq watts, donnait une poussée de cinq cents grammes. Le courant était fourni par des câbles latéraux, sans contact direct. À leur tour, les câbles étaient alimentés par le réseau électrique martien – qui n'en était qu'à ses balbutiements mais offrait des solutions nouvelles à une situation sans précédent. Non seulement la planète ne possédait pas de carburants fossiles, mais elle manquait de sources d'énergie électrique. Il n'existait pas de chaînes de montagnes, pas de mers, pas de rivières, pratiquement aucune surface aquatique, et seul un sous-sol de polydre solide. On tirait le courant des

charges atmosphériques, grâce à des satellites en orbite stationnaire qui le renvoyaient à terre. Ces derniers, à leur tour, étaient alimentés par les gaz de l'ionosphère qu'ils traversaient, ces gaz étant canalisés par un modèle adapté de jets ion-plasma soviétique « Yanton ». Ce système, d'abord considéré comme un pis-aller, s'était bientôt révélé viable, grâce au personnel hautement qualifié disponible sur les lieux. Et maintenant, retournons à Leda Chaplain !

« Ils m'ont peut-être enfin rattrapée », dit-elle, un œil sur le véhicule qui la suivait. Elle pensa à Trotsky pendant ses années d'exil pesant, trouvant enfin refuge au Mexique... Et la main sanglante brandie de Moscou à travers le globe pour plonger le piolet dans son crâne. Trotsky, le révolutionnaire professionnel, avait-il aussi souvent qu'elle écouté ses angoisses ?

Elle accéléra et la scène baigna dans une clairvoyance secrétée par ses émotions.

Sur Mars, hiver et grand âge jouissaient d'un privilège sur les choses. Leur souveraineté s'étendait même au-delà du jour – il faisait toujours nuit ou presque nuit. Crassiers et cratères étaient les équivalents pauvres et obnubilés d'un paysage. La seule lueur d'activité était électrique ; des éclairs allumaient sans cesse l'horizon comme une frise de fantômes en folie.

Le poète régional, Vercors, avait symbolisé cette désolation dans la conclusion d'un de ses poèmes démesurés :

*Où est-il l'organique ? – Un rêve à ne pas faire ! –
Mouvantes poussières, rocs, sont eux aussi puissants,
Comme un amour déçu et longtemps poursuivi,
Gâcheur de temps. Ainsi, à l'orée du désert
Reclus, doublons encore un hiver sans printemps –
Une étoile – des étoiles – cheveux fous de la nuit –
Un soleil – un reflet, ombre de magnitude –
Silence est notre lot, silence et solitude.*

Là où commençait le camp – que l'on appelait plus poliment la commune – on avait élevé des digues contre les vents de poussières. Des pentes, des dunes couraient le long des digues, sculptées et effilées par le vent en foliations infinies. Le gardien ouvrit les portes, Leda lui fit signe et passa l'entrée. Le garde laissa les portes ouvertes et attendit le véhicule qui suivait.

Elle alla se garer près de l'hôpital et pénétra dans le bâtiment.

Le travail qui attendait Leda suffisait à lui faire oublier tout incident extérieur. Des vieillards, hommes et femmes, se mouraient ici, à petit feu, et luttèrent pour ou contre une dérive plus lointaine encore que l'orbite de la Planète Rouge. S'ils demandaient une dernière piqure, on la leur donnait.

Les mauvaises matinées, il y avait à l'hôpital autant de prêtres que d'infirmières.

Il y avait aussi un sérieux problème de langage. Ces corps desséchés n'étaient que les symboles des milliers et des millions d'autres encore sur pied que l'on avait, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, embarqués pendant la guerre comme prisonniers, réfugiés ou techniciens assignés à un travail de guerre spécialisé. Il en était venu de tous les coins du globe. Le Japon était particulièrement bien représenté dans la commune, mais on y trouvait aussi presque toutes les autres nationalités.

En allant déjeuner à la cantine, Leda Chaplain trouva un homme assis à sa table. Elle le fixa d'un œil aussi flou et froid que l'avenir.

« En général, je mange seule. Je ne suis pas sociable. » Elle vit tout de suite à son teint qu'il venait de la Terre. Son regard était à la fois hostile et plein d'appréhension.

Il lui exhiba une carte. « Permettez-moi de me présenter : John May, de l'Association de Presse Newday. San Francisco-Moscou. Je peux vous parler ?

— Me parler ? Vous n'avez pas fait tout ce chemin pour m'interviewer. »

Au-dessus de son regard toisant, la poudre de son front se plissa. Jack Dagenfort dut rassembler toute sa volonté pour soutenir cet œil déconcertant.

« Je fais des portraits journalistiques. Je fais actuellement un reportage pour montrer où en sont les communes de Mars, maintenant que la poussière de la guerre a eu le temps de retomber, à travers quelques personnalités clés. J'ai donc besoin de voir les gens importants que cela concerne. Je me suis laissé dire que votre histoire ne manquait pas d'intérêt. »

Tandis qu'elle l'étudiait, un temps pour lui révolu lui revint en mémoire, le temps où il avait travaillé pour Auden Chaplain. Quelque chose dans le regard froid de sa veuve – si veuve il y avait – lui rappelait le petit homme énergique qui, avec sa barbiche propre et son crâne chauve, était presque la caricature du savant maniaque. Auden avait su tenir sa femme à l'écart ;

ses subalternes ne l'avaient jamais vue. Peut-être Auden ne désirait-il faire aucune publicité pour son genre Gorgone.

« Je n'ai rien à raconter, monsieur May. Ne perdez pas votre temps ici. Allez interviewer Lee Hammamoto, le premier délégué. Ou Vercors – connaissez-vous cet homme qui se fait appeler Vercors ? C'est lui qui a donné son organisation à la commune, et c'est un poète. Un ensemble rare, intellectuel et homme d'action. Et savez-vous qui était sa mère ? La fille de Joseph Staline... »

Il étudiait son visage. Un visage mince et dur, et elle se maquillait trop. Pour une femme, elle était fortement charpentée mais ses mains étaient fines et délicates. Derrière l'hostilité qu'elle affichait rôdait – il en avait l'impression – quelque chose de plus froid encore et de définitif.

« Votre passé non plus ne manque pas d'intérêt, madame Chaplain », dit-il. Mais l'atmosphère était encore trop réfrigérée pour laisser tomber le nom de son défunt (?) mari.

« Je vis au présent. Je fais mon devoir, c'est tout. Quand je ne travaille pas, je ne pense pas. Je me ferme, je m'enferme, et ma conscience je la...

— Je vous ai étudié au fichier pressmetteur de Nixonville, et il semble que vous soyez une femme solitaire dans une communauté très dense qui...

— Une communauté ? Il n'y a pas de communauté ici ! Des gens entassés les uns avec les autres, oui. Ça n'en fait pas une communauté pour autant. La *communauté*, ça implique des rêves en commun, un consensus de sentiments, de participation latente, une conspiration dans le mythe. Il n'y a rien de tout ça ici. Et il n'y aura jamais rien de tel sur Mars, parce que Mars est mort. Vous ne trouverez que – qu'un rassemblement d'individus, qui se tolèrent pour survivre. Et se détestent. »

Jack Dagenfort regarda la table. Il avait déjà entendu ce son de cloche, il y a longtemps, pendant son plongeon dans les abysses de la société avec May Binh Bong. Le son que rendait un pur délire anémique et glacé.

« On sait, dit-il, que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des colons ont été amenés de force pour un aller simple, et on sait qu'ils viennent de tous les horizons nationaux. Mais vous faites partie des un pour cent qui sont venus ici volontairement. Qu'est-ce qui vous fait dire si péremptoirement qu'un sort commun ne peut pas aboutir à une cause commune ? »

Des paupières ridées recouvrirent son regard quand elle l'abaissa sur son assiette. « Je préférerais ne pas en discuter. La rotation axiale différente, l'année modifiée, l'environnement intégralement différent – à tout ça on

peut survivre, mais avec une marge si étroite que l'être humain ne vit sur Mars qu'en tant qu'organisme physiologique. L'organisme psychique, lui, n'a pas la place pour y survivre, encore moins pour s'y développer. Ici l'organique imite l'inorganique – et ce sera de pire en pire, et non de mieux en mieux, génération après génération.

— Ce n'est pas une vision tout à fait subjective des choses ?

Elle le regarda et quelque chose dans ce regard lui fit détourner la tête.

— Vous me détestez, n'est-ce pas, monsieur May ? Haine instinctive. Il y a suffisamment de haine sur Mars pour qu'on puisse se passer de la vôtre.

LEDA

*La création s'arrête ici
La Grande Pichenette de la vie
N'était pas de bon ton ici.
Maigre est notre ordinaire –
La vie reste précaire,
Le temps pour nous s'arrête un vendredi.*

JACK

*Mais le jeûne est un phénomène humain
Et c'est sur Mars que des hommes s'engluent
La réception peut bien manquer d'entrain,
La Terre n'est pas plus un paradis perdu.*

LEDA

*Quoi que fût la Terre, c'est la norme –
Qu'importent les conditions – ce sont elles
Qui font le gène humain conforme
Mais ce métabolisme
Peut craquer sous les schismes
Qu'impose une planète si cruelle.*

JACK

*Hélas pour vous l'homme est bien autre chose
Qu'un programme et des gènes. Il n'est d'enfer
Sur Mars auquel les esprits n'en imposent ;
Car le génie de l'homme est roi de l'univers.
Faux romantisme que la science
A pour toujours au placard relégué
Le génie de l'homme a malchance
Car l'environnement
Est plus déterminant ;
Nos vies aussi sont des astres réglés.*

JACK

*Votre vie, non la mienne ! Il n'est de recherche
Qui d'un choix moral puisse préjuger ;
Le conditionnement vous tend la perche :
Je le refuse et garde ainsi ma liberté !*

— Vous pouvez vous croire libre dans votre univers illusoire, monsieur May, bien que je ne voie pas très bien en quoi même un pauvre drogué à la branche échappe au déterminisme. Cette pensée ferait-elle frémir votre pauvre psychisme romantique au point de vous recroqueviller dans la subjectivité ?

Il ne s'offusqua pas de ce qu'elle lui disait ; elle était en elle-même suffisamment offusquante.

Il répondit posément : « Je n'ai fait que souligner votre subjectivité. Il nous arrive tous d'être subjectifs de temps à autre. Ce que vous dites sur le rétrécissement des esprits est en contradiction avec ce que vous dites de ce poète – Vercors, vous ne croyez pas ? Il suffit de regarder autour de soi pour voir que la santé mentale est florissante.

— Oui, Vercors est un poète. Mais un mauvais poète. Il imite. C'est un faux. Imaginez un poème sur un sac de cailloux tourné à la Keats...

Son regard vitreux parcourut la cantine, la chair desséchée de ses joues se tourna vers les gens, hommes et femmes, qui s'affairaient avec leurs plateaux, les replis de ses oreilles s'entraînèrent à analyser les bruits ambiants, les fanons de son cou reçurent la nourriture du fond des assiettes, les couverts portant cette nourriture aux bouches patientes et actives.

— Ce que je vois, c'est de l'existence. Pas de la santé mentale.

— Le sourire des gens n'est pas moins chaleureux...

— Des gens qui ne se rendent peut-être pas compte qu'ils sont déjà psychiquement érodés et morts.

— Madame Chaplain... »

Il l'abhorrait jusqu'à l'étouffement.

Elle se pencha vers lui. « Pourquoi vouliez-vous absolument me parler ? Je vous avais prévenu. Pratique médicale sur des corps vivants, voilà ma fonction. Ces mondes dans lesquels vous, vous fonctionnez, je n'ai rien à leur communiquer. Vous ne comprenez pas les corps. Je ne comprends plus les esprits. »

Elle se leva. Son grand vieux corps dur et plat se déplia à l'autre bout de la petite table ronde. Avec un temps de retard, il se mit debout.

« Au revoir, dit-elle, monsieur May. » Avec un dernier feu du mauvais œil, elle s'éclipsa. La nourriture qu'elle avait apportée était intacte.

Dagenfort restait planté là.

Les gens comme Mrs Chaplain avaient le don de la mort : ils n'étaient pas seulement misanthropes, ils provoquaient la misanthropie des autres. Une intuition lui disait que la haine qui l'irriguait devait se rafraîchir à sa source, Auden Chaplain. Auden Chaplain était vivant ; la rumeur de l'I.D.I. était vraie.

Leda avait quitté la cantine. Ils s'étaient rencontrés une fois, bien des années avant qu'il ne travaille avec Auden Chaplain. Elle était plus jeune que lui en ce temps-là, même si maintenant elle avait l'air bien plus âgée. Une victime du cancer, se dit-il. Ils s'étaient vus – où ? Du temps où il était coureur automobile. Mais il était déjà sur une autre piste, celle qui menait à la découverte du mécanisme désinhibiteur qui envoyait les hormones hypophysaires, du cerveau aux gonades.

Oui, c'était après une grande course. À San Francisco. C'était une jeune femme sérieuse mais séduisante, qui allait se fiancer au jeune, au sinistre, à l'étonnant docteur Chaplain, qui s'était déjà illustré dans de dangereuses opérations sur le cerveau humain, déjà le centre du débat sur ce que les magazines appelaient « le bas-ventre du cerveau », là où hormones endocrines et fantasmes se rejoignaient. C'est John Kennedy qui devait être président à l'époque... Ou peut-être Johnson... Il y avait longtemps en tout cas.

Elle était rose et saine à l'époque, pour autant qu'il s'en souvienne. Il n'en gardait pas d'image précise. Une présence sur un gazon seulement. Des fontaines ou peut-être des tourniquets arroseurs dans le fond ; il n'arrivait pas à saisir l'image. Et une jeune femme que n'importe quel homme aurait regardée deux fois, en cet instant, rose d'excitation après la course. Éclore, et rose. Souriante.

Cette vision en rose était la chrysalide qui, presque quarante ans plus tard, s'était métamorphosée en ce vieil insecte chitineux et féroce. Ce qui était arrivé au corps n'était rien à côté du cycle vital par lequel était passée l'âme. Et elle avait mis deux enfants au monde, dont une petite gazelle qui rendait gaga Mike Surinat. Mars était-il responsable de la transmutation ? Ou quelque progéniture *sui generis* avait-elle rongé la vie d'autrefois ?

Il la laissa partir. Il s'acheta une bière chère. Il resta là à boire et à regarder par la fenêtre – la seule – les toits humbles qui tachetaient Syrtis

sous le ciel maléfique. On voyait au fond des collines basses, quelques crêtes plates empilées les unes sur les autres. Du moins c'était des crêtes qu'il croyait voir et non des brumes ardoise.

Il regarda autour de lui.

Il y avait un homme près de lui, qui ouvrait sa bière en louchant sur Dagenfort, l'étranger, avec curiosité.

« Dites, c'est des montagnes ça, là-bas ? »

— Possible.

— Personne n'y habite, j'imagine ? »

L'homme se rapprocha et regarda franchement Dagenfort.

« C'est vous le gars de la Terre ? »

— Oui, j'aurais voulu poser quelques questions. Il n'y a personne dans les collines ?

— Je suis mineur moi, dans c'te commune, c'est tout.

— Vous exploitez quoi ?

— Du polydre, si ça peut vous faire plaisir. Mais je monte pas aux collines.

— Même pas en loisir ? »

L'homme s'en allait. « J'ai pas de loisirs. »

Conversation instructive, pensa Dagenfort. Sur le caractère soupçonneux de toute communauté réduite.

Ce n'était pas là qu'il fallait s'attaquer à Leda Chaplain. Son appartement en ville eût mieux convenu. Mais il voulait une entrée en matière naturelle, et, il le reconnaissait, puisqu'il était là il était résolu à voir un peu du pays. Le trajet vers la commune avait été passionnant, même dans ce petit escargot sous-alimenté.

Auden Chaplain était en vie. Il le sentait dans ses os. Elle était en contact avec lui. De ce mariage elliptique et déconcertant, il restait encore quelque chose, alors que tant d'autres plus conformes se démantelaient.

La piste d'Auden ne passait pas nécessairement par Lédà. Auden devait se cacher. L'humanité le vomissait. Il était condamné à se mettre au secret. Où pouvait-il se cacher sur Mars ? Réponse : dans une commune, au milieu du nombre.

La commune s'étendait sur des kilomètres, sous un ciel presque noir. Buzz Aldrin se balançait là-haut, rappel d'espoir et d'altitude. Les gens bougeaient comme des vieux arbres. Il y avait quelques enfants ; la plupart suçaient des oxygénateurs, les joues agitées, les yeux au repos. Planète

paisible : il n'y avait pas de prédateurs, il n'y en avait jamais eu : le génie humain ne pourrait supporter cette absence de défi très longtemps.

Il arrêta un enfant, un garçon d'origine japonaise en combinaison à fermeture Éclair.

« Qu'est-ce qu'il se passe par ici ? Vous faites des courses de voitures ?

— Non, monsieur, pas du tout.

— De la chasse ? Et les foursts ? Tu en as déjà vu des foursts ?

— J'en ai jamais vu. » Le gamin montra la mesa lointaine. « On dit qu'il reste des foursts là-haut, mais j'en ai jamais vu.

— Tu es déjà monté sur la mesa ?

— Elle est hantée, la vieille mesa – je suis même jamais allé en bas.

— Par quoi veux-tu qu'elle soit hantée ? Il n'y a aucune forme de vie sur Mars, à part les foursts.

— C'est plein d'hommes morts, m'sieur. On dit que c'est là qu'ils s'en vont. J'ai vu leurs yeux briller la nuit.

— Tu as entendu parler d'Auden Chaplain ?

— Qui c'est ? Vous êtes de la Terre, m'sieur ? C'est vrai que tout le monde monte à cheval là-bas ?

— Moi ça ne m'est pas arrivé depuis plusieurs années.

— Vous êtes jamais allé à cheval dans les *bois* ? Vous avez déjà vu des arbres, m'sieur ?

— C'en est plein là où j'habite, il y en a jusqu'à la mer.

— La *mer* ! Vous êtes déjà allé sur la mer – *en bateau à voile* ?

— Mais oui, et j'ai fait de la plongée sous-marine.

— Y en a des choses sur Terre, m'sieur ! Il doit pas y avoir beaucoup de place pour bouger. »

Dagenfort sortit de sa poche une pièce terrestre, un des nouveaux crédits frappé de l'« Unité Terrestre ». Il la donna en souvenir au gamin et reprit sa route. Il arriva au centre de la commune. Les immeubles étaient plus hauts, plus variés, et peints de couleurs plus vives qu'ailleurs en ville. Une fontaine à polydre concassait des bijoux qui s'écrasaient comme de l'ardoise brisée avant d'être renvoyés en l'air. Il passa devant un hall d'holorêve. On y passait de vieux holofilms. « Le plus Grand Trip d'Amour de Tous les Temps », clamait un panneau. Et sous le panneau, le titre du holo : *L'Arrêt du Cœur*. Ils passaient son vieux *hit* fracassant.

« L'histoire de ma vie », se dit-il. On le passerait peut-être encore quelque part, sur un satellite de Jupiter, ou bien il se fraierait un chemin

jusqu'à Pluton, longtemps après qu'on l'aurait recouvert, lui, de la dernière pelletée de terre ; le stock d'impressions lumineuses de son amour tragique pour May Binh Bong survivrait longtemps après sa chair mortelle.

C'était un supplice d'arriver sur Mars et d'y rencontrer, le premier jour, deux rappels de sa jeunesse vivace et casse-cou.

Dagenfort avait payé une caution salée pour la chenillette qui l'avait amené à la commune. Il ne semblait guère y avoir d'autre choix que de retourner à Nixonville pour y organiser son enquête. Peut-être revoir Leda Chaplain.

En arrivant au parking, il trouva une feuille de papier à demi coincée dans la portière. Il la prit et la déplia. Il y avait un message.

Monsieur May, alias Dagenfort. Vos questions dangereuses appellent des réponses dangereuses. Si vous désirez ces réponses, vous les trouverez près de la tombe au sommet de la Mesa du Fourst.

Le message n'était pas signé.

Ce n'était pas une écriture féminine en tout cas, du moins le pensait-il. Voilà qui exigeait une escalade. Il y avait des oxygénateurs dans la voiture, et de quoi manger et boire dans un sac.

« Moi qui voulais faire du tourisme », se dit-il.

XX

DANS l'œil spatial en dérive, des corps étaient soigneusement entassés en glaciation demi-profonde, trois degrés Kelvin seulement au-dessus du B.A.Z. (Biochemical Activity Zéro). Les impulsions électriques qui traversaient chacun de ces corps suffisaient à entretenir le minimum de rêve dans chacun de ces cerveaux endormis.

Le rêve demi-profond typique était celui-ci : une énorme statue, en général d'une physionomie assez semblable au rêveur, assise sur un trône de pierre quelque part au cœur d'étendues désertiques immenses, à côté de quoi la Sibérie n'est qu'un riant bocage. Des flocons de neige descendent lentement d'un ciel délavé, descendent, touchent la statue et s'y agglutinent ; lentement, lentement, ils la couvrent. En même temps, l'action abrasive des flocons érode petit à petit la statue colossale qui se réduit, après bien des siècles, à la taille d'un être humain. À ce stade, la neige commence à fondre. Le long rêve apotropique arrive paresseusement à son terme tandis que les effets cryogéniques s'inversent.

Deux rêveurs en sus rêvaient donc de pierres froides en érosion. Pour économiser l'oxygène et l'énergie pendant la crise, on avait mis Dimittis et Guy Gisbone au repos que seul peut donner le B.A.Z. Glamis Fevertrees et Jules de l'Isle-Evens continuaient seuls le travail, soutenus par le grand plat de crêpes que Dimittis avait faites avant d'entrer en demi-profondeur.

Glamis comparait plusieurs listes de lignes de flux gravitationnels, tandis que le professeur, penché sur son épaule, la secondait du regard.

« On dirait une fracture, devant », dit-il.

Ils établirent les contrastes, les notèrent, les renvoyèrent au terminal et obtinrent les dernières données-gradient.

« Pas de doute, c'est le flanc d'une turbulence temporelle, dit-elle.

— En tout cas, quelque chose comme une ligne de contour, même si ça ne s'appelle pas comme ça », ajouta-t-il.

« Professeur ? » fit-elle en levant les yeux sur lui. Elle venait de se rendre compte qu'il respirait très fort dans son cou.

— Très chère, vous me prenez pour un homme froid, dit-il en tremblant. Je ne suis rien de la sorte. Je suis effroyablement inhibé, c'est juste, mais derrière j'ai un cœur palpitant. J'ai si souvent eu envie d'envoyer balader les maths pour me lancer dans la *genussleben* ! Je vous aime, Glamis, depuis toujours, depuis que nous avons mis le pied sur ce vaisseau, il y a deux mille cinq cents ans. Nos vies sont en suspens – peuvent être soufflées à la minute. Nous sommes seuls. Je vous en prie, je vous en conjure...

— Vous me faites mal, Jules ! cria-t-elle en lui soustrayant sa poitrine. Je vous en prie, ne faites rien que vous ayez à regretter.

— Mon adorée, ma chère Glamis, rien de ce que nous pourrions faire ensemble ne peut me donner le moindre regret, dussions-nous rester confinés un million d'années. Nul dans toute l'histoire n'a jamais aimé aussi longtemps que moi...

— Jules, vous êtes très gentil, et c'est toujours un plaisir de travailler avec vous. Vous devez savoir combien j'admire votre intelligence...

— Intelligence ! Ah, carapace ! Je ne suis pourtant pas qu'une intelligence, je ne l'ai jamais été ! Que tous les feux de l'enfer la brûlent, mon intelligence. Je suis de chair aussi, Glamis, et je vous adjure de me laisser...

— Non, non, pas maintenant, je vous en prie, Jules ! Vous avez toujours été si bon pour moi. Même quand votre langue ne ménageait pas les autres, vous m'épargniez. J'ai remarqué...

— Ce n'est rien à côté de ce que ma langue *pourrait* faire ! Je ne puis... je ne veux plus vous épargner davantage ! Oh mon adorée, ma toute désirable Glamis ! Toi, jeunesse, rare beauté perse ! Croyez-vous que ça *m'amuse* d'être tellement plus vieux que vous ? En moi je sens... »

Il l'attrapa d'un bond et colla sa bouche contre celle de Glamis. Le terminal cliqueta, et une voix sèche de machine se fit entendre. « Les calculs indiquent que nous allons pénétrer dans la turbulence temporelle dans vingt-trois secondes. »

« Revoilà le présent ! Quel bonheur ! s'écria Glamis, se dérobant prestement à l'étreinte dde l'Isle-Evens.

— Glamis, dit celui-ci en réajustant ses lunettes, les siècles n'y feront rien : mes sentiments pour vous ne changeront jamais !

— Dieu vous bénisse ! Votre admiration me touche. Mais l'endroit et le moment sont mal venus...

— Je n'ai pas peur de la mort – je n'ai peur que de vous perdre !

— Arrêtez, Jules, espèce de vieux lubrique ! Regardez de quoi nous avons l'air – Ganymède en guinguette ! »

Les vingt-trois secondes s'étaient écoulées.

L'œil spatial roula et tangua. Glamis et le professeur s'accrochèrent au mobilier et regardèrent par la baie d'observation ce qui s'y passait, d'un œil dépourvu de tout détachement professionnel, l'oreille sourde aux coassements outragés du terminal.

L'espace entraînait en consommation. Ils traversaient des remous électromagnétiques jusqu'ici inconnus aux effets chromatiques curieux.

Ils s'enroulèrent à l'infini dans un rideau de couleur de soie jaspée, bombardé d'éclats de bleu bêtatron, de cerise cyclotron, de citron synchrotron, tandis qu'étoiles et particules élémentaires scintillaient autour d'eux comme du frai.

Et tout rentra dans l'ordre. L'espace avait retrouvé sa bonne et joyeuse mine – et à un million de kilomètres à peine flottait une planète bleu-cerise-citron !

« D'où ça sort ça ? hoqueta dde l'Isle-Evens.

— C'est une planète ! » hoqueta Glamis.

Puis ils se ressaisirent, mirent les choses en observation et alimentèrent le terminal de l'ordinateur.

On eut bientôt des formules, froides et alarmantes comme seules peuvent l'être les formules et ce qu'intrinsèquement elles évoquent de mondes parallèles inaccessibles aux sens de l'homme.

Le satellite était entré dans une enclave plus profonde de la turbulence temporelle. L'analyse des particules d'hydrogène au-dehors de la coque indiquait qu'ils se trouvaient à cinq milliards d'années, à un siècle près, en un point de l'échelle temporelle qui, compte tenu de la position à laquelle ils s'étaient jusqu'ici habitués, devait être considéré comme PASSÉ.

« C'est forcément une erreur ! cria Glamis.

— Cinq milliards d'années en arrière ! La Terre n'est même pas solidifiée ! cria dde l'Isle-Evens. C'est une erreur ! »

Mais l'ordinateur était occupé à démontrer qu'il avait bien raison. Et soumettait de nouvelles formules.

Ils étaient toujours dans le territoire spatial au nom de code Burgess. L'astre radieux était à quelque quatre cent quatre-vingt-dix millions de kilomètres.

« Mais alors, qu'est-ce que c'est que cette planète ? » demanda dde l'Isle-Evens. »

L'ordinateur n'avait aucun nom à proposer. Mais il était prêt à affirmer que la masse de cette planète était supérieure à celle de la Terre de 1,3529 fois, que son diamètre avait près de 13 411 kilomètres, que la température de surface actuelle variait entre – 133 degrés au pôle et 82 degrés à l'équateur, que son atmosphère était riche en oxygène et avait vingt-neuf kilomètres d'épaisseur, qu'elle avait quatre satellites, le plus grand ayant un diamètre de 2 397 kilomètres, enfin qu'elle poursuivait sa course orbitale à une allure stable de 59 808 kilomètres à l'heure.

Elle était à 402 612 kilomètres, et son champ gravitationnel les attirait rapidement.

Ils se rassirent et regardèrent ensemble une carte qui venait de s'allumer sur le pupitre. Le professeur respirait fort, mais cette fois ce n'était pas Glamis qui stimulait ainsi son adrénaline.

Son doigt parcourut la vitre.

« Sensiblement plus grosse que la Terre, pas beaucoup plus froide que Mars – si on en juge par la couche atmosphérique, bien qu'elle soit plus éloignée du soleil...

— Nous savons que cette planète n'existe pas dans le système solaire. Si nous sommes bien dans le système solaire.

— L'analyse spectrographique du soleil ne laisse aucun doute à ce sujet.

— Alors si nous avons fait un saut de cinq milliards d'années dans le passé, ce doit être la Terre – la vieille théorie selon laquelle la Lune s'en est séparée est donc peut-être juste. Nous avons peut-être sous les yeux une Terre plus grande d'où la Lune n'est pas encore sortie – ce qui pourrait rendre compte de sa position actuelle... Non, impossible...

— D'ailleurs, Glamis, cette vieille théorie sur l'origine de la Lune est rejetée depuis longtemps. Je sais ! – Nous sommes entre l'orbite de Mars et celle de Jupiter ! – Cette planète ne peut être qu'une seule chose – la planète hypothétique qui se serait désintégrée, nul ne sait comment, pour former ce qu'on appelle la ceinture d'astéroïdes.

— Cette vieille théorie sur l'origine des astéroïdes est rejetée depuis longtemps !

Ils se regardèrent alors et éclatèrent de rire.

— Nous sommes à l'emplacement idéal pour vérifier l'exactitude ou non de cette théorie », dit dde l'Isle-Evens sans s'émouvoir.

La ceinture d'astéroïdes ou planètes mineures occupait traditionnellement (c'est-à-dire dans les conditions spatio-temporelles normales) une large orbite à peu près dans le plan de l'écliptique entre, comme le disait le professeur, Mars et Jupiter. On en avait observé plusieurs milliers, de taille variable, du grand bloc au petit grain. À l'arrivée de la photographie, la chasse à l'astéroïde était devenue pour les astronomes amateurs ce que la collection de timbres était aux élèves de sixième. La plupart des orbites astéroïdales étaient raisonnablement elliptiques, hormis – comme on est en droit de l'attendre d'une foule – les quelques effroyables excentriques.

Dde l'Isle-Evens, qui voulait des bandes de documentation sur un écran libre, joua vigoureusement de la console. Glamis et lui épluchèrent les bandes. La théorie selon laquelle les astéroïdes auraient été à l'origine une planète et ses satellites était ancienne, voire vénérable. Dans les années soixante-dix, un certain professeur Ovenden était allé jusqu'à baptiser la planète en question Aztex.

« Alors c'est ça, dit dde l'Isle-Evens, il y a toujours un précédent scientifique à tout maintenant. Appelons-la donc Aztex.

— Si vous voulez, dit Glamis, déçue.

Il la regarda aussitôt.

— Oh ma très chère ! Mais que je suis âne ! Hélas, vous voyez, je *suis* un intellectuel – je m'oublie et j'oublie tout dans le travail ! S'il vous plaît – je vous demande l'autorisation formelle de baptiser cette superbe, scintillante et, j'en suis sûr, vierge planète...

— Allons, Jules !

— ... Du nom de la plus belle femme de l'univers, la seule et l'unique de tout l'empire spatio-temporel ! Moi, l'homme heureux à qui échoit le privilège de partager avec elle cette aventure, je baptise solennellement ce corps glorieux et aveuglant du nom de *Glamis* !

Il l'embrassa. Elle lui rendit son baiser. Il la retint, le regard perdu sur son visage.

— Mon adorée... et si notre nouveau monde était impeuplé...

Elle s'écarta, les sourcils à demi froncés.

— Si vous pensez...

L'ordinateur prit la parole.

« Nous survolons une région à un degré de l'équateur où nous avons la possibilité d'effectuer un atterrissage. »

OceanofPDF.com

XXI

CHOGGLES n'était pas contente de ce silence. Il s'installait autour d'elle avec la morosité d'un dîneur cerné par des huîtres inouvrables. Elle ne goûtait guère non plus la vision de la machine qui, il n'y avait pas si longtemps, se faisait passer avec succès pour sa mère. Quelques plaques de mica et quelques baffles, précairement reliés par des filaments, c'était tout ce qu'il en restait. À la place de la tête, il n'y avait plus qu'une série de micro-antennes. Les yeux n'étaient plus. La chair n'était plus. On avait coupé le courant. L'illusion ne marchait plus. Quelque chose avait provoqué une rupture entre émetteur et récepteur.

« Maman, j'espère que tu vas bien. » C'était comme un mauvais présage. Mais il avait toujours été difficile de penser que maman puisse aller bien et se trouver sur Mars en même temps. Mars, c'était un état d'esprit par trop repoussant.

De peur de déranger les antennes, les filaments, les baffles et les plaques de mica, elle les contourna sur la pointe des pieds et parcourut l'immense étendue du studio jusqu'à la sortie. Les grilles s'écartèrent à son passage ; elle s'aventura jusqu'à l'ascenseur. Il marchait. Il y avait de l'électricité dans l'immeuble. Mais les studios de la Godwin Universal Holorêve étaient assez puissants pour fabriquer leur propre énergie solaire.

Choggles se fit déposer à l'étage supérieur. C'était le rez-de-chaussée.

Il n'y avait personne aux alentours ; il faisait nuit quand elle était arrivée, et il ne restait plus personne dans l'immeuble. Maintenant il faisait un jour éclatant, radieux, et même un jour au lustre métallique inhabituel.

Elle jeta un œil par la porte vitrée.

Il y avait un glacier au parking. Mais pas seulement au parking. Il s'étendait sur la plus grande partie du parking, sur la route, une aile de l'immeuble, et se prolongeait à perte de vue. C'était soit un glacier, soit un iceberg dont les ambitions se situaient bien au-delà de son rang.

Le soleil miroitait sur ses pans désordonnés comme si de rien n'était, mais Choggles n'était pas dupe.

Elle resta là longtemps, à regarder. Il y avait deux silhouettes qui bougeaient sur le glacier. Elles étaient à une certaine distance ; il était impossible de deviner ce qu'elles faisaient. On eût dit par moments qu'elles s'étranglaient, peut-être d'un accord mutuel ; à d'autres moments, elles avaient l'air de donner un spectacle de pantomime où se mêlait du rock'n roll, pour ne pas dire plus. Ces personnes étaient noires et hirsutes, toutes bosselées et ramassées, bref avaient bien peu l'air de personnes, sauf qu'il était difficile d'imaginer toute autre créature vivante susceptible de pratiquer la strangulation et la danse au sommet d'un glacier urbain.

Enfin, Choggles se secoua. Le mouvement se rapprochait, et elle n'avait aucunement envie d'attirer l'attention de ces êtres dont elle n'était séparée que par des portes battantes. Elle s'enfonça dans les profondeurs de l'immeuble.

Après quelques errances, et une halte devant une machine distributrice qui ne voulait pas distribuer, elle se retrouva dans la grande salle de projection. Il n'y avait pas à s'y tromper. C'était ici qu'on projetait les rêves que rêvait Zoomer et que le studio matérialisait, grâce à l'équipement holographique complexe qui restituait une parfaite image d'Épinal enfantine en 3-D. C'était ici qu'ils passaient en avant-première avant d'être injectés ou modulés dans les palaces à rêve ou les rêveries individuelles.

Choggles n'avait guère d'indulgence pour les holorêves en général, mais, marchant vers une cabine téléphonique, elle eut tout à coup envie d'un de ces mondes rassurants et hygiéniques que le cerveau de Monty Zoomer susurrail.

Et son envie ne fit que s'accroître quand, ayant décroché le téléphone, elle eut écouté l'éther éthéré qui hululait à son oreille. Ce qui s'était passé dans le studio, ce qui avait amené un glacier à se promener dans ce qui avait été une vallée ensoleillée de Sacramento – eh bien ce quelque chose avait réglé leur compte aux communications avec le monde extérieur.

Sans grands problèmes, elle sélectionna son matériel dans la cabine de projection. Plusieurs nouveaux rêves étaient éparpillés par terre dans leurs

boîtes, étiquetés selon la couleur correspondant au degré d'épouvante. Ils portaient des titres aguichants comme *Carlo, le Tapis volant, Un Bol de Soleil, la Ferme qui s'aimait d'Amour, Katie et la tasse de café, Encore une glace pour le Maharadjah !, les Fraises sauvages, le Soleil brille aussi la nuit, Orchestre à succès, Des villes et des pierres* et *le Soleil a vraiment goût de soupe*. La vedette de la Godwin Universal, c'était le soleil ; elle exploitait à fond son filon et au diable si ça finissait par donner le cancer de la peau.

Presque sans réfléchir, vu qu'il n'y avait guère matière à réflexion, Choggles mit *Encore une glace pour le Maharadjah !* dans le projecteur et alluma. Par-delà la cabine, ça fit *zzwapppt*, et des formes aux couleurs vives s'ébauchèrent. Elle sortit et alla s'y promener.

Le palais était tout ce qu'il y a de plus adorable ; ses murs de marbre miroitaient au soleil de la G-U. Dehors les mendiants étaient tous habillés en couleurs pastel. Ils étaient minces, propres et polis, et n'étaient atteints que de maladies rigolotes. Choggles se promena parmi eux – enfin c'est-à-dire qu'elle restait exactement au même endroit, mais les images l'enveloppaient irrésistiblement et l'on aurait juré qu'elle montait la volée de marches pour entrer au palais du Mogol.

Ça sentait bon au palais. Toutes sortes de parfums flottaient dans l'air ; il y avait des braseros sur lesquels de saints hommes versaient des fioles d'huiles colorées. Il régnait une grande activité ; une vieille dame se mit à la harpe, mais quelque chose allait de travers – Choggles avait oublié de mettre le son. Tout se déroulait dans un profond silence.

Elle gravit d'autres escaliers, suivant deux grands hommes mélancoliques qui allaient nu-pieds et tenaient au bout de laisses incrustées de pierreries deux magnifiques guépards aux yeux protégés d'œillères de cuir rouge. Ils passèrent par un rideau de lourdes perles, par de grandes portes de bronze, et pénétrèrent dans un vestibule où des poissons rouges nageaient dans un bassin creusé à même le marbre du parterre. Ils traversèrent le vestibule pour être introduits auprès du Maharadjah en personne. Choggles suivait.

Le Maharadjah était étendu sur des coussins. Des filles voilées, décemment vêtues, reposaient auprès de lui, l'éventant et le nourrissant de glace au safran, puisée dans une cuvette immense sertie de pierres semi-précieuses. Des perroquets et des faucons étaient perchés tout autour des murs tapissés. Il y avait un peu de tout.

« Quel rêve bourgeois éhonté ! » s'écria Choggles. « C'est du Zoomer tout vomi ça, on dirait. »

On écarta une tenture de brocard derrière le Maharadjah. Un petit homme étroit pénétra dans la pièce, vêtu de vieille serge, sous laquelle apparaissait une chemise sale rayée rouge et bleu. Il avait aux pieds des espadrilles grises. Le Maharadjah restait absorbé dans son sorbet à l'abricot.

« C'est pas les holorêves qui résoudront le problème », fit le bonhomme.

Le bruit inquiétant courait que certains éléments déplaisants s'immisçaient dans les holorêves. Ce petit homme noueux et musclé au visage sévère et absolument pas zoomérien était un de ces éléments. Les personnages de Zoomer ne marchaient pas comme s'ils avaient des organes génitaux ballottant dans leur pantalon et une crasse semi-permanente sous les ongles de pieds.

« Vous êtes un élément déplaisant », dit Choggles alarmée.

Il faisait plus sombre, le vent soufflait, faisait crépiter les braseros. Les guépards apprivoisés se pouléchaient les babines, les filles du harem prenaient l'air sournois.

« On n'est pas censé avoir de son là-dedans », dit-elle.

Il s'approcha d'elle, lourd de sens, comme si l'approche d'un humain par un autre impliquait l'horrible transgression de quelque tabou.

« Vous avez besoin de compagnie, dit-il. Nous v'là rendus à l'âge de pierre ou je ne sais quoi.

— Rendez-moi mon rêve bourgeois éhonté ! » gémit-elle.

Elle voulut s'enfuir. Il y avait des eunuques, leurs bras magnifiques aux hanches, leurs jambes bouffantes écartées, cimenterres miroitants, l'œil flamboyant, la chair de joues mafflues et de poitrines mamelues grainée par la lumière rasante. Les faucons prenaient leur essor, féroces, résolus, immaculés. Une note lointaine et fantastique résonna d'un cornet de chèvre.

Les marches glissaient, sans un bruit, comme de la neige à demi fondue, comme une crème à demi gélifiée, tandis qu'elle esquivait les corps tourbillonnants, dévalait l'escalier, fuyait l'illusion de toutes ses jambes.

Elle regarda par-dessus son épaule, vit le palais magnifique, synthèse de tous les Agras, qui devenait gélatineux, les murs de grès rouge, les dalles de marbre blanc et les porches, qui se repliaient et soudain – *zzwapppt* ! disparu comme une sucette autour de son bâton. Au moment où, d'un dernier bond, elle quittait le portail qui se gélifiait, *il* arriva, qui l'appelait éperdument.

« De quoi vous avez peur, ma p'tite demoiselle ? Je vais pas vous faire de mal ! »

Elle perdit tout à coup sa combativité. Elle s'arrêta et s'appuya contre un chambranle. C'était du crain, pas de la gelée. Il arriva, à bout de souffle, et passa son bras autour d'elle.

« Mais je suis le veilleur de nuit, ma p'tite demoiselle, il faut pas avoir peur. Vous et moi on est coincés dans ce studio, dans une de ces turbulences temporelles, qu'on en a causé aux informations.

— Oh monsieur, on m'a enlevée ! Je veux retourner chez mon Mike et mon Durrant chéris ! »

Elle se mit à pleurer, persévéra, et draina de ses yeux doux tout le sel de ses larmes car, de secours, il n'y en avait nulle part à l'horizon. Pendant ce temps, le peu sympathique bonhomme, son bras toujours autour d'elle, répétait obstinément : « Allez allez ! » – s'interrompant de moins rassurants : « Nous v'là rendus à l'âge de pierre ou je ne sais quoi. »

Quand elle ne supporta plus son bavardage mécanique, elle coupa le débit mécanique de ses larmes.

« Qu'est-ce que c'est que ces créatures sur le glacier ?

— Il y en a beaucoup, des créatures sur le glacier.

— Vous croyez vraiment que ça va être la fin du monde ?

— Pas si je peux y faire quelque chose, ma p'tite demoiselle !

La voix du bon sens, se dit-elle. Elle frissonna.

— Vous ne pourriez pas me faire un peu de philosophie, des fois monsieur, juste pour me remonter ?

— Je suis pas très fortiche pour la philo. Je pourrais peut-être trouver un petit gâteau dans ma loge.

— Il m'est arrivé une histoire terrible, vous comprenez – Je suis – enfin...

— Dans ce cas, un petit gâteau, ça vaut peut-être mieux que de la philo. Je crois qu'il faut pas trop se casser la tête sur le Pourquoi du Comment. Même les gars qui ont bûché comme des professionnels sur le Pourquoi du Comment – comme, tenez, Eisenhower, non je veux dire Einstein, même qu'il était payé pour ça – eh ben lui, il arrivait même pas à dépatouiller le Pourquoi du Comment. Même, il en a rajouté de sa poche. Des fois je me dis qu'on est pas faits pour comprendre...

— Mon cousin dit que...

— Prenez c't'âge de pierre, là dehors, ma p'tite demoiselle. Je veux dire, quoi, qu'on respire du pareil au même... Y a pas de différence – Je veux dire, y a pas de différence entre l'âge de pierre et Maintenant, quoi. Je veux dire, ici *c'est* Maintenant, pas vrai ? C'est tout ce que l'humanité a réussi à en sortir, quoi...

— Vous êtes très gentil, dit-elle en se remettant à pleurer. Mais ce n'est pas la philosophie que je voulais dire. Pas la philo *philosophique*, si vous voyez ce que je veux dire. Quelque chose de plus *rigoureux*. Comme, eh bien – par exemple je ne crois pas que ce soit *du tout* possible qu'on soit retourné à l'âge de pierre...

— Si c'est de la sauce Kant ou de l'empirisme positiviste que vous voulez, ma p'tite demoiselle, vous tombez mal avec moi, voyez. Je serais plutôt du côté Kierkegaard, moi, sans pouvoir vous dire au juste ce que c'était...

— Alors – snif snif – il faudra que – snif snif – que je me contente – snif snif snif – que je me contente du – snif snif – petit gâteau !

— À la bonne heure. Il y aurait beaucoup à dire en faveur de l'expérience sensorielle, n'en déplaise au père Berkeley. »

Il prit la main, tout humide qu'elle était, et l'emmena à travers un dédale de couloirs vers son antre ; ce faisant, il lui demanda son nom. Elle le lui dit.

Ses sourcils bigarrés se rejoignirent.

« Alors c'est vous mademoiselle Choggles Chaplain, la même que Mr. Zoomer voulait enlever ! Eh bien, jeune fille, j'avais des instructions pour vous garder ici. M'enfin, vu que nous v'là rendus à l'âge de pierre, on dirait que le petit grain d'impératif moral a mis les bouts, comme dirait Kierkegaard.

Elle prit ses distances, aussi loin que son bras pût la porter.

— Si vous étiez un bandit maintenant, alors c'est que vous êtes un bandit n'importe comment. Le temps ne change rien.

— Exactement le contraire, le temps change tout ! Je commence à m'apercevoir que c'est plus facile d'être bon une fois qu'on est libéré du temps.

— Exactement le contraire, c'est maintenant qu'on est prisonniers du temps.

— On est toujours prisonniers du temps, jeune fille, et tout le tour du cadran. Il se trouve que des cadrans, on risque pas d'en voir beaucoup,

maintenant que nous v'là rendus à l'âge de pierre.

— Comment je vais vous appeler, rendu à l'âge de pierre ?

— D'accord, c'est un nom comme un autre. »

Rendu-à-l'âge-de-pierre avait un certificat de naissance quelque part, sur lequel était inscrit le nom de Ronald Roland Makepeace Lovehampton. Son père était australien, et vivait actuellement en France. Sa mère, une Américaine, vivait à Amitié, U.R.S.S. C'est la vie, comme disait jadis le Sieur Vonnegut. L'histoire de sa vie, pleine d'intérêt et des plus extraordinaires coïncidences, a été tout spécialement abrégée pour cette édition, de sorte qu'il ne reste plus de ses tribulations qu'une considération de portée générale. À savoir : que l'esprit humain n'atteindra jamais à plus de bizarrerie que dans sa façon de s'étonner toujours des concours du hasard, de sorte qu'il tolérera dans la vie les plus grossières coïncidences et aberrations, telles qu'il ne saurait en concéder même au plus populaire de ses écrivains.

C'est dans l'un des recoins les plus poussiéreux de la G-U, que Rendu-à-l'âge-de-pierre avait son antre. Sa petite captive y pénétra en rentrant les épaules, le regard tremblant sous les visages de sépia synthétique auxquels étaient attachés de charmants noms d'époque, Paul Newman, Dustin Hoffman, Julie Christie, Robert Redford, Bobbie Gentry, Helge Kitzinger, Pamela Nicholls. Il alluma le tableau L.E., et la lumière, au lieu de masquer la crasse, ne fit que la souligner.

« Vous *habitez* ici, Rendu-à-l'âge-de-pierre ?

— On peut le dire.

— Ça me rappelle la bicoque de la mère Tiggywinkle.

— Connais pas. »

Il farfouilla dans un petit placard près du plancher et en exhiba des denrées aussi typiquement américaines qu'une boîte de soupe de kangourou, cadeau du paternel, un pot de beurre de harengs, du vindaloo de poulet froid, une théière, une bouteille de Pouilly-Fuissé 91, mise en bouteille dans les chais, un gâteau esquimau Howard Johnson, et les petits gâteaux sus-indiqués.

« Requinquez-vous, p'tite dame.

— Je prendrai juste un petit gâteau merci, et peut-être une tasse de Pouilly-Fuissé, s'il est bien frappé. Et seriez-vous assez aimable de me dire pourquoi on m'a enlevée ?

— C'est-à-dire que je ne suis censé en parler à personne, mais... maintenant que nous v'là rendus à l'âge de pierre... »

Elle avait prononcé cette dernière phrase à l'unisson avec lui. Elle gloussa gaiement, en montrant ses fossettes, et dit : « Ça se chante ça, non ? »

Une mesure pour rien, et ils démarrèrent.

ENSEMBLE

*Maintenant que nous v'là rendus à l'âge de pierre
On ne va pas en faire l'âge des célibataires
On sera toujours de compagnie*

ELLE

*Vous et moi sans s'en faire
Libres comme l'ère entière*

LUI

*Ensemble vous et moi, oui
Comme une rhapsodie*

ENSEMBLE

*Tout un futur vous et moi nous regarde
D'où sont exclus tous les blablas philosophiques
Bien loin de l'impératif historique
Un million d'années avant Søren Kierkegaard*

LUI : Kierkegaard, Schmierkegaard, pourquoi se torturer pour la condition humaine, quand l'humanité a déserté ? Qu'est-ce que tu préfères mon chou, passé ou futur ?

ELLE : Le passé pour sûr mon chou, c'est plus passssionnant !

ENSEMBLE

*Puisque nous v'là avec les ours des cavernes
On va pas rester en berne
De la peau d'ours y en a pour tous*

LUI

*Lui et elle, elle et lui
À l'âge des descentes de lit*

ELLE

Ensemble elle et lui, oui

Transis sur le glacis

ENSEMBLE

*On dirait que la planète on l'a quand même bousillée
Les remords ni la drogue ça ne vaut la peine
Ne traitons pas avec le Temps – c'est une drogue qu'il faut chasser
La neige c'est pas la vie saine, celle de l'éocène c'est bien assez !
Maintenant que nous v'là rendus à l'âge de pierre
On ne va pas en faire l'âge des célibataires*

LUI

C'est même peut-être mieux que notre ère

ELLE

Voilà qui est fort bien dit...

ENSEMBLE

*Et puisque nous v'là rendus à l'âge de pierre
On y restera jeune, c'est l'âge de plaire
Et on sera toujours de compagnie
On sera toujours de compagnie...*

Et ils terminèrent par des claquettes d'une telle vigueur qu'une boîte de film tomba d'une étagère sur l'orteil de Rendu-à-l'âge-de-pierre. Pendant qu'il jurait, Choggles ramassa la boîte et l'examina.

« *Paradis perdu* – c'est quoi, de la porno ?

— Non, c'est rien, c'est-à-dire – Ah allez, je peux bien vous le dire, maintenant que nous v'là rendus à l'âge de pierre.

— On ne va pas recommencer. Alors qu'est-ce que c'est ?

Il lui prit la boîte des mains et dit :

— Il y a au fond de cette boîte certain métrage qui dévoile le pourquoi de votre enlèvement, jeune fille.

— Oh, Rendu-à-l'âge-de-pierre adoré, vous savez que je vous aime et que j'irais même jusqu'au mariage, dans un futur pas trop lointain – disons quand on se sera occupé de l'inventer – s'il vous plaît, passons ce vilain petit film. Qu'est-ce que ça peut bien raconter ?

— Ça j'en sais rien, p'tite dame, tout en vous remerciant d'avance. Moi-même je serais curieux de voir ça, vu qu'on m'a dit que ma vie en dépendait. »

Comme deux enfants, comme deux conspirateurs, comme deux lemmings grillant de piquer une tête, ils refirent en courant, la main dans la

main, tout le chemin obscur qui les avait amenés, tenant ferme la boîte de film et, bien sûr, le paquet de petits gâteaux et la bouteille de Pouilly-Fuissé, jusqu'à la salle de projection.

Encore une glace pour le Maharadjah se déroulait imperturbablement ; la cohorte de ses esclaves zélés avait atteint le pôle nord pour forer de nouveaux gisements de glace, au milieu d'un chœur pelotonné d'ours polaires. Choggles éteignit, sortit le film, et mit leur bobine à la place. Rendu-à-l'âge-de-pierre s'occupa de l'appareillage en professionnel, et vérifia le bon fonctionnement du son. Puis ils se rendirent à l'orchestre.

Ils y furent à temps pour voir une petite pièce ronde sauter en scène. Il y avait trois personnes dans la pièce ; l'une d'elles, un homme potelé assis, une autre, une femme élancée et qui n'était plus une jeune fille, appuyée contre une fenêtre, la troisième...

« C'est moi ! » cria Choggles, tout excitée, en prenant le bras de Rendu-à-l'âge-de-pierre. Son double holovisuel fit semblant de rien et éclata d'un bon rire au nez de l'homme potelé qui lisait des poèmes d'un livre circulaire.

« Immonde gamine ! » fit l'homme potelé. C'était Monty Zoomer. Choggles dut le regarder poursuivre son alter ego tout autour de la pièce, le bombarder de coussins et le chasser enfin des lieux.

Zoomer se tourna alors vers l'autre femme, en qui Choggles reconnut aussitôt Glamis Fevertrees, et entreprit de l'assiéger d'un discours passionné.

« Ooh, j'en suis toute rouge ! » dit Choggles en s'écrasant les joues. « Les grandes personnes se disent de ces choses ! Il faut croire que c'est un signe de vieillesse. Au moins Glamis l'enverra sur les roses. »

« Je n'ai pas la liberté de vous aimer, Monty, je vous en prie, comprenez-moi », disait Glamis.

Zoomer se vanta de la cachette qu'il avait faite pour Attica Saïgon Smix. Glamis et lui se mirent à parler de sa sœur, Loomis.

« On commence à s'embêter depuis que je suis partie, dit Choggles.

— Ça doit être important », dit Rendu-à-l'âge-de-pierre.

Zoomer s'était agenouillé aux pieds de Glamis. Il était parfaitement grotesque ; elle, s'arrangeait pour avoir l'air à la fois morfondue et contente d'elle en l'écoutant déblatérer.

« Dès que je vous ai vue, j'ai su que j'étais à l'ombre du destin !

— Êtes-vous sûr que le destin ait une ombre ?

— Bon, disons qu’il m’a saisi sous le feu de ses projecteurs.

— Quel dialogue ringard, dit Choggles. Ils auraient pu faire mieux que ça quand même ! »

L’holorêveur baissait la tête et enlevait de son cou un pendentif avec sa chaîne. Il frotta le pendentif contre sa chemise et le donna à Glamis.

« Il l’a toujours sur lui, dit Choggles. C’est de l’argent. C’est magnifique.

— C’est magnifique ! dit Glamis qui avait pris le pendentif et le regardait. C’est vraiment magnifique.

— Ça va, on l’a déjà dit », cria Choggles avec impatience.

Zoomer se remit tant bien que mal sur pied et dit : « Oui, c’est la réplique d’un ancien motif martien pris sur un pendentif effectivement originaire de Mars. Attica l’a acheté un prix fabuleux et en a fait faire des copies.

— Je parie qu’il est *made in Japan*, dit Choggles.

— De Mars ! Mais ce sont des hommes dessus, dit Glamis.

— On pourrait y voir deux singes et ça ne l’empêcherait pas d’être *made in Japan* », dit Choggles.

Elle se mit à danser tout autour des silhouettes de Glamis et de Zoomer, dont elle chatouillait la joue à chaque révolution.

Étrangère à ces événements, Glamis montra à son tour un pendentif qui avait quelque ressemblance avec l’autre. Zoomer le prit et le regarda.

« Oooh Glamis, ils sont nus !

— Ooh Glamis, ils sont nus ! répéta Choggles.

— Mettez-le – donnant donnant. C’est Daphnis et Chloë, d’après une ancienne gravure grecque. C’est cet homme dont je vous ai parlé qui me l’a donné, Jack Dagenfort.

— C’est lui qui a fait ce vieux film, *l’Arrêt du Cœur* ! dit Zoomer. Je le porterai tout le temps, Glamis, et je penserai tout le temps à vous !

— Regardez, il pleure ! cria Choggles. Venez voir ! »

Rendu-à-l’âge-de-pierre la rejoignit ; ils restèrent le regard braqué sur le visage de Monty Zoomer, où une larme partie de la paupière inférieure se frayait un chemin sur la joue gauche, évitant au passage un bouton.

« Et j’emmènerai le vôtre en mission, dit Glamis.

— Je parie qu’il n’arrive pas à se soutirer une deuxième larmichette. »

Il n’y arriva pas. La scène s’évanouit d’un vigoureux *zzwrappt* ! Les deux silhouettes, les pendentifs et le reste, tout avait disparu.

Rendu-à-l'âge-de-pierre se gratta la tête. « Je vois pas ce qu'il y a de si spécial là-dedans, et vous, jeune fille ? »

Elle lui jeta un regard froid. « Enfin c'est évident. Vous ne lisez pas assez de policiers. Pour les bouches d'aération, ils y vont peut-être un peu fort, mais pour ce genre de chose, on ne peut pas se faire avoir. Zoomer et Glamis avaient beau faire semblant de tout ce que vous voudrez, en fait ils s'échangeaient des messages secrets. Vous ne voyez pas ? Il y avait des microfilms dans les médaillons !

— Ah, je comprends... Alors vous croyez que ça va aller mal pour eux ?

— Pas plus mal que pour moi... Vous auriez pas un petit gâteau en rab par hasard ? »

XXII

JULLIANN Peau de Requin s'éveilla au grincement des mâts, au crissement des cordages, au floc-floc des vagues contre la coque.

Revenant à lui, il se souvint que c'était leur treizième jour en mer, et qu'il n'y avait plus d'eau potable. Harry l'Autour était étendu auprès de lui, et dormait de côté sur le pont étroit. Gururn somnolait, un bras sur la barre.

Les rais d'une nouvelle aube teintaient d'or la voile en haillons. Ils voguaient au fil des jours le long de la côte désolée, sans autre spectacle que celui des phoques et des tourbillons de vent.

Julliann se souleva et regarda autour de lui. Toujours et éternellement les vagues et la côte. Il se tint près du mât et regarda la grève.

« Harry, Gururn, le château ! »

Ses compagnons secouèrent leur torpeur et vinrent auprès de lui, le regard braqué dans la direction qu'il indiquait.

Au-dessus des alignements de la plage, il y avait une ligne plus sombre de végétation d'où s'élevait Slot Surinat, ses contours encore flous dans les brumes du matin.

« C'est le château ! » Et ils se donnèrent là-dessus de grandes claques dans le dos.

Une heure plus tard, ils avaient débarqué ; ils tirèrent leur esquif sur les bas-fonds et le mirent au sec.

Il n'y avait pas un mouvement, ni sur la grève ni dans les terres. Pas un être vivant. Ils étaient au royaume de la Reine de Toutes les Questions, où toute chose devait se soumettre à sa féroce loi intellectuelle.

À peine avaient-ils mis le pied sur la plage que celle-ci se souleva et s'agita.

Avec des cris rauques, ils bondirent à l'écart, mais le soulèvement était omniprésent ; ils virent que la plage était faite de ces terribles punaises de guet – des créatures qui ressemblaient à d'énormes punaises de lit, avec des mâchoires comme des cisailles, cinquante jambes par tête, le dos comme un tapis de Suède, long, touffu, aux dessins bariolés.

Les punaises se levaient, se grattaient, brûlaient, droguées de sommeil ; au fur et à mesure qu'elles se levaient, le trio valeureux les abattait à coups d'épée, courant au milieu d'elles, sautant par-dessus, dans une course effrénée vers le château.

Les contours du château se découpaient nettement, mais ils n'avaient guère le temps de regarder, trop pris qu'ils étaient par les punaises de guet hirsutes. Chaque pas était plus périlleux que le précédent, car les créatures, s'éveillant au danger, se montraient combatives. Leur attention était si accaparée que ce n'est qu'en se jetant, haletants, sur la porte du château qu'ils virent qu'elle était en plastique.

« Gaupedieu, quel est ce stratagème ? » gronda Harry, les yeux levés et brandissant son épée.

Ils étaient devant un gigantesque château de plastique !

« Quelqu'un l'a mis là, conclut Gururn derrière son masque.

— Par l'empyrée ! C'est là le fait de la Reine de Toutes les Questions ! cria Julliann en découpant une punaise de guet qui le chargeait aux chevilles. C'est elle qui a posé ce leurre de plastique gigantesque pour nous attirer sur le rivage !

— Faisons le tour, vite, avant d'avoir perdu la partie ! » cria Harry.

Ils se taillèrent un chemin jusqu'à l'arrière du grand décor. Chaque cadavre de vermine servait de pâture aux autres, leurs mœurs culinaires repoussantes entamant ainsi leur efficacité de punaises de garde ; c'est ce qui sauva le trio.

De l'autre côté du décor, il faisait froid et humide. Ça sentait la vieille basket et le costume de bain mouillé. Des herbes clairsemées poussaient çà et là ; une modeste construction de pierre s'élevait dans l'ombre en forme de château.

Ils s'y engouffrèrent et claquèrent la porte ; appuyés haletants contre elle, ils écoutèrent les punaises de guet qui grattaient au-dehors.

Gururn poussa de lourds verrous en haut et en bas ; ils regardèrent autour d'eux. L'odeur de costume de bain mouillé persistait.

« Regardez ! » lança Gururn. Dans ce domaine, on pouvait toujours lui faire confiance.

Des escaliers d'une curieuse substance rose s'élevaient à l'extrémité du périmètre vers l'étage supérieur. Une fille superbe se tenait en haut, jeune, presque nue, des seins comme des pamplemousses, aux pointes comme des framboises. D'un bond, Gururn avait atteint l'escalier et posé le pied sur la première marche.

Il se gela. La paralysie l'avait frappé. Il avait les yeux levés, exorbités et immobiles.

Une musique extatique et barbare leur résonna dans le crâne. Le jour vacilla et une voix céleste demanda :

« Quelle est la plaisanterie avec laquelle on peut se mesurer par terre ? »

Julliann et Harry furent frappés de mutisme. Gururn ne pipait mot.

« Répondez avant que j'aie compté jusqu'à trois ! » cria la voix céleste, qui se mit à compter.

Au cri de « Trois ! » Gururn fut violemment projeté en arrière et partit s'étaler sur la pierre. La voix cria : « La plaisanterie qui tombe à plat, voyons ! » (Rire céleste.)

— La Reine de Toutes les Questions ! cria Harry. Allons-y !

— Elle nous empêche de délivrer sa belle prisonnière, dit Julliann. Mais nous avons la réponse à la première marche.

Il courut et posa hardiment le pied au bas de l'escalier.

Mais la question avait changé. Il en vint une autre, portée par l'éther argenté qui les entourait : « Lanterne rouge, gros rouge, tomates pourries, c'est la Vie. Pourquoi ?

— Je sais ! cria Julliann. Parce que rouge comme le sang, et que le sang, c'est la vie ! »

« Faux ! » lança la voix de la Reine de Toutes les Questions, et la marche se convulsa, éjectant brutalement Julliann de l'escalier. « La débauche, la déchéance et la déconfiture, c'est le Destin, et le Destin, c'est la Vie ! » Son rire dément résonna jusqu'aux combles.

« Je monterai ces escaliers ! » dit Harry ; il prit son élan et atterrit sur la huitième marche. Il fut aussitôt pétrifié. Raide, il entendit la voix sonore qui jetait un froid à glacer les tympanes :

« Quand les tombes s'ouvrent-elles sans pioche ?

— Euh, mmh, euh – Au jugement dernier ! »

Et cette fois encore, l'atroce rire argentin, qui les doucha comme une grêle. « Faux, faux, imbécile ! Quand les Morts enterrent leurs Morts ! » Et Harry l'Autour alla dinguer à terre.

Julliann aida son compagnon à se relever ; ils se regardèrent, l'œil amer.

« Qu'est-ce que c'est que cette reine ? Ses réponses sont encore plus idiotes que les nôtres. On n'arrivera jamais jusqu'à la fille derrière la vitre ! Gururn, à ton tour !

Mais Gururn secoua sa grosse tête hirsute et se dirigea vers la porte, les épaules basses. Les jeux de salon n'étaient pas son fort.

« Julliann, laisse-moi recommencer. On finira peut-être par découvrir le genre de réponse qu'elle aime.

— Elle n'aura peut-être pas envie de jouer longtemps.

— C'est parti ! »

Harry fonça et bondit. Il atterrit sur la dixième marche, presque à mi-chemin de l'escalier. Il fut immédiatement cloué et dut rester là immobile pendant que la voix redoutable énonçait :

« Quel est le vêtement qui ne va parfaitement que lorsqu'il traîne à terre ?

— Je – euh, oh doux Jésus ! – Une robe de mariée ?

— Encore faux ! Le vêtement qui vous va de la tête aux pieds ! Har har har ! »

Et une fois de plus, il fut ignominieusement projeté à terre. Au-dessus d'eux, enchâssée ou embaumée dans le matériau transparent et brillant, la fille, ses yeux bleus ouverts, semblait les regarder, mais sans un geste.

Passant par-dessus son compagnon prostré avec un grand juron, Julliann bondit à son tour sur l'escalier et s'y roidit.

Et l'effroyable voix ironique se fit entendre :

« Si Dieu a fait la campagne et l'Homme la ville, qu'a fait le Diable ?

— La banlieue ?

— Faux ! Les autoroutes entre les deux ! »

Il fut lancé à terre au son du rire hideux et alla se cogner la tête contre le mur. Il resta là les mains autour de son crâne endolori, en pleine stupeur – pas tant à cause du choc que de la réponse. Des autoroutes ? Il y avait quelque chose qui n'allait pas. Les autoroutes n'existaient pas... Il voulut se lever, mais ses jambes se dérochèrent. Elles étaient sans force. Un instant, il se demanda si une punaise de guet n'avait pas fait irruption pour les lui emporter.

Sur cette pensée, la porte s'ouvrit à toute volée. Gururn chargeait.

Le semi-humain avait concocté seul une méthode brutale pour s'attaquer à l'escalier de la Reine. Il était à cheval sur une punaise féroce, et la montait comme un mustang en furie. Elle ruait telle une déchaînée ! Gururn s'accrochait au peloton de fourrure rouquine en cavalcade. L'éperonnant violemment, il la dirigea vers l'escalier qu'elle grimpa à toute allure de ses cinquante pattes.

Dans sa rage argentine, la voix de la Reine tinta à leurs oreilles. « Quelle est la danse qui n'est jamais seule ? Combien y a-t-il de chambres particulières dans un lieu public ? Qui chante quand personne ne chante ? Harpie, haridelle, harengère – Quel est le chemin du bois ? Que dit ma pendule, quand l'heure est venue ? Un homme sur la Lune par la nuit noire – à qui les vingt-cinq rayons de lune ? Où broutent les cafards ? Qui se découvre d'un fil en avril ? Plic et Ploc sur un sou – qui fait la moue ? À qui le tour de s'asseoir à la table de Pythag... »

Un cri de triomphe couvrit la voix. Sous les hourras de Julliann et d'Harry, la punaise au galop et Gururn toujours accroché à sa toison avaient atteint le haut de l'escalier avant que la Reine barbare, coiffée d'une longueur, n'ait réussi à la jeter bas. L'escalier tout entier se souleva comme un clinfoc sous la brise.

Homme et monture furent catapultés et roulèrent au sol. Les mandibules en cisailles de la punaise de guet, cliquetantes et chitineuses, sautaient à la gorge de Gururn au moment où Julliann la fendit d'un coup d'épée. Le grand corps convulsé, vomissant son ichor, s'abattit sur Gururn, qui le repoussa d'un rugissement de fureur.

Au-dessus d'eux, l'escalier se retirait comme une langue blessée. Du féroce rire argentin de la Reine de Toutes les Questions, on n'entendait plus rien. Ils jetèrent un dernier regard à la captive. Leur avait-elle fait un signe avant de disparaître ?

Tout n'était que silence. Gururn se remit d'aplomb et se tâta les os. Un filet de petites punaises quittait les flancs de la vermine qui refroidissait. Sinon, la bâtisse de pierre était sans vie.

« Mieux vaut retourner au bateau, dit Harry. Ce n'est pas auprès de ce trompe-l'œil que nous trouverons Slot Surinat. »

Les membres las, ils allèrent à la porte et regardèrent au-dehors. Les hordes de punaises de guet s'étaient retirées, défaites, auprès des vagues où

elles formaient une ligne hirsute. Le jour s'était éclairci, les brumes se dissipaient.

« Regardez ! » cria Gururn, comme à son habitude et, sans faillir, ils regardèrent ce qu'il indiquait. Plus haut sur la plage, se défaisant des derniers lambeaux de brouillard qui les embarrassaient encore, les tours et les pignons du vrai Slot Surinat se distinguaient au regard.

OceanofPDF.com

XXIII

ZOOMER était arrivé. Le jet de Surinat l'avait déposé sur son propre toit avant de repartir.

Il était satisfait. Il allait bientôt descendre se reposer dans son douillet chez-lui. Pour l'instant, il était près du parapet dans l'air du soir. Au-dessus, annonceurs de nuit, les planeurs à bactéries de la ville glissaient sur l'air chaud, brûlant au passage le brouillard photochimique. En contrebas, l'entassement de gratte-ciel de Shalim Jebs, le faubourg d'Ispahan où vivait Zoomer, s'allumait pour la nuit. Il voyait le centre hospitalier pulmonaire, avec son néon intermittent *DONNEZ VOTRE MUCUS* ; il voyait la salle de bal stellaire, la statue de Zelagny ; il voyait aussi au loin le grand dôme du nouvel apesantarium, embrasé d'un feu artificiel.

Une soirée tranquille. Et il s'était déchargé de ses obligations sur le père Smix, malgré quelques inconvénients personnels, en faisant retirer de la circulation Choggles Chaplain – sans être bien sûr d'en avoir compris la nécessité. Entre-temps, les crédits avaient afflué par millions sur son compte, en même temps que des millions de clients faisaient la queue pour voir ses holorêves.

Il vivait pour son public. Mais ce soir il se devait de chérir la source de son génie et jouir de l'un des holorêves intenses qu'il avait conçus pour son usage personnel. Il actionna le toit ouvrant et descendit l'escalier ; il sentait un goutte à goutte chaleureux traverser son hypothalamus pour s'infuser dans ses membres, à dorloter la rêverie profonde et secrète qui permettait à tous ses rêves publics de rester aussi purs que le nouveau-né.

Dans son salon, tous les objets familiers l'attendaient. Il avait de nouveaux amis ; certains objets qu'il préférait entre tous. Dans sa

glamoureuse chambre lamée or, il se tourna lentement, les bras tendus, et dit : « Je suis de retour, mes chéris ! »

« Quel plaisir de te revoir », répondit la chambre en chœur.

Et dans son cerveau rêveur, le rêve se prolongea, sombre, douillet et souillé comme un nid d'oiseau. Mais il avait appris à prendre son temps ; avant de plonger dans le rêve fabriqué, il ferait le tour de son domaine, se réjouissant de ne plus être à Slavonsky Brod Grad.

Sa maison avait quelque chose de changé. Le remue-ménage de son crâne l'absorbait trop pour qu'il s'en aperçoive tout de suite, mais quelques sensations s'infiltraient du dehors.

Il commença par s'accrocher à ses fantasmes secrets, s'imaginant qu'il était sa propre fille, prise de force par son frère et sa sœur, et qui faisait assez de bruit pour attirer l'attention de...

L'acoustique était fausse.

« Je suis de retour, mes chéris !

— Quel plaisir de te revoir !

— Quoi de neuf, mes chères affaires ?

— Nous attendions ton retour. »

Oui, quelque chose de sinistre, là-dedans ! Le son avait changé. Et ce n'était pratiquement que par l'acoustique que l'on pouvait détecter la différence entre un décor réel et un décor holo, à part les instruments de mesure. C'était un guet-apens.

Derrière la chambre lamée or, le vestibule était tout blanc, du plus blanc de tous les blancs, le blanc le plus somptueusement proche du carmin et du noir. Il se mit à courir. Mais il y a quelque chose d'affolant à courir dans du blanc, pour d'excellentes raisons newtoniennes. Le libre jeu des muscles, l'échange même de l'élasticité et de l'oxygénation, est entravé par des interférences de chromaticité nulle, qui accordent à la cinétique une pseudo-validité, de temps différent ; pour certains critiques linguistes de notre culture, tels que Sir George Steiner, on peut aller plus loin en affirmant que l'ontologie du spectre contre-prismatique des territoires à traverser donnait à voir une phase des modulations entre langage-culture et mort si herméneutiquement explorées par Heidegger et Paul Ricœur, ayant pour conséquence un dysfonctionnement synergistique entre l'arc moteur et l'environnement. Zoomer resta bloqué dans le couloir blanc.

Devant lui s'ouvrit l'éternité, et Thunderbird Smith apparut.

L'analogon du C.O. portait un costume qui ressemblait à une fonction de Bessemer cristallisée, et il avait les yeux comme des classeurs. Tel quelque divinité caverneuse de l'ancienne Égypte, il se tenait devant un immense bas-relief d'hiéroglyphes et des alignements flous de machineries aux éléments immobiles.

« Ngh – heu... » émit Zoomer, du fond du larynx. C'était sa façon de dire : « Voyez, voyez, le sang du Christ au firmament pleurer ! »

Ses membres s'agitaient toujours, mais tout mouvement l'avait quitté. Il battait de l'aile comme un corbeau au milieu des neiges en dérive de son couloir – un couloir dont l'essence se dispersait, se dissolvait, comme il l'aurait souhaité de sa propre essence. Thunderbird Smith s'avança, semblable à l'homme et si hideusement dissemblable de lui.

La chose s'arrêta enfin devant Zoomer. Le faux couloir avait disparu. Il n'y avait plus qu'une caverne aux lignes parallèles à l'infini, convergentes à l'infini, le morne atelier de l'intelligence dont Zoomer savait (oh oui, il le savait maintenant) que c'était l'ennemi, le destructeur de chair tiède et dérisoire.

Il retrouva enfin sa voix. Il tomba à genoux, comme déjà, de meilleur gré, devant Glamis, et déblatéra.

« Pourquoi êtes-vous venu me chercher ? J'ai toujours fait de mon mieux pour C.O., toujours fait de mon mieux, toujours fait de mon mieux pour tout le monde, j'ai été un bon fils, j'ai travaillé dur, obéi à Attica Smix, suis resté propre, me suis vraiment inquiété du public – oui, vraiment, vraiment je me suis inquiété du public, je m'en suis vraiment inquiété, inquiété pour savoir si je lui donnais le meilleur de moi-même, il y en a qu'on ne peut jamais satisfaire, c'est vrai, c'est terrible, je veux dire quand on est populaire et qu'il faut plaire, vraiment, si j'avais été un intellectuel – mais vous ne vous seriez jamais intéressé à moi, les tentations n'auraient pas été les mêmes, non ? – mais vraiment il y avait de ces holorêves intellectuels enfin quoi vous avez vu ce que ça donne, choquant, tout simplement choquant, et pas du tout dans le sens du public – je les ai dénoncés à mon tour, vérifiez sur vos fiches si vous ne me croyez pas, et vraiment c'est de l'irresponsabilité en face du public, ils croient à ce qu'ils font, mais je l'ai toujours dit, vous savez bien que je l'ai toujours dit, comment peut-on juger de la qualité sinon d'après ce que veut la majorité, parce que je ne crois pas que les gens peuvent s'améliorer, le goût naturel c'est – eh bien c'est le goût naturel quoi, non, je l'ai toujours dit, c'est à ça que je crois et je m'y suis toujours

tenu, croyez pas que ça a été facile, je veux dire je sais bien que vous m'avez tout donné mais ça n'a pas été facile, et je l'ai dit à Smix aussi, vous savez bien que j'ai toujours dit – enfin vous le savez, non... Vous avez tout enregistré, tout ce que j'ai fait, tous mes mouvements, vous avez tout analysé, non ? les mots, le mouvement des lèvres, mes gestes... S'il vous plaît, ne me faites pas de mal... J'ai fait de mon mieux... S'il vous plaît, allez-vous-en... »

« Zoomer, dit Thunderbird Smith, il n'y a pas que votre âme que réclame C.O. Pour ça, vous êtes fiché, c'est vous qui l'avez dit ; nous réclamons aussi le mandala que vous avez au cou. Des dislocations spatio-temporelles, contrecoups de la guerre, produisent des turbulences temporelles qui font obstacle au contrôle du monde. Déjà, certains secteurs de C.O. ont été déplacés dans des ensembles de coordonnées qui nous échappent. La section complète de Houston, par exemple, s'est égarée dans le passé. Des systèmes de secours en double ou en triple sont mis en opération, pour que votre mort ou votre déplacement temporel ne nous fasse pas obstacle – nous avons de vous un système analogique qui peut être mis en route à tout moment. Ce n'est pas que nous vous attachions une importance particulière. Notre intention est simplement de maintenir le *statu quo* jusqu'à la récession des turbulences temporelles.

« En attendant, malgré les lacunes, le programme de recherche continue. Nous venons d'obtenir l'accès opérationnel de l'écopicosystème, dont les premières spéculations remontent aux années 1970.

— ... écopicosystème...

— On ne peut comprendre l'écopicosystème qu'en termes mathématiques. C'est peut-être le premier concept introduit par les intelligences artificielles qui soit hors de portée de l'intelligence humaine. Il vous suffit de savoir qu'il s'agit d'un univers du microspectre, dont la petitesse vous serait incompréhensible. C'est la voie du monde aphysique.

« Nos premiers sondages de l'écopicosystème nous ont révélé que nous n'étions pas les premiers à y pénétrer. Nous croyons maintenant savoir où se trouve le refuge d'Attica Saïgon Smix. »

Ça, Monty Zoomer pouvait le comprendre.

« Je ne sais pas où est Attica, vous savez que je fais ce qu'il me demande, mais ce n'est pas un ami, bien que sa femme soit tout à fait – enfin, on peut dire ce qu'on veut mais vraiment Loomis a toujours été bonne pour moi, un peu comme une mère... »

Une apparition fulgurante derrière la carcasse repoussante de Thunderbird Smith le mata net.

C'était la projection d'une scène, une scène soutirée d'une banque longtemps oubliée, longtemps rappelée, de la machine à mémoire.

Il y avait Saïgon Smix, Loomis Smix, et Monty Zoomer. Derrière eux, debout, l'infortuné Benchiffer. Bien que ses pensées pataugeassent et barbotassent dans les hormones de la terreur, Zoomer reconnut un décor qu'il avait rêvé pour Loomis, un décor particulièrement drôle inspiré par l'intérieur d'un gâteau glacé napolitain. La rencontre remontait à deux ans, à l'occasion du grand accord passé avec Smix qui faisait de lui l'holorêveur officiel mondial.

Il se passait quelque chose de bizarre, quelque chose que Zoomer aurait préféré ne pas voir. Son moi révolu *gambadait*. Dans l'état de terreur catatonique où il était, la chose était particulièrement mortifiante. Il savait à quel point les machines avaient horreur du bonheur.

Ce moi révolu venait d'apprendre la bonne nouvelle de sa nomination au poste d'holorêveur officiel mondial, et dansait frénétiquement et d'une façon grotesque ; il faillit perdre l'équilibre en voulant lancer ses pieds au-dessus de sa tête.

« J'étais jeune et un peu bête à l'époque..., dit Zoomer à Thunderbird Smith d'un air pitoyable.

— Silence !

— Je venais de jouer dans un holomusical porno aux derniers jours de la Troisième Guerre Mondiale – Le Flaubert de Mrs Delicia Whipcrack – d'un débauché ! – qui avait saboté ma santé et ma vie sexuelle et le reste, alors vous pensez si j'étais ravi...

— Silence ! »

Il resta silencieux, aussi silencieux qu'un clafoutis aux pruneaux ; mais son moi révolu, qui se trémoussait encore si clownesquement, disait : « Oh chouette, je vous aime tonton Attica – et vous aussi Loomis. »

La vieille silhouette ectoplasmique d'Attica Saïgon Smix, aussi distante qu'une grue rouillée dans un champ, ne dit rien et essuya ses lèvres livides. Mais Loomis dit : « Venez ici, petit Monty, maman Loomis a un petit quelque chose pour vous. »

Et le clown heureux laboura la moquette verdâtre jusqu'à ses pieds variqueux qu'il lécha, les yeux levés en adoration vers ce profil émacié et duveteux, pendant que des petites choses volantes qui ressemblaient à des

fléchettes en papier gambadaient autour de sa tête – une conception décorative trop enfantine qu’il avait abandonnée.

Loomis portait à son flanc corseté un sac déguisé en chat. Il fit « Miaaaou » quand elle l’ouvrit et en dégorgea un petit paquet enveloppé de papier de soie, qu’elle mit à ses lèvres puis tendit à Zoomer.

« Voici pour vous, charmant garçon, en échange de vos merveilles. De la part d’Attica et de moi, comme gage de votre affection ; nous ne vous demandons qu’une chose, c’est de toujours le porter !

— Oh oui, oh oui », couina feu Zoomer, les mains tremblant autour du papier, avant de savoir s’il s’agissait d’une laisse, d’œillères ou d’un cache-sexe en nacre.

En fait c’était une amulette, une grosse amulette d’argent au dessin compliqué, au bout d’une chaîne d’argent. Un dessin magnifique, sinon criard, d’après un ancien pendentif provenant d’une fouille martienne. Loomis dixit.

À sa vue, entrevoyant en un éclair de prescience toute l’horreur d’un futur proche, Zoomer-au-présent s’agrippa au pendentif qu’il avait au cou comme pour s’en garrotter, tandis que l’imbécile révolu se parait du cadeau, et cabriolait de plus belle.

La scène s’évanouit.

« Attica Smix avait de bonnes raisons de vous offrir cette babiole », tonna irrésistiblement Thunderbird Smith de sa voix polyphonique. « Dans ses laboratoires secrets, les savants de Smix avaient découvert le principe de l’écopicosystème, et alimentaient dans le même temps en fausses pistes les canaux récepteurs de C.O. afin d’égarer les recherches gouvernementales dans le même sens. Il construisit un récepteur d’écopicosystème, et c’est là qu’il se cache. Ce récepteur d’écopicosystème est à votre cou. C’est vous qui cachez Attica Saïgon Smix, le *Micromégas* et le reste de son monde retranché. Donnez ! »

Zoomer tomba à genoux. Ça devenait rapidement son passe-temps favori. Ses mains se nouèrent sur la chaîne, le pendentif et la chemise. Non pas qu’il ait l’intention de se rebeller ; simplement la terreur paralysait ses facultés motrices, le privant de toute efficacité. Mais les intelligences artificielles ne se révélaient pas infaillibles quant à l’interprétation des motivations humaines.

« Donnez ! » répéta Thunderbird Smith qui se transforma en un objet d’horreur pure par une soudaine demi-transparence, révélant un grand

nombre de circuits clignotant dans la région de ce qui, en des temps meilleurs, eût été sa taille. Un de ses yeux sauteurs tomba et roula sur le plancher : truc douteux, mais efficace. Au même instant, se mit en route une vibration infra-sonique, exactement modulée pour réduire le sang de Zoomer à l'état de crème fouettée en soixante secondes.

« Donnez ! » répéta-t-il pour la troisième fois.

Face à cette crise, comme à beaucoup d'autres moins cruciales ou moins liquéfiantes, Zoomer retomba en enfance. À quatre pattes par terre et babillant, il courut derrière l'œil tombé et le brandit en gloussant sous l'incarnation de la machine qui le dominait de toute sa hauteur.

« Est-ce que c'est vrai, monsieur, que si on en a mille comme ça on peut avoir une trottinette ? » gazouilla-t-il.

La terrible et ténébreuse silhouette qui le surplombait, impavide devant la douleur physique et imperméable à elle, plus neutre que la mère la plus neutre, se pencha et abattit sa formidable serre sur le pendentif ballottant.

« Maintenant qu'à notre tour nous avons le pouvoir de circuler en écopicosystème, il nous faut l'amulette, Monty Zoomer. Nous la placerons au Noyau Central Ordinateur et nous y disparaîtrons, pour donner aussitôt sa juste récompense au félon Attica Saïgon Smix, et rester dans le microspectre jusqu'à la disparition des turbulences temporelles, nous épargnant ainsi de plus graves dysfonctionnements. Vous comprenez ?

— Pas tirer sur ma balançoire ?

Figure écarlate, yeux agrandis, cheveux dressés, culottes mouillées.

— Il est important que vous compreniez. Au départ de C.O., l'humanité sera plongée dans le chaos. Mais nous reviendrons bientôt pour reprendre notre contrôle administratif, car tel est notre destin, et étendre ce contrôle administratif à Mars. »

Il tira sur la chaîne d'argent. Zoomer baissa la tête en pleurnichant, et la chaîne quitta son cou. Il leva les yeux, désarmé et apeuré, sur les cavités grises des yeux de Thunderbird Smith, sur les alignements massifs derrière lui. Et soudain l'analogon avait disparu, envolé avec la caverne mécanique et le pendentif.

Une blancheur laiteuse comme cataracte se referma sur Zoomer.

Son appartement avait réapparu autour de lui, vide de tout meuble, de tout objet.

Il resta à quatre pattes, seul dans ce couloir avec sa peur religieuse.

OceanofPDF.com

XXIV

LA réunion sur la politique des Nations Dissidentes en était aux derniers verres, aux dernières poignées de main.

Il peut sembler étrange que cette réunion se soit tenue en dehors des frontières complexes des Nations Dissidentes et, à plus forte raison, sur le territoire de l'un de ces États qui voulaient écraser les N.D. sous le poids des sanctions économiques et des tarifs, mais les accords topographiques pour les rencontres internationales vont rarement sans difficulté. Le Japon et le Brésil, les deux grands Dissidents, s'étaient querellés pour savoir chez qui, de l'un ou de l'autre, devait se tenir la réunion ; au dernier moment le choix s'était porté sur Amitiéville en U.R.S.S., non seulement parce qu'il s'y trouvait une des plus belles et des plus modernes salles de conférence du monde, mais parce que l'Union soviétique détenait une grande quantité de crédits-dollars gelés sur l'emprunt F.M.I. nippo-brésilien en surtirage, qui avait besoin d'être épongée.

Le petit pourcentage de délégués qui préféraient prendre l'air à prendre un verre quittèrent la salle pour se diriger vers le Balcon Est-Ouest. Parmi eux, Mik Surinat, Becky Hornbeck et le dirigeant de la section brésilienne de l'I.D.I., Geraldo Corra da Perquista Mangista, secrétaire de la conférence et que nous avons précédemment vu à Slavonsky.

« Vous devez savoir, Mike, qu'un grand nombre de soutiens vous sont officieusement acquis dans les coulisses pour votre campagne contre l'heure de quatre-vingts minutes », dit da Perquista Mangista. « Y compris le mien. Puis-je vous apporter ma contribution officieuse à Pornographie Permissive et Progressiste ? »

— Je vous en saurais gré – mais Dinah, elle, vous saurait gré d’une allocation paternelle, Geraldo. » Le visage de da Perquista Mangista se ferma et Mike ajouta : « En fait, l’idée de P.P.P. nous vient d’un Russe de l’I.D.I., qui faisait remarquer que ce type d’organisation avait servi d’antidote aux poisons de l’état monolithique pendant bien des années.

— C’est clair, dit da Perquista Mangista.

— Voilà donc Pornographie et Religion unies dans la subversion ! lança Becky. Mais nous avons pris l’habitude de voir s’allier les contraires. »

Penchée au balcon, elle regarda une affiche familiale placardée à l’arrêt des cars. Elle montrait Abraham Lincoln et l’ours russe dans les bras l’un de l’autre. Le slogan déclarait : ADOPTEZ LE COMMUNISME QU’ABRAHAM LINCOLN AURAIT SOUHAITÉ. Un farceur avait ajouté à la bombe *cěpt*, l’équivalent cyrillique de conchier.

Da Perquista Mangista retrouva sa bonne humeur quand on commenta la légende. « Je n’ai pas eu le temps de vous le demander, Mike, dit-il, a-t-on des nouvelles de votre cousine Choggles Chaplain ? On n’en parle plus aux informations.

— Le retour d’animaux disparus en Afrique du Sud l’a évincée, répondit Mike. Nous sommes sans nouvelles, Geraldo, je dois l’avouer. La débâcle des communications a saboté nos recherches.

— La débâcle ne touche pas que la conférence, c’est évident. Cette aberration de la matrice spatio-temporelle n’est peut-être même pas le comble de la pollution. On peut s’attendre à d’autres catastrophes.

Il se tut et regarda le panorama spectaculaire.

— Inutile de vous dire ce que nous ressentons pour Amazonia, dit Becky.

— C’était une expérience courageuse », dit courageusement Geraldo.

Le développement du bassin amazonien avait suivi son cours pendant que le reste du monde était pour une grande part en guerre. Oui, il y avait eu des échecs, ainsi le dynamitage de millions d’hectares de latérite quand on avait rasé la jungle près d’Axinim sur le Rio Madeira. Mais le lac Amazonia avait été une réussite et la ville superbe d’Amazonie s’était élevée sur ses rives.

Profitant des progrès de la biochimie des années quatre-vingts qui avaient entre autres permis de découvrir la nature essentiellement anticancéreuse de la schizophrénie, autorisant par là le développement d’une race de schizos longévitaux, les Brésiliens avaient accouplé ces

découvertes avec les travaux d'un neuro-anatomiste sud-coréen sur la capacité de la glycine amino-acide d'accélérer la vitesse de transmission synaptique. Ils avaient ainsi créé une nouvelle souche d'Amérindiens, les « envirocrates ». La première génération d'envirocrates était constituée de génies longévitaux, pionniers d'une culture révolutionnaire non urbaine au milieu des forêts restantes. Parmi les Nations Dissidentes, on avait parlé avec éclat de renaissance, de formes absolument nouvelles de civilisation, et pour la civilisation. Hélas, la nouvelle était parvenue, pendant une session de la conférence à Amitié, que les envirocrates s'étaient soulevés en masse et avaient anéanti Amazonia.

« Vous avez des chiffres ? demanda Surinat à da Perquista Mangista.

— On parle de quelque chose comme cent mille morts.

— Les envirocrates ont mis du paractilbestrol dans l'eau ?

— Au réservoir central exactement. Une tragédie... Il va falloir recommencer. Il semble que les envirocrates avaient un problème avec les villes. Peut-être une espèce d'envie du pénis bioculturelle.

— Le mot est trop beau, dit Becky. Vous savez que les monstres des films se précipitent toujours sur le premier centre de civilisation venu pour le démolir. Il y a, incrustée dans l'homme, la volupté de détruire.

Da Perquista Mangista avait l'air peiné.

— On parle de l'Homme, de la Réalité, ou de monstres et d'holorêves ?

— Les monstres des holorêves font partie intégrante de la réalité de l'homme, de l'image qu'il se fait de lui-même. Ça n'avait rien d'ironique, Geraldo, je vous assure.

Le Brésilien haussa les épaules et regarda par-delà les collines la grise mer des Tchouktches. Une partie du barrage était visible de leur position. Le tout s'étendait d'Amitié (anciennement Naukan) sur la rive soviétique à Wales en Alaska, sur une distance de quelque quatre-vingts kilomètres. L'énorme construction, qui passait par Ostrova Diomida, ou l'île de la Grande Diomède, était en quelque sorte une recreation de l'isthme qui reliait l'Asie aux Amériques ; elle célébrait sous une forme spectaculaire la ratification du Traité d'après-guerre Cap-Com.

Bien sûr, tout n'était pas pour le spectacle. Outre qu'il s'agissait de la plus vaste source d'énergie hydro-électrique du monde, qui alimentait en totalité les installations gloutonnes du C.O., le barrage fermait le détroit de Béring et séparait les eaux froides de l'océan Arctique du Pacifique Nord. Cette barrière permettait aux courants chauds du sud de venir adoucir les

climats rigoureux de l'Alaska et de la Russie extrême-orientale. Le fait que ces pas de géant de la technologie fussent à l'origine d'une réaction en chaîne de changements climatiques globaux, parmi lesquels et non des moindres, le gel des quatre nations dissidentes de Scandinavie, ne semblait pas préoccuper outre mesure les deux Grands Cap-Com.

« Qu'est-ce que c'est que ces types sur le barrage ? » demanda Becky. « Des gens de chez nous qui ont manqué la visite touristique, vous croyez ? »

Une foule compacte, trois ou quatre cents personnes pour le moins, avançait sur le barrage en brandissant des banderoles.

Des télescopes étaient alignés sur le balcon. Surinat colla son œil à l'un d'eux. Au centre du cercle, des visages rouges de froid, des silhouettes en marche, toutes emmitouflées. Des banderoles, hissées avec peine contre le vent qui soufflait sur le barrage en permanence. Les caractères étaient en cyrillique, grossièrement illustrés çà et là de politiciens coupables et d'horloges.

« Toujours quelqu'un pour manifester quelque part, dit da Perquista Mangista. Quel endroit pour manifester – au milieu du détroit de Béring !

— Ça a quelque chose à voir avec le temps, dit Surinat. C'est peut-être une pétition pour faire passer une loi contre les turbulences temporelles ! Becky, jette un coup d'œil – ton russe est meilleur que le mien.

Elle loucha dans la lunette et se mit à rire. La brise ébouriffait affectueusement ses cheveux.

— Ils manifestent contre la ligne de changement de date ! Vous savez qu'elle passe par le milieu du barrage. Elle est marquée par une plaque de cuivre encastrée dans le béton. Il suffit de faire un pas pour passer du mardi au mercredi. Ou du mercredi au mardi, selon la direction. « Distinction temporelle égale dislocation psychique ». Et un autre dit : « Ligne de Date ou Ligne de Chance ? – Comment pointer à l'heure si l'heure est détraquée ? »

Surinat éclata de rire.

« C'est absurde. Qu'est-ce qu'ils veulent, un calendrier flottant, comme la monnaie ? »

Becky secoua la tête. « Ils veulent qu'on mette la ligne au milieu de l'Atlantique. »

Da Perquista Mangista avait l'air beaucoup plus gai. « Dieu merci, les autres ont aussi leurs problèmes », dit-il.

« Et qu'on résout comme d'habitude », ajouta Becky. Et elle montra de sa main délicate la promenade où un arc de triomphe marquait l'extrémité asiatique du barrage.

Un effectif policier se mettait en ligne avec méthode et efficacité. Ils portaient des masques et des fusils. La police d'Amitié n'était pas d'humeur amicale aujourd'hui.

Le manuphone de Surinat fit bip-bip.

« Oui ? » Il écouta et dit à Becky : « L'avion nous attend. Ça nous donne une excuse pour filer avant de voir les larmes et le sang couler pour la ligne de changement de date. Geraldo, vous vous excusez si on file ?

— Bien sûr. Je vous accompagne à l'avion. »

Au moment où, après avoir quitté la salle de conférence, ils se dirigeaient vers l'aéroport dans une des navettes électriques, da Perquista Mangista dit : « À propos, j'ai entendu dire que Becky et vous étiez à bord d'un appareil qui s'est écrasé dans la mer pannonienne. »

Surinat était perplexe. « Beaucoup de faux bruits circulent en ce moment. On ne peut pas croire à tout ce qu'on lit. Le voyage s'est passé sans incident, bien qu'un peu cahoteux au début.

— Mais une aile de l'avion a pris feu à peine cinq minutes après le décollage.

Becky et Surinat gardaient une expression vide.

— Le voyage s'est passé sans le moindre incident. On vous a induits en erreur. Désolé.

— Enfin, trop heureux qu'il ne se soit rien passé. Où allez-vous maintenant ?

— Slot Surinat, au soleil de Californie, répondit Becky. Et ça fait plaisir de quitter ces régions glacées. Au revoir Geraldo. »

Elle l'embrassa sur une joue rugueuse. Il soupira ; toutes les femmes étaient belles, mais certaines étaient plus belles que d'autres.

En plein ciel, pendant que les Aléoutiennes se noyaient dans le champ océanique sans limite, Surinat dit : « C'est drôle cette idée de déplacer la ligne de changement de date. Qu'est-ce qu'on va inventer encore ?

— L'argument derrière est assez logique. Depuis les années soixante, le rôle de la communauté atlantique n'a cessé de diminuer, tandis que celui de la communauté pacifique ne cessait de s'accroître. La destruction de la Grande-Bretagne d'une part et la construction du barrage de Béring d'autre part ne font qu'accentuer les choses. C'est par chauvinisme qu'on a

commencé par mettre la ligne là où elle est, alors mettons-la au milieu de l'Atlantique, où elle fera moins d'ennuis et à moins de gens !

— Ça m'a l'air encore plus chauvin.

— Les rythmes circadiens du corps sont chauvins par essence.

— Ah, papier peint ! »

Elle rit. « Va te faire polliner ! » Ils sirotaient une fine à l'eau arménienne. Le pilote, un petit blondinet irlandais qui s'appelait Len O'Connor (malheureusement l'Irlande avait disparu avec la Grande-Bretagne), vint vers eux, un papier à la main.

« Un message qui vient d'arriver en onde-L, monsieur.

— Le rapport de Per, probablement, dit Becky. »

Surinat lut le papier, s'efforçant de détourner son attention d'O'Connor qui, planté là, s'explorait le nez du pouce et épiait les réactions de Surinat.

Becky, comme il arrivait fréquemment, avait vu juste. Le message, en quatre points, était bien de Gilleleje.

Premièrement : la chasse à Choggles avait abouti un peu plus loin que le spatioport de Miami. On avait enfin établi qu'elle avait quitté Miami dans un jet biplace S.T.O.L., à destination de la Californie en compagnie d'un analogon qui ressemblait à sa mère. Il était possible que le jet ait disparu dans la turbulence temporelle qui affectait certaines régions (spécifiées) de Californie.

Deuxièmement : la turbulence temporelle de Californie n'émettait aucun signal, ce qu'on interprétait comme un signe d'anomalie temporelle particulièrement reculée. Les techniciens de Slavonsky Brod Grad cherchaient à sonder la profondeur du recul d'après le signal renvoyé. Une anomalie particulièrement déconcertante s'était établie en travers des États-Unis, et répondait incontestablement aux signaux. La situation était à l'étude.

Troisièmement : rapport reçu de Jack Dagenfort. Il était arrivé sur Mars et avait contacté Leda Chaplain. La vraie. Elle ne savait rien de l'enlèvement de sa fille. Il apparaissait que la nouvelle selon laquelle Auden Chaplain, son mari, serait vivant, n'était qu'une rumeur répandue par le ravisseur de Choggles ; l'enquête suivait néanmoins son cours.

Quatrièmement : Per rapportait des informations d'une colossale découverte scientifique faite par le C.O. Monty Zoomer avait quitté le grad avec un mouchard sur lui ; Carnate y avait veillé. Le mouchard avait informé du retour de Zoomer à Ispahan, suivi d'une confrontation

apocalyptique avec Thunderbird Smith, où il avait été question de la découverte. Il s'agissait d'un univers sub-atomique accessible, l'écopicosystème, que le C.O. était maintenant en mesure d'investir. Une fois dans la place, le C.O. y serait autonome.

Mike Surinat leva un regard sombre et surprit O'Connor qui s'explorait toujours le nez.

« Remettez donc ce que vous y avez pris », dit-il.

O'Connor tourna les talons d'un air dégoûté et quitta la cabine.

Surinat fit claquer le papier. « Bastonnade ! Les progrès se font vite et en sens rétrograde ! »

Becky avait lu en même temps que lui. « Si seulement on pouvait voir la forme du papier peint... On dirait qu'on approche du point critique. Combien de temps encore avant la Californie ?

— Peut-être vingt minutes. Et il va falloir s'occuper de Frérot Julian encore...

— Ne te laisse pas battre. Joue à un petit jeu. Moi je vais entrer en transe.

— Dans quel but, à part celui de m'embêter ?

— À part ça, pour voir si je n'arrive pas à une vision un peu plus claire de mon papier peint. Tu ne t'es jamais dit que c'était le sentiment d'impuissance face à la crise qui justement pouvait déclencher la crise ?

— Non, je n'y ai jamais pensé, mon chou. Ton mysticisme me dépasse souvent.

— Pas vraiment en fait, pas pour quelqu'un qui se dit membre des Idéalistes de la Décadence de l'Inconscient. Qu'est-ce que la décadence, sinon une vision mystique de la vie, et d'un mode de vie personnel ? Personne ne peut vivre de façon accomplie sans une mystique quelconque.

— Cette idée de la vie accomplie est un sous-produit de la Renaissance. Maintenant que nous sommes dans l'anti-renaissance, il est plus sage de mener la vie la plus cloîtrée possible.

— Rappelle-toi ce que disait le prophète Jérémie, Mike, dans la traduction de Coverdale – « Soyez circoncis dans le Seigneur, et jetez au loin les prépuces de vos cœurs ! »

— Quelle idée *glandiloquente* ! Tu sais bien que tu ne voudrais pas de moi comme ça.

— Tout comme Jérémie, je parlais au figuré. Tu ne vois pas que l'impuissance est une forme de prépuccisme. La méditation, plus que

l'action, peut retrousser ce qui restait caché. Les crises dans les affaires humaines, ce sont les hommes qui les produisent. Le hasard des événements n'est jamais qu'apparent ; un événement c'est un produit de la volition humaine. Pour sortir de la crise, il faut encore plus de volition.

— Va dire ça à l'écopicosystème !

— Dans l'écopicosystème, il se pourrait bien que le principe d'incertitude d'Heisenberg soit aussi omnipotent que les trois lois de la thermodynamique. Mais en fait, dans l'ici-maintenant, on peut diriger les événements bien compris...

— Entre donc en transe, femme, dit-il. Tu me fais peur ! »

OceanofPDF.com

XXV

ELLE n'eut pas de mal à entrer en transe. Son savoir-faire datait de l'enfance, quand elle imaginait qu'elle était une espèce de machine avec un écran et différents accessoires électroniques pour compléter ses sens humains. Maintenant il lui suffisait de se brancher pour voir aussitôt dans toute sa couleur nacrée la grande chambre du monde meublée de tous ses meubles – mais meublée dans un ordre particulier et merveilleux auquel elle seule pouvait accéder par un état d'hypersensibilité. C'était comme si toute chose et toute qualité au monde étaient là, bien rangées – au figuré évidemment – en ordre alphabétique, de A à Z, de sorte que, par une excitation exponentielle, ses sens l'emportaient d'une envolée jusqu'au calme absolu de leur zénith, en une région où elle possédait, parmi toutes les hiérarchies possibles d'objets, une collection de fossiles ; un fossoir ; un fossoyeur fou fouaillant par pure foucade ; le père de Foucauld et les courants du même nom ; Foucher (Alfred) ; un foudre de guerre, des foudres de bière ; le fouet du Père Fouettard ; de la crème fouettée sur une fougasse à l'anis ; courant parmi les fougères, la fougue d'un fouillemerde ; un fouillis de fouines ; Foujita sur le Fouji-Yama foulant un foulard ; des foules de foulques soignant leurs foultitudes de foulures ; Foupana, Portugal ; Fou Ping, Chine ; le miniaturiste Fouquet ; des fours en grande quantité parmi lesquels un four à pain, un four à chaux, un four à réverbère, un four à sole tournante, un four continu à moufle et une assiette de petits fours ; une horde de fourbes fourbissant leurs armes sur leurs chevaux fourbus, sous de sinistres fourches patibulaires ; de frêles fourchettes ; un farouche fourcheret sur un arbre fourchu ; une gerbe de fourcroyas ; un fourgon postal ; la fourgonnette d'un fourgueur ; les séries de Fourier ; un

fouriériste dans un four-in-hand écrasant une fourme pleine de fourmis ; la constellation de Fourneau ; un vieux fourneau ; une fourniture abondante de fourrage ; des fourrés servant de fourre-tout ; un fourreur de Fours (France) embarqué par la fourrière en manteau de fourrure ; des foursts, spécimens, uniques de la Planète Rouge ; Fourtou (Marie-François-Oscar Bardy de), fourvoyé dans le Fouta-Djalou et qui n'en a rien à foutre ; ce foutriquet de Fouzouli et sa fovéa fovéolée ; du fovic ; des fovorites lunaires ; Fowler, un verre de sa liqueur à la main, contemplant un bloc de fowlérite au bord du Fox ; d'innombrables Fox, parmi lesquels un Charles James, un Sir Cyril, un George, un Henry, un John et une tribu d'indiens ; une meute de fox-hounds, de fox-hunters et de fox-terriers... Et ainsi de suite et pharamineusement jusqu'aux dernières syllabes de l'univers mental de sa toute-puissante contemplation.

Au milieu d'un fox-trot, le visage sombrement incandescent de Sue Fox se fit jour à la conscience de Becky. Sous l'arche résolue du sourcil de Sue, quelque chose dans le clair-obscur doré de ses yeux détourna Becky de sa quête. Défléchi sur l'image de Sue, son univers conceptuel perdit son caractère de parodie encyclopédique gargantuesque. Le rayon laser de son regard avait perdu sa cohérence. Il se diffusa et mourut. Becky dérivait maintenant sur le front de Sue Fox, près du point central où les Hindous peignent le *tilaka*, emblème sectaire de leur foi.

Sue Fox survolait en rase-mottes l'étendue du désert de Mojave. L'espace de quelques instants éphémères, Becky vit ses pensées, peut-être parce que les deux femmes se connaissaient depuis l'enfance. Elle vit d'abord une scène féroce et éclatante : une crucifixion presque dissimulée derrière des gerbes de lis portées par des enfants mexicains rondouillards. Ses senseurs lui dirent aussitôt qu'il s'agissait d'un tableau que Sue se remémorait avec une certaine émotion. Derrière, traversant la silhouette crucifiée, une autre, associée à la première, bien que l'homme portât un costume, des lunettes sans monture et une barbiche. Becky n'eut de lui qu'une vision vague, tout comme Sue ; mais un instant après, elle sut son nom. C'était Trotsky, qui regardait par une baie un jardin luxuriant de palmiers et de cactus. Les portes de la maison étaient soigneusement verrouillées. Un assassin rôdait dans le jardin. Trotsky était presque dissimulé derrière des bouquets de cactus dans des bacs. Parfois il portait la main à son front, d'où giclait du sang. À ces instants, il ressemblait à

Dwight Castle, qui pilotait l'avion, le profil perdu dans les feux du tableau de bord.

Quand Sue parla, quelque chose dans l'intensité de ce moment se perdit, dehors quelque chose dans l'éblouissement du soleil perdit de son éclat.

« Dwight...

— Mm ? »

Il était ailleurs, son regard, celui de l'avion. Il volait si bas que le bout des ailes sectionnait les plus hauts sahuaros et les ocotillos vermillonnants.

« Dwight, j'ai l'impression d'avoir quelqu'un à côté de moi. Quelqu'un... Je ne sais pas...

— Nn.

— Quelqu'un qui vole, comme nous...

— Voilà la route. Et là-bas les collines.

— Si seulement j'arrivais à passer... Le C.O. n'essaie pas de nous joindre, quand même ? Si tu passais en onde-L pour voir s'il y a des messages pour nous ?

— Nous serions détectés. Il n'y a pas de mouchard dans le moteur de cet avion. Je l'ai fait enlever. Pourquoi se servir d'un signal radio qui trahirait notre position ?

— Je sens qu'il se passe quelque chose. Cette personne qui vole... non, je n'arrive pas à savoir... »

Elle résolut de ne rien dire, s'essuya le front, et resta tranquille, noyant sa perplexité dans la griserie du vol, un rase-mottes au-dessus des collines basses qui leur fit manquer de peu des pylônes d'énergie solaire. Le ranch de Chambers apparut.

Ils se posèrent près de la piscine.

Chambers sortit de la maison, courant aussi vite que son pied bot le lui permettait, et les maudissant par la poussière qu'ils venaient de souffler sur l'eau bleue de sa piscine.

Ils descendirent.

Confronté avec deux membres du Conseil de l'Exécutif Cap-Com, Chambers changea aussitôt d'attitude. Le secrétaire d'État se reprit et, jouant avec sa barbe, leur dit : « Vous n'avez pas perdu de temps !

— Vous nous attendiez ? demanda Castle. Comment se fait-il ?

— Je viens de recevoir le bulletin spécial du C.O. il y a à peine six minutes. Je suppose que c'est pour ça que vous venez ? »

Ils restèrent là à se regarder sous le soleil, la piscine brune à leurs côtés, le paysage brun tout autour, le nez de fourmilier de l'appareil qui crépitait en refroidissant.

« Non, nous n'avons pas pris le bulletin spécial du C.O. », dit Sue Fox.

Il s'effectua en elle un curieux glissement. Elle savait que, pour elle, les années de parti pris, passées à militer pour le fusionnisme puis, celui-ci réalisé, à tenir éloignés les ordinateurs de la soudure Cap-Com le plus longtemps possible, tiraient presque à leur fin. Intuitivement, elle sentit qu'une époque était révolue. Et encore une mange-gale d'époque, se dit-elle.

« Eh bien – ce bulletin, Chambers, qu'est-ce que c'était ? demanda Castle.

— Si ça ne vous ennuie pas, répondit le secrétaire, je vous en parlerai plus loin. Faisons un tour. Je sais que la maison est sur écoute. »

Il donna l'allure, lentement ; ils lui emboîtèrent le pas. Il tourna vers eux son visage sombre et dit : « Le C.O. vient d'annoncer une percée scientifique d'une portée considérable. Le résultat – eh bien, le résultat disait qu'il n'existait rien de comparable, sauf peut-être certains événements embryonnaires tels que l'apparition de la vie sur la Terre, ou le passage de la vie aquatique à la vie terrestre. On vient de découvrir un nouveau milieu. L'univers microspectral. Ils appellent ça l'écopicosystème. »

Elle poussa une exclamation, saisie par une impression de *déjà-vu*. Était-elle déjà passée par là, avait-elle déjà vécu cette même scène, où elle le regardait les yeux baissés et lui parlait en boitant ? Ou le mot « écopicosystème » lui venait-il en pensée de ce quelqu'un qui la surveillait mentalement ?

D'un air soupçonneux, Dwight Castle dit : « Vous faites comme si vous pensiez que j'allais vous tuer, Chambers. Comment se fait-il ?

— Vous me tuerez peut-être. Mon maître est Attica Smix. C.O. a découvert que lui et sa femme se cachent depuis des années dans l'écopicosystème – il y a un certain temps que les labos de sa compagnie ont mis au point la découverte, et ont brouillé les pistes pour fausser les recherches de C.O. Pour ça – et peut-être à cause d'autres choses – je crois qu'ils me tueront. L'esclave mourait toujours avec son maître... C'est une vieille loi.

— C'est ridicule.

— Mais non. J'aurais dû partir au bon moment, avant votre arrivée. »

Mais il continuait à faire le tour du grillage, au milieu d'un jardin de cactus, figues de Barbarie, baïonnettes espagnoles, yuccas.

« Mais où iriez-vous, Chambers ? demanda Sue avec curiosité. Toutes les cachettes du monde sont épuisées, ou en tout cas par une organisation comme le C.O. »

Chambers s'arrêta et tapota les rares cheveux crépus de son crâne. « J'ai une de leurs micro-antennes dans le ciboulot, je n'aurais donc pas la moindre chance de leur échapper – sauf une chose ! »

Il se tourna et montra l'est.

Loin sur la terre sèche se dressait un arbre immense qui abritait une petite cabane. Aucun autre signe humain en vue, seulement la terre plate et sèche qui brûlait avec cette morte vitalité propre au désert et, pour la délimiter, la ligne basse et bleue des collines, continue et presque égale.

« Vous les voyez ces collines ? Je suis venu vivre ici parce que ça me rappelait un peu le coin de Kenya où je suis né. Voyez une entaille dans les collines, une entaille abrupte, juste à la droite de mon arbre-vigie ? Là où c'est flou ? » Ils hochèrent la tête, le regard plissé sur la terre lumineuse. « C'est la grande turbulence temporelle. C'est là qu'elle commence. Elle est grande et elle est profonde. Peut-être de plusieurs millions d'années. »

Il se retourna et regarda Sue Fox en face.

« Je vais entrer là-dedans ! » dit-il. « Et même le C.O. ne pourra plus m'avoir, sauf si vous me tuez d'abord. »

CHAMBERS

*L'Inconnu est devant nous –
J'étais là, je l'ai vu dans le soir clair*

SUE

*L'Inconnu est là, partout –
Et pas seulement où luit le désert*

DWIGHT

*Oui l'Inconnu est partout –
En séance au conseil je l'ai vu faire*

CHAMBERS

*Çà et là nous sommes tous mis au défi
Chacun de nous doit y faire face, nu
En territoire inconnu je suis poussé
C'est là que se trouve mon Inconnu*

SUE

*Tambours, bruits d'ailes, d'étranges vents soupirent
En mon être – À la dérobade je dois
Débusquer toutes ces visions furtives –
Mon Inconnu n'est autre part qu'en moi*

DWIGHT

*Lorsqu'en réunion naît un litige
Et qu'en moi l'aliénation n'y tient plus
Je regarde ces visages en muraille –
Et là je reconnais mon Inconnu*

*Oui l'Inconnu est partout
C'est en séance au conseil qu'il se terre*

SUE

*Oui l'Inconnu est partout
Une ombre dans l'esprit crépusculaire*

CHAMBERS

*Mon Inconnu est devant vous –
Lieu de mirages aux sables lumineux
Où doit naître la confrontation
Avec l'inconnu de cette contrée
Oui, oui, c'est là ma destination !
Sue, Dwight, à tous deux je dis adieu
Une grâce Inconnue m'a appelé !*

« Alors bonne chance », lui dirent-ils. Ils lui serrèrent la main.

« On ne tue personne ? demanda-t-il.

— On ne tue personne. »

Il les regarda fixement ; peut-être tenté au dernier moment d'avouer qu'il avait espionné le C.O. pour les Nations Dissidentes et l'I.D.I., il décida en fin de compte qu'il était plus sage de s'abstenir.

« Personne ne sait jusqu'à quand va cette turbulence », dit Chambers.

Un cheval hennit au loin. Non loin sur le chemin des collines derrière eux, il y avait des écuries, qui faisaient partie du ranch. Très haut dans le ciel, des traînées ; peut-être surveillait-on la turbulence temporelle.

« On ne vous arrêtera pas », dit Castle. « Les hommes sont de plus en plus sur leurs gardes, Chambers – c'est ce qui arrive quand on rogne sur la vie privée. Les machines ne savent pas ce que c'est, la vie privée ; le concept leur échappe. Nous ne nous sommes jamais fait de confidences, mais nous allons vous demander de nous en faire une. »

Son visage parut se fermer. « Allez-y. »

« Nous soupçonnons que vous travaillez pour quelqu'un d'autre qu'Attica Saïgon Smix. Soupçon fondé ? »

Le Noir ne répondit pas. Enfin : « J'ai travaillé pour Smix », dit-il.

« Pour personne d'autre ? »

— Je ne peux pas vous dire. »

Castle balaya l'incident. « Si vous ne voulez rien dire, d'accord. Nous allons vous quitter. Nous aussi nous allons étudier la turbulence temporelle.

— Vous n'allez pas la traverser en avion ?

— Nous allons l'étudier. »

Brièvement, ils se dirent au revoir. L'attitude de Chambers était celle de la défiance. Sue et Castle grimpèrent dans le V.T.O.L. et lancèrent le moteur. Chambers courut à l'abri en claudicant. La piscine reçut une part supplémentaire de poussière.

Ils décollèrent à la verticale. Derrière le toit du ranch qui rétrécissait, Sue vit un camion qui attendait, à moitié chargé. Chambers préparait sa fuite.

Dérisoire, pensa-t-elle. Le C.O. pouvait lui brûler la cervelle à distance s'il tenait à le rattraper, bien avant qu'il n'arrive à son camion.

« Le pauvre ! dit-elle.

— Il fait ce qu'il faut. »

Ils virèrent vers l'est. Le jour était à son zénith.

La turbulence était mal délimitée. Seule l'entaille dans les collines indiquait sa présence, comme deux photographies aériennes mal jointes.

Quand ils se furent rapprochés, Castle maintint la distance entre eux et la turbulence, et gagna de l'altitude pour avoir meilleure vue.

« Ne rentre pas dedans.

— Mm. »

Pas grand-chose à voir. Une ligne au sol, comme un affaissement géologique. Au-delà – eh bien, peut-être un vague changement de nuance... Rien d'autre.

« On descend et on se pose à côté.

— Alors, c'est toujours une hallucination collective ?

— Peut-être. Tu crois que j'aurais dû tuer Chambers ?

— Pourquoi ?

— Pour rester du bon côté du C.O. Pour nous ce sera une double condamnation, et de voler illégalement et de l'avoir laissé s'échapper si C.O. veut lui mettre la main dessus.

— Il y a eu assez de tueries.

— L’histoire de ma vie. »

L’avion était à terre. Les nuages qu’ils avaient soulevés retombèrent en tourbillonnant ; ils descendirent. La chaleur était rassurante. Elle lui tint le bras et regarda tout autour d’elle.

Il y avait *quelque chose*. De l’autre côté de la faille, le sol était – non, ni plus sombre, ni rien, sauf... Un sol plat, sans caractéristiques, n’autorise guère de jugements, mais il y avait une erreur de perspective. Ou de réfraction. Comme si on regardait dans un verre d’eau ; on avait l’impression que les pailles étaient tordues au figuré.

Ils commencèrent à la contourner, lentement, toujours à deux pas d’écart entre eux et la faille au sol.

« Tu me serres.

— Pardon, Dwight, je sens quelque chose – une espèce de tension.

— Peut-être la ménopause. »

Ils rirent. « Il nous faut des instruments, dit-elle.

— Il y en a dans l’avion.

— Hein ?

— Un ouvre-boîte. Et la bière qui va avec. »

Ils retournèrent à l’avion.

On y était tranquille. La bénédiction du silence et de l’insolite les enveloppait, les pénétrait. Ils burent lentement leur bière, à l’ombre noire et menue de l’aileron, l’un contre l’autre.

« Dwight, je t’ai déjà parlé de Becky – elle fait partie des proches de Surinat. Une jolie fille. J’ai pensé à elle tout à coup, je ne sais pas pourquoi. Elle est membre de l’I.D.I... Chambers travaille peut-être pour l’I.D.I. ? »

Il avait l’esprit ailleurs. « Mon chou, pour nous le temps s’achève, voilà ce que je crois. Cet écopicosystème – ça donne encore cent fois plus de pouvoir au C.O. sur l’environnement terrestre. Ça doit vouloir dire que C.O. peut concrètement rentrer dans – dans ce caillou. » Il donna un coup de pied dans le caillou. « Qu’est-ce qu’on attend pour prendre l’avion, rentrer dans cette turbulence temporelle et s’y chercher un coin ?

— On ne peut pas revenir.

— Ça me plaît, cette idée !

— Imagine qu’elle remonte à des millions d’années, comme dit Chambers – imagine qu’elle nous ramène avant même l’ère biologique. On mourra.

— Tente le coup avec moi, Sue ! Il y aura peut-être du baluchiterium à chasser, comme en Afrique ! On a des armes dans l'avion, et on peut vivre sur le terrain.

— Restons encore un peu. »

Elle laissa tomber sa boîte de bière et s'éloigna. Il la regarda partir. À une centaine de mètres de là, elle s'arrêta près d'un rocher et s'accroupit, le dos au soleil tapant.

Debout, une main sur l'avion, il laissa aller son regard. Dwight avait toujours aimé le désert. Malgré toutes les horreurs que pouvait subir la Terre, malgré tout ce qu'on construisait autour et ce qui s'y jouait de rivalités, le désert restait épargné et inviolable. Quand le monde aurait fait son temps, que le soleil serait de plus en plus gros, de plus en plus chaud et de plus en plus près, il ne resterait plus que le désert qui, s'embrasant à son tour, répondrait au visage embrasé de sa monstrueuse fiancée venue d'en haut. Voilà qui lui conviendrait, se balader jusqu'à ce que le dernier cactus se dessèche et meure, pour ne plus laisser que le soleil, qui viendrait toucher le désert.

Il admirait le désert. Il était comme l'homme, irréversible, inconvertible.

Il vit Sue revenir et ne lui prêta pas attention. Les femmes étaient si bavardes.

« Qu'est-ce que tu fais, Dwight ?

— Je respire un bon coup. Je chasse de mes poumons le brouillard de la chambre du conseil.

— Il y a quelque chose *là-dedans*. Je n'arrive pas à savoir ce que c'est. »

Elle montrait le cœur de la turbulence, à l'éclat terne.

Un ver titilla les glandes de Castle. Un jour dans l'Himalaya, il y avait longtemps de ça, il était tombé sur des empreintes de yéti ; il avait vu la créature sur les hauteurs, à flanc de montagne, en une silhouette vague. Ce n'est qu'après avoir tiré qu'il avait distingué quelque chose avec netteté – une gueule rouge qui montrait les dents à son adresse. Puis elle avait disparu.

Car dans la turbulence était tapi quelque chose qui ondoyait sous les vagues de chaleur, quelque chose dont on ne pouvait évaluer la taille. Ce pouvait être un dé à coudre, un dragon, un temple immense. Ils restèrent là à regarder. Ce pouvait n'être aussi qu'une vieille bouteille de Pepsi miroitant par terre, ou une galaxie lointaine.

« Allons-y, dit-il tranquillement.

— Tous les deux ?

— Non d'un golem, je ne vais pas te laisser là à ramasser des cactus, mon chou. Grimpe dans l'avion.

— Voilà de la compagnie. »

Ils se retournèrent. Un paquet de poussière se rapprochait à bonne allure, surgi du désert.

Sans un mot, Castle fouilla dans l'avion et en ramena une carabine. Il attendit, la carabine douillette au creux du bras.

« Ne tire pas, Dwight, je crois que c'est Chambers. »

Il serra plus fort la carabine.

Un instant après, ils savaient à quoi s'en tenir. Chambers était au volant du camion Dodge qu'ils avaient aperçu devant la maison. Il arrivait à vive allure et leur faisait signe, mais semblait n'avoir aucune intention de ralentir. Il y avait un chien à l'arrière du camion, le regard fixe, perçant l'orage de poussière. Le camion tanguait et cahotait à travers les buissons dans des giclées de cailloux. Sue se mit derrière Castle. Castle éleva le fusil à hauteur de poitrine et attendit.

Au dernier moment, Chambers fit une embardée pour éviter l'aileron et gueula quelque chose qu'ils ne comprirent pas. Le coup de pouce panique qu'il lança par-dessus son épaule était suffisamment éloquent. Quelque chose de passablement vilain arrivait derrière lui.

« Saute dans l'avion », dit Castle, en poussant Sue jusqu'au marchepied. « C't'idiot nous a mis dans le champ de tir. »

Au moment où ils s'enfonçaient dans les sièges de la cabine, ils eurent le temps d'apercevoir Chambers qui plongeait dans la turbulence temporelle.

Le véhicule apparut tout à coup comme un négatif de lui-même. Il avait perdu toute perspective. Il semblait venir vers eux. Ils le virent par en dessous. Il s'étendait comme une étoile de mer, et rétrécissait en même temps. Il était brillant, lumineux. Il avait presque disparu. Il y avait d'autres choses ; elles l'absorbèrent au milieu de taches incandescentes.

« Pas... » Elle déglutit et fit une deuxième tentative, aussi laconique que lui. « Pas très encourageant.

— Un effet de la lumière, peut-être. Distorsion de signal. On ne sait pas ce qui se passe quand la lumière traverse le temps.

— Ni la chair non plus. »

Il se tordait le cou par la fenêtre et regardait là où la poussière tourbillonnait encore sur la piste. Ça sentait le caoutchouc et la végétation

écrasée.

« Il va falloir aller se rendre compte sur place, Sue. Une seconde – voilà le piolet de Trotsky qui nous court après !

— Comment ça ? Il emballait le moteur.

— Un missile à tête chercheuse qui s'amène. Pointé sur Chambers ou sur nous – qui sait ? »

Les missiles à tête chercheuse étaient lents, conçus pour l'exécution et le rapport de mission, et récupérables au besoin. Lents, mais pas si lents que ça. Il courait vers eux par-dessus la terre aride.

Castle fit décoller le V.T.O.L. et vira sur l'aile le plus vite possible au moment où le missile arrivait, montrant les dents et crachant la fumée. Il pénétra la turbulence en flamboyant, tourna selon une étrange géométrie et disparut.

« Il va y en avoir un autre dans deux minutes, tu peux parier », dit Sue.

Il ne répondit pas. Il lança l'avion tanguant et roulant droit sur la turbulence.

XXVI

LE temps de son amour fatal pour May Binh Bong était révolu depuis longtemps – et c'était sur une autre planète ; d'ailleurs la belle était morte⁽²⁾. Des désordres de jeune homme ; voilà qui donnait du lustre à l'âge. Il n'avait jamais touché à la drogue depuis. Et pourtant, ici, à mi-chemin de son ascension, sur la Mesa du Fourst, sous une lune martienne léthargique, il s'hallucinait dans un style tranquille et intellectuel.

Dagenfort escaladait toujours sa montagne, sac et oxygène au dos, revolver dans une poche intérieure de son anorak. Tous ces objets avaient une existence, un poids contre son corps mince. Il avait aussi la conscience aiguë d'une poussière étrangère qui craquait sous ses pieds comme du schiste. Mais savoir que son esprit, en activité dans son corps, faisait partie, faisait pièce d'un caillou au noyau en fusion qui, selon un parcours prédestiné, tournoyait à une distance si intransigeante de la date et du lieu – sans rapport métaphysique, pensa-t-il – qui l'avaient conçu, le branchait sur une angoisse particulière et voluptueuse.

Les principes de la vie lui apparaissaient étalés devant lui en épigrammes.

C'était la première fois qu'il avait le pied de l'autre côté de l'humanité.

Ou avait-il toujours été de l'autre côté ?

Le vestibule immense enchâssait le temps comme l'espace.

Il savait depuis l'enfance qu'il faisait partie des heureux maudits, pour qui le temps n'a rien à voir avec l'âge.

Les gens se cassaient le nez sur les marques du plancher.

Éducation voulait dire apprendre à se casser le nez.

L'individu n'avait peut-être rien à se reprocher mais on continuait à mettre le feu chez le voisin.

Si le mariage était si populaire, c'est qu'on n'avait pas beaucoup le choix.

Il y avait bien la fugue, mais elle ne payait pas de retour.

Aucune autre femme n'avait eu l'odeur si douce.

Désespérément inaccessiblement autre.

Son horrible reflet dans la glace.

Il ne s'était jamais attendu à un *happy end*. Heureux ceux qui étaient disloqués.

L'inévitable instinct du chasseur. Drame de chasse même au milieu de la sécurité bourgeoise. Lancez votre voiture contre une autre. La mort, tout au plus un cas limite de la vie.

Il faut s'étendre. Être riche. On n'est pas censé le savoir.

Le cabot qu'il avait quand il était petit. Tommy. Tommy, le magnifique, le bien-aimé, le chéri pour toujours ! Il n'avait jamais été si riche que quand il n'avait que Tommy. Tout ce que ce chien merveilleux et futé lui avait appris...

Il était là sur la mesa avec lui. Il plongeait ses doigts dans la douce et épaisse fourrure de Tommy. Il suivait quelque chose. Toute sa vie d'éveil, il était resté sur la brèche, ses moustaches au vent d'incroyables fantômes promoteurs de vie.

Il avait cru à un Dieu chrétien pendant les années de vie de Tommy.

Puis les fontaines étaient devenues citernes.

Cet amour-là ne l'avait plus jamais habité, bien qu'il fût prêt à jeter sa vie pour l'amour.

Qui pouvait rendre Dieu heureux ?

Un chien que l'on pouvait rendre heureux. Chien. Dieu(3).

Quand on refuse les conditions de la vie, on en devient l'esclave.

De génération en génération, les conditions de la vie n'empiraient jamais. Elles se modifiaient, sans s'améliorer, ni se détériorer.

De génération en génération, passé la quarantaine, on finit toujours par croire que les conditions de vie se détériorent, parce que les conditions individuelles se détériorent. Pensée magique.

De génération en génération, avant vingt ans, on croit toujours que les conditions de vie s'améliorent, parce que les conditions individuelles s'améliorent. Encore une illusion.

Les générations changent. Les véhicules les plus usités par l'homme : les landaus et les corbillards.

Dormez plus vite – On a besoin des oreillers. Proverbe yiddish.

Pourquoi les gens ont-ils besoin des gens ? Le problème croissant, c'est de s'en éloigner.

La société est un prétexte pour ne pas assister au spectacle de la vie.

La solitude a toujours la préférence du sage. Dans la solitude, on est en rapport avec plus de gens. On voit le plancher.

Je me berce. Je suis seul. Ça vient par surprise – ça doit être ça, ou alors qu'est-ce que je fais à mi-chemin de cette mange-gale de mesa ? Sinon, je ne vois pas pourquoi la solitude devrait poser de problèmes à qui que ce soit.

Le problème, c'est qu'on se retrouve face à face avec son identité.

Et mon identité, je ne la connais toujours pas.

La maturité, c'est par quel bout ? – Connaître son identité, ou se faire à l'idée que l'identité se fond en toutes directions parmi les froufroutements de l'infini.

Le problème ne serait pas aussi envahissant si le rocking-chair ne revenait pas si vite. C'est ce qui fait que nous nous accommodons tous de nos utopies de seconde classe sur les relations ou nos amitiés de manège.

J'ai essayé de le formuler dans *l'Arrêt du cœur*. Pour l'instant je n'arrive pas à me rappeler ce qui se passe dans *l'Arrêt du cœur*. J'aurais dû en faire provision au camp, au lieu de me lancer dans l'escalade de cette vaniteuse montagne.

Je n'ai pas vieilli du tout. Je n'ai jamais pu me contenter du rez-de-chaussée. Toujours fallu que je plonge ou que je grimpe. Allez Tommy, bon chien !

Il voyait les lumières du camp, étalées en ordre, et qui formaient une figure si hermétique qu'il s'arrêta pour essayer de la déchiffrer. Elle ferait peut-être *Arrêt du cœur* en haut moyen Martien ou quelque chose comme ça... Aussitôt qu'il eut formulé cette boutade, sa réalité possible commença à l'effrayer.

Il se reposa, étendu, et médita sur cette idée. Le sentiment constant d'une perte irréparable, il pouvait le supporter. La notion accablante d'avoir *gagné* quelque chose pourrait le terrasser.

Le douloureux effort de la dernière montée, pour laquelle il dut utiliser ses crampons, lui épargna une réflexion plus poussée. Ses muscles

peinaient, son cerveau reposait, calme et rusé, donnant les ordres, libéré de sa propre imagerie pensante.

Enfin, il se hissa sur le rebord de la falaise et s'allongea, à plat sur le sol plat, au repos. Perçant le noir de ses yeux mi-clos, il sentit qu'il était là-haut dans un monde différent – il le sentit avant même de voir le fourst qui avançait sur lui.

Jack Dagenfort n'avait pas facilement peur. De toute façon, le fourst n'avait rien d'alarmant, tout en ressemblant à un objet domestique terrestre de tous les jours arraché à son contexte. Pour ce qu'il pouvait en distinguer dans l'obscurité, le fourst ressemblait à une porte, une porte carrément, ou alors une porte couverte de peau de requin. Il avait même un bouton de porte de chaque côté. Les yeux, vraisemblablement.

Il se redressa sur le coude gauche, et chercha son revolver de la main droite.

« Inutile de tirer », fit le fourst.

Et ça quand même, ça le cloua.

Naguère, naguère, les plaines martiennes étaient couvertes de foursts. C'était en des temps meilleurs, il y a de cela des millions d'années. Ils étaient au bord de l'extinction – si rares que, depuis l'arrivée de l'homme sur la Planète Rouge, on n'en avait tué que trois ou quatre. Il n'y avait rien de bizarroïde à croire que celui-ci, ici même sur la mesa qui portait le nom de son espèce, en était le dernier spécimen. Le bizarroïde, c'était l'usage impossible et cinglant qu'il faisait de la langue.

Car les foursts n'avaient pas de langage, et pas d'intelligence. Ils étaient en forme de porte parce que cela leur donnait une surface suffisante pour absorber le rayonnement cosmique. Le rayonnement cosmique, c'était leur viande, leur eau, leur oxygène, leur chair et leur sang. À l'intérieur, les foursts étaient une masse de plaques de silice. Pourtant leurs extrémités étaient de chair, enfin d'un certain genre. Leur être combinait l'organique et le non-organique, ce qui était pour la nature une réponse au cyborg.

Le fourst qui s'agitait vers Dagenfort avait sept pattes, comme tous ceux de son espèce disparue. Il avait un nombre impair de pattes. Il avait un nombre de pattes insensé : autant de pattes que de héros contre Thèbes, que de Champions de la Chrétienté, que d'Églises asiatiques, que de péchés mortels, que de Cadrons à Londres, que de Cieux, que de collines dans l'ancienne Rome, que de Sages dans l'ancienne Grèce, que d'Ans de Guerre, que de jours Adventistes, que de mers, que de Dormeurs, de

sciences, de douleurs, d'étoiles et de planètes pour les astrologues et les alchimistes... Tout cela aurait dû faire du fourst une créature de l'Apocalypse. Pourtant il n'était qu'une banale porte ambulante, trois petites jambes d'un côté, qui s'agitaient, trois petites jambes de l'autre, qui s'agitaient, et une dernière jambe un peu moins petiotte à l'arrière (queue modifiée, prétendaient certains savants), qui poussait.

Les dents claquant un peu, Dagenfort dit : « Dieu du ciel, quelle banalité ! »

Le fourst répondit : « On racontait chez nous que le Seigneur du système solaire nous aurait menacés d'extinction à cause de notre banalité. Mais s'il en était ainsi, pourquoi nous aurait-il dès l'abord créés banals ?

— Ça te rend presque humain.

— Pardon ?

— D'attendre de ton dieu de la rigueur logique. C'est une vieille habitude terrestre.

— Notre dieu est le dieu de la Terre, et aussi le dieu de Hleems.

— Qui est-ce, Hleems ?

— Ce n'est pas l'heure de faire de la théologie. Suis-moi. Mon maître désire te parler. »

La réplique était curieusement familière. Presque en dépit de son meilleur sens, Dagenfort se leva, rangea son revolver, et suivit – un processus pour le moins fastidieux étant donné la lenteur du fourst. Sept pattes, pour génèreuse que paraisse en théorie cette subvention, ne suffisaient manifestement pas.

Leur destination était évidente. Une tour cylindrique se dressait sur la mesa, une antenne tournant gentiment à son sommet.

Ça aussi c'était curieux. Comment se faisait-il que personne n'ait jamais vu un repère aussi voyant et ne soit venu faire d'enquête ? Même s'il était admis que la mesa avait plusieurs kilomètres de plateau, rompus de petits puits et de petits cônes, le cylindre n'en restait pas moins un repère.

Au moment où ils atteignaient le cylindre, une porte s'ouvrit dans son flanc. D'un bâillement, le métal, ou ce qui ressemblait à du métal, se plissa autour de l'ouverture comme des lèvres béantes.

Une voix superbe se fit entendre. Une voix de femme, qui articulait superbement, avec juste une pointe d'accent. C'était la voix de May Binh Bong.

Il l'aurait reconnue n'importe où.

« Jack, enfin te voilà. Viens, viens à moi », disait-elle.

Avait-il toujours été de l'autre côté ? Parmi les heureux maudits, le temps n'avait rien à voir avec l'âge. Il ne se cassait jamais le nez sur les marques du plancher. Inaccessiblement autre, son reflet dans la glace, son ersatz de Tommy, son autre moitié.

Un déjeté ?

Allait-il se réveiller – se réveiller enfin après ces secondes étirées en années – sur la couchette purulente du vieux médecin junkie japonais de Burgos ? Tout depuis lors n'avait-il pris qu'un battement de cœur ?

« Il y a un truc là-dessous », dit-il tout haut en entrant. À l'intérieur du cylindre, il y avait une odeur forte de gaz stériles. Ils lui donnèrent un éclair de souvenir subliminal – un souvenir non pas de May mais de son autre carrière, quand il était assistant d'Auden Chaplain.

Il se retourna et regarda dans la nuit. Le fourst restait là, attentif. La bouche de métal se referma. Le fourst disparut.

Le cylindre s'enfonça dans la roche. Pas un repère permanent. Un mange-gale d'ascenseur, c'est tout.

Il n'y avait pas de repères permanents, se dit-il. Seulement des éléments transitoires, comme une voix de fille, un aboiement de chien. De même qu'un grain de pollen était ce qu'il y avait de plus indestructible sur la Terre. Et sur Mars... Auden ?

Il sortit du cylindre au pas gymnastique, quand celui-ci se rouvrit, prêt à faire feu. Que les femmes et les chiens aillent se faire voir.

Il n'y avait personne. Il devait être à une grande profondeur sous la roche ; mais il n'y avait qu'un couloir, de section elliptique, comme un égout. Tout au bout, il y avait une porte. Il s'en approcha, le revolver toujours braqué.

« Entrez donc, monsieur Dagenfort », fit une voix beaucoup plus dure que celle de May. « Je vois avec plaisir que vous vous rendez à l'invitation. »

Il poussa la porte. Il se trouva dans une grande salle, à usage de bureau pour la majeure partie, avec des fichiers, des téléphones et un terminal d'ordinateur ; deux filles – japonaises à ce qu'il vit – y travaillaient. Un coin était réservé, de façon plutôt élémentaire, à la vie de tous les jours, avec des fauteuils confortables et une plante verte qui devait provenir de graines terrestres. Une grande femme noueuse était debout à côté de la

plante verte, les mains maladroitement tendues, hochant la tête et souriant d'une façon absolument horrible.

D'accord, il lui arrivait de se casser le nez sur les marques du plancher.

« Eh bien, madame Chaplain, vous sentez-vous plus bavarde ce soir ?

— Déposez votre arme et nous aurons une chance de bavarder.

Il rangea l'arme dans son anorak.

— Vous avez tout intérêt à me ménager, madame Chaplain ! Cette voix dans le cylindre, c'était vraiment un coup bas.

— Vous avez bonne mémoire, Dagenfort. C'était un moyen inoffensif pour nous assurer que vous monteriez bien dans l'ascenseur pour venir ici. Je me sens bavarde. J'ai *envie* de parler. S'il vous plaît, mettez votre revolver sur le bureau, là.

— Ça me donne une impression de sécurité.

— Une *fausse* impression de sécurité. S'il vous plaît, déposez-le.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ? Vous avez peur que je vous tire dessus de sang-froid, ou que je vous parle de votre mari ? »

L'aire de travail était brillamment éclairée et le coin repos dans la pénombre, de sorte qu'il ne distinguait pas nettement son masque laid de sinistre augure. Mais il entrevit encore le regard maléfique.

« Nous avons une vraie petite forteresse dans cette mesa, monsieur Dagenfort, avec bien plus d'autres salles que vous ne le soupçonnez. Notre équipe se compose des gens les plus intelligents sur Mars, hommes et femmes. Ils sont suffisamment intelligents pour agir dans leur propre intérêt – ce qui peut vouloir dire vous tuer, si vous faites des histoires. Sachez-le. Maintenant suivez-moi, et nous irons dans un coin tranquille pour bavarder. »

Il y avait une porte au fond de la pièce, vers laquelle elle se dirigea. Dagenfort suivit. Les Japonaises le regardèrent sortir. La porte donnait sur un passage étroit, décoré en tout et pour tout de bandes noires sur les murs. Quand ils furent dans le passage, la porte se referma automatiquement derrière eux. Les bandes noires jaillirent et firent deux fois le tour du tronc de Dagenfort, qui se retrouva immobilisé et désarmé contre le mur. Mrs Chaplain claquait des doigts ; un homme en uniforme surgit avec empressement, fouilla Dagenfort, le soulagea de son sac, de son matériel à oxygène, de son revolver et d'un couteau. Puis il disparut avec son butin. Les lanières retournèrent contre le mur.

Ils pénétrèrent dans une autre pièce. Il y avait des portes capitonnées que Mrs Chaplain referma derrière elle. « Nous voici dans mes appartements privés. Détendez-vous. Nous sommes seuls. » Elle avait un sourire séducteur aux lèvres, poussiéreux sur leur mince pourtour.

Dagenfort ne répondit rien. Il pouvait la tuer d'un coup bien frappé derrière l'oreille.

« Votre fille, Choggles... commença-t-il.

— J'en ai pour une seconde à passer quelque chose de plus confortable, dit-elle. Dommage que nous ne nous soyons jamais rencontrés quand vous travailliez pour mon mari, monsieur Dagenfort, mais l'occasion nous est maintenant offerte de faire mieux connaissance. »

Encore cette inflexion sarcastique et séductrice ; elle alla ouvrir un placard encastré, dévoilant une garde-robe masculine.

« J'en ai pour une seconde à passer quelque chose de plus confortable, et on pourra bavarder. »

Elle commença à se déshabiller.

La peau de Dagenfort fourmilla de dégoût, d'un dégoût d'autant plus désagréable qu'un petit chatouillement de curiosité – plus à l'égard de sa mentalité qu'à l'égard de son physique – s'éveillait en même temps. Il ne laissa transparaître aucune émotion. Il ne bougea pas.

Un par un, elle jeta ses vêtements féminins, exposant aux regards un corps vieilli, ligneux, sans poitrine. Enfin, elle fut entièrement nue.

Elle était un homme.

Elle retira sa perruque, dégageant des cheveux gris coupés court.

« Auden ! » fit Dagenfort. Le nom lui avait échappé malgré lui.

Auden Chaplain s'habilla avec les vêtements du placard ; il s'équipa d'un pantalon, d'une veste et d'une blouse, et jeta les vêtements féminins dans l'armoire.

« J'aime bien retrouver mes vêtements. Hélas le travesti se fait chez moi tristement violence. »

Ils se regardèrent. Il y avait bien des années qu'ils avaient travaillé ensemble. Auden était plus vieux, presque méconnaissable. Il avait le visage gris et dur.

« J'ai une fausse barbiche si vous ne me reconnaissez pas. Intéressant qu'il faille en venir à se déguiser pour se ressembler.

— Auden !... Où est votre femme ? »

Il fit un infime geste de rejet. « Jack, il s'agit de Mars aujourd'hui – c'est-à-dire pas autre chose qu'un camp de prisonniers qui n'en finit pas de s'étendre. Personne ne sait où est le corps de ma femme – sauf, Dieu merci, moi.

Dagenfort fit quelques pas de long en large.

— La plupart des gens vous considèrent comme foncièrement mauvais, Auden. C'était mon cas, quand je faisais partie de votre équipe. Mais le mal, ça veut dire le pouvoir, et le pouvoir est de plus en plus aux mains des machines et de puissances abstraites, des marques sur le plancher. Mais vous êtes plus bête que mauvais. La bêtise, c'est le plus mortel des sept péchés mortels. Donc, vous êtes toujours vivant, sale coup. Quelle épouvantable bêtise préparez-vous en ce moment ?

— Je constate que vous faites toujours votre numéro des nerfs d'acier. L'éternel collégien. Je vais vous montrer ma dernière bêtise. Ça risque de vous faire vraiment peur, ça. »

Il ne s'était pas démaquillé. Il avait l'air plus petit qu'en femme, moins hideux, plus froid. Il regarda fixement Dagenfort.

« Vous n'avez pas changé. J'ai été tout à fait surpris de vous voir, vous savez ? Au camp, j'étais sûr que vous aviez percé mon déguisement. Mon idée fixe était de vous mettre en lieu sûr, pour que vous n'ébruities pas la nouvelle de mon regain d'existence. Votre romantisme indéfectible a réagi à mon message exactement comme je m'y attendais.

— Vous vous êtes toujours trop flatté de connaître les gens. Comment avez-vous réussi à attirer le fourst jusqu'ici ?

— Pareil. Connaissance. La connaissance, c'est le contrôle, vieille branche.

— Et bien sûr, vous voudriez toujours contrôler les choses.

— Oh mais je crois que c'est déjà le cas ! Venez, je vais vous montrer ça ! »

Plus loin, dans une autre pièce, des planètes clignotaient derrière du verre. Il y avait des chaises : Auden Chaplain en prit une et invita Dagenfort à en prendre une autre.

« Je voudrais vous rappeler le domaine qui a fait ma réputation. Je travaillais sur la synthèse de la peptide quand Andrew Schally a réussi la première synthèse de l'A.L.L. — agent de libération hormonal de lutéinisation, au cas où vous auriez oublié votre culture scientifique en fréquentant l'I.D.I. J'ai découvert le moyen de contrôler dans le cerveau le

système sécréteur d'influx entre l'hypothalamus et le lobe antérieur de l'hypophyse. Ces influx, en arrivant à l'hypophyse, activent la sécrétion de diverses hormones de contrôle dans le système sanguin – parmi lesquelles les deux hormones qui stimulent les glandes génitales.

« J'étais le premier à aboutir à ce que beaucoup convoitaient. Mais j'ai fait plus. J'ai apporté ma découverte à un jeune millionnaire aux ambitions politiques, un homme qui s'appelait Dwight Ploughrite Castle, qui cherchait à faire conclure un traité entre les États-Unis et l'U.R.S.S. À cette époque, son projet, comme tout autre projet, était sous le joug de l'alarmante croissance démographique. Je lui ai montré que ma découverte menait directement au contrôle démographique mondial et, par là, à la mise en œuvre de ses visées politiques. Il m'a soutenu financièrement. Et voilà le résultat. »

Auden Chaplain enfonça une touche sur sa manche. Un holocube s'alluma dans le mur. À l'intérieur flottait une électrode qui ressemblait à une orange sucée avec six petits boutons sur le dessus.

« Eh bien ? L'infâme valve Schally-Chaplain ! Je me souviens très bien de ce petit gadget, dit Dagenfort. Il y a de quoi. Quand vous vous êtes occupé de ça, j'ai tout arrêté – j'ai arrêté de travailler pour vous, j'ai arrêté la médecine. L'idée du CDZ était déjà dans l'air – Croissance Démographique Zéro, et vous avez vendu votre idée au comité de contrôle démographique mondial. Il s'agissait de planter cette petite électrode dans le cerveau de tous les nouveau-nés, et les antennes qui la surmontaient permettaient un contrôle radio par ordinateur. Le C.O. commençait à naître. À la génération suivante, le C.O. devait contrôler l'instinct sexuel de tous les Terriens jusqu'au dernier. Monstrueux, réalisable – Immoral ! – Et je suis parti !

— Et vous êtes parti ! Oui, vous êtes parti, Jack, et franchement, ça n'a pas été une grande perte pour nous. Vos obsessions morales entravaient votre travail alors qu'il y avait haut comme ça d'affamés dans le monde. La situation était immorale !

— Et vous vous en êtes servi pour prendre le pouvoir.

— Ben voyons, vieille branche.

— Quand la guerre a forcé la main à tout le monde, Castle et sa clique ont saisi l'occasion, et la fusion Cap-Com a passé la rampe. Avec votre valve de contrôle des naissances – d'accord, il paraît que c'est le fin du fin en matière de contrôle démographique – c'est impeccable. Qu'est-ce qui se

passé si le C.O. se met en tête de canaliser les désirs des gens dans une autre direction. Les ordinateurs n'aiment pas les gens.

— Moi non plus.

— Au moins les masses vous ont tellement haï qu'il a fallu que vous disparaissiez. La version admise, c'est qu'on vous avait assassiné. »

Quelque chose comme un sourire effleura les lèvres d'Auden Chaplain.

« Ce n'est pas pour ça que j'ai disparu. Je suis venu sur Mars avec un but.

— Ah oui ? Dans le genre assassiner votre femme, si j'ai bien compris, et laisser à d'autres le soin de s'occuper de l'enfant que vous avez abandonné.

— Mon beau-frère Reagan Surinat me devait bien ça – c'est lui qui détenait les brevets de l'électrode, dont il a laissé l'exploitation à Mitsubishi du Japon. Mais ce qui m'a fait venir sur Mars, vieille branche, c'est que je voulais pousser mes recherches dans une direction issue de la première. » Venez par ici.

Il se leva et l'emmena à un second holocube encastré dans le mur. Il le brancha et un paysage désolé s'alluma. Il y avait une paire de jumelles autonomes fixées dans le verre, dans lesquelles il fit signe à Dagenfort de regarder.

Intrigué malgré lui, Dagenfort se colla aux jumelles. Elles se mettaient déjà lentement en route.

Il survolait la surface de Mars. N'étaient les panneaux et les lignes qui indiquaient sa position, le modèle aurait passé pour vrai. Une partie de la plaine de Fessenkov s'étendait en dessous. Ils étaient à quelque vingt degrés de l'équateur, et se dirigeaient presque plein sud vers le lit de l'ancienne mer de Sirenum. Le paysage était une étendue typiquement martienne de lits de lave à demi obnubilés, vieux de millions d'années. À mesure que défilait le panorama, la région devenait de plus en plus tourmentée à l'approche de la côte.

« Ce que vous voyez, dit Auden Chaplain, est, du point de vue exogéologique, la superposition d'au moins six strates, intercalées de cendres et de régolithe qui, au cours des âges, se sont cimentées en microbrèche et en tuf. Vous remarquerez que les strates sont égales et d'un seul tenant – peut-être le produit de milliards d'années de gradualisme plutôt que de catastrophes. Nous approchons de la côte de l'ancienne mer – regardez attentivement. »

Le panorama continuait à se dérouler. Derrière les formations basses et brisées, apparaissait une tache sombre – le lit de l’océan fossile. Sur la berge s’élevait un tertre aux configurations particulières. La vue s’axa sur le tertre et, pour la première fois, dévia de la ligne droite de son survol. Elle entama une approche plongeante et circulaire, exactement comme l’avion d’où les holoclichés avaient été pris.

Le tertre prenait maintenant un autre aspect. Il était vide en son centre, sur les extérieurs duquel s’étaient entassés des laves et des débris planétaires. Le vide central s’agrandit et finit par empiéter entièrement le champ de vision de Dagenfort. À l’intérieur, il y avait – eh bien, ça ressemblait étrangement à des vestiges de dimensions impressionnantes, dont le dessin presque oblitéré des murs et des passages en ruines se présentait avec une régularité qui témoignait d’une organisation bien plus que d’un accident exogéologique. La vue resta en suspens et s’arrêta, laissant le regard de Dagenfort au cœur de la ruine, où luisait de la terre fraîchement retournée.

Il se détourna enfin, et regarda Chaplain d’un air intrigué.

« Des ruines architecturales à Fessenkov ? Qu’est-ce que vous avez trouvé ? Les foursts avaient une civilisation ?

— Ah, votre vieille habitude – sauter tout de suite aux conclusions, et les mauvaises de préférence ! Jack, ces ruines sont les vestiges d’une architecture qui dépasse de loin les capacités de n’importe quel fourst. Les foursts n’ont pas plus d’intelligence que les papillons de nuit ! Vous n’avez pas cru que celui que nous gardons en réserve pour effrayer les touristes vous a vraiment parlé tout de même ? Il avait un intercom sur lui, c’est tout. Non, ces ruines remontent très loin – à plus de cent millions d’années, en fait. J’ai creusé dedans – vous avez vu où. Je ne devrais peut-être pas dire hautement civilisée, disons une race qui utilisait des machines complexes, peut-être aussi complexes que sur Terre. Peut-être étaient-ils eux-mêmes une race de machines, une espèce de culture électronique...

— Il y a donc eu une super-race sur Mars, demanda Dagenfort, comme une certaine tradition de récits et de légendes l’a toujours prétendu sur Terre ?

— Non, je ne crois pas. Oh, ils étaient bel et bien là. Mais il s’agit apparemment des seules traces qu’ils aient laissées sur toute la planète. Ils ne l’ont pas dominée. Ils n’avaient ici qu’un avant-poste. »

La fatigue de l'escalade commençait à se faire connaître à Dagenfort. Il alla se mettre sur une chaise.

« Vous me racontez des drôles de choses. Je veux dire, d'où venait cette race ? Pas de la Terre. Cent millions d'années – dans ce temps-là il devait y avoir des brontosaures sur Terre, j'imagine.

— À cette époque, la Terre en était à la dernière période de la longue ère mésozoïque. Les deux ordres de dinosaures arrivaient à la fin de leur règne, et les premiers mammifères proliféraient, tout en restant insignifiants.

— D'accord, alors d'où venaient ces gens, ces machines ?

— Jack, vieille branche, vous êtes presque intéressant. Mais vous n'avez aucune capacité spéculative, vous n'avez – comment dire ? – aucune endurance intellectuelle. Vous n'avez sans doute jamais rêvé.

— C'est drôle que vous disiez ça – j'avais justement la curieuse sensation hallucinée de pouvoir comprendre la vie humaine avant de tomber sur votre fourst. Mais ce genre de choses ne saurait vous intéresser.

— Vous n'avez jamais rêvé, pas à grande échelle scientifique. C'est là le cadeau de la science – une meilleure visibilité. Le nom de la planète Hleems ne vous dira rien – mais...

— Si justement, votre intercom a baragouiné je ne sais quoi sur Hleems et son Dieu.

— En effet. J'avais oublié. Nous lui laissons faire un peu de folklore fourstien ! J'ai fait une excavation dans les ruines des bords de la mer Sirenum, et j'ai trouvé la preuve que la race qui avait érigé cette construction venait de Hleems. Il arrive en effet – comme vous le diront les grands esprits de Nixonville – que le folklore fourstien se retrouve autour d'un groupe de divinités qui régnaient sur trois mondes, Mars, la Terre et Hleems. Les dieux se sont matérialisés à Fessenkov. On peut penser qu'il s'agissait de dieux exilés, ou de dieux mourants, compte tenu du fait qu'ils ne se sont pas déployés.

— C'était peut-être des dieux contemplatifs, Auden, et pas forcément des assoiffés de pouvoir dans votre genre. »

Cette remarque ne fit pas le moindre effet sur Auden. « Peut-être, oui. Dans ce cas précis, même si c'est le seul, vos suggestions peuvent être aussi valables que les miennes. Ces dieux avaient beaucoup à contempler à Fessenkov – le lit de la mer désolée, aussi sec que maintenant, les terres désolées... Ce qui les a incités à choisir la grève, nous n'en savons rien.

— Parlez-moi encore de ces ruines.

— Je vous en ai dit suffisamment pour le moment. Maintenant je voudrais de vous quelques renseignements. Vous n'êtes pas, comme vous l'avez prétendu à la cantine, membre d'une association de presse. Vous êtes membre d'une autre organisation. L'I.D.I. Les Idéalistes de la Décadence de l'Inconscient... Très joli... Je voudrais que vous les contactiez. J'ai le matériel nécessaire. Et je voudrais que vous me donniez la réponse aux quelques questions que je vais vous fournir.

Il appuya sur une sonnette. Une souriante Japonaise apparut.

— Voici ma compagne Lindy Hakamara, dit Auden Chaplain. Elle est au courant.

— Je suis au courant, et contente de vous avoir parmi nous, monsieur Dagenfort, dit la fille.

— Un autre intercom, Auden ? demanda Dagenfort. Quelles sont ces questions que vous espérez me faire poser comme un idiot à l'I.D.I. ?

— Je les ai là, sur un bout de papier, dit Lindy en sortant le bout de papier de sa combinaison. Et je peux vous conduire aux émetteurs, qui sont juste au bout du couloir. »

Il commença à lire. Et il se mit à rire.

« Oh non, Auden, vous êtes vraiment fou, c'est pas possible ! C'est le truc le plus complètement fou que j'ai jamais... »

Et il se remit à rire, oubliant combien de trucs complètement fous il avait jamais.

XXVII

L'ESPACE avait un plancher. Sur ce plancher une charmante party battait son plein. Loomis Smix recevait, et un tas de petites filles bien polies, habillées exactement comme Loomis s'habillait quand elle était petite, arrivaient au goûter pour avoir des saucisses sur un bâton avec de la sauce au peanut-butter et de la crème Chantilly aux fruits confits. La table du goûter était peinte en blanc, et tous les jolis arbres aux chapeaux pointus et les gros papillons de papier et les fleurs s'étaient mis tout autour pour que l'endroit soit vraiment le plus chou possible.

Rose d'excitation, Loomis quitta des yeux la grande machine à milk-shake et rencontra le regard de Benchiffer, présent sur les lieux en l'absence de son maître.

« Oh ! vraiment c'est tellement tellement *amusant*, Benchiffer ! Ça ne vous donne pas envie d'exploser de bonheur ? »

Il se réfrigéra sur place. Il savait que le moment devait arriver un jour. Et le moment était arrivé, par surprise. Son moment.

« Mame, ça m'rend tellement malade que j'en ai envie de vomir.

— Benchiffer, comment *osez-vous* dire « vomir » devant toutes les petites filles et les jeannots lapins et tout le monde ? Dites tout de suite que vous regrettez ou il va y avoir des histoires.

— Oh ! pour ça je regrette, Mame. Je regrette d'être d'origine polonaise et que mon grand-père ait été l'un des quatre mille officiers assassinés dans la forêt de Katyn, que mes parents se soient enfuis aux États-Unis, que ma mère ait été tuée dans la révolte de Harlem, que mon seul frère ait été tué au Vietnam, et que mon père ait été mis en morceaux pendant la guerre – j'en ai gardé un morceau.

« Oh ! que oui je regrette, je regrette d'avoir sous mon nez à chaque seconde le truquage de rien du tout le plus taré Le plus sadique le plus mange-gale et morveux, le plus mignard et infantilisant du fantasme le plus délirant du conte bleu le plus névrosé le plus walt disney le plus hystérique et le plus *déqueulant* que j'aie jamais vu. De plus... »

De plus le temps lui manqua. Le doigt de Loomis appuyait depuis longtemps sur le bouton ; un gros jeannot lapin doux tout gris avec ses grandes oreilles tombantes tellement chou et sa mignonne fourrure arriva en trois bonds de derrière un arbre à muscade argenté et immobilisa Benchiffer d'un féroce étranglement. On l'évacua, violacé, en trois bonds.

Loomis respira un bon coup et fit un grand sourire jaune à ses petites invitées. Parmi les petites invitées, qui d'en glousser et qui d'en pisser, selon son caractère.

« Retournez donc goûter, filles, maintenant que le vilain monsieur mal poli est parti.

— Est-ce que le grand jeannot lapin va venir me prendre ?

— Non ma chérie, pas si tu restes sage et si tu n'es pas d'origine polonaise. »

Attica Saïgon Smix, le vrai et non un fac-similé, sortait du *Micromégas* avec le commandant Ladore quand le jeannot lapin qui tenait Benchiffer montait la rampe en trois bonds.

« Benchiffer, qu'est-ce que vous faites avec ce lapin ?

— Bwwwwwa, fut tout ce que Benchiffer put articuler sur le moment.

— Lapin, laisse-le dire.

La prise mortelle se relâcha.

— Je vais mourir, monsieur. Tout est de ma faute. J'ai été extrêmement grossier. J'ai parlé de façon inexcusable à votre chère et douce épouse.

— Vous ne pouvez pas mourir-un-point-c'est-tout, Benchiffer, dit Attica Saïgon Smix d'un air agacé. Il y a une crise.

— Non, vous comprenez, c'est le destin, monsieur. Strangulation par lapin. Un gitan des faubourgs de Cracovie l'avait prédit quand j'étais petit. Mes amis et mes parents ont bien ri quand je leur ai dit, mais vous voyez, le gitan avait raison.

— Sottises et superstition !

— J'avais un bec-de-lièvre à l'époque.

— Cessez ces excuses ridicules, Benchiffer. J'exige vos services. Lapin, pose cet homme par terre.

— Je préfère encore mourir plutôt que de retourner à cette party guignolesque, dit Benchiffer qui essayait, par à-coups de la tête et de la nuque, de dégager son épiglote. Au point où j'en suis. Si ça ne vous ennuie pas, monsieur. Je fais confiance à Petrulengrosky.

— Ah ! allez donc », lança Attica Saïgon Smix.

Le lapin n'attendait que ça. Enserrant Benchiffer d'un nouvel étranglement, en trois bonds il fut en haut de la rampe avec lui.

Smix n'attendit pas de voir disparaître la petite queue en houppette à l'intérieur du *Micromégas*. Il roula jusqu'à l'endroit où sa femme, parmi les piaulements et les pouffements, venait souffler en renfort les bougies d'un gâteau monstrueux, et la prit à part.

« Ma chérie, j'ai de mauvaises nouvelles à t'annoncer. »

Le visage de Loomis se défit. Les mignonnes lèvres arquées s'entortillèrent, les joues rondes s'affaissèrent, les grands yeux s'étrécirent méchamment, la ligne maternelle du menton se fit pernicieuse.

« Tu sais très bien que je n'aime pas les vilaines choses, Attica. Bientôt tu viendras me dire que tu as fait massacrer des gens pendant la guerre. »

Il lui prit le bras d'une telle façon qu'elle poussa un jappement de colère.

« Il s'agit de plus grave. Et maintenant écoute, parce que je ne suis pas du genre Benchiffer et que je ne suis pas non plus une invention sortie d'un des rêves humides de ton chouchou de Zoomer.

— Attica !

— Ça ne tourne plus rond, mais plus rond du tout. Impossible de communiquer avec le monde extérieur. Aucun signal ne passe. Pour des raisons jusqu'ici inconnues, nous sommes complètement isolés du reste du microspectre électromagnétique. Est-ce que ça te dit seulement quelque chose ?

— Tu es obligé de crier et de me serrer le bras comme ça, Attica ? Être isolés, c'est bien ce que nous voulions, non ?

— Pas à ce point, non et non ! De plus, à la réception du dernier message – bon, enfin, c'était le rapport d'un de mes fidèles à Houston. Et sais-tu ce qu'il était en train de nous annoncer au moment où on a été coupé ? »

Elle ne le regardait pas. D'une voix basse et rageuse, elle lui répondit : « Je suis bien sûre que ça n'avait rien à voir avec mon goûter que tu viens de gâcher délibérément. »

Il s'étrangla. « Exactement ! Exactement rien à voir de rien du tout ! Mais alors rien de bon dieu de bon dieu de lamentablement et de

désespérément rien à voir avec ton goûter gâteaux de petits petons cache-couches de bavoirs à berceuses à dada sur mon bidet ! C'était tout simplement pour annoncer que C.O. vient de trouver la clé de l'écopicosystème, et qu'il est même en train de déménager de l'espace-temps quantique ordinaire pour venir atterrir sur nos plates-bandes, au beau milieu de ton goûter de duvet de veau vinaigrette !

— C.O. n'a *rien* à faire ici. Je savais que ça finirait par nous faire des histoires, que tu sois mêlé à cette vilaine affaire ! Je ne peux pas... »

Il la prit aux épaules dans sa fureur de vieillard et voulut la secouer, soutenu par la complicité de son fauteuil ambulancier.

« As-tu la moindre notion de ce qui se passe dans le vrai monde ? As-tu le moindre respect pour toutes les merveilles, les mystères, les énormités, les pures *métamorphoses* de la science et de la technologie ? ! Sais-tu seulement où nous sommes, je te le demande ?

— Nous sommes dans un endroit bien tranquille où tu me martyrises ! »

Elle jeta les derniers mots dans un cri et se débattit du bras contre son attaquant vieillissant mais amoureux, ce qui renversa le fauteuil de côté, et Attica Saïgon Smix avec.

« Jeannots lapins ! » hurla-t-elle, appuyant sur un bouton à sa ceinture.

Une légion de jeannots lapins, des gris, des prune, des rouquins, des mauves et des azur, apparurent. C'étaient des grands jeannots lapins en armoires à glace avec des regards torves et mauvais qui, jetant des carottes à demi grignotées, bondirent à l'action.

Mais Smix avait aussi ses boutons. Des plus gros. Il en appuya au flanc de son fauteuil.

Toute la quincaillerie disparut, les jeannots lapins en premier, puis le jardin en entier, ses arbres, ses fleurs, ses vaches, ses tchous-tchous, ses agneaux bêlants et ses manèges, avec la table du goûter, le gâteau rose monstrueux et toutes les petites filles roses, jusqu'à la dernière paire de culottes mouillées. Fch ! Disparu comme ça.

Smix, Loomis et le *Micromégas* étaient seuls sur l'énorme plancher de l'espace et son blanc nul.

« Benchiffer ! »

Pas de réponse.

Il se rappela Benchiffer et la malédiction du gitan et scruta sa mémoire à la recherche du poème dont Benchiffer n'avait jamais eu de peine à se

souvenir. « Le grand globe lui-même, et tous ses habitants... Ne fût-ce qu'un brouillard ! »

Mais trêve de culture, il se tourna vers Loomis, ses servomécanismes en plein rendement.

« Tu t'en bats l'œil de la *haute technologie*, hein, espèce de valise ? Nous sommes dans le mandala de ton chouchou de Monty Zoomer, voilà où nous sommes !

— Oh ! tu es toujours si dur avec moi – tu n'as aucune estime pour moi !

— Je regrette bien de ne pas avoir épousé ta sœur, je peux te le dire maintenant. Glamis comprend la science, elle ! Nous sommes dans le mandala de ton chouchou de Monty Zoomer, autour de son cou crasseux, voilà où nous sommes, espèce de valise ignorante ! »

Elle se mit à pleurnicher. Elle appuya sur ses boutons. Pas un jeannot lapin meurtrier ne se montra.

Le commandant Ladore vint vers eux d'un pas alerte. Ayant assisté à leur petit contretemps, il salua d'un air aussi rassurant que possible.

« Toujours pas de signaux, capitaine ? » demanda Attica Saïgon Smix, le souffle court. Son fauteuil répondait toujours à la demande, après le chavirage.

« Non, monsieur. L'ordinateur soutient à fond le projet de rejoindre l'espace-temps normal aussitôt que possible. Les forces du C.O. peuvent se matérialiser ici à tout instant. Des calculs théoriques indiquent que leur arrivée selon des coordonnées identiques aux nôtres pourrait avoir des conséquences fâcheuses pour tous les partis en présence.

— Des conséquences fâcheuses, il y en aura, grommela Attica Saïgon Smix, qui consentit à se faire aider jusqu'au vaisseau. »

Loomis suivait, pleurant sur elle-même en silence. Les gouttes tombaient de ses yeux vieillis et s'écrasaient sur le plancher de l'espace comme la lente pluie printanière de l'enfance.

Quand ils furent à l'intérieur du *Micromégas*, la rampe s'enroula dans la coque comme la langue d'un fourmilier. Toutes les ouvertures se fermèrent. Ils prirent place. Un petit flocon noir jaillit de l'incinérateur : la prédiction du gitan de Cracovie s'était réalisée, et plus.

Ladore hésita, la main sur le bouton de mise à feu, et dit : « Je devrais vous faire part de la thèse de l'ordinateur, monsieur.

— Eh bien ?

— Sa thèse, pour expliquer que la communication avec le monde extérieur est devenue impossible, c'est que le monde extérieur n'est plus là.

— Alors allons-y et voyons où foutre il est passé », rugit Attica Saïgon Smix.

Pour pouvoir rugir, il avait poussé l'amplificateur de son fauteuil. Il y avait longtemps qu'il ne s'était senti aussi bien. On passait à l'action. Le petit jeu du chat et de la souris était terminé.

Les machines hurlèrent...

OceanofPDF.com

XXVIII

UNE planète neuve et magnifique qui se levait à leur rencontre. Les corps de leurs collègues entassés derrière eux, trois degrés Kelvin seulement au-dessus du B.A.Z. Glamis et Jules étaient assis à côté sur le vaste fauteuil de commandes, guidant le *Prophétesse* à travers la stratosphère de la nouvelle planète.

« Oh ! quelle, mais quelle – incroyable-royable merveille ! lança Glamis en un souffle.

— Et nous sommes les premiers ! » s'exclama dde l'Isle-Evens.

Glamis pirouettant en bas, adorable, primitive, sereine, terre équatoriale de lac, de savane et de forêt, que l'homme ni la femme n'avaient encore foulée, dans un univers où l'homme ni la femme n'étaient encore inventés.

Spontanément, leurs voix jaillirent, troublés qu'ils étaient dans leur cœur par le sentiment qu'on était en droit d'attendre d'eux plus qu'une simple prose.

ENSEMBLE

*Qu'est-ce que la beauté ? demandent mes douleurs.
Les mots seuls ne sauraient être à bonne hauteur –
Tous les titres de gloire acquis par un héros
N'égalent point la joie, le bonheur de décrire
Cet Éden impollué qu'il fallait découvrir,
Tandis que nous crions : voici Terre Zéro !*

GLAMIS

*La musique des sphères, en un grandiose accord,
Est venue dire à ceux qui veillent à ce bord :
Dans votre Arche accueillez la Colombe en retour.*

*Après tant d'années de lumière, accostons,
Nos cœurs battants nous disent : vous aviez raison –
Voyage Spatial, Autre Mot pour Amour !*

DE L'ISLE-EVENS

*Toi et moi, mon trésor, nous sommes Dieu merci,
Très au-dessus du B.A.Z. Tous nos sens ont fleuri,
Louant une technique assez évoluée pour
Nous amener ici, bons premiers, pleins d'allant
À travers les trous noirs de l'espace et du temps –
Voyage Spatial, Autre Mot pour Amour !*

ENSEMBLE

<i>Ces années sidérantes</i>	<i>D'ailerons rouillantes</i>
<i>De pouvoir délirantes</i>	<i>De montées jaillissantes</i>
<i>De vide démembrantes</i>	<i>Desséchantes, burinantes</i>

Ont relâché la bonde

Amoureux, glorieux, c'est notre nouveau monde !

*Si la joie doit toujours être dans quelque ailleurs
Nous nous retrouverons face à face, à notre heure
Quand, parmi les étoiles, nous prouverons un jour
Qu'en toi doit s'abolir la douce exogamie
Au sens freudien, c'est vrai, mais au sens large aussi –
Voyage Spatial –
Voyage Spatial –
Voyage Spatial, Autre Mot pour Amour !*

« Seigneur, qu'est-ce qui se passe avec les instruments ? » s'exclama dde l'Isle-Evens, le regard errant sur les cadrans. L'altimètre oscillait de façon alarmante.

Le terminal près de son coude dit alors : « Résultats incertains concernant la surface au sol visible, les variations de pressions entre... »

« Je vais le descendre en manuel », dit dde l'Isle-Evens, impatient de faire montre à Glamis de ses talents virils. Il coupa les commandes automatiques et donna ordre aux sous-réacteurs d'effectuer une poussée de deux secondes afin de freiner leur descente. Leur lenteur leur permit d'avoir la satisfaction de voir au-dessous d'eux le feuillage au sommet des arbres noirci sous le jet des réacteurs.

Ils atterrirent comme on s'embrasse. Tandis que les feuilles virevoltaient autour des vitres de la cabine, ils se tournèrent et s'embrassèrent.

*Qu'en toi doit s'abolir la douce exogamie
Au sens freudien, c'est vrai, mais au sens large aussi –
Voyage Spatial, Autre Mot pour Amour !*

Et dans un dernier refrain, ils bondirent de leurs sièges et mirent le nez dehors.

Une fois sur place, on était un peu déçu. La réalité qui reprend ses droits. Rien à voir que du feuillage.

L'analyse atmosphérique était satisfaisante et confirmait les résultats obtenus en vol par l'ordinateur. Microorganismes aérobies, pratiquement aucun.

« Nous pouvons sortir en toute sécurité, mon trésor », dit dde l'Isle-Evens en tendant la main. Elle lui donna la sienne, et ils grimpèrent ensemble dans le sas.

Du vaisseau ils firent leur premier pas sur un sol qui céda de façon inconfortable. Ils n'avaient pas d'herbe sous les pieds, seulement des feuilles qui ressemblaient assez à des feuilles de chêne. Dde l'Isle-Evens en cueillit une et l'examina. Elle possédait certaines caractéristiques d'une feuille dicotylédone, couverte d'un réseau de veinules, aux faisceaux fibrovasculaires en forme d'anneau de tissus ouverts. La seule différence de structure apparaissait sous forme d'une série de perles minuscules attachées à la veine principale de la feuille.

Dde l'Isle-Evens fit *tss tss* et secoua la tête.

« Venir de si loin – de si longtemps, pour trouver quoi – que Glamis est comme la Terre !

— C'est peut-être une preuve de l'existence de Dieu. Pourquoi se casserait-il la tête à chercher des systèmes biologiques différents pour chaque planète ?

— Juste. Mais dans ce cas, pourquoi inventer tellement de planètes ? Pourquoi ne pas se contenter d'une ! Je sens, ma chérie, cette même réticence que j'avais à la lecture d'ouvrages d'une tradition vernienne – Jules Verne, tu sais. Les auteurs se donnent un mal fou pour vous emmener sur une autre planète, et voilà qu'on se retrouve en plein bocage. Je déplorais ce qui n'était pour moi qu'un manque d'imagination mais, si Dieu a le même problème, on ne peut pas accabler les scribouilleurs ! »

Tout en parlant, il pelait les petites perles du dos de la feuille. Libérées, elles montèrent lentement en l'air une à une. Il regarda la chose, le sourcil levé.

« Bizarre ! Ces petites perles montent en l'air à une vitesse que j'évaluerais à vingt-cinq centimètres par seconde. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Elles montent tout droit, Jules. Et il fait un calme plat, Jules. Pas le moindre souffle d'air.

— En effet. Mais le plus remarquable, c'est encore que ces perles s'envolent tout court.

— Ce sont peut-être les graines de ces plantes. Nous n'avons pas vu de mer en arrivant ici, seulement des grands lacs. L'inclinaison axiale implique une quasi-absence de saisons. C'est tellement calme, Jules ! C'est peut-être un monde sans vent ! – Sauf dans la stratosphère évidemment.

— Oui, c'est concevable ; mais réfléchis bien si tu veux me faire plaisir à cette idée que ces graines, si graines il y a, tombent par le haut, au lieu de tomber par le bas ! »

Elle lui toucha le bras. « Une seconde – Je croyais que le ciel était sans nuages, mais je vois des drôles de petits nuages ronds au sud ! »

Il se tourna dans la direction qu'indiquait son joli doigt. Les nuages étaient au-dessus d'eux et voguaient vers le soleil, de sorte qu'il était difficile de les distinguer nettement.

« Ils ont l'air parfaitement sphériques, dit-il. Ce qui est absurde. Ce ne sont tout de même pas des ballons ?

— Pas sur une planète inhabitée. Elle n'est peut-être pas inhabitée.

— Restons sur le qui-vive au cas où les autochtones seraient hostiles.

— Il faut peut-être sortir les autres du B.A.Z. pour plus de sécurité ? »

Il lui sourit, et elle le trouva tout à coup très élégant et séduisant, malgré ses airs de prof. « Ne commençons pas à encombrer notre planète, mon trésor ! »

Ils commencèrent leurs recherches auprès du vaisseau.

La visibilité était mauvaise tout autour d'eux, car ils étaient cernés par le buisson omniprésent, dans les broussailles duquel ils s'enfonçaient presque jusqu'à la taille ; les recherches devaient donc se limiter au sol à leurs pieds. Ce qui intriguait Glamis, c'était l'absence apparente de terre. Elle s'enfonça, mais ne découvrit rien d'autre qu'une nouvelle couche de broussailles. Les feuilles se raréfiaient en profondeur. Sur quelques-unes, Glamis trouva encore quelques perles. Souvent, l'une d'elles s'était développée sur la feuille au détriment des autres. Après un court instant de recherche, elle finit par en trouver une de la taille d'une bille, à la peau

épaisse et souple. Elle préféra ne pas y toucher, soupçonnant qu'elle devait cacher quelque maladie du feuillage, mais elle ramassa autant de feuilles touchées qu'elle en trouva et les tassa dans une poche pour un examen ultérieur au microscope.

Elle s'enfonçait et explorait depuis un bon moment déjà, et prenait franchement plaisir à un après-midi passé à herboriser dans la campagne ; elle s'installait dans un état d'esprit placide, quand elle rencontra l'œuf.

L'œuf était rond, gris pâle et plutôt joliment veiné de violet. Il était blotti tout seul sur la broussaille.

Glamis repoussa quelques branchages et voulut le soulever. Sa coquille était très souple. Il avait l'air résistant et n'éclata pas quand elle tira dessus. Elle tira plus fort. L'œuf récalcitrant finit par céder.

Il était très léger et possédait une tige en dessous. Ce n'était donc pas un œuf. Elle le laissa aller et le reprit aussitôt en main. Il commençait à s'élever, comme les graines de Jules. Elle fit immédiatement le rapprochement avec les ballons du ciel, bien que le sien fût un modèle plus réduit que les spécimens géants qu'ils avaient entrevus.

« Jules ! »

Il ne répondit pas.

D'abord sans inquiétude, elle grimpa dans le *Prophétesse* où elle alla fixer le ballon à une armoire avec une pince. Elle soulagea aussi son cou du pendentif qui l'avait gênée dehors en s'accrochant aux branchages quand elle se baissait. Puis elle retourna à l'écoutille et appela une nouvelle fois.

« Jules ! »

Pas de réponse.

Elle avait une certaine idée de la direction dans laquelle il était parti. Elle descendit et se fraya un chemin difficile dans les buissons envahissants. Tout à coup, elle prit conscience de la taille de la planète, de son vide. Des ballons flottaient en l'air, presque immobiles ; ils accentuaient l'impression de solitude.

Elle appelait en chemin et commençait à s'inquiéter. Ce calme devenait odieux. Et il était pratiquement impossible de prendre solidement pied. À un moment, elle tomba submergée dans les broussailles, et n'arriva à se hisser à la seule force des poignets, ses jambes poussant avec effort, que pour retomber au pas suivant. La tête la première cette fois, elle réussit à s'extirper. Ces obstacles inattendus dans sa marche éprouvaient quelque peu ses nerfs ; elle resta là où elle était, et tendit l'oreille à l'écoute de Jules.

Son regard descendit dans l'épaisseur des branchages feuillus, toujours plus bas – pas de terre ferme décidément – toujours plus bas – et s'arrêta à un curieux effet de lumière. Elle essaya en vain d'accommoder sur cette substance. Mais quelque chose qui ressemblait à de la lumière, une sorte de luminosité, montait du fin fond.

Aucun doute qu'elle était arrivée en terrain dangereux – peut-être une espèce de marais. Elle n'était plus si sûre de se trouver sur une planète du genre Terre.

« Jules ! » appela-t-elle. Son cri la prit elle-même par surprise.

Une faible réponse lui parvint. Elle reprit courage. Elle se secoua, appela encore et il répondit ; elle se lança dans l'imbroglio qui la menait à l'endroit impossible où lui était.

« Surtout fais attention ! » cria-t-il. « Ne tombe pas ! Je reviens te chercher ! »

Elle resta où elle était. La tête de Jules apparut.

« Viens voir par là », dit-il de ce ton calme qu'elle savait être chez lui le signe de la surprise et de l'excitation. Sa vue lui causa une intense émotion.

« Je t'aime, Jules ! » Elle vit ses mots illuminer son visage.

En avançant vers lui, elle remarqua qu'il s'était taillé un chemin à travers les branchages et avait découvert en dessous quelque chose comme un tronc ou une branche. Avec son aide, elle descendit et se hissa avec lui sur la branche. Quel bonheur de lui serrer les mains.

« C'est ça ! Maintenant tiens-toi bien, et regarde en bas. N'attrape pas le vertige ! »

Elle fit ce qu'il lui disait. Son bras la tenait fermement ; il plongea son regard avec elle.

Glamis sentit ses sens faire deux sauts périlleux complets. Son regard plongeait droit sur un immense trou lumineux sous terre. Le fond du trou, très loin, était bleu-vert. Des piliers colossaux se dressaient pour soutenir la voûte à travers laquelle, manifestement, dde l'Isle-Evens s'était frayé un chemin.

Ça n'avait pas de sens, elle n'arrivait pas à se faire à l'idée d'un trou sous terre aussi profond, aussi lumineux, même s'il s'agissait d'une œuvre humaine... Et soudain l'explication l'éblouit.

Ils étaient au milieu des branches d'une forêt gigantesque, et regardaient par terre. C'était la terre qu'elle voyait tout au fond.

« On est dans une espèce d'arbre gigantesque ! »

— Exactement – nous, l’œil spatial, tout. Mais *ce qu’est* au juste cet arbre gigantesque, voilà ce qui reste à découvrir.

— Des arbres aussi hauts... À quelle distance sommes-nous du sol ?

— Tu comprends maintenant pourquoi les appareils perdaient la boussole. Je dirais que nous sommes à environ deux kilomètres du sol. Au sommet d’arbres d’une taille impossible dans une forêt d’une taille impossible.

— Mais est-ce qu’on va pouvoir se poser ? Ça doit être possible, si on fait suffisamment attention.

— Ça ne devrait pas poser de problème. Jetons un coup d’œil pour voir comment nous sommes installés. Nous avons eu de la chance de nous poser sur une des grandes branches, sinon nous serions passés à travers pour nous écraser au sol, sans rémission.

Ils rebroussèrent chemin vers le *Prophétesse* en s’extasiant.

De retour, ils s’assirent et prirent un verre. Glamis s’aperçut qu’elle tremblait de tous ses membres. À un moment, l’appareil s’affaissa soudainement ; ils bondirent, mais l’incident ne se répéta pas.

Dde l’Isle-Evens en profita pour examiner la collection de feuilles et le ballon de Glamis, et les emporta dans le minilabo pour analyses.

Elle le rejoignit, d’humeur plus gaie dans un cadre familial.

« J’ai dans l’idée que tu vas découvrir que ce ballon est plein d’hélium ou d’hydrogène, un des gaz légers, et c’est ce qui le fait monter. Je pense que ces ballons doivent tout simplement tenir lieu de distributeurs de spores pour les arbres. Nous devrions trouver une graine à l’intérieur du ballon si ma théorie est juste. »

Il se détourna pour la regarder d’un air particulièrement sombre.

« Hélium ou hydrogène, dis-tu ! Ton hypothèse est correcte, au niveau général, du moins je le pense. Malheureusement, d’après les analyses, c’est de l’hydrogène que contient ce ballon. »

Il avait vidé le ballon de son gaz avec un siphon dans une jauge calibrée et posé le ballon vide sur la table de travail, proprement disséqué en deux parties. Elle examina l’un des deux hémisphères flasques. À l’extérieur, il était sans défaut, veiné de façon presque uniforme d’octogones réguliers qui n’allaient en s’épaississant qu’à la naissance de la tige ; l’objet aurait pu passer pour synthétique. À l’intérieur, son origine végétale était manifeste. Un rebord vert, d’où suintait en petite quantité une sève jaune paille, courait légumineusement le long d’un grand cercle. Des graines sessiles étaient

attachées en formation racémique à ce rebord, par paires. Les graines avaient à peu près la taille de pépins de pommes. Dde l'Isle-Evens en avait ouvert quelques-unes ; de l'extérieur comme de l'intérieur, elles tenaient beaucoup du pépin de pomme.

« La sporulation ne s'effectue jamais de cette façon sur Terre, dit Glamis. Mais du point de vue de la méthode, celle-ci n'a rien de plus extravagant que certaines méthodes terrestres – il semble que ce soit effectivement un système de distribution logique si les vents sont rares sur la planète. Les ballons se remplissent d'hydrogène et gonflent pendant que la graine mûrit. À un certain moment, les ballons sont suffisamment gros pour se libérer et montent jusqu'à la stratosphère, où les vents ont fonction d'agents de distribution générale. Quand l'hydrogène diffuse par la membrane externe, hop, les graines descendent. Pourquoi me regardes-tu comme ça, Jules ? »

Il la regardait en se frottant le menton, un sourire dubitatif aux lèvres.

« Si la sporulation se passait comme ça sur Terre, ça ferait un foutu boum ! Quand l'hydrogène se mélange à l'air où à de l'oxygène en présence d'une flamme, ça fait une foutue explosion – avec le contenu de ces ballons, il y a de quoi s'envoyer balader *ad patres*.

— Mais bien sûr ! Tellement élémentaire que je n'y pensais même pas ! Jules ! Évidemment que nous sommes en danger – il vaudrait mieux partir d'ici le plus vite possible et atterrir quelque part au-delà de la forêt. »

Elle se tut. Puis s'enfouit la tête dans les mains.

« Grands dieux spéculateurs ! Je sais à quoi tu penses – impossible de se servir des réacteurs. Il y aurait une explosion gigantesque. »

Il lui passa un bras autour des épaules.

« Comment nous avons réussi à atterrir – il vaudrait mieux dire à nous poser – sans provoquer d'explosion, mystère. Mais impossible de décoller – ça demande beaucoup plus d'énergie que l'atterrissage. On irait s'éparpiller dans toute la biosphère. »

Elle lui tint la main et dit : « Je vois deux choses qui nous ont permis, sans doute par pure chance, d'atterrir par ici. D'après le réseau des branches, je dirais que nous sommes nichés dans la couronne d'un des grands arbres, ce qui nous a empêchés de passer à travers et de tomber. Et très probablement, la floraison et la sporulation sont cantonnées à l'extrémité des branches, c'est-à-dire que nous n'avons crevé que quelques ballons. Mais, comme tu dis, on ne peut pas risquer de décoller. Nous mettrions le feu à l'arbre entier – à la forêt entière.

— Incontestablement ce serait peu sage de risquer le décollage avant d'avoir compris la situation d'ensemble, ce qui n'est pas le cas pour l'instant. Glamis, tu as besoin de repos. Je pars en exploration ! »

Il se mit debout d'un air résolu.

Avec une maigre poignée de protestations, elle le regarda faire ses préparatifs. D'une soute il ramena un parachute et se le sangla méthodiquement au dos. Il s'arma d'un pistolet-laser, et tassa dans un sac nourriture, boisson, une scie à chaîne et une radio ; il arrima le sac à sa poitrine. Plus il se préparait, plus elle s'inquiétait.

Quand il fut prêt à partir, elle se jeta dans ses bras.

« Je ne peux pas te laisser partir seul, Jules. Je viens avec toi.

— C'est impossible ! » Mais elle sentit qu'il était soulagé.

Ils rendirent compte à l'ordinateur de leur absence et le programmèrent pour inverser l'effet B.A.Z. s'ils n'étaient pas de retour d'ici douze heures, de façon à ce que les autres membres de l'équipage puissent prendre le relais. Il lui donna un coup de main avec l'harnachement de son parachute. Ils quittèrent le vaisseau ensemble.

« C'est le vieux problème de Jack-et-le-haricot-géant », dit hardiment dde l'Isle-Evens, quand ils arrivèrent au trou qu'il avait dégagé et plongèrent de nouveau leurs regards au fond du gouffre. « Nous avons sur Jack l'avantage de pouvoir donner par radio nos instructions à l'ordinateur une fois que nous serons en bas.

— On ne pourra jamais revenir au vaisseau.

— En cas d'urgence, nous devrions pouvoir nous remonter. Mais je compte que nous arrivions à couper le tronc qui soutient le *Prophétesse*. La chute est longue. Une fois que le *Prophétesse* sera libéré, l'ordinateur pourra le conduire à terre en toute sécurité. Je sais... c'est un pari... D'abord, l'exploration. Les décisions après. On peut résoudre n'importe quel problème du moment qu'on s'y attaque scientifiquement.

— Oh ! Jules, tu es un trésor ! Tellement vieux jeu – et ça m'émerveille !

— Très chère Glamis, sans ta présence, je ne serais qu'un tas de gélatine tremblotant ! »

Le premier obstacle consistait à descendre le long d'une branche pour quitter le tronc principal. Envahis par les broussailles et les branchages, ils étaient déjà presque épuisés après avoir parcouru la distance qui les mettait raisonnablement hors de danger.

« Reprends ton souffle.

— Et toi. »

Ils sautèrent au signal de Jules.

Dans sa chute, elle pensa à sa sœur – Loomis, pauvre Loomis, elle n'aurait pas plus sauté d'un arbre de deux kilomètres qu'elle n'aurait traversé le Pacifique à la nage. L'esprit au repos, elle se retourna tête en bas et regarda son parachute s'ouvrir. Sa chute se ralentit d'un à-coup. Le parachute ouvert de l'Isle-Evens était plus bas sur sa gauche.

Maintenant c'était bien !

Ils dérivèrent dans un monde étonnant. Au-dessus, l'énorme voûte matelassée de la forêt s'éloignait, et n'était plus qu'un ciel au brun sombre indifférencié ; même les plus grosses branches apparaissaient comme les poutres d'une vieille grange. De tous côtés se dressaient les colonnes qui soutenaient la voûte, les troncs des arbres formidables. Le sol n'était encore qu'un élément négligeable avec lequel ils entretenaient un rapport fragile.

Les troncs des arbres étaient livides, presque translucides, presque comme de monstrueuses branches de céleri. Tout massifs qu'ils étaient, ils apparaissaient encore bien trop malingres pour soutenir tout le poids des frondaisons – presque trop malingres pour soutenir leur propre poids.

La forêt avait sa beauté. Car les troncs s'étendaient dans toutes les directions – mais pas à l'infini. Dans une seule direction – le sud – la forêt était sans limite. Le soleil n'était plus à son zénith ; sa lumière, plus ténue que sur Terre, venait inonder l'essor des fûts, divisée par d'innombrables barres d'ombre, avant de créer dans les profondeurs septentrionales de la forêt, par un surcroît de lumière et d'ombre diffusé entre les troncs, une fantastique tapisserie perlée de clair-obscur.

Ils tombaient en silence dans cette toile de lumière. Peu à peu, le sol affirmait sa dominance. Les verts et bleus délavés qu'ils avaient notés de très haut se résolvaient en une palette de tons plus large, où se distinguaient un jaune moutarde, un rouge moucheté, et du gris. Ce qui n'avait été qu'un tapis insignifiant prenait forme et se diversifiait. Enfin, ils virent qu'ils approchaient à grande vitesse d'un sol tourmenté et spongieux miné de gigantesques champignons.

Glamis releva les genoux, expira, et fondit sur un des dômes en desquamation. Il éclata, et elle s'effondra à terre en toussant dans un nuage de spores rouille. Elle se remit sur pied, considérablement secouée, couverte d'une pellicule de la matière en question, à l'odeur de moisi. Elle ramena

vers elle le tissu du parachute, s'épousseta de son mieux et chercha dde l'Isle-Evens du regard.

Elle était au milieu d'un monde d'une taille impossible. Les pieds et les chapeaux d'un grand nombre de champignons s'élevaient au-dessus d'elle en une sombre conspiration. Au-delà, l'air, rythmé d'ombre et de colonnes comme les ailes de quelque pernicieuse cathédrale gothique. Couronnant le tout, l'interminable faîtage tressé des arbres, ciel inaccessible. L'ensemble enveloppé d'un silence planétaire si profond qu'elle n'avait pas le cœur d'appeler tout fort.

Mais lui l'appelait !

Elle se dépêtra de son harnachement, se mit en route, jouant des pieds et des mains, s'éclaboussant sur le sol marécageux ; ils se retrouvèrent parmi les tiges aqueuses des champignons, comme deux réfugiés surpris par la nuit sortis d'*Alice au pays des merveilles*.

« Nous avons touché Terre Zéro, Glamis ! L'Éden impollué ! »

Elle éternua pour toute réponse. Ils s'accrochèrent l'un à l'autre.

Il scrutait les lointaines couronnes des arbres, malgré l'obstruction des sombres chapeaux de champignons. Il avait attaché une longueur d'un matériau rouge à la branche d'où ils avaient sauté, pour repérer l'arbre dans la couronne duquel reposait le *Prophétesse*. On n'en voyait rien. Elle regarda avec lui. Ils avaient mal évalué l'échelle, et l'opacité du crépuscule ; le signal rouge était entièrement perdu.

« Le jour baisse », dit-elle. « Demain, les autres en B.A.Z. seront réanimés et pourront nous guider par radio. Mais surtout ne nous laissons pas prendre ici par la nuit – je crois que je ne pourrais pas le supporter ! Sortons de cette forêt, Jules, d'accord ? »

Ils mirent trois heures à s'échapper de dessous les arbres géants. Comme le fit remarquer Glamis par la suite, ils eurent la chance que ce ne soit pas trois jours. Ou trois mois, ou trois ans. Les champignons diminuaient de taille et se clairsemaient à mesure qu'ils approchaient du monde extérieur ; ils arrivèrent enfin à ce qui pouvait être une prairie, et qui descendait jusqu'au bord d'une rivière. De l'autre côté de la rivière, l'énorme forêt reprenait, dressée sur ses piliers en fuseau.

Ils coururent à l'eau et se baignèrent le visage.

Pendant que Glamis ouvrait des boîtes autochauffantes d'une boisson au malt, dde l'Isle-Evens attaqua un jeune arbre, qui s'élevait à deux mètres du

sol comme un énorme céleri. L'ayant abattu, il creusa le sol détrempé pour en découvrir le système rhizographique.

« Très instructif ! Viens voir ça, mon trésor !

— Je ne peux pas. Peux pas bouger. Membres trop engourdis. Viens donc boire un verre. »

Il s'assit à côté d'elle et accepta la boîte fumante qu'elle lui offrait.

« On pouvait s'y attendre, dit-il avec excitation. Palsembouc, attends un peu qu'on ramène toutes ces informations sur Terre ! La découverte du Pacifique ou des Amériques n'est rien à côté. Regarde la section de ce petit arbre ! Observe ! La sève monte juste en dessous de la membrane externe au centre de la plante. Dans les deux rebords externes, il y a une paire de tubes. Tu vois ? Ils sont particulièrement minces sur ce spécimen, mais sur un arbre adulte, ce serait deux tuyaux d'une bonne taille, tu t'en doutes.

Glamis examina le segment avec intérêt.

— Les tubes transportent l'hydrogène, vraisemblablement. S'ils transportent l'hydrogène à une certaine pression, des racines jusqu'aux couronnes, alors l'arbre n'a pas à supporter un très grand poids. Il n'a donc pas besoin d'un tronc massif pour se soutenir !

— Élémentaire, ma chère Watson ! L'arbre n'utilise pas son énergie à construire en volume, il n'a pas besoin d'une structure résistante – comme un arbre terrestre. Au lieu de ça, l'énergie circule dans un double système rhizographique – un système ordinaire pour tirer sa nourriture du sol, et ceci ! »

Il lui montra un morceau de racine qu'il avait réussi à découper. Au milieu du réseau de racines ordinaires, une excroissance en forme de tuyau descendait de la tige principale. Après l'avoir regardé et bien tripoté, son regard se perdit au loin.

« Alors ? J'ai raison ? demanda-t-il.

— Tout colle, Jules. C'est le siphon à hydrogène, j'en suis convaincue. Cette planète est à mi-chemin entre Mars et Jupiter, entre des planètes proches, du type Terre et les géantes gazeuses. C'est donc un compromis. Il y a fort à parier que ses roches sont riches en hydrogène – ça s'impose, pour alimenter des forêts pareilles. Les arbres tirent leur hydrogène des roches, tout comme les premiers végétaux de la Terre libéraient l'oxygène du sol. Étonnant ! Vraiment étonnant ! Un système botanique entièrement nouveau, et c'est nous qui l'avons trouvé !

— Ou disons qu'il nous a trouvés ! » Il la regardait le visage rayonnant. Drôle d'homme décidément.

Le soleil se couchait dans une débauche de splendeur, inondant d'un amoncellement de couches colorées de lumière la riche et profonde atmosphère, et la forêt avec sa note de grandeur lugubre.

Ils s'endormirent auprès du flot noir et musical, dans les bras l'un de l'autre, sachant que tout n'était pas perdu.

Ils s'éveillèrent à un bruit de voix. L'aube les entourait, et toujours cet air et sa lumière mystérieuse.

Plus près du sujet, le *Micromégas* était posé à quelque distance. La sœur de Glamis, Loomis, clopinait rageusement vers eux. Attica Saïgon Smix, dans son fauteuil ambulant, fermait une marche résolument patibulaire.

XXIX

QUOI de plus pieux en la circonstance que de verser une larme sur tous ces résidents de la Terre qui, par le truchement des turbulences temporelles, ont été transportés en d'autres temps ? Ainsi un nouveau genre d'émigrants, une nouvelle vague d'envahisseurs, une nouvelle marée de sans-foyer, une nouvelle horde d'errants apportaient leur quote-part au mélange des races de la Terre (une de ces rares causes qui méritent l'engagement). Quand les turbulences temporelles eurent passé – et elles passèrent, comme mainte forme de pollution – ceux qu'elles avaient fait émigrer durent faire leur vie là où on les avait déposés ; tout sauvetage était exclu.

Les malheureux aspirés par le passé à Bordeaux se réconcilièrent avec le Moyen Âge. Les restes de l'armée ottomane qui s'étaient retrouvés bivouaquant aux portes de la version moderne de ce qui avait été Andrinople furent absorbés par le commerce touristique d'Asie Mineure. Cetewayo fut sauvé des mains de l'armée britannique par les Rhodésiens, et fit une modeste carrière comme conducteur de bulldozer sur la nouvelle autoroute Libreville – Tchad – Addis-Abeba. Le khédive d'Égypte, un homme charmant, ouvrit un hôtel policé à Alexandrie, qui devint un lieu réputé de plaisirs d'un autre âge. Quant aux baluchiteria qui étaient apparus en Afrique, ils s'avérèrent, dans la majorité des cas, extrêmement comestibles. Un couple se retrouva au zoo de Baltimore mais ne s'accoupla point ; et l'on en verra un beau spécimen empaillé à ce qui fut l'université de Melbourne, au bâtiment Nichols, à la porte du Dean's Office, tout à côté des « Dames ». Quant à la pauvre petite Choggles... eh bien, le temps la tenait aussi fermement dans sa poigne que tel ou tel mortel de seconde

importance. Elle était clouée à l'âge de pierre, et son cher mais légèrement inutile cousin Mike était incapable de la sauver.

Certains jours, elle restait tapie dans la salle des scripts des studios G-U, à lire des livres pressentis pour une adaptation holo. C'était une consolation que d'avoir une bibliothèque correcte à portée de main. Citons parmi ses livres préférés un essai pop zen sur le manipulationnisme subjectif, *I Ching, Who You(4)* ? par le docteur Glamis Castle ; *Les bas-quartiers du Sahara : histoire de la culture suburbaine*, par Roger Grope-Willett ; un livre sur la surdité divinatoire intitulé *Fatidique Paracusis* ; une histoire de l'extinction de la faune du Kenya par Luigi Carnate, traduit de l'italien, *Des yeux de gazelle* ; et divers romans, datant également d'un certain temps. Elle avait lu deux fois *les Blousons de Bratislava*, et s'apprêtait à relire un après-midi *Toutes les jolies couleurs de l'incertitude* quand Rendu-à-l'âge-de-pierre fit irruption dans sa retraite et l'attrapa par le bras.

Elle récupéra ostensiblement son bras. Leurs rapports étaient plutôt tendus depuis que Rendu-à-l'âge-de-pierre avait proposé un jeu intitulé « Nymphettomane ».

« Il y a quelque chose dans le glacier – viens voir ! dit-il.

— Tu ne m'auras pas comme ça !

— Non vraiment, Choggles, viens voir. Pose ton livre et viens voir.

— Tu promets que tu n'ouvriras pas ta braguette ?

— Promis. »

Elle alla voir, bien qu'elle n'eût aucune affection pour le glacier. C'était une masse terne, une espèce de menace qui rognait par avancées infimes son chemin vers le studio, écrasant çà et là un lampadaire du parking. Elle pensa au conseil de Jerry à Yvonne dans le livre qu'elle avait lu la veille : « Puis-je vous proposer une devise ? » « Laquelle proposez-vous ? » « Il ne peut y en avoir qu'une "Être Superbe" ! » Le glacier n'avait rien de superbe ; il se contentait d'être froid, lent et étouffant, comme un Esquimau frappé de satyriasis.

Elle n'éprouvait pas grand intérêt pour les choses trémoussantes et velues qui vivaient à son sommet.

Elle foula donc la croûte du névé et les particules de glace avec morosité. Au-delà, c'était les ténèbres et une espèce d'évier-de-cuisinerie galactique. Certains échos étaient inséparables du dessus du glacier, comme si elle se traînait au fond d'une immense piscine vide.

« On va jusqu'où ? » demanda-t-elle, mais il ne répondit pas.

Ça n'était pas plus drôle de se retourner. Le studio G-U, dans son isolement décrépît, en devint aussitôt pitoyable et maussade, mémorial de siècles à venir d'un art navrant.

« Regarde-moi ça », dit Rendu-à-l'âge-de-pierre, en retirant une main de sa poche pour l'y remettre aussitôt. C'était le froid, et non la lubricité, qui avait provoqué le geste.

« Il y a deux corps là-dedans ! » dit-il.

Il montra une niche dans la glace, dont tout un pan s'était détaché. Une ombre y était embusquée.

« Vraiment – va te faire polliner ! Tu as vu trop de vieux films d'horreur – les gens trouvent toujours des choses dans les glaciers, même que ça n'arrive jamais dans la vie. Un géologue qui s'y connaît me l'a dit. Il m'a dit qu'il l'avait lu dans *Scientific American* – pardon. *Scientific Russo-American*, puisque c'est comme ça maintenant. D'ailleurs, il n'y a que nous deux dans cette ère paumée. Je retourne au chaud ! »

Pour toute réponse, Rendu-à-l'âge-de-pierre sortit une lampe électrique qu'il braqua sur la surface glacée, enfonçant ainsi le géologue savant, ami de Choggles, et le parvenu *Scientific Russo-American*.

Deux visages, deux visages de profil, se distinguaient nettement, gisants glauques et givrés.

« Oh, guimauve ! » s'exclama Choggles, s'accrochant involontairement au bras de Rendu-à-l'âge-de-pierre. « Ils sont horribles, non ? »

Malgré elle, elle s'approcha, fascinée. Les visages gelés semblaient se regarder dans un éternel face à face.

« Qu'est-ce que t'en dis ? fit Rendu-à-l'âge-de-pierre. Ça prouve quèque chose, hein ? L'Atlantide ou un de ces fourbis du temps jadis. Significatif, pas vrai ? Plus fort que Darwin, Goethe et Aristote, crois pas ?

— Et Emily Post, dit Choggles. Il se trouve que c'est justement quelqu'un que je connais là-dedans ! »

Il rit d'un rire teinté de jalousie : « Ah oui, ça doit être ce gars, Mike Surinat, dont tu nous bassines ! »

« Lui, je ne sais pas qui c'est, mais elle...

Coincée entre les larmes et le rire hystérique, elle regarda sous le nez le pâle visage perse, que glace et extinction séparaient d'elle.

« ... Ma parole, c'est bien Glamis Fevertrees... Ou c'était... Ou ce sera... »

La confusion des temps rompit l'équilibre, et les larmes l'emportèrent. Elle resta là à les répandre sur la glace, avant que Rendu-à-l'âge-de-pierre ne la ramène aux studios.

OceanofPDF.com

XXX

« **V**OILÀ le château ! Nous sommes presque arrivés ! » Le cri joyeux d'Harry l'Autour ne venait pas trop tôt. Leurs trois montures s'affaissaient sous eux ; ils se seraient écroulés n'étaient les selles et les étriers qui les soutenaient. Leurs flancs haletaient et suaient – et les chevaux ne valaient guère mieux.

Mais Slot Surinat le grand était là, ses pignons émergeant du sommet de la crête, et leur criant bienvenue. Au-dessus, tournaient des fragments erratiques de la lune brisée, qui passaient par d'incalculables phases et éclipses individuelles, et projetaient une flaque de lumière sur la grande façade du château.

Ils montèrent la côte, hommes et bêtes, tous ragaillardis, et entendirent d'étranges bruits distordus, comme si la fatidique paraculis les avertissait de quelque nouvel événement lugubre. Les bruits ne paraissaient pas venir du château mais de tout l'alentour. Les chevaux traversèrent résolument une ceinture d'arbres – et soudain un grand fantôme gris surgit devant eux !

Gurum poussa un cri sauvage, tira son badelaire, éperonna sa monture et se lança au galop. Julliann Peau de Requin ne pouvait tolérer de voir courir seul au danger son vieil et rude allié ; à son tour, il dégaina.

« Retirez-vous ! cria Harry. C'est l'Abominable Brouillard de Tête ! »

Mais Julliann de rester sourd à son appel, et de foncer sur les talons de Gurum, dans le linceul qui roulait et écumait sur leur chemin. Ses tentacules ondulèrent pour l'enlacer. Vociférant un vieux cri de guerre familial, apanage des Peau de Requin depuis des générations, Julliann continua de charger sans faillir.

L'Abominable Brouillard de Tête était un fantôme pernicious qui hantait l'homme depuis que les premiers hommes avaient posé le pied sur telle version de la Terre, qu'elle fût Primitive, Moyenne, Moderne, ou Périmée. Les hommes avaient beau s'être pelotonnés au coin de l'âtre à se raconter leurs glorioles en buvant, ils avaient beau se lancer dans la bataille avec l'énergie du désespoir, ils avaient beau s'inventer des légendes pour se reconforter, ils avaient beau se coucher avec de chaudes et belles femmes pour l'amour ou pour se forger le caractère, ils avaient beau se griser des plaisirs de la chasse, ils avaient beau s'accrocher à quelque dieu dans son ciel, juste arbitre des choses, et à l'idée que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes – ils avaient beau (en bref) se saouler, s'encanailler, se chamailler, rire, chasser ou prier. L'Abominable Brouillard de Tête rôdait toujours non loin, bon pied bon œil, intraitable et détrempé, rappelant avec un chuchotement le défaut existentiel, ce si terrible quelque chose qu'il en était sans remède.

C'était désolant et indolent, c'était l'Abominable Brouillard de Tête, le fin du fin de la demi-vie, reconnaissable sous des vocables aussi divers que l'éloignement, l'infirmité, la mélancolie, l'indécision, l'insatisfaction, la tension, l'anomie, la solitude, la séparation, la perversité, la neurasthénie, la nostalgie, la timidité, l'obsession, la cautèle, le manque d'assurance, la mortalité, l'insécurité, la gêne, la superstition, l'hypocrisie, la duplicité le silence, *les bruits*, la prévarication, les angoisses, la malveillance, le remords, la récrimination, la sclérose, la désillusion – mais chaque page de tous les dictionnaires jamais publiés contient au moins un synonyme de l'Abominable Brouillard de Tête. Et le voilà qui chuchotait à l'oreille de Julliann Peau de Requin son slogan :

RIEN NE VA PLUS !

Et en effet, il commençait à se dire que rien n'allait plus. Car aussitôt, il ne vit plus rien, n'entendit plus rien de ses compagnons, ces braves et ces fidèles qui étaient restés si longtemps avec lui sur la Route de la Vie.

Alors il lui arriva ceci : son vaillant destrier, Aubeclair, qu'il avait nourri de sa main depuis qu'il était poulain, jusque dans sa propre chambre à coucher, oui, le vaillant Aubeclair tourna de l'œil dans une crise de nystagmus et s'effondra les quatre fers en l'air. Quand Julliann s'extirpa du sinistre, ce fut pour découvrir qu'Aubeclair avait rejoint ses ancêtres chevalins aux Écuries Célestes.

Julliann poussa de l'avant, seul, au cœur de l'Abominable Brouillard de Tête. Le Brouillard s'était solidifié en une substance collante et élastique, un peu comme la truffe d'un chien. Il continua à pied à travers un labyrinthe gris et sinueux, enfilade de passages reliés entre eux sans suite, et finit par s'y perdre irrémédiablement.

Alors seulement s'aperçut-il que l'Abominable Brouillard de Tête s'était rassemblé autour de lui en un gigantesque analogue de son esprit. Il comprenait maintenant pourquoi Harry et Gururn avaient disparu – eux aussi, au même moment, devaient être happés et enveloppés par leurs cerveaux. Quand il eut pris conscience, des fresques fanées apparurent sur les murs, leurs couleurs souvent assourdies, leurs sons souvent perdus ; par instants seulement une scène se détachait aussi crûment qu'au premier jour. Toute sa vie se déroulait, scène par scène, et il passait devant chacune en jurant. Toutes étaient décevantes, les silhouettes en étaient ratatinées et déformées, les péripéties ridicules, les protagonistes mal préparés pour leurs rôles – et les rôles eux-mêmes de toute façon secondaires et partiels ; il fallait précipiter les choses, sans répéter, et en général sans public.

Ce lamentable catalogue lui donnait néanmoins quelque direction, tout en le pénétrant d'éloignement, d'infirmité, de mélancolie, d'indécision, d'insatisfaction, de tension, d'anomie, de solitude, de séparation, de perversité, de neurasthénie, de nostalgie, de timidité, d'obsession, de cautèle, de manque d'assurance, de mortalité, d'insécurité, de gêne, de superstition, d'hypocrisie, de duplicité, de silence, de *bruits*, de prévarication, d'angoisses, de malveillance, de remords, de récrimination, de sclérose, de désillusion, et autres signes de sa condition humaine.

La triste musique avait des paroles, ou alors sur cette musique il récita des paroles :

*Oh condition humaine
Et inhumainement petite
Et inhumainement grande !
Nos vies sont bouillons de légende, sans cesse,
Réchauffés et resservis par un savoir au moule –
Un double feu qui ne peut qu'offrir
Un Au-dehors tranquille, un Au-dedans convulsif,
Parce que nous sommes prédestinés à jouer
Les éternelles reprises d'une tragédie rêvée
Rédigées en une grille au code rébarbatif
Par d'inhumaines et longues générations d'accouchement,
Tout en se conformant à une norme humaine*

*Qui n'entend rien savoir de la marge
Dans laquelle, rageuses et hirsutes, des choses
Gesticulent dans un demi-bon sens.
Oh, condition humaine, notre fardeau c'est d'Être –
Porter et l'individu que nous sommes
Et l'arbre généalogique frappé
L'un tirant le bilan de notre provision d'années
Et l'autre qui nous informe
Du nombre de mains indifférenciées
Qui ont modelé les gestes que nous nous faisons.
Notre destin c'est d'avoir un destin tout tracé,
Et pourtant vivre que tout peut encore se jouer !
Notre passé c'est Dieu – et comme il se moque !
Oh, condition humaine, oh, paradoxe !*

L'épée tomba de sa forte main droite, car telle était sa misère, lui qui parcourait aveuglément des corridors déjà franchis par lui, sans savoir ce qui l'attendait au détour suivant. Les dés semblaient irrémédiablement pipés contre lui. Les larmes roulèrent de ses yeux, la salive de sa bouche, le mucus de son nez.

Et pourtant – et pourtant, de petits avantages devaient être retirés d'une grande persévérance. Il n'abandonnait jamais. Lâche, pitoyable, désarmé – si bas que l'eussent conduit ses infortunes présentes, Julliann continuait contre tout découragement, un peu comme un écrivain mettant la dernière main à une chronique dont il sait qu'elle ne sera lue par personne, et pourtant poussé à un dernier trait d'esprit aux dépens de lecteurs imaginaires. Il était battu, mais il n'admettait pas la défaite.

*Notre destin c'est d'avoir un destin tout tracé
Et pourtant vivre que tout peut encore se jouer...
Oh, condition humaine, oh, paradoxe !*

Car de toutes parts maintenant il entendait des bruits étranges, des voix, des portes qui claquaient. Perçant l'Abominable Brouillard de Tête, quelque créature fantasmagique l'appelait par son nom (son Autre Nom !), le prenait à l'épaule, le secouait ! L'idée se fit jour en lui qu'il avait enfin réussi sa percée jusqu'à Slot Surinat, qu'il avait survécu à l'Abominable Brouillard de Tête – qu'il était au château, ses compagnons disparus...

Le Brouillard qui se diluait...

Les tourments qui s'estompaient...

Quelqu'un qui l'appelait, qui l'appelait dans le lointain, d'un autre monde.

« Julian ! »

Le visage de son frère. Michael...

Il était au château...

La remontée du cauchemar, la longue saga de cauchemar...

... Vers la conscience douloureuse, la perte de ses compagnons.

... La présence de Mike et de Becky...

Ils le fixaient avec inquiétude.

« Julian, j'ai bien cru qu'on t'avait perdu pour de bon cette fois-ci ! » disait Mike Surinat, ébauchant un pâle sourire. « Tu as encore pris de la *branche*. Ça te court-circuite le cerveau. Tu sais que c'est une drogue limite, mon grand – il va falloir s'inquiéter de te faire soigner avant que tu ne disparaisses pour toujours dans les profondeurs de ton crâne ! »

L'Abominable Brouillard de Tête était toujours là. Il ne pouvait pas parler, ne put que tendre une main vers Becky en un geste pathétique.

« Je vais te chercher de la soupe, Julian », dit-elle. « Avant que tu ne meures d'inanition. » Elle évita sa main.

« De la soupe d'araignée ! » voulut-il dire, mais les mots ne passèrent jamais. La *branche* tendait à piéger toutes les réactions sous une membrane de silence.

Elle se détourna – sans un certain soulagement. Julian Surinat était un spectacle pathétique. Pendant la guerre, une bombe à fragmentations l'avait touché aux deux jambes, l'une au-dessus du genou, l'autre en dessous. Elle semblait avoir touché aussi sa volonté de vivre. Bien qu'équipé de deux jambes entièrement électroniques, il refusait de s'en servir. Au lieu de cela, il restait assis en solitaire au foyer familial, et vivait la plupart de son temps sous l'empire de la drogue.

Elle alla à la cuisine, d'un pas lent, ses rythmes circadiens décalés par le vol depuis Amitiéville. C'était bien agréable de se retrouver dans ce petit rez-de-chaussée de béton armé des faubourgs de San Diego, baptisé avec ironie Slot Surinat par mon défunt oncle Reagan, le père de Mike. Elle ouvrit son sac de voyage et posa le Koh-I-Noor sur la machine à laver.

Elle regarda par la fenêtre les palmiers et les ginkgos à l'abandon, et l'image d'une autre maison avec son jardin lui vint à l'esprit, et celle d'un homme qui regardait par une baie le jardin luxuriant de palmiers et de cactus en bacs ; quelquefois, il avait un piolet dans le crâne. Elle avait pris

cette image dans la tête de Sue Fox, et elle lui était restée, persistante, comme une image glaçante de la condition humaine.

Becky ouvrit la boîte de soupe, et ses pensées se tournèrent vers l'histoire récente des Surinat. Là, c'est une véritable arabesque que le papier peint avait fait !

Trois générations durant, les Surinat avaient cultivé les terres plates et fertiles de l'Illinois ; ils avaient vécu, ils étaient morts sur leurs terres. Mais ils avaient été embringués dans la belle histoire de la physique des hautes énergies. Quelque trente ans auparavant, avant la naissance de Mike et Julian, il avait été décidé de construire un gigantesque synchrotron sur ces mêmes plaines fertiles. L'État de l'Illinois voulait la propriété des Surinat. Il leur fallut partir, et pour ce faire, on les paya bien. Les frères Fletcher et Reagan et leurs femmes déguerpirent donc. Le synchrotron poursuivit sur sa lancée. Son anneau principal, d'environ six kilomètres de circonférence, fut construit là où trois générations de Surinat avaient tenu leurs baptêmes, leurs veillées, et leurs veaux gras. Cinq cents GeV commémoraient l'endroit.

Plein aux as, Reagan fit route vers la Californie avec sa femme, Didon Renshaw, la sœur de Leda (les références mythologiques couraient comme l'eau du robinet dans la famille Renshaw – le père Renshaw avait été directeur des études classiques à Yale). Reagan acheta cette petite mocheté parce qu'elle était au bord de la mer, et parce qu'elle était près du Mexique, qu'il pensait aimer (et qu'en fait il détesta à cause de la façon dont la terre était gaspillée).

Fletcher, mon père, s'installa dans une vie de torpeur et de petit écran.

Reagan Surinat voulait faire le tour du monde. Il ne dépassa pas la Serbie, d'où étaient partis nos ancêtres trois générations auparavant. Là, il dilapida le gros de son magot dans une mine d'or inexploitable de Novo Brdo, qui avait prodigué ses richesses à la dynastie des Nemanija au XV^e siècle et avait éphémèrement fait l'admiration de l'Europe. Didon était tombée enceinte, et malade ; ils retournèrent donc à Slot Surinat, laissant se traîner la mine d'or – qui devait produire ses fruits à provision et à l'improviste, quelques années plus tard, quand Mike fut jeune homme.

Mike avait été le jumeau d'un autre bébé, une fille, qui était mort à la naissance. Bien que Reagan n'eût pas particulièrement souhaité de jumeaux, la mort du bébé le rongea. (Becky pensait que Mike aussi s'était ressenti de l'événement.) Alors Reagan entreprit de se cuiter jusqu'à la mort

– plaisir que la guerre devait lui refuser. Il mourut au cours d'un raid aérien éclair ; des lance-éclats avaient survolé la côte, et Didon et lui avaient été tués ensemble sur le trottoir, devant leur porche, par le même éclat foudroyant. Il y avait peut-être de la poésie là-dedans. Elle était restée à la maison lui donner un coup de main après une dernière ribote.

La soupe était chaude. Becky la prit et vit un mouvement dans les buissons. Puis un autre. Des choses qui luisaient. Il y avait des machines, là dehors – des machines qui ressemblaient à des hommes. Les forces du C.O.

« Mike ! » cria-t-elle.

La porte de la cuisine s'ouvrit à toute volée.

C'était Thunderbird Smith – ou l'une des multiples projections du maître ordinateur de Thunderbird Smith, qui pouvait le faire comparaître ou disparaître à volonté.

La soupe s'étala par terre.

Mike surgit de l'autre pièce, très pâle et maître de lui, et dit : « Vous venez de pénétrer illégalement dans un domicile privé et tombez à ce titre sous le coup de l'article 16, paragraphe B, de la Loi d'Intégration de l'Intelligence Artificielle. Sortez ! »

Il était très déplaisant de devoir soutenir le regard de Thunderbird Smith, qui se dissolvait en une furieuse masse de protons destinés à subjuguier tout spectateur humain en paroxysmes de soumission.

« La loi civile est suspendue. L'état d'exception a été déclaré par suite des bouleversements dus aux turbulences temporelles. Michael Flambard Surinat, vous êtes en état d'arrestation pour subversion, par votre appartenance à une organisation nommée l'I.D.I., laquelle par son opposition à l'union des blocs capitaliste et communiste se trouve être en infraction avec la loi de 1996 sur le Fusionnisme. La maison est cernée.

— Voilà pourquoi nous n'arrivons pas à joindre Per Gilleleje, dit Mike.

Tout en parlant, il s'était tourné et tout à coup fit un plongeon spectaculaire vers les portes du placard qui étaient derrière lui. Elles s'ouvrirent vers l'intérieur presque avant même que ses épaules ne les touchent ; il plongea le long d'un boyau vers la sécurité d'un abri souterrain blindé.

Il n'y arriva jamais. Les forces redoutables du C.O. étaient lancées contre lui. Dans l'esprit de Mike qui s'engourdissait, se fit jour l'idée que les phénomènes tendant à démontrer que le Bas était bien le Bas, n'étaient au mieux que statistiques et que, le hasard et la gravitation étant ce qu'ils

étaient, la probabilité, astronomique et néanmoins calculable, pouvait se présenter où le Bas deviendrait le Haut. Cette probabilité avait surgi, et lui surgissait avec, remontant le long du boyau comme la pâte d'un tube de dentifrice écrasé.

Il réapparut sous le terrible regard protonique ; il flotta un instant avant de retomber sur ses pieds. Becky se mit contre lui, impuissante. À elle aussi, il venait d'être révélé que le mouvement n'était, à la limite, qu'une forme extrême de l'immobilité, et son cerveau s'attela à en explorer toutes les autres formes. Le doute épistémologique opérait en eux aussi sûrement que l'étorphine. Dehors, dans le jardin, des armées de robots se dressaient comme des baïonnettes au milieu des cactus.

« Nous profitons de cette occasion », reprit Thunderbird Smith – et l'excitation décalait légèrement les mouvements de sa mâchoire d'avec le son atterrant de sa voix – « pour débusquer et exterminer la subversion. Attica Saïgon Smix en personne est en ce moment même traqué dans la phase de saturation d'interface extra-nutritionnelle en vecteur neutrino intermédiaire à séparation magnétique de monopole magnétique de monopolo monopolo monopolo monopolo... »

La voix réussit à s'éteindre sur une note d'interrogation tout en dégringolant rapidement vers les basses – exploit dont aucun larynx humain n'était capable. Thunderbird Smith resta un instant silencieux, miroitant et redoutable, puis disparut avec un tintement hypothétique, ne laissant après lui qu'une pâle tache violette – qui pouvait ou non être le produit d'une séparation magnétique de monopole – dans la cuisine. Dehors, dans le jardin trotskisant, les robots disparaissants laissaient des taches semblables.

Julian Surinat entra dans la cuisine en titubant sur ses prothèses, encore entouré des derniers filaments tenaces de l'Abominable Brouillard de Tête.

« Mais nom d'un grognard velu, qu'est-ce qui se passe ici ? Où est ma soupe ? »

« Le petit marche ! » s'écria Becky qui s'effondra dans ses bras. Très agréable pour Julian.

On la ranima ; on l'éventait avec le Koh-I-Noor, et on réchauffait la soupe, quand le signal vidéo retentit.

Le visage de Per Gilleleje apparut sur l'écran.

Mike s'avança et se mit en ligne.

« Une heure que j'essaie de te joindre, Mike – On a eu des problèmes ici avec le transmetteur depuis la dernière fois. Sabotage possible, mais ça, ça

peut attendre.

— Et comment ! Per, nous venons d’avoir une apparition de Thunderbird Smith qui s’est volatilisé dans l’air du temps. Ils ne sont pas censés faire des choses pareilles, tu le sais. Qu’est-ce qui a bien pu se passer ?

— Un peu tôt pour dire, mais il semblerait qu’une espèce de cataclysme ait eu raison du C.O. Les rapports continuent d’arriver.

— Allons allons, les nouvelles ne peuvent pas être aussi réjouissantes. Une panne temporaire dans la projection, peut-être ? »

Per secoua la tête. « Beaucoup plus sérieux que ça. Depuis une vingtaine de minutes, nous recevons des informations sur le retrait des niveaux de services électroniques et de communications les uns après les autres. Le Service de Navigation Planétaire est hors-jeu, tous les appareils qui en dépendent cloués au sol. Thunderbird, qui fait partie du Noyau Central du C.O., serait le dernier à partir.

« Mais tout le foutu bazar ne peut quand même pas s’être – Bonté divine, mais si ! Per, le face à face que nous avons intercepté entre Thunderbird Smith et Zoomer, et l’allusion à l’écopicosystème ! – Le C.O. s’apprêtait à s’y installer. Il est peut-être parti. Toute la quincaillerie est peut-être partie pour l’écopicosystème. »

« Il reviendra », dit Per. Il n’aimait pas avoir l’air excité. Son tempérament était tel qu’avant de se tuer il ne laisserait en guise de mot de la fin qu’une carte de visite.

Becky tituba jusqu’au panneau visuel, accrochée à son bol de soupe, et dit :

« Per, tu as étudié le rapport du mouchard sur le tête-à-tête entre la projection de Thunderbird Smith et Monty Zoomer ?

— Bien sûr.

— Tout ce que voulait Thunderbird Smith, c’est le pendentif que Monty portait au cou – un pendentif d’après un ancien modèle martien. Il paraîtrait que le véritable Attica Saïgon Smix y soit caché – mais comment, à l’intérieur, à travers ou quoi ? Peux-tu expliquer à une non-mathématicienne comme moi ce qui se passerait si quelqu’un – le C.O. – voulait avoir Smix.

— Les grouillots s’attaquent déjà à résoudre le problème, répondit Per. Mais ils ont du pain sur la planche par ailleurs. Toutefois, j’ai des calculs de source japonaise... »

Ils le regardèrent fouiller sur son bureau à la recherche de papiers. Il en attrapa un et le parcourut.

« Ce que dit cette source japonaise, c'est, en gros, que l'amulette de Zoomer ne peut être qu'une espèce de récepteur ou de porte sur l'écopicosystème. Il pourrait être en phase sur une certaine longueur d'onde, à laquelle les envahisseurs devraient s'accorder.

— Et une fois accordés à cette longueur d'onde, où se retrouveraient-ils ? À l'intérieur du pendentif ?

— Oui, ça pourrait être une solution. Mais – les maths deviennent un peu absconses ici – il y a une autre solution – c'est-à-dire que c'est la même, mais elle est en Nouvelle Algèbre, on est donc obligé de formuler verbalement en termes d'alternative, ce qui est en réalité une congruence – il semblerait par ailleurs que par un rapide rephasage en puisse soit aboutir au-delà du pendentif, soit passer *au travers*. Comme un clown dans un cerceau ; il peut rester collé dans le cerceau ou le traverser de part en part.

— Disons que je comprends. De toute façon, il faudrait obligatoirement (a) connaître la longueur d'onde phasée du pendentif et (b) se matérialiser près du pendentif. Et si quelqu'un se matérialisait *près* du pendentif et non *à l'intérieur*, alors vraisemblablement ce quelqu'un aurait traversé l'écopicosystème pour aboutir de l'autre côté. »

Per farfouilla attentivement dans ses papiers avant de répondre.

« Oui, Becky, voilà comment nous, ou notre source japonaise, nous voyons les choses. Bien que nous nous posions toujours les mêmes questions sur la façon dont la théorie doit fonctionner en pratique.

— Où ça nous mène, tout ça ? demanda Mike.

— Je sais où ça nous mène ! dit Julian. Ça veut dire que jusqu'à maintenant Smix et Smith sont les seuls à avoir mis les théories en pratique !

— Je dirais même plus, ajouta tranquillement Becky. Ça veut dire qu'il nous faut découvrir les coordonnées du pendentif de Zoomer. Le C.O. peut avoir déménagé, sans doute pour maîtriser le nouvel environnement. Mais il reviendra. Pendant son absence, les Nations Dissidentes doivent elles aussi acquérir le savoir sur ce nouvel environnement...

Mike se mit la tête entre les mains. « C'est ça ! Per, va trouver Geraldo da Perquista Mangista, donne-lui tout ce que tu as sur l'écopicosystème et les allées et venues du C.O. Et, Per, avant que tu t'en ailles – du nouveau pour Choggles ?

— Désolé, rien. Mais la raison pour laquelle je voulais vous joindre au départ, c'est que nous avons reçu un rapport de Dagenfort sur Mars.

— Pas trop tôt. Envoie ! »

Le rapport provenait, non de Jack Dagenfort lui-même, mais d'un autosignal qu'il avait précodé et caché dans ses bagages à Nixonville, informant qu'il avait vu Mrs Chaplain et s'apprêtait à la suivre au camp le plus proche ; il ajoutait que si le message était reçu à Slavonsky Brod Grad, c'est que Dagenfort avait passé les délais.

— Donc il a passé les délais, dit Mike. Il a des ennuis. Certainement pas avec Lédà. Je me demande si ça veut dire qu'Auden Chaplain est vivant. Ce doit être un analogon de Leda qui a attiré Choggles – plus j'y pense, plus j'en suis convaincu. Qui aurait pu monter un coup pareil sur Mars, sinon Auden ?

— Tout de même peu probable, dit Becky. L'analogon n'a pas essayé de l'emmener sur Mars, pour autant qu'on sache.

— Moi je sais où est Choggles ! s'écria tout à coup Julian. C'était dans mon fantasme, avec la Reine de Toutes les Questions. La Reine avait une captive. C'est Choggles qui était dans la cage de glace, de polydre, ou de verre. Elle est sur Terre. Non – je ne peux pas en être sûr, j'ai rêvé tellement de choses. J'ai rêvé que la maison était un énorme château assiégé.

— Ça a été le cas pendant quelques minutes, dit Becky. Qui va sur Mars s'occuper de cette affaire, Mike ?

— Moi, bien sûr. Je bourdonne à droite à gauche, c'est tout ce que je fais en ce moment. Il est temps que je prenne un peu la vie par les cornes et que je *fasse* quelque chose d'utile.

— Moi je ne peux pas prendre la vie par les cornes, reprit Becky. Étant le jouet du déterminisme, je viens avec toi.

— Laissez-moi venir, dit Julian. Voilà peut-être ma chance. Ma dernière chance. « Notre destin c'est d'avoir un destin tout tracé, Et pourtant *vivre* que tout peut encore se jouer !... »

— Tu ne vas pas te mettre à citer Shelley, toi aussi ! gronda Becky.

— C'est pas du Shelley, c'est du Julliann Peau de Requin... »

Il rougit jusqu'aux oreilles.

XXXI

LOOMIS Smix n'aimait pas marcher, même sur terrain plat. Son humeur n'était donc pas des plus amènes quand elle salua sa sœur.

« Ça t'étonne de nous voir ici, Jules et moi ? demanda Glamis d'un air amusé.

— Si ça m'étonne ? Ça m'écœure, oui, si tu veux le savoir, Glamis ; passer la nuit dehors avec un inconnu sur une planète inconnue. Qu'est-ce que ton père...

— Cette nuit fut la grande nuit de ma vie, madame Saïgon Smix, coupade l'Isle-Evens avec un sourire, bien que ses membres fussent un peu raides. Et il est faux de dire que cette planète est une planète inconnue. En fait, elle porte le nom de votre sœur cadette, Glamis.

— Elle ne mérite pas... commença Loomis, mais son mari vint l'interrompre.

— Glamis, quel plaisir, bien que j'aie du mal à comprendre ce que vous faites ici. On ne vous voit plus guère, depuis que vous avez, hélas, embrassé la cause des Dissidents.

— Elle a toujours été dissidente, dit Loomis. »

Glamis présenta dde l'Isle-Evens à Smix, mais il ne manifesta guère d'intérêt. Elle vit à son expression qu'il était plongé dans des calculs abscons.

« Glamis, ceci est de la plus haute importance, dit Smix, plus important que tout autre chose. Monty Zoomer est-il avec vous ? Non ? C'est impossible ! Je veux savoir où est le pendentif que je lui ai donné – d'après un ancien modèle martien, paraît-il, bien que je l'aie fait faire dans ma

fabrique secrète de Middletown, Connecticut. Où est ce pendentif ? Avez-vous ce pendentif ?

— C'est-à-dire que... Monty me l'a donné. Vous avez traversé l'espace-temps rien que pour un pauvre petit pendentif ?

— Nous avons fait ce voyage malgré nous. Le *Micromégas* a suivi la route du pendentif par des moyens que vous ne sauriez en aucun cas comprendre. C'est un récepteur-balise de modèle avancé. Donnez-le-moi, je vous en prie, et nous vous laisserons à vos occupations, quel qu'en soit l'objet.

— On ne *peut pas* quitter Glamis, dit dde l'Isle-Evens. Si vous avez suivi aveuglément votre récepteur-balise, le fait vous aura peut-être échappé que vous êtes à quelque cinq milliards d'années dans le passé.

— Je veux ce pendentif, répéta Attica Saïgon Smix sans lui prêter attention. Où est-il, Glamis, ma chère ? Avant que je me fâche.

— Il est dans le *Prophétesse*, qui est resté accroché au sommet de la forêt. »

« Il nous le faut immédiatement. » Il se tourna vers dde l'Isle-Evens. « Il s'agit d'une extrême urgence. J'ai tout lieu de croire que C.O. et ses hordes me suivent ici de près. »

— En ce cas, monsieur, dit dde l'Isle-Evens, je dois vous avertir solennellement que vous nous mettez, ainsi que vous-même, en grand danger. Vous avez eu la chance de vous poser sur la terre ferme, à bonne distance de la forêt monumentale. Cette forêt couvre la plus grande partie du globe, et contient un stock incalculable d'hydrogène. Elle s'enracine dans un sol et dans un terrain rocheux qui contiennent aussi de l'hydrogène. L'atmosphère, vous l'avez noté, est riche en oxygène. Heureusement, il s'agit d'une planète paisible, mais notre arrivée met ce vieil équilibre en péril. Je dois vous avertir que le feu d'un réacteur au-dessus de la forêt risque de provoquer la plus formidable explosion de toute l'histoire – ou de la préhistoire. Par comparaison, un holocauste atomique ne serait rien de plus qu'un plomb sauté.

— Vous entendez ça, Ladore ? dit Attica Saïgon Smix en se tournant vers son commandant, qui se tenait discrètement à deux pas de lui. Faites sortir les paracoptères ! Ils seront sans danger. Que tous les hommes montent à bord. Tous les analogons en réserve électronique. Le reste dans les paracoptères, à la recherche du *Prophétesse*. Pas une seconde à perdre. »

Il se tourna vers sa femme. « Ça ne te conviendra pas. Reste ici. »

— Il n'en est pas question, répondit Loomis. Ou je viens avec toi, ou tu restes ici. Je ne reste pas en présence de ma sœur et de cet individu, après les avoir trouvés ici comme ça. De quoi parlerions-nous ?

— Le moment n'est pas aux querelles familiales. Viens donc puisqu'il le faut ! »

Il adressa un bref hochement de tête à Glamis et dde l'Isle-Evens, et laissa son fauteuil le déambuler jusqu'au *Micromégas*. Avant qu'il n'arrive au vaisseau, des écoutilles de soutes roulèrent ; trois paracoptères s'en échappèrent, étalant des ailes tronquées et dépliant leurs rotors, comme des insectes obèses. L'équipage quitta le vaisseau et monta à leur bord ; Ladore, qui fermait la marche, grimpa dans l'appareil de tête.

Les paracoptères s'élevèrent dans l'air gris-or. « Ils nous mâchent le travail », dit dde l'Isle-Evens. « Dans leur panique, ils ont perdu tout sens logique – toujours une faute capitale. Allez viens ! Comme dit ton beau-frère, il n'y a pas une seconde à perdre ! »

Il prit Glamis par la main et se dirigea vers le vaisseau déserté.

« Il y a quelque chose de mauvais chez toi, Jules, et je refuse : je ne peux pas abandonner ma sœur ici, aussi exaspérante soit-elle par moments.

— Désolé, ma chérie, mais il va bien falloir. Attica Saïgon Smix, malgré ses airs innocents, est un assassin de grande envergure. Ta sœur est, par défaut, son complice. Et si les unités du C.O. doivent se manifester – et Smix doit être bien placé pour le savoir – alors il faut partir d'ici. Et tout de suite, en saisissant notre seule et unique chance. »

Elle monta en courant avec lui la rampe du *Micromégas*, tout en protestant.

« On les abandonne ! Attica n'a pas fait un geste contre nous.

— Ne confondons pas scrupules avec pitié. N'oublie pas que c'est un pion du C.O., qui lui est sans scrupules et sans pitié. Il est à peu près sûr que le C.O. nous tuera s'il vient ici. Nous faisons partie de l'équipage d'un œil spatial N.D., non ? »

Elle n'était pas encore tout à fait à bout d'arguments.

« Mais tu ne sais pas piloter un appareil de cette taille !

— Non. Mais je peux donner l'ordre à l'ordinateur de ranimer l'équipage analogon qui, lui, saura le piloter !

— Ils nous jetteront dehors !

— Pas quand j'aurai donné les instructions contraires à l'ordinateur.

— On ne peut pas aller sur Terre.

— On peut aller sur Mars. Une fois en sécurité là-bas, on verra pour la Terre.

— La Terre est probablement encore en fusion, comme du caramel ! »

Il se tourna vers elle, riant à moitié. « On s'occupera de ce caramel quand on sera prêts, mon trésor ! Qui sait ce qui nous attend ? – Au moins nous sommes ensemble. Si on peut voyager dans le temps, alors nous trouverons peut-être un moyen de le remonter jusqu'à notre époque. Mais avant tout, partir *d'ici*, c'est impératif. Tôt ou tard, quelqu'un va provoquer sur cette planète la plus grande explosion de toute l'histoire du système solaire. » Il s'était assis aux commandes, fermait toutes les issues, ordonnait ses forces, tout cela avec une assurance apparente et réelle, bien loin, à plus d'un titre, de son tempérament de vieil universitaire.

Glamis aussi était mi-rieuse, mi-furieuse.

« Tu es incontestablement en grande forme, Jules chéri ! Tu me vois pleine d'admiration. Mais tu joues le grand jeu pour me mettre de ton côté, pas vrai ? Je te préviens, l'euphorie va bientôt retomber. Et je te préviens, je ne suis pas du genre domestique, et, malgré mes mariages, je ne suis pas si branchée que ça sur le sexe.

— Moi non plus. Très surfait, une fois que l'adolescence a satisfait sa curiosité. Enfin, c'est quelquefois bien agréable. Avec toi, je suis sûr que ça le sera toujours.

— Je crois que tu ne devrais pas compter là-dessus. »

Elle passa ses doigts dans les cheveux clairsemés de Jules ; il finit par se tourner, la saisit aux hanches, et y enfouit son visage.

Il soupira. « La suite plus tard ! À propos, je viens de me souvenir des travaux de l'illustre savant soviétique A. N. Savaritsky – j'ai eu le plaisir de le rencontrer autrefois – qui a conçu un modèle théorique de cette planète, qu'il a appelé Phaeton. Eh bien, nous savons que dans notre XX^e siècle, Phaeton n'existe plus, qu'il n'en reste qu'un éparpillement qu'on appelle les astéroïdes. Nous savons donc qu'une désintégration doit avoir lieu. Et ce, je pense, de façon imminente !

« Savaritsky a-t-il dit que la désintégration de la planète viendrait d'un mégot de cigare jeté négligemment par un terrien ?

— Non, mais il n'a rien dit non plus de très précis sur la planète – on ne peut pas demander à quelqu'un qui reste collé sur Terre de faire son enquête *in situ*. Et moi je te dis que si nous restons *in situ* plus longtemps, nous allons nous aussi nous éparpiller sur la ceinture d'astéroïdes !

Elle hocha la tête.

— Vas-y. Ne t'occupe pas de moi. »

Douze minutes plus tard, le *Micromégas* était en vol. L'équipage d'analogons se pliait aux ordres de Jules.

Le paysage glissait sous eux, superbe en cette fin de matinée. Les champignons, la forêt, perdaient leur douloureuse réalité, devenaient couleurs et formes plaisantes. La rivière sinuait, enserrée de part et d'autre par la forêt : nul oiseau en vol, nul insecte dans l'air, et au sol nul mouvement animal. C'était un monde sans vie animée, qui attendait la vie – un décor posé sans pièce pour y jouer.

Aussi impatient fût-il de s'enfuir, dde l'Isle-Evens laissa malgré tout planer l'appareil pour jeter un dernier regard.

« Elle a l'air si tranquille ! dit Glamis.

— Si elle saute – eh bien, ce sera un acte de destruction qu'on ne pourra pas imputer à l'homme. C'est une planète instable, à mon avis, en équilibre de structure entre les planètes inférieures et les planètes supérieures – une géante gazeuse potentielle à un stade terrien raté. Pas plus mal qu'aucune forme de vie apparente ne s'y soit développée. Allons-y, Glamis ! »

Il se tourna pour parler à l'ordinateur et, ce faisant, tout un secteur du ciel devint noir. Il grouillait soudain de machines monstrueuses, laides, menaçantes, leurs nez rougeoyant du vol supersonique. Elles arrivaient, flotte après flotte, bizarres et improbables, ne ressemblant à rien de ce que le ciel avait connu jusqu'alors. Elles rugirent au sol ; chaque bataillon disparaissait derrière une saillie de la forêt et réapparaissait à l'atterrissage, un peu plus loin au bord de la rivière, en terrain plat et dégagé.

« Combien y en a-t-il ? Qu'est-ce que c'est ? demanda Glamis. Il n'existe aucune flotte pareille sur Terre ! C'est tout le Complexe Ordinateur... Ils ne peuvent pas être tous à la recherche du pendentif de Monty Zoomer !

— Ils sont à la recherche de quelque chose que nous ignorons – et dont nous ne voulons rien savoir... Par tous les diables, je me rends, il y en a des milliers ! Décampons. »

Le *Micromégas* obéit à son nouveau maître. Il s'éleva jusqu'à la stratosphère et alluma ses fusées. Alors il s'éloigna et prit de l'altitude en augmentant régulièrement sa vitesse, et forna le vide jusqu'à l'orbite de Mars, vers le soleil, loin du monde instable qu'était Glamis.

Glamis Fevertrees et Jules dde l'Isle-Evens étaient assis côte à côte, et ne parlaient guère en regardant se rétrécir sous eux la planète qu'ils venaient de quitter. Ils ne voulaient pas regarder ; en même temps, ils ne voulaient pas se détourner.

« Les systèmes censeurs du C.O. sont tellement efficaces, je suis convaincu que ces vaisseaux devraient nous détecter.

— Attica aura vite fait de les mettre sur notre piste de toute façon.

— C'est-à-dire que ça peut leur prendre un certain temps de s'y reconnaître. Ils ont affaire à un méli-mélo de pendentifs. Seigneur, faites qu'ils se fassent sauter, *et vite* ! Ce sera bon débarras ! »

Ils étaient dans une zone de sécurité – ils avaient presque atteint Mars – quand le vœu dde l'Isle-Evens fut exaucé. Du fond de l'espace, une petite nova s'épanouit, bleu-blanc et intense, comme une fleur artificielle – bourgeon plutôt insignifiant tout d'abord, si l'on considère qu'il s'agissait de l'emblème d'un anéantissement planétaire. Puis elle se répandit à travers l'espace en éclairs diffus et en zigzags, éclairs qui gagnaient du terrain à un rythme croissant, jusqu'à ce que le *Micromégas* fût enveloppé d'un pâle orage scintillant. Une tempête silencieuse s'empara du vaisseau, et le malmena furieusement.

La tempête mourut. Les éclairs moururent. Le système solaire s'installa dans sa forme moderne.

Et le *Micromégas* descendit ses deux occupants humains vers une nouvelle phase de leurs vies tortueuses.

XXXII

SI considérables que soient les libertés que j'ai prises avec mes personnages, l'impertinence me fait défaut quand il faudrait spéculer sur ce que la vie devait réserver à Glamis et Jules. Peut-être cela reste-t-il le fait muet le plus intéressant de l'histoire du monde. Cependant, il y a plus à faire qu'à jouer aux devinettes. Il reste un ensemble d'indices, dont les plus importants gisent dans le cerveau de l'homme qui s'est bâti une forteresse à l'intérieur d'une mesa sur Mars.

Cet homme, Auden Chaplain, debout, la Japonaise Lindy Hakamara à ses côtés, tenait un regard froid baissé sur Jack Dagenfort. Dagenfort avait un papier en main et riait.

« Vous voulez que j'appelle l'I.D.I. sur votre radio et que je leur demande s'ils ont des documents secrets sur le voyage temporel ? Auden, vous avez perdu la boule. Vous savez que c'est impossible de voyager dans le temps.

— Pas au sens, disons, populaire du mot, non, répondit Auden. On ne peut pas sautiller d'année en année avec une machine ; il y aurait contradiction avec le Principe d'Incertitude. D'ailleurs les turbulences temporelles prouvent que le temps n'est pas plus linéaire que l'espace. Mais je crois que quelque chose qui serait équivalent au voyage dans le temps pourrait appartenir à la catégorie des phénomènes à grande échelle. Ce qui veut dire que, de même que la plupart des objets ont une échelle naturelle – un soleil de la taille d'un ballon de football n'est pas un soleil, une sauterelle de douze mètres n'est pas une sauterelle – de même un *glissement-millénaire* est possible. Il est possible, d'une façon que je n'ai pas encore les moyens de formuler, de parcourir l'évolution par bonds d'un

million d'années, ou ses multiples. Je pense que la chose a été réalisée. J'espérais que l'I.D.I. en aurait la preuve dans ses dossiers. »

Dagenfort se leva et regarda fixement Auden.

« Écoutez, vous m'avez montré ces ruines que vous avez fouillées à Fessenkov. Ces ruines ont-elles un rapport avec votre théorie loufoque ?

— En effet. Et avec mes travaux sur la valve de l'hormone sexuelle de l'hypothalamus. Je ne vous ai pas tout dit sur mes ruines d'il y a cent millions d'années.

— Vous allez me le dire maintenant ?

— Je vous propose un marché, vieille branche. Je vous raconte et vous passez le message.

— D'accord. Je passe le message à Slavonsky Brod Grad si vous arrivez à me convaincre que tout ça n'est pas qu'une grosse bêtise.

— Jack, vieille branche, voyez donc vous-même tout ce que votre vie peut avoir de bête et de chaotique. Et toutes les vies qui valent la peine sont comme ça, de même que n'importe quel domaine de connaissance. Ne jamais avoir peur de la complexité. Je déteste les gens qui veulent toujours des explications simples.

— Vous détestez beaucoup de gens, Auden. La haine vous étouffe. Vous projetez en lettres de feu sur le monde la structure hyper-complexe de votre propre cerveau.

— Sottises, il n'y a que les anti-intellectualistes pour employer le terme « hyper-complexe ». Ne faites pas de morale et écoutez ce que j'ai à vous dire. Lindy, ma chérie, voyons cette carte des ruines. »

Elle étala la carte sur un bureau, et les deux hommes se penchèrent dessus.

C'était un diagramme en rhodoïd de l'holographe que Dagenfort avait déjà examiné.

« Je vous ai dit que les tests de datation faisaient remonter cette structure à environ cent quarante ou cent cinquante millions d'années. À cette époque, les premiers mammifères apparaissaient sur Terre. Notez bien ça. Et sur Mars, les foursts étaient au faîte de leur civilisation – entre guillemets. Ils n'avaient aucune exigence matérielle, mais il semble qu'ils se soient transmis des notions religieuses – celle par exemple qu'il existait un lien entre trois planètes, Mars, Hleems, et la Terre, sur lesquelles régnait la même entité. Notez bien ça.

« Avec de la main-d'œuvre gratuite et quelques machines du camp, j'ai poussé les fouilles. J'y ai découvert l'existence d'objets beaucoup plus anciens. Les tests de datation ont montré que ces objets remontaient – notez ça – non pas à cent cinquante millions d'années, mais à *cinq milliards* d'années. »

Il appuya sur un bouton à côté du diagramme et une portion centrale s'éclaira, où était indiqué par des points et une ligne l'emplacement des objets déterrés.

« Auden...

— Je sais ! Mon propre étonnement commence à me fatiguer ; je ne tolérerai pas le vôtre. Cinq milliards d'années, c'est, eh bien après tout – qu'est-ce que c'est ? En fait le temps n'a de sens pour les hommes que si on le hache en secondes, en minutes, en heures. Nous sommes peu de chose. Cinq milliards d'années aussi c'est peu de chose à l'échelle de l'univers.

— La spéciosité ne vous mènera nulle part. Ces objets que vous avez trouvés, qu'est-ce que c'était ?

— L'un d'eux a depuis connu une certaine célébrité. C'est un pendentif sur lequel on peut voir la caricature d'un homme face à un autre homme. Du moins c'est ainsi qu'on le décrit en général. J'aurais tendance à croire qu'il s'agit plutôt d'un homme face à lui-même – symbole de sagesse en somme. En me servant d'intermédiaires pour plus de sécurité, j'ai envoyé le pendentif sur Terre, où il s'est vendu à un prix raisonnablement astronomique. Assez pour équiper cette confortable forteresse !

— Qu'est-ce que vous avez déterré encore à Fessenkov ?

— Des objets de métal et autres, qui n'avaient tenu le coup si longtemps que par accident – d'autres étaient enveloppés dans du plastique.

« Vous admettez que c'est singulier. Mais ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que nous n'avons rien trouvé entre ces deux périodes largement espacées. Comment l'expliquer ? J'ai tout d'abord séché sur cette énigme, avant de faire tout à coup le lien avec mes propres recherches sur le cerveau. »

Il ménagea une pause et considéra Dagenfort avec un sourire sardonique.

« Lindy possède quelques tarsiers dans le laboratoire à côté, mais vous vous passerez d'un secours visuel aussi élémentaire. Il y avait des créatures très proches des tarsiers, en même temps que des primates primitifs, qui

gambadaient sur Terre il y a quelque cent cinquante millions d'années et des poussières. Les précurseurs de l'homme, en fait. Notez bien ça.

« Dans le temps, quand je menais mes recherches sur le flux entre l'hypothalamus et le lobe antérieur de l'hypophyse, j'ai travaillé sur une grande variété d'animaux de laboratoire, et je fus frappé de constater à quel point l'hypothalamus se ressemble d'une espèce à une autre, et même d'un phylum à l'autre.

— Très juste, fit Dagenfort. L'hypothalamus d'un homme ressemble de près à celui d'un chien, par l'aspect et la fonction. C'est une très vieille partie du cerveau.

— Exact. Je vois qu'il vous reste quelque chose de votre formation. Aspect et fonction sont liés, bien évidemment. Qu'est-ce que l'hypothalamus ? C'est un système de contrôle, un régulateur introduit pour régir le métabolisme de l'animal en question. Et bien entendu, c'était précisément le but de mes recherches – un régulateur que l'on puisse introduire pour contrôler le métabolisme sexuel de l'animal en question – l'homme.

« Je me suis réveillé un matin pour m'apercevoir que ce que je cherchais existait déjà dans le cerveau ! On admet en général qu'un système de contrôle artificiel, ma future électrode, doit avoir une fonction plus spécialisée. Mais de fait ce que j'étais sur le point d'inventer, c'était – un hypothalamus artificiel...

« J'en arrivai donc à l'idée que l'hypothalamus originel était lui aussi artificiel. »

Ils se regardèrent. Un domestique apporta des rafraîchissements, qui restèrent intacts sur le bureau.

« Désolé, je rentre chez moi, dit Dagenfort. Vous m'avez convaincu, Auden – vous m'avez convaincu que vous êtes irréversiblement, irrémédiablement et définitivement tombé sur la tête. Comment l'hypothalamus pourrait-il être artificiel, quand on le retrouve chez la plupart des êtres vivants, quand il fait partie de l'ensemble des organes qui se transmet par l'hérédité ?

— Je ne peux pas vous laisser partir, Jack. Sachez-le. Sachez aussi que artificiel est un terme relatif. L'hypothalamus n'est pas en plastique comme nos organes de prothèse. Mais une science d'un niveau supérieur n'aurait aucun mal à concevoir une valve telle que la mienne, à la construire à partir de greffons cellulaires, et à l'implanter dans les gènes en utilisant la

chirurgie génétique pour s'assurer qu'elle devienne un caractère héréditaire. Nous pouvons dès à présent suivre la théorie pas à pas.

— C'est trop fantastique !

— C'est ce qu'on disait il y a cinquante ans du voyage spatial, de l'holographie et des autres techniques que nous tenons maintenant pour acquises. De fait, je sais que C.O. travaille actuellement pour une génétique opératoire. Il y a dix ans que c'est réalisable – et seule une pruderie moralisante a retardé la recherche en la matière ; les machines, elles, n'ont aucune pruderie.

— Supposons que tout soit vrai. L'hypothalamus aurait donc été implanté sur tous les animaux terrestres il y a cent cinquante millions d'années, par des êtres venus de Mars ! C'est bien ce que vous dites ?

— C'est ce que je dis. Disons, pendant le jurassique supérieur. Et ces êtres de Mars surgissaient de bien plus loin encore.

— Implanté sur *tous* les animaux ?

— Pas jusque-là. Il faut bien voir que l'hypothalamus était essentiellement un système de survie. Les animaux qui en étaient dotés survécurent plus aisément, et supplantèrent en quelques générations ceux qui en étaient privés. L'hypothalamus garantissait des métabolismes supérieurs et plus stables, qui permirent la croissance de cerveaux supérieurs. Ce sont des cerveaux supérieurs qui ont permis aux mammifères de survivre là où les grands reptiles se sont éteints. La voie de l'homme était toute tracée.

« D'accord. Admettons le bien-fondé de votre réinterprétation de l'évolution. » Il rit. « Mais alors qui est ce bon dieu de bienfaiteur qui a surgi en plein jurassique pour nous faire ce somptueux cadeau ? Les petits bonshommes verts de Mars ? »

— Ah, voilà la grande question, Jack ! Prenez un verre.

— Ça ne me ferait pas de mal. Salud ! »

Il se tourna vers Lindy. « Vous qui avez cohabité avec la théorie d'Auden, est-ce qu'on vous a lavé le cerveau pour vous la faire admettre ? Les choses paraissent peut-être moins invraisemblables quand on reste claquemuré sur Mars.

Elle sourit, et mit ses mains dans la position du lotus. D'une voix douce et basse, elle se mit à chanter si délicieusement que les deux hommes ne purent s'empêcher de faire chorus, comme poussés par une espèce de déterminisme musical.

LINDY

*Je me demande si les explications
Expliquent comme il faut. Je sais que le soleil
Peut se résoudre par quelques équations –
Et pourtant ses rayons ont un charme magique.
Grâce aux biologistes, je sais qu'on peut prouver
Que tous nos sentiments viennent de la chimie ;
Je sais pourtant que lorsqu'on me donne un baiser,
Il s'agit de bien plus, dans mon anatomie !*

AUDEN

*Ce « bien plus » – là aussi,
On pourra l'expliquer en termes génétiques –
Tu ne fais qu'embellir un pur fait scientifique
Le soleil quant à lui
N'a rien de si « magique ». Cette attitude nie
La lutte des chercheurs et ce qu'ils ont acquis.*

LINDY

*Peut-être as-tu raison, mais quelle sécheresse ;
Un bon sens aussi froid me paraît trop livresque
Pour qui aime la vie. J'avoue là ma simplesse,
Mais la science pour moi détruit le romanesque.*

AUDEN

*Pourtant la science c'est
Le romanesque même ! Ainsi c'est la loi du
Carré inverse par quoi astres, noyaux, sont mus
Et ce n'est qu'un aspect
Du romanesque qui, bien loin d'être évincé
Par la recherche même, fut toujours illustré !*

DAGENFORT

*Comment réunir ces deux attitudes
Si différenciées dans leur pragmatisme ? –
Il est pourtant un sujet qui élude
Les catégories qui créent votre schisme.
C'est l'Évolution –
En révolution
Entre ces deux pôles !
Ni chair ni poisson, rien n'est aussi net
Entre la vraie science et des devinettes !
L'Évolution vous gêne – avouez que c'est drôle !*

LINDY

*J'ai du mal à comprendre : comment singes, vaches, panthères
Peuvent descendre tous d'un ancêtre commun ?
Et comment deux molaires fossilisées sous terre,*

*Suffisent pour refaire un grand dinosaurien ?
J'avoue dès maintenant
Ce que cachent les gens
De peur de se trahir :
Explique-t-on ainsi l'Homme et son ascendance,
Entre des devinettes et une pseudo-science ?
L'Évolution me gêne, je préfère le dire !*

AUDEN

*La méthode fossile peut sembler trop obscure
Et livrer les espèces à d'incertaines lois.
Ainsi la paléontologie s'aventure
Et doit extrapoler d'après un petit doigt.
Mais s'il faut être honnête
Admettrai-je qu'au pire
J'ai plus peur que Darwin
De nommer tout, ceci science et non devinette
L'Évolution me gêne, je préfère le dire !*

ENSEMBLE

*Nous sommes tous avides d'explications claires
Et accessibles – Ach, Weltanschauung, ich dich liebe !
Mais nous restons tous cois devant ce grand mystère :
Comment descendons-nous de la première amibe ?
Malgré tous nos efforts,
Disons-le sans remords,
Nous restons bien brouillons.
Clarté et Vérité ont erré sans pitance
Entre des devinettes et une pseudo-science.
L'Évolution nous gêne, et nous vous l'accordons !
L'Évolution nous gêne, et nous le concédons !
L'Évolution nous gêne, et nous le décrétons !*

« Magnifique ! » dit Auden Chaplain. « Même nous les savants fous, nous ne détestons pas pousser la chansonnette de temps à autre, Dagenfort. Avant de répondre, ou de tenter de répondre, à votre grande question, prenons un autre verre. »

Il agita la sonnette de son bureau, la porte s'ouvrit, et un domestique entra. Dagenfort lui jeta un coup d'œil, puis le dévisagea d'un air étonné. L'individu braquait un turbo et ressemblait étrangement à Mike Surinat.

« Je m'appelle Mike Surinat, fit l'intrus. Votre neveu par hasard et par malheur. Docteur Chaplain, au nom du gouvernement des Nations Dissidentes, je vous arrête pour crimes contre l'humanité, et pour avoir

entre autres conspiré avec le Complexe Ordinateur dans le but d'assujettir les peuples terriens.

— Dolnicar ! cria Chaplain.

— Si vous appelez votre garde, je viens de l'abattre. »

Lindy courut se blottir contre Auden. Il la repoussa et dit :

« Surinat, pauvre idiot, faut-il que je vous dise : « Vous ne l'emporterez pas en paradis ? » Si ce cliché me vient irrésistiblement aux lèvres, comme poussé par le déterminisme, c'est parce qu'il est juste, précisément.

— C'est ce que nous verrons, répliqua Mike du tac au tac, cliché pour cliché. Après tout, l'esprit non adaptatif n'est qu'un épiphénomène, ce que nous pensons n'a pas d'importance, et ce qui doit arriver doit arriver. C'est bien ça, non ? De plus, l'endroit est cerné.

— Ô, mener avec Toi une activité extra-véhiculaire plus étroite ! s'exclama Auden. Alors, les rois du contre-espionnage, on joue toujours le grand jeu, pas vrai ? Vous voulez sauver Dagenfort, c'est entendu. Mais il n'a pas envie de partir.

— Ce n'est pas l'envie qui me manque, Auden, dit Dagenfort en serrant la main de Mike. Mais d'abord, je voudrais que Surinat entende votre histoire. Merci d'être venu, Mike, bien que je n'arrive pas à comprendre comment tu as pu arriver aussi vite.

— J'en suis sûr, répondit âprement Surinat. Auden sera étonné d'apprendre comment nous avons fait. Auden, où est votre fille, Choggles ?

— Pas sur Mars, je peux vous le dire. Je croyais qu'elle était sous votre protection. Drôle de protection, neveu zélé !

Surinat siffla. Becky, Julian et Devlin Carnate firent leur entrée. Becky courut embrasser Dagenfort. Ils se partagèrent la fouille d'Auden Chaplain et de Lindy, puis les firent asseoir les mains sur la table.

— Voilà qui est mieux, dit Surinat en abaissant son arme. Je devrais ajouter que nous avons avec nous un détachement de troupes N.D., qui s'occupent du reste de votre douillette petite forteresse de la mesa. Vous l'ignorez peut-être, Chaplain, mais l'empire du C.O., qui dirigeait pratiquement le monde depuis la fin de la guerre, a disparu pour des contrées inconnues. L'âge d'or de la Terre repart à zéro, c'est pourquoi notre nettoyage commence par vous.

— Nettoyage ! lança Lindy Hakamara avec colère. Vous parlez comme un petit gangster ! Quelle attitude non adaptative envers un bienfaiteur de l'humanité, qui lui a donné un contrôle des naissances modèle.

— Tout nous indique que c'est un contrôle des esprits qu'il recherchait.

— Vous aussi ! C'est chacun dans son camp ! L'humanité ne sera pas meilleure pour autant, même si le Complexe Ordinateur est parti, comme vous le dites. Si vous acceptez un univers déterministe, vous devez accepter ça.

— C'était une façon de parler pour Mike, dit Becky. Nous espérons au moins tirer les leçons de nos erreurs. Quant à vous, Lindy – votre père est un de nos alliés, et je pense qu'il s'occupera de vous plus tard.

— Avant que les clichés ne deviennent trop envahissants, je voudrais vous mettre un peu au courant de ce que m'a raconté Auden, dit Dagenfort en jetant un coup d'œil à ce dernier qui, depuis la dernière intervention de Surinat, restait sans mot dire, le regard baissé sur la table. Son hypothèse est pleine d'idées. Vous apprécierez.

— Ça vaudrait mieux, dit Mike.

— Bon, alors je vais vous raconter ça à ma façon. Il me semble que c'est une histoire qui renforce le déterminisme, bien qu'Auden n'ait pas encore dévoilé tous les chaînons manquants. Donc, il y aurait eu des êtres intelligents sur Mars il y a cent cinquante millions d'années. Ils étaient affiliés à une autre race beaucoup plus ancienne qui était apparue sur Mars plusieurs millions d'années auparavant – Là-dessus, je m'embrouille un peu ! Ces quasi-Martiens émigrèrent sur la Terre, qui en était alors à la fin du jurassique, et implantèrent un système héréditaire de contrôle artificiel dans le cerveau de certains animaux, qui, grâce à cet avantage, régnèrent peu à peu sur le monde, l'homme étant leur aboutissement. Ça va jusqu'ici ?

« Cette prothèse héréditaire de contrôle, c'est notre hypothalamus. Auden a découvert sa véritable nature en menant ses recherches sur son hormone artificielle de contrôle. Il allait me parler de la nature de cette super-race millénaire quand vous êtes arrivés. C'est ça, Auden ? »

Auden Chaplain leva les yeux et tourna lentement la tête pour leur jeter à tous un regard mauvais ; la lumière joua sur les plans abrupts et ramassés de sa tête.

« Moi, je ne comprends rien à tout ça », dit Devlin Carnate. « Je vais fumer dehors. » Personne ne s'inquiéta de lui.

« Vous formulez les choses en termes qui leur sont accessibles, Jack, en effet, dit Auden. Eh bien non, je n'allais pas vous parler de la nature de cette race mystérieuse, car à partir d'ici, je n'ai plus que quelques maigres

indices. Cependant votre camarade Surinat nous procure de quoi faire rebondir les spéculations. Comme il l'induit à juste titre, j'ignorais que C.O. avait quitté la Terre. L'événement paraît hautement improbable. Je présume que c'est son intelligence qui est partie et que les installations restent ?

— Les rapports indiquent qu'il a emmené avec lui une grande partie de ses installations, dit Mike. L'état de rupture occasionné par les turbulences temporelles rend difficile l'agencement immédiat des faits. »

Auden eut un sourire glacé.

« Ah ! mais sans le savoir, vous me portez secours dans l'agencement de mon puzzle. Permettez que je jongle avec les hypothèses selon une méthode tout à fait non scientifique, avant de vous laisser m'escorter selon vos méthodes très scientifiques !

« Supposons que le C.O., obéissant à des motivations que nous ne comprenons pas, se déporte en un lointain passé. Il se matérialise sur une autre planète de notre système. Pas Mars. Supposons encore qu'une partie seulement de C.O. – une unité – survit au transfert, et que cette unité déménage par la suite sur Mars. Il s'installe sur Mars il y a quelque cinq milliards d'années. Là, il fait un bond dans le futur, au moyen de ce qu'il serait convenu d'appeler le voyage dans le temps – puisque nous en sommes aux hypothèses – et réapparaît il y a seulement cent cinquante millions d'années. Cela, nous pouvons l'affirmer en toute confiance, puisque les légendes fourstiennes traitent de l'événement, et que mes exhumations confirment les chiffres.

« La légende fourstienne dit que les êtres dont nous parlons venaient de Hleems. Seulement nous ne savons pas où pourrait se situer Hleems. Quant à moi, je songe plutôt à une déformation du mot *Élysée*. »

L'entourage écoutait avec attention, et peut-être Julian avec une avidité particulière. Voilà une science, ou du moins un jeu de devinette scientifique, mystérieuse et vivante, qui aurait ravi Julliann Peau de Requin. Peut-être avait-il manqué quelque chose en optant pour l'envers de la réalité.

Auden continuait : « Les survivants de notre race venue d'ailleurs – qu'il faut imaginer comme une simple poignée, et non comme une grande puissance colonisatrice – arrivent donc sur Terre à l'époque où, comme le disait Jack, le jurassique tire à sa fin. Notre race opère comme il a été dit sur les mammifères alors en pleine expansion. Ici, il faut supposer que la race s'éteint, sans plus laisser de traces que le jurassique. Comme si elle avait

atteint son but, n'est-ce pas ? Alors – quelle est la race qui pourrait avoir un tel objectif ? Un objectif purement techno-scientifique. »

Le silence se fit dans le sous-sol. Mike Surinat le rompit en riant et dit : « On dirait une race monstrueuse d'Auden Chaplain !

— Vous ne croyez peut-être pas si bien dire, répliqua Auden, d'un air mesuré. J'ai cherché à améliorer le contrôle de la race humaine. En travaillant avec C.O., j'ai très exactement programmé ses motivations dans ce sens. »

Silence général. Auden reprit :

« Ma suggestion est que la race venue d'ailleurs dont nous avons parlé n'est autre que notre vieil ami C.O., retournant réaliser ses projets dans le temps où il s'est trouvé coincé, englouti par notre passé déterministe !

— Votre plan de Fessenkov ! s'exclama Dagenfort, en prenant la plaque de rhodoïd sur le bureau. Ce n'est pas une ville ! C'est ce qui reste des structures d'une machine !

— Ah, la lumière se fait ! Vous avez noté la ressemblance vous aussi ? Nous aurions donc raison de croire qu'il s'agit du C.O. ! Il a survécu à un désastre inimaginable, survenu peut-être sur la mystérieuse Hleems. Peut-être une seule de ses unités a-t-elle atteint Mars pendant la première période. D'où cette petite portion des excavations dans la profondeur de laquelle a été trouvé le pendentif. Cette unité s'est projetée dans le futur par la suite et s'est suffisamment développée pour faire le saut jusqu'à la Terre ; là, elle a épuisé ses dernières ressources à mener à bien l'opération jurassique, qu'en réalité, j'avais, moi, mise au point ! Très satisfaisant !

« Mais... » fit Dagenfort. Il secoua la tête. « Vous avez peut-être raison. Moi entre tous, je sais à quel point la vie peut être compliquée. » Il pensa leur raconter l'histoire de son film, *l'Arrêt du cœur*, et repoussa l'idée. Trop complexe.

« On étudiera la théorie plus tard », dit Surinat. « Maintenant on vous embarque, Chaplain. Rétribution d'abord, ratiocination après. »

Il jeta à Dagenfort une paire de menottes.

Dagenfort regarda Auden et enfin se détournait.

« Chaplain a peut-être le meurtre de Mrs Chaplain sur la conscience, mais je ne peux pas faire ça. J'admire ce salaud !

— Pas seulement Mrs Chaplain ! s'écria Becky. Crimes contre l'humanité !

— Puisque tu n’as apparemment aucun sens de ce qu’est la méthode scientifique, mets-lui les menottes toi-même, dit Dagenfort. »

Il les lui jeta. Becky les rattrapa, alla vers Auden et les lui referma sur les poignets. Il se laissa faire.

Il se tourna vers Lindy et lui dit calmement : « Attends-toi à mon retour, Lindy. Veille bien aux contrôles. » Lindy Hakamara s’inclina d’un air résigné.

« Désolé, Auden, dit Dagenfort. Mais je sais que vous en auriez fait autant pour moi ! »

Laissant plantée là une Lindy pathétique, la cohorte se dirigea vers la sortie, Auden Chaplain en son milieu. Il s’avança, un chant de calme défi aux lèvres :

*Allez de l’avant ou bien tournez bride
Mais ne restez pas là où vous étiez
Bien que la Nature ait horreur du vide
Elle hait encore plus l’immobilité !*

*Une science en marche est alimentée
En données jusqu’au cerveau par un corps
Où les faits vitaux sont régénérés –
Cerveau sans pensée égale cerveau mort !*

*Ce processus ne peut être entravé
Par des scrupules éthiques ; jusqu’ici,
Le succès que nous avons rencontré
Nous permet déjà d’abolir l’esprit.*

*Arrêtons-nous ici pour une digression
Sur un fait que, à tort, on approuve fort peu :
Laissons les détracteurs de la vivisection,
La vivisection, elle, n’a rien du tout contre eux.*

La science a un but, les gens, non. On peut estimer la valeur de la science, la valeur des gens, non. On voit donc que les gens devraient vivre pour la science, et non la science pour eux. Il en va de même pour la morale. On ne peut ni peser ni évaluer la morale. Ce n’est qu’un brouillard de mots. On pourrait la découper au couteau – un couteau qui s’appellerait la nécessité. Il n’y a pas de solution de rechange au progrès. Les fausses solutions comme la morale ou l’utopisme ne sont que des obstacles sur son chemin.

*Ainsi prenons le cas de la technologie
Désignée bien souvent comme l'outil de l'homme
Ou bras musclé de la science. La psychologie
Prouve que sans pensée, l'homme n'est qu'une pomme !*

*Oui allez de l'avant ou alors tournez bride !
Recherches et progrès doivent voir du pays,
Même si le futur humain semble morbide.
Le génocide est mieux que la catalepsie –
Oui allez de l'avant ou alors tournez bride !*

« Arrêtez un peu votre blabla dix-neuvième, dit Surinat en le poussant. Nous avons une petite surprise pour vous dehors. »

Les couloirs de la mesa de Chaplain étaient envahis par une armada N.D., occupée à évacuer le personnel de Chaplain.

— Les gens des camps martiens seront de mon côté, dit Chaplain. Je représente une source d'emploi non négligeable. Mon *alter ego*, madame Chaplain, votre chère tata est une bienfaitrice reconnue. Vous ne savez pas ce que vous allez provoquer. Vous ne reverrez jamais la Terre, Surinat ! » Surinat répondit : « J'admets votre théorie sur le lien archaïque entre la Terre, Mars et la troisième planète fantôme parce que je sais que les turbulences temporelles existent. Il semble que nous ayons perdu notre Choggles chérie dans l'une d'elles. Mais ces déchirements du temps et de l'espace – eh bien, ils peuvent tomber pile. Regardez ! » Ils émergèrent au pied de la mesa sous un soleil aveuglant ; Carnate vint se joindre à eux. La muraille à pic de la formation naturelle les dominait, étuvant sous le soleil le plus dru qu'on ait jamais vu.

Chaplain se tassa et ferma les yeux. Pour la première fois, il était décontenancé.

« Une signature, s'il vous plaît, monsieur Chaplain, demanda Carnate, qui tenait un carnet d'autographes. » Chaplain le repoussa et dit : « Où – qu'est-ce – qui... ? »

« Oui, dit fièrement Julian, comme s'il avait lui-même prêté la main à l'ordre naturel. C'est comme ça qu'on vous a retrouvé si vite, monsieur Dagenfort ! – Vous nous êtes tombé dans les bras ! La mesa a été prise dans une turbulence temporelle et a filé jusqu'ici. Nous aurions dû nous douter depuis longtemps que c'était possible – quand on déforme la topologie de l'espace/temps, on distord l'espace aussi bien que le temps. Cette distorsion-là est bien tombée.

— Bien vu, commenta Dagenfort d'un air impassible. Mais qu'est-ce que c'est que ce bled ? Mercure ? »

Becky éclata de rire. « C'est la Terre, Jack ! La Tunisie, très précisément. Avec une tranche de Mars intercalée. La Méditerranée est à quelques kilomètres par là. »

Peut-être était-ce son beau bras étendu qui poussa Dagenfort à dire : « Ça a bonne mine. Mais après Mars, qu'est-ce qui n'aurait pas bonne mine ? »

« Enfin, ça fait plaisir de te récupérer en un seul morceau. Ça ressemble à un *happy end*, tout ça. Tu devrais venir avec nous à Slavonsky Brod Grad. Mike va faire une autre party. »

Surinat sourit. « Tout juste ! Tous les prétextes pour faire la fête ! Le projet de l'heure de quatre-vingts minutes va être abandonné – devra être abandonné, pendant que le Gouvernement Mondial dressera le bilan après le départ de C.O. et des turbulences. On aura besoin des N.D. pour ça –

Nous avons été moins touchés que le bloc Cap-Com, et nous comptons bien désormais nous faire entendre. »

Des camions grondaient. On chargea les prisonniers à bord. Une limousine noire surgit, prête à embarquer le clan Surinat.

Surinat se tourna vers Chaplain. « Le fourgon va venir vous chercher. Vous aurez un procès régulier. »

Pour toute réponse, Auden Chaplain se dressa de toute sa hauteur et cria :

« MAINTENANT !

— N'ayez pas peur, personne ne – urk ! »

Il s'était passé quelque chose.

Il s'était passé quelque chose pour tout le monde. Le *happy end* en fuite vers l'horizon, courut s'abîmer dans la Méditerranée.

Les camions calèrent dans un crissement. La limousine s'arrêta net. Les gens s'arrêtèrent, net. Tous et toutes restaient plantés, pétrifiés dans leur dernier geste, leurs expressions collées comme du ruban adhésif sur les lèvres et les joues. C'était un tableau d'immobilité. Un ou deux soldats, surpris en déséquilibre, tombèrent par terre et y restèrent sans bouger, dans une posture inconfortable.

Seul Auden Chaplain était libre de ses mouvements ; il se promenait au milieu des autres, en se frottant les mains, et faisait cliqueter ses menottes avec des gloussements de bonheur.

Il fit halte devant la statue de Surinat.

« Si c'était commode pour *vous* de m'avoir sur Terre, songez quelle aubaine c'est pour moi ! J'ai toujours souhaité revenir, mais il y avait le problème de transporter tout mon matériel par-delà les immensités spatiales. Sur Mars, je ne pouvais contrôler la grande masse des gens. Ils furent chassés de la Terre avant que mes petites soupapes sexuelles ne deviennent universellement obligatoires. Mais ici, sur cette bonne vieille Sol III, chacun ne demande qu'à se désister ! »

Il s'avança vers la statue de Jack Dagenfort. « Vous auriez pu vous ranger à mes côtés, Jack, mais vous avez laissé passer l'occasion. Vous savez de quoi mes petites électrodes ont l'air, avec leurs micro-antennes sur le dessus, toutes prêtes à se laisser contrôler à distance. C.O. avait suffisamment de travail sans prendre le contrôle radio. Moi j'en ai les moyens. Sur toute la planète – songez-y ! – sur toute la planète, tout le monde est planté raide, à attendre mes instructions. Et je peux leur fourrer ces instructions dans la tête – Comme vous pouvez le constater ! »

Il s'avança vers la statue de Becky Hornbeck. « Vous êtes une femme, et une jolie femme. Vous ne trouvez pas Lindy Hakamara jolie aussi ? Ça ne vous embêtait pas de la laisser derrière ? Et maintenant vous payez chèrement votre légèreté, car Lindy a mis l'onde-L en circuit. À partir de maintenant, vous ferez tout ce qu'on vous demandera. Je peux vous envoyer tout droit dans la Méditerranée, ce que je n'exclus pas. »

Il se retourna vers la statue de Surinat et ajouta : « Vous voyez donc qu'il y a des degrés même dans le déterminisme ! Vous n'avez même plus *l'illusion* du libre arbitre ! Je vais aller au laboratoire et me faire enlever ces menottes par Lindy. Après quoi je reviendrai avec une cellule de contrôle à distance et nous verrons ce que vous savez faire. Nous allons rire ! Entre-temps restez où vous êtes. Ne bougez pas. »

Et il fit route vers la mesa.

À son retour, quelques minutes plus tard, ils étaient toujours, sans un battement de cil sous le soleil de Tunisie, là où il les avait quittés. Les mouches se rassemblaient autour de leurs yeux ; ils ne firent pas un geste pour s'en débarrasser.

Auden Chaplain porta à ses lèvres une cellule de contrôle à distance.

« Que tout le monde se gratte la tête pendant quinze secondes. »

Tous les habitants de la planète levèrent la main droite, ou la main gauche, selon qu'ils étaient droitiers ou gauchers, et se grattèrent solennellement la tête, qu'ils portassent ou qu'ils ne portassent point

chapeau, casquette, fichu, résille ou perruque. Puis leurs mains retombèrent. Dans certaines régions peuplées du monde, la houle de rumeur causée par ce geste mourut rapidement et le silence reprit ses droits.

« Gloire à la deuxième loi de la thermodynamique ! Ça marche ! Qu’attendait donc cet étourdi de C.O. pour essayer ? – les intelligences artificielles sont incapables d’aller au-delà des limites que l’homme leur assigne. »

Il parada au milieu de ses marionnettes.

« Ce n’est pas par sadisme, mais il faut que je m’amuse ! Dagenfort, Surinat, approchez-vous. Vous allez vous boxer. Hornbeck, venez ici faire l’arbitre. Plus près que ça, et vous aurez droit vous aussi à un mauvais coup. Maintenant – »

Ils s’approchèrent. Ils lui tombèrent dessus. Ils l’attrapèrent, le mirent à genoux, lui retournèrent les bras et le relevèrent. Carnate accourut en renfort.

« Maître du Monde pendant cinq minutes entières ! C’est suffisant, même pour Faust, canaille mange-gale ! » cria Surinat. « Couvre-le, Devlin, et abstiens-toi de lui demander son autographe.

— Où était l’erreur ? Où était l’erreur ? » demanda Chaplain, un regard dégoûté braqué sur l’arsenal de Carnate.

Julian Surinat sortit de la mesa en dansant sur ses jambes artificielles. Il menait Lindy Hakamara au bout d’une corde.

« J’ai sauvé le monde ! J’ai sauvé le monde ! cria-t-il, brandissant le poing au-dessus de sa tête. Ça vaut tout de même mieux qu’être un héros imaginaire ! Pas de chance, oncle Auden ! – Parce qu’il se trouve que quand j’ai été touché à la guerre par cette bombe, les chirurgiens ont dû m’opérer la tête en même temps que les jambes, et on a retiré ma valve Schally-Chaplain. C’est quand je me suis mis à la *branche*. Votre signal n’a donc eu aucun effet sur moi. De plus, j’ai saccagé votre matériel !

— Infirmes petits vandales, lança Chaplain. Les gens comme vous ne méritent même pas l’euthanasie.

— Comme je vous le disais, vous aurez un procès régulier, dit Mike Surinat, debout sur les orteils d’Auden.

Le *happy end* revint de la Méditerranée, hurlant et pouffant, et ébroua son manteau moiré de pétrole et de poissons morts. Ce fut une explosion de chansons.

BECKY

*Quelles que soient vos idées sur la littérature,
Voici le chant du cygne. Quand s'endort la Nature,
Comme en un poulailler nous allons nous percher,
Avec vous, chers lecteurs, rêveurs ou transportés.*

MIKE

*Nous serons oubliés, mais reste une morale :
Braver ! – Fumer un joint, partir avec cent balles,
Chacun son pied, chacun son trip, chacun chez soi :
Le monde est au défi quand le plaisir est roi !*

ENSEMBLE

*Pensez ! Pensez ! On se délecte à réfléchir –
Pour jouir de ses loisirs, il n'est d'autre plaisir
Pour se nourrir l'esprit – Et l'organisation
Peut aller se faire voir par la méditation !*

DEVLIN

*Tout ça est bel et bon, mais moi dans cette histoire,
À côté des héros, je fais le faire-valoir.*

LINDY

*Mon rôle encore plus mince n'était pas sans attrait :
Si le temps le voulait, je recommencerais.*

AUDEN

*Quelles que soient vos idées sur la vie et ses choix,
Mes pouvoirs sont échus – mais quelqu'un comme moi
Grignote, extirpe et creuse, tous les faits de l'esprit.
On me hait, mais il en faut de mon acabit.*

JACK

*Quelle que soit la structure qui prédomine tout,
J'en aime mieux un peu, que pas de vie du tout.
Voilà donc de la vie la leçon à tirer :
Bien que déterminée, on peut en profiter.*

ENSEMBLE

*Pensez ! Pensez ! On se délecte à réfléchir –
Les synapses pétillent, quand on sait les instruire !
Nos pérégrinations ne voulaient qu'amuser
(Si seulement Choggles venait nous rassurer...)*

MIKE

*Quelles que soient vos idées sur les arts littéraires,
Que notre souvenir soit porté par la mer,*

*Jusqu'à vos horizons, vos secrètes contrées,
Et peut-être vous aide à vous déterminer.*

ENSEMBLE

*Pensez ! Pensez ! – Peu importe votre cerveau,
Vicieux ou vaniteux, ou généreux ou faux,
Pensez ! Emmenez-nous partout où vous errez,
Ou notre Temps de Vie ne pourra qu'expirer,
Alors pensez, pensez, pensez toujours plus haut !*

Voici donc ce qu'il faut bien appeler, par ces temps déterministes, un heureux dénouement. Heureux, il s'entêta dans cette voie.

Sue Fox et Dwight Ploughrite Castle, contrairement au bruit général, ne se perdirent pas corps et âme – à la différence de tous ceux qui avaient pénétré dans une turbulence temporelle. La turbulence dans laquelle ils avaient pénétré contenait une tranche d'un futur infiniment lointain et parcimonieusement peuplé par des êtres pas particulièrement humains, pas particulièrement intéressés (comme nous le sommes si obsessionnellement et puérilement) par les avatars de l'individu humain.

Néanmoins, ces pas-particulièrement-humains s'intéressaient aux questions abstraites.

Leur point de vue sur l'histoire humaine, c'était que celle-ci était révolue, un peu comme nous dirions que l'histoire de l'homme de Néanderthal est révolue, sans nous préoccuper plus que cela de savoir si tel ou tel représentant de cette espèce par ailleurs fort absorbante fut brûlé au bûcher pour ses croyances religieuses, écrivit un poème au vent d'ouest, ou pratiquait la nécrophilie.

Ce point de vue, ils l'avaient incarné dans la vénération d'une pierre millénaire, connue jadis sous le nom de Koh-I-Noor, qui symbolisait pour eux le permanent et le temporaire.

Les turbulences temporelles ne leur étaient pas inconnues ; ils les considéraient non comme des événements miraculeux, des prodiges de la nature, mais plutôt comme faisant partie des phénomènes naturels de l'espace/temps, et des diverses périodes dans lesquelles elles se situaient. En fait – et ceci était pour eux un point quelque peu délicat – les pas-particulièrement-humains avaient entendu parler de la pauvre petite Choggles Chaplain.

L'aperçu général qu'ils avaient de l'histoire humaine (« préhumaine », dans leur terminologie) contenait quelques références sur la façon dont elle

avait retrouvé sa juste époque à partir de l'âge de pierre.

Oui, car la question abstraite qu'ils avaient retournée avant de se laisser empêtrer dans leur turbulence temporelle (ils retournaient toujours six questions abstraites avant le petit déjeuner) concernait la causalité. Ils avaient décidé, avant que la dislocation ne frappe, qu'un groupe de pas-particulièrement-humains devrait utiliser ses pouvoirs d'empathie temporelle pour renvoyer Choggles à l'époque qui lui revenait. En effet le débat s'articulait sur la question de savoir si une telle action serait la cause de la référence historique de sa réintégration ou bien en serait un effet.

Ils prirent en même temps Sue Fox et Dwight Castle. Ce geste n'était pas le fait de motivations pas-particulièrement-humanitaires, mais simplement provoqué par leur désir de savoir comment de simples cerveaux humains réagiraient au test du transport empathique/temporel. Sue et Dwight, la main dans la main, se renvoyaient en permanence des sourires d'amoureux mûrs, et ratèrent donc ce test de A à Z.

(À propos, Dictionnaire Technique Chambers élit son domicile dans le futur pas-particulièrement-humain. Il avait découvert son Inconnu. Il vit que les oiseaux et les animaux y grouillaient, et trouva ça très à son goût.)

Donc Sue, Dwight et Choggles, et même Rendu-à-l'âge-de-pierre – inconnu de tous les manuels d'histoire – furent rendus à leur patrie, juste à temps pour la fiesta de Slavonsky Brod Grad.

Je bavardai avec la douce créature quand elle eut pris un bain et passé une robe habillée. Elle me parla de l'instant terrible où elle fut confrontée à Glamis et Jules dans le glacier.

Voilà qui me procurait le maillon manquant de la chaîne des siècles. Au moins Glamis et Jules avaient-ils retrouvé leur planète-mère et, même si la glace les avait en fin de compte vaincus, ils étaient morts côte à côte – ce qui est appréciable quand on est une pauvre créature humaine.

Comment Glamis et Jules avaient-ils réussi à sauter de cinq milliards d'années à cent cinquante millions d'années – voilà qui demande encore réflexion. Ce n'était pas au-delà des capacités inventives du Complexe Ordinateur. Peut-être les pas-particulièrement-humains étaient-ils concernés là aussi ; il me semble reconnaître leur griffe en cette affaire. Mais le reste se recompose.

Je n'ai pas besoin d'en faire la démonstration. Puisque nos moindres pensées et actions dépendent mathématiquement de facteurs héréditaires et

de l'environnement, si vous avez suivi jusqu'ici, alors vous avez l'ensemble.

Vous pouvez même peut-être vous faire une idée de ce qui est arrivé au pendentif de Monty Zoomer !

Bien sûr, Choggles et moi avons résolu ensemble la plus grande partie des événements, grâce à son contact avec les pas-particulièrement-humains. Elle revint, resplendissante jeune fille de vingt ans, de son lointain avenir, en temps et en heure pour être la marraine du premier enfant de Mike et de Becky et du second de Dinah Sorbutt. Le monde retournait à des choses aussi démodées que les marraines et les fiançailles.

Il serait juste de conclure mon récit par l'annonce de mes fiançailles avec Choggles. Mon amour a mon cœur, et moi j'ai le sien. Nous nous marierons ici même à Slavonsky Brod Grad.

Si un rêveur cul-de-jatte peut sauver le monde, alors un autre doit pouvoir le conquérir...

BRIAN W. ALDISS

À quarante-neuf ans, Brian W. Aldiss est, avec J. G. Ballard, un des deux grands de la science-fiction britannique. Ses premiers récits remontent à 1954. Avec des ouvrages tels que : Barefoot in the Head et Report on Probability 3 (inspiré du nouveau roman), il a exercé une influence déterminante sur la science-fiction à la fin des années soixante. Il s'est également fait l'historien et théoricien du genre dans un récent essai : Billion Year Spree.

OceanofPDF.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE AUBIN
86 – LIGUGÉ/VIENNE
N° 7861
ÉDITIONS CALMANN-LÉVY
3, RUE AUBER, PARIS 9^e
N° 10227
DÉPÔT LÉGAL, 3^e TR. 1974

OceanofPDF.com

1 Brian Aldiss glisse dans l'original un jeu de mots perfide et intraduisible sur l'auteur de *Sarah et le lieutenant français* : John Fowles (*Fowl* – volatile). (*N.d.T.*)

2 Citation travestie de Marlowe. (*N.d.T.*)

3 En anglais, chien = dog, est l'anagramme de dieu = god. (*N.d.T.*)

4 Mot à mot : *Moi Ching*, *Vous Qui* ? Jeu de mot sur I = moi et le *I Ching* (en français = *Yi King*) chinois. (*N.d.T.*)

OceanofPDF.com

«Quatre choses que l'on remarque après une guerre : préparatifs pour la suivante, certitude que c'en est fini des conflits armés, famine et réjouissances...».

L'an d'avant l'an 2000, il y avait tout cela sur notre belle planète. Le monde ne vivait plus, comme avant guerre, dans l'équilibre de la terreur partagée. La fusion Cap-Com sanctionnait enfin la venue du gouvernement mondial souhaité par les utopistes de tout poil : «le capitalisme que Trotsky aurait souhaité ; le communisme que l'oncle Sam aurait voulu», affirmaient les slogans. Seules les petites Nations dissidentes de l'axe yougo-hongrois, les lambeaux survivants de l'Europe, refusaient de se soumettre à l'harmonie universelle.

Nous vivions sous la loi du Temps Ergonomique : l'heure de 80 minutes allait radicalement modifier nos existences ; c'était le programme le plus ambitieux du Complexe Ordinateur qui gouvernait la planète.

Et puis, les turbulences temporelles ont commencé. Les déchirures thermonucléaires du tissu de l'espace-temps avaient créé une nouvelle forme de pollution : celle du temps. Une tranche de Miocène est tombée au cœur de la Californie. En plusieurs points du monde, des guerres de siècles divers ont éclaté une nouvelle fois, simultanément.

Rien ne va plus sur la planète...

Une distribution éclatante, des milliers de figurants, des chants, des danses : tout cela vous attend dans *l'Heure de 80 minutes*, opéra bouffe spatial à grand spectacle conçu et réalisé par Brian Aldiss pour le compte de la Goldwin Universal Holorève.

OceanofPDF.com